
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES BONTÉS DE LA REINE DU CIEL

OU LE

SALVE REGINA

MÉDITÉ

PAR

Le R. P. ANTOINE DENIS

de la Compagnie de Jésus

OUVRAGE ADAPTE AU MOIS DE MARIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL

76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES

ALBANEL, D^r de la Succursale
12, RUE DES PAROISSIENS

GENÈVE

H. TREMBLEY, D^r de la Succursale
RUE CORRATERIE, 4

BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin

ENGHIEN

BIBLIOTHEQUE
Les Fourniers
60 - CHANTILLY

A 197/3

LE
SALVE REGINA

MÉDITÉ

TOUS DROITS RÉSERVÉS

H. Denis & Co.

LES BONTÉS DE LA REINE DU CIEL
OU LE
SALVE REGINA

MÉDITÉ

PAR

Le R. P. ANTOINE DENIS
de la Compagnie de Jésus

OUVRAGE ADAPTÉ AU MOIS DE MARIE

DEUXIÈME ÉDITION



BIBLIOTHÈQUE

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR-GÉNÉRAL

76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES

ALBANEL, Dr de la Succursale
12, RUE DES PAROISSIENS

GENÈVE

H. TREMBLEY, Dr de la Succursale
RUE CORRATERIE, 4



BRUXELLES. — A. VROMANT, IMPRIMEUR.

Conformément à la bulle d'Urbain VIII, je déclare que les grâces extraordinaires et les exemples cités dans ce volume, et non revêtus de l'approbation de la sainte Église et du Saint-Siège, n'ont qu'une autorité purement humaine.

Ego, Josephus Van Reeth, Præpositus Provincialis Societatis Jesu in Belgio, potestate mihi facta ab admodum Reverendo Patre Petro Beckx, ejusdem Societatis Præposito Generali, facultatem concedo ut opus cui titulus : *Le mois de la Reine du ciel, ou le Salve Regina médité*, etc., a Patre Antonio Denis S. J. conscriptum, et a deputatis censoribus rite recognitum atque approbatum, servatis servandis, typis mandetur.

In quorum fidem has litteras manu mea subscriptas et sigillo munitas dedi.

Bruxellis, die 15 augusti 1882.

J. VAN REETH, S.J.

APPROBATIONS ÉPISCOPALES.

ARCHEVÊCHÉ DE MALINES



Je suis heureux de voir paraître *le Mois de la Reine du ciel*, et j'ai la confiance que ce nouveau mois de Marie la fera connaître, aimer et prier avec fidélité par une foule d'âmes.

Malines, le 1er Mars 1883.

V. A. Cardinal DECHAMPS,
Archevêque de Malines.

ÉVÊCHÉ DE GAND.

A L'AUTEUR.

Mon Révérend Père,

Monseigneur l'Évêque de Gand me charge de vous donner son approbation pour votre beau livre : *Le mois de la Reine du ciel*.

Malgré le grand nombre d'opuscules destinés à nourrir la dévotion du chrétien pendant le mois de Marie, je suis persuadé que ces pages aideront encore à faire connaître et aimer davantage la Mère de Jésus. Vous ne vous êtes pas contenté de parler au cœur, vous avez surtout voulu rappeler aux fidèles les grandes vérités de la Foi, et vous avez su montrer que le dogme catholique est le fondement de toute dévotion solide.

Je vous félicite donc, et je prie la Sainte Vierge, dont vous faites si bien connaître la puissance d'intercession et les maternelles sollicitudes, de vous bénir, ainsi que tous ceux qui liront votre livre.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en J. C. N. S.

† GUSTAVE LÉONARD, Évêque de Pella,
vic. gén.

Gand, le 10 Mars 1883.

ÉVÊCHÉ DE TOURNAI.

A L'AUTEUR.

Cher et Révérend Père,

J'ai parcouru avec un vif intérêt votre *Mois de la Reine du ciel*. Vos considérations sur le *Salve Regina*, nourries de doctrine et pleines d'onction, me paraissent très propres à développer dans les cœurs la connaissance et l'amour de la *Mère de miséricorde*. C'est pourquoi je joins volontiers mon approbation à celle qui vous a été donnée par S. E. le Cardinal Archevêque de Malines, et je prie Dieu et la Reine du ciel d'accorder à cette excellente publication tous les fruits de salut qu'en espère son pieux auteur.

Agréez, cher et Révérend Père, l'assurance de mes sentiments affectueux en N. S.

† ISID. JOS. ÉV. de Tournai.

Tournai, le 11 Mars 1883.

ÉVÊCHÉ DE LIÈGE.

Après avoir lu avec autant de consolation que d'édification votre beau *Mois de la Reine du ciel*, je n'ai pu m'empêcher de remercier le Sacré-Cœur de Jésus, auquel vous êtes si dévoué, de vous avoir inspiré de composer cet ouvrage et de vous avoir fait la grâce de l'écrire d'une manière si agréable, si onctueuse, si solide, si utile à la plus grande gloire de Dieu, à l'accroissement de la dévotion envers la Sainte Vierge et par conséquent au salut des âmes.

Il excitera dans les cœurs de ceux qui le liront pieusement un profond respect pour la Reine du ciel, un tendre amour pour l'auguste Mère de Jésus qui est aussi la nôtre, et surtout une douce et inébranlable confiance en sa toute-puissante protection et en sa bonté incomparable. De plus, sa doctrine si abondante, si solide et si exactement exprimée éclairera les intelligences sur les mystères et les grandeurs tant célestes que terrestres de l'immaculée Vierge Mère, sur les exemples et les enseignements de son divin Fils, en même temps qu'elle les instruira et les affermira dans la pratique des règles d'une vie vraiment chrétienne.

Recevez donc, mon Révérend Père, mes vives et sincères félicitations ; recevez aussi mes vœux pour la large diffusion de cet excellent ouvrage ; n'en doutez pas, il affectionnera et attachera de plus en plus beaucoup d'âmes à Marie et par Marie à Jésus.

Si cette lettre, que je vous autorise à publier, tombe sous les yeux d'un pauvre esclave des passions, je l'en supplie, quel que soit son âge, sa condition ou sa misère, qu'il lise votre livre : il y trouvera certes une grande consolation, et, s'il prie, la conversion, la force de persévérer et le salut.

Me recommandant à vos prières et à celles de vos lecteurs, je vous bénis, mon révérend Père, et je vous offre l'hommage de ma profonde et affectueuse estime.

† VICTOR JOS. Évêque de Liège.

Liège, le 13 Mars 1883.

DÉDICACE

A

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

Fondateur de la Congrégation
du Très Saint Rédempteur et Docteur de l'Église.

Grand Saint, qui avez été l'un des plus illustres serviteurs et l'un des enfants les plus chéris de la Reine du ciel, je viens vous offrir cet humble et petit ouvrage consacré à Celle que vous avez tant aimée, et que vous avez tant fait aimer. Pardonnez-moi d'avoir osé écrire encore après vous, sur une des plus touchantes prières que l'Église adresse à la Mère de miséricorde. Je sais que, malgré mes efforts, je n'approche pas de ce monument immortel, que vous avez élevé à la gloire de Marie. Pour parler comme vous de l'auguste Mère de Dieu, il faudrait avoir vos lumières, votre cœur, votre onction céleste et votre admirable sainteté ; mais l'amour que vous portez à cette Vierge bénie, vous fera agréer ce modeste opuscule, parce qu'il parle de Marie ; et Maître dans la science des gloires de

cette Reine du paradis, vous ne dédaignerez pas les humbles essais d'un enfant d'Ignace qui vous vénère et vous aime. Recevez donc, ô Saint si éclairé de Dieu et si humble, si dévoué aux âmes et si brûlant du divin amour, ce faible hommage de ma vénération. Daignez l'offrir de vos mains, pour qu'il lui soit plus agréable; à la divine Mère; demandez-lui qu'elle le bénisse, afin qu'elle en soit plus connue encore et plus aimée; et suppliez-la d'avoir pitié de moi, et d'être pour moi, surtout à l'heure de ma mort, une Mère de miséricorde.

A. DENIS, S. J.

Louvain, 2 août 1882.





LE SALVE REGINA.

Première méditation ¹.

LE SALVE REGINA, OU SALUTATION ADRESSÉE A MARIE
PAR LA SAINTE ÉGLISE.

Pour nourrir et accroître en nous une dévotion solide et filiale envers la Sainte Vierge, il ne suffit pas que nous récitons certaines formules de prières, ou que nous nous livrions à des pratiques extérieures de dévotion ; il est nécessaire de donner, par la lecture et la méditation, de nouvelles lumières à l'esprit, et au cœur un nouvel aliment de piété. Il faut donc, si nous voulons nous établir d'une manière durable dans la dévotion envers Marie, que souvent nous méditions, ou que nous fassions des lectures réfléchies

¹ Ceux qui voudront se servir de ces trente-et-une méditations pour le mois de Marie trouveront à la fin de ce volume une lecture d'introduction pour la veille de ce mois.

sur les mystères de sa vie, sur ses vertus, sur ses grandeurs, sur ses bontés, sur les effets miséricordieux de sa puissance, ou enfin sur les prières mêmes que nous lui adressons, et surtout sur celles que lui adresse la sainte Église. Voilà pourquoi nous allons prendre pour sujet de méditation l'une des plus belles et des plus touchantes prières que la liturgie de l'Église adresse à la Reine du ciel : le *Salve Regina*. Et d'abord voyons quelle est l'origine et l'excellence de cette antienne, célèbre depuis tant de siècles.

I

Origine et excellence du Salve Regina.

Un comte, nommé Herman Contractus, avait abandonné le siècle pour l'amour de Jésus-Christ. Renonçant à son titre de noblesse, à son rang et à ses richesses, il entra dans l'ordre de saint Benoît, au monastère de Saint-Gal. Ce fut là que ce saint religieux, plein de l'esprit de Dieu et du plus tendre amour pour la Sainte Vierge, composa, l'an 1040, le *Salve Regina*. A peine ce cantique céleste eut-il paru, que les évêques et autres supérieurs ecclésiastiques le recommandèrent partout. Mais personne ne contribua plus que saint Bernard à le répandre dans toute l'Église. Ce grand Saint, Docteur de l'Église, composa quatre instructions sur cette admirable prière. On y lit ces paroles :

« Doux cantique, mélodie ineffable, chant tombé

« des lèvres les plus augustes, composé par des
« Saints, répandu par des Saints, digne d'être chanté
« par des Saints ! Cantique qui ne peut être parfai-
« tement senti que par des âmes consacrées entiè-
« rement à Dieu ; tant il est suave de grâce, fécond
« en sentiments et profond en mystères. Il est si
« beau, si divin qu'il nous est impossible de le péné-
« trer et de l'expliquer comme il le mérite ; mais
« pour tous il a de suaves accents ; en tous il excite
« de saintes affections ; il embaume l'âme des plus
« doux parfums, il pénètre jusqu'au fond des cœurs
« et y enflamme un brasier d'amour pour notre Avo-
« cate bien-aimée, la Sainte par excellence entre les
« Saints. Peut-on ne pas l'aimer, quand on la salue ?
« quand, par une douce illusion, on croit la voir, en
« la saluant ? Mais est-ce bien une pure illusion ?
« N'est-ce pas plutôt, jusqu'à un certain point, une
« réalité ? En effet, si nous la saluons comme pré-
« sente, si nous dirigeons vers elle toute l'applica-
« tion de nos facultés, en lui adressant une si dévôte
« prière, ne reconnaît-elle, n'aime-t-elle pas ceux
« qui l'aiment, et, en réalité, n'assiste-t-elle pas aux
« prières de ceux qui l'invoquent ? »

Un jour que saint Bernard était dans la ville de Spire, le clergé, sachant l'amour que ce saint Abbé portait à la Mère de Dieu, l'invita à la cathédrale, et chanta en sa présence son cantique de prédilection, le *Salve Regina*. Quand on en vint aux paroles, qui étaient alors les dernières du *Salve Regina* : *Montrez-nous, après cet exil, Jésus, le fruit béni de vos entrailles*, le Saint, comme ravi par l'ivresse de son amour pour Marie, ajouta de lui-même et

chanta la triple invocation : *O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie*, fléchissant le genou à chacune des trois invocations. En mémoire de cet acte de piété, et comme souvenir de la visite de ce grand Saint, on fit graver ces trois invocations sur trois lames d'airain qu'on incrusta dans la dalle où saint Bernard avait fait les trois génuflexions. Cette relique s'est conservée dans la cathédrale de Spire.

Deux siècles après la mort de saint Bernard, un-séraphique enfant de saint François d'Assise, saint Bonaventure, épris aussi des charmes du *Salve Regina*, le mettait en vers.

Cette céleste antienne s'est ainsi répandue dans toutes les églises du monde ; elle fait partie de l'office canonique ; et jusqu'à la fin des siècles elle sera chantée dans la sainte Église.

Tout le monde connaît l'ouvrage admirable de science patrologique et d'inimitable onction, composé par saint Alphonse de Liguori sur cette même prière dans *les Gloires de Marie*¹.

¹ L'auteur ignorait complètement, quand il a composé ce livre, l'existence de l'opuscule du P. François Coster, de la Compagnie de Jésus, sur le *Salve Regina*, vrai chef-d'œuvre de doctrine et d'onctueuse piété envers la Sainte Vierge, écrit au moment où la réforme protestante s'élevait avec tant de force contre le culte de Marie. Cet ouvrage vient d'entrer dans le domaine public par la traduction qu'en a donnée la *Petite bibliothèque chrétienne*.

II

Salve : Salutation à Marie.

Le *Salve Regina* est un tableau vivant ; c'est d'un côté la Vierge bénie rendue comme présente à la terre ; et de l'autre, c'est le gémissement à la fois aimant et douloureux des enfants d'Ève, adressé à la Mère de miséricorde : Salut, ô notre Reine !

Salut ! Saluer quelqu'un, c'est faire des vœux pour son bonheur ; ce n'est pas dans ce sens que nous saluons Marie. Nous la félicitons ; car que pourrions-nous souhaiter encore à la Reine des cieux, et que pourrait-on ajouter à sa gloire ? Elle est, après Jésus, la première du paradis ; elle est plus glorieuse, elle seule, que tous les Bienheureux ensemble. Mais, si nous ne pouvons rien ajouter à l'élévation et aux richesses de Marie ; si Dieu a accumulé sur elle tout ce qu'il peut donner de dignité à une pure créature, et s'il lui a conféré une surabondance de grâce et de gloire qui répond à cette élévation, la plus haute que Dieu pût lui donner, ne convient-il pas que voyant cette Vierge si grande, si belle, si glorieuse, nous aimions à la féliciter, à nous réjouir de sa gloire et de son bonheur ? N'est-ce pas là la marque d'un vrai et filial amour ? D'ailleurs elle nous touche de si près ! Pourquoi est-elle devenue Mère de Dieu ? N'est-ce pas pour devenir notre Mère, pour nous rendre enfants de Dieu et frères de son Fils Jésus ?

Et gardons-nous de croire, en voyant l'immense distance, qui sépare notre misère de sa gloire,

que nos salutations soient de peu de valeur à ses yeux. Marie devenue si grande est demeurée toute simple et toute bonne pour les pauvres habitants de la terre. Comme elle reçut avec humilité et avec respect la salutation de l'Archange Gabriel, elle reçoit avec joie et avec amour nos salutations. Le riche ici-bas fait peu de cas du salut du pauvre, et il repousse le salut du coupable. Il n'en est pas ainsi de l'humble Vierge de Juda, de la bonne et divine Reine du paradis. Bien qu'elle soit arrivée jusqu'au pied du trône du Fils de Dieu, son Fils, elle reçoit avec bienveillance le salut des hommes; elle reçoit, Dieu sait avec quelle tendresse, le salut du juste qui ne vit que pour Dieu. Saint Bernard, l'un de ses fils les plus aimés, avait la coutume de ne jamais passer devant une image de Marie, sans lui dire de cœur plus encore que de bouche : *Ave, Maria*. Or, un jour, que, de passage en Belgique, il était à l'abbaye d'Afflighem, près de Termonde, il vit une image de Marie, et lui dit : *Ave, Maria*. Aussitôt, de la statue partit une voix qui lui répondit très distinctement : *Ave, Bernarde*.

Marie reçoit avec une effusion maternelle le salut du pauvre ; car en voyant le pauvre et sa chaumière, son cœur lui rappelle Bethléem et la crèche.

Elle reçoit le salut du pécheur même, que le monde repousse, et à ce salut surtout, ses entrailles s'émeuvent de douleur et de compassion, comme elles s'émurent au pied de la croix. Le malheur du pécheur qui va, les yeux bandés, vers le supplice éternel, est comme un glaive qui lui perce le cœur, et elle semble dire : Pauvre pécheur, tu m'aimes et

tu me salues encore ! et voilà qu'elle se tourne vers son divin Fils, et implore le pardon du coupable.

Dans quelque état que nous soyons, combien est cher à Marie le salut que nous lui adressons ! Ce salut lui dit que nous ne sommes pas des ingrats, que nous conservons vivant dans nos âmes le souvenir des bienfaits que sa main maternelle a répandus sur nous. Il lui dit que nous l'aimons ; car n'est-ce pas l'aimer que de nous réjouir de ce qu'elle soit si heureuse et si grande ? Notre misère même n'ajoute-t-elle pas un nouveau prix à notre amour ? Si un pauvre, voyant un riche au comble de la fortune, en était ravi de joie, au point d'être comme insensible à sa propre indigence, quel amour ne témoignerait-il pas à ce riche ! Ce salut aimant du pauvre, c'est notre salut adressé à la riche et glorieuse Reine du ciel.

Marie, elle si bonne, peut-elle voir, sans en être émue, les hommes sur tous les points du globe, l'Église universelle, la saluer avec amour, se réjouir de son bonheur, la féliciter de sa gloire, et lui dire avec un filial transport : *Je vous salue ! Salve ?* Peut-elle ne pas répandre sur ceux qui l'invoquent ainsi les effusions de son amour et les trésors de grâces, dont elle est la dispensatrice ?

Trop souvent nous oublions que le culte des louanges inspirées par l'amour est le culte le plus agréable à Dieu et aux Saints. Trop égoïstes dans notre piété, nous parlons trop de nous à Dieu dans nos prières, et trop peu de lui. Nous ne pensons qu'à demander, parce que nous n'aimons pas assez. Quelles prières les Saints font-ils dans le ciel ? Ils ne de-

mandent rien pour eux-mêmes, car ils n'ont plus rien à désirer ; mais ils louent, ils aiment, ils bénissent, ils glorifient Dieu. Le contemplant face à face, ils se réjouissent de sa gloire et de ses perfections infinies ; sans cesse unis au concert des Anges, ils redisent : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur* ; et dans cette joie ils trouveront éternellement leur bonheur.

Notre principale occupation ici-bas ne doit-elle pas être la même que celle des Saints dans le ciel ? L'Apôtre ne nous dit-il pas que notre vie doit se passer en esprit dans le ciel, *conversatio nostra in cælis* ? L'homme est, en effet, créé pour glorifier Dieu en cette vie, et pour mériter par là sa gloire éternelle. Il doit, par conséquent, quand il parle à Dieu, le glorifier, avant de lui demander ses grâces. Et n'est-ce pas ce que Jésus nous a suggéré, quand il nous a enseigné la manière de prier ? La première parole du *Pater* n'est-elle pas une parole d'amour ? *Notre Père, qui êtes aux cieux*. Les trois premières demandes sont-elles autre chose que le désir le plus ardent de la gloire de Dieu ? *Que votre nom soit sanctifié*, connu, aimé, loué par toute la terre ; *Que votre règne arrive*, que les hommes vous reconnaissent comme leur Roi et leur Dieu, se soumettant avec amour à votre empire ; *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, que tous mettent leur bonheur à vous servir.

Comme notre cœur se dilaterait par le feu de la charité, et comme il se dépouillerait de cet égoïsme, de cet amour propre qui gâte tout en nous, si nous nous livrions à ce genre de communication avec le Seigneur ! Morts à nous-mêmes, et ne vivant plus

que pour Dieu, nous verrions bientôt se dissiper, comme des nuages, nos découragements, nos troubles et nos angoisses. Ne passons pas légèrement sur ces considérations si importantes pour tous ceux qui veulent aller sérieusement à Dieu.

On raconte dans la Vie du père Antoine Paès, l'un des cent onze religieux de la Compagnie de Jésus, véritables martyrs de leur vocation, derniers déportés des provinces du Brésil et du Maragnon, qui, en 1670, furent jetés par les ordres du trop fameux Pombal dans les affreuses prisons d'Azeitaô, un exemple étonnant de conversion due à l'amour de la Sainte Vierge pour ses enfants les plus égarés.

Dès les débuts de son apostolat, le fait surprenant, que nous allons raconter, avait rendu le saint missionnaire célèbre dans tout le Brésil. — Par une nuit profonde et orageuse, un mulâtre inconnu était venu le chercher pour un mourant ; courant devant lui à pas précipités, le nègre guidait le père à travers des chemins affreux, lui criant lorsqu'il le voyait défaillir : « Retourne en arrière, si tu le veux. » Mais, pour sauver une âme, Paès était prêt à mourir. Arrivé près d'une misérable hutte, le mulâtre en ouvrit la porte et disparut. — Le mourant n'avait pas demandé de prêtre. Il voulait mourir dans l'impénitence, s'étant donné au démon, disait-il, depuis seize ans. Sa seule pratique de dévotion, parmi ses longs désordres, avait été de saluer une image de Notre-Dame en disant « *Salve Regina* », chaque fois qu'il passait devant les deux églises de Saint François et de la Compagnie. Gagné par la charité du père Paès et réconcilié avec Dieu, le

*

pauvre pécheur revint à la vie ; et plus tard dans ses courses apostoliques, recevant une fraternelle hospitalité dans un couvent de Saint François, Paès eut la joie de reconnaître dans un humble frère convers, qui lui baisait les mains avec respect, le pénitent que l'aimable Reine du Ciel avait arraché au démon ¹.

PRIÈRE.

O Marie, ô bonne Mère, c'est du fond du cœur que je vous salue avec l'Archange, et que je me réjouis de vous voir au haut des cieux. Soyez bénie dans votre bonheur, soyez bénie dans votre gloire ! Dieu soit à jamais béni de vous avoir tant aimée, et de vous avoir comblée de tant de grâces ! Et vous, bonne et tendre Mère, vous qui êtes aimée de tous ceux qui ont encore un cœur, abaissez vos regards maternels sur moi, pauvre pécheur humblement prosterné à vos pieds, et daignez me bénir de la bénédiction de votre Cœur immaculé. Ainsi soit-il.
Ave Maria.

¹ Menol., S. J.



Deuxième méditation.

MARIE EST LA REINE DU CIEL.

Salve, Regina; Salut, ô Reine !

I

Marie est Reine.

S*alve, Regina !* Marie est Reine ; c'est la sainte Église, sa fille bien-aimée, c'est l'Épouse même de Jésus-Christ, qui lui décerne ce nom auguste. De même que l'Église glorifie les Saints comme enfants et serviteurs de Dieu, ainsi elle glorifie Marie comme Mère de Dieu, et ceint de toutes les couronnes son front virginal et immaculé. Dans le *Salve*, elle lui donne le simple titre de *Reine* ; ailleurs, déterminant sa royauté, elle l'appelle : Reine du ciel, *Regina cæli*, Reine des Anges, Reine de tous les Saints, *Regina Angelorum, Regina Sanctorum omnium*, glorieuse Reine du monde, *Gloriosa Regina mundi* ; et, lui appliquant les paroles du Psalmiste, elle nous la montre assise sur son trône de gloire à la droite de Jésus. *Adstitit Regina a dextris tuis* ¹.

¹ Ps. XLIV, 10.

En proclamant ainsi la royauté de Marie, la Sainte Église ne fait qu'ajouter le poids de son autorité à la voix unanime et à la tradition de tous les siècles ; elle est l'écho et l'oracle de tous les Pères et de tous les Docteurs, comme de la raison elle-même appuyée sur la foi.

« Si le Fils qui est né de la Vierge, dit saint Athanase, est Roi, sa Mère est, à bon droit et en vérité, regardée comme Reine et comme notre Dame¹. » « Du moment même, dit saint Bernardin de Sienne, où la Vierge a donné son consentement à sa maternité divine, elle a mérité la primatie dans l'univers, le domaine sur le monde ; et son sceptre de Reine s'est étendu sur toutes les créatures². » Pouvait-elle, en effet, être autre chose que Reine, en devenant la Mère du Roi des rois ? C'est la conséquence que développe ainsi le même Saint : « Autant il y a de créatures qui servent la Sainte Trinité, autant il y en a qui servent la glorieuse Vierge ; car toute créature, les Anges, les hommes, tout ce qui est au ciel et sur la terre, est soumis à l'empire de Dieu. »

Tandis qu'ainsi le ciel vous vénère et se soumet à votre sceptre, ô Reine si grande et si aimée, tandis que vos enfants de la terre proclament avec transport votre gloire, permettez-moi aussi, à moi pauvre pécheur et votre indigne enfant, de vous dire dans l'effusion de mon filial amour : *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina.*

¹ Serm. de Deip.

² T. II, § 51.

Marie est Reine ; l'autorité de l'Eglise me le dit, les Pères me le disent, mon cœur me le dit. Mais quelle est la nature de cette auguste royauté, et quel en est le principe ? Si nous allons à l'essence même des choses, la royauté prise dans son sens absolu appartient à Dieu seul. Dieu seul est Maître et Seigneur de toutes choses, parce que toutes choses ont été tirées du néant par sa toute-puissance ; et que toutes choses par conséquent tombent sous son domaine et sont sa propriété essentielle, absolue, nécessaire et inaliénable. Il s'ensuit que la juridiction de Dieu sur la volonté de l'homme est également essentielle, nécessaire, absolue et universelle, et que toute volonté humaine est obligée, sous peine de félonie envers la Majesté divine, de reconnaître, en s'y soumettant, non seulement dans sa vie extérieure, mais jusque dans ses actes intérieurs les plus intimes, ce domaine suprême de Dieu. Voilà la royauté de Dieu ; voilà aussi pourquoi Dieu s'appelle *le Roi des rois et le Seigneur de tous ceux qui commandent, Rex regum et Dominus dominantium*¹. Que sont donc nos rois de la terre ? d'humbles sujets de Dieu portant une couronne éphémère.

II

La royauté de Jésus et la royauté de ses membres.

La royauté divine, essentielle, absolue, appartient à Jésus-Christ, en tant qu'il est Fils de Dieu. En

¹ I Tim., VI, 15.

tant que Fils de l'homme, et selon sa nature humaine, il en a une autre, qui, sans être essentielle, lui appartient par droit de conquête et par donation divine. Elle lui a été donnée par son Père, parce qu'en sauvant le monde et en triomphant de l'enfer, il a été le Restaurateur de la gloire de Dieu. Or, cette royauté, qu'il a conquise par ses travaux et par l'effusion de son sang, il daigne la partager au ciel avec tous ceux qui se sont soumis à lui ici-bas, qui ont travaillé, qui ont souffert avec lui ; et sa divine munificence se répand sur eux en proportion de la grandeur de leurs travaux et de leurs souffrances. Donc tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ règnent dans les cieux avec leur Chef adorable ; et ainsi la parole du Saint-Esprit reçoit son dernier et parfait accomplissement : *Servir Dieu, c'est régner, c'est être roi : cui servire regnare est* ¹. Ils étaient rois déjà sur la terre, mais comme l'était Jésus-Christ dans sa vie mortelle ; ils étaient rois par l'empire et la victoire sur les passions, sur le monde, sur le démon et sur eux-mêmes. Dans la vie du ciel qui ne finit jamais, leur royauté se consomme dans la gloire.

Après cela, quel tableau que celui du ciel ! C'était un spectacle grandiose que celui du sénat romain, ce sénat du monde, où siégeaient avec la splendeur des rois trois cents sénateurs. Mais combien autrement grandiose et sublime sera le sénat du ciel, où siégeront par millions des rois étincelants de gloire divine, c'est-à-dire, autant de rois qu'il y aura de Saints, rois brillants d'un éclat tou-

¹ Pontif. rom., in ordin. subd.

jours plus grand, à mesure qu'ils seront plus près du trône de Dieu ! O moment de saisissement ineffable et d'enivrante joie, que celui où une âme entre au ciel ! Quel spectacle, dont nous ne pouvons ici-bas nous faire une idée ! « *L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, l'esprit de l'homme ne peut se faire aucune idée de ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment* ¹. » Que sont les plus grands rois de la terre ? des ombres, si on les compare au dernier des Saints. Nos rois terrestres sont des enfants des hommes ; les Saints sont les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ et les cohéritiers de sa gloire. L'or ne suit pas les rois dans leurs tombeaux ; les Saints ont des richesses immenses que le temps et la mort ne leur raviront jamais. Leur trésor, le bien infini, Dieu, ils le voient, ils le possèdent ; c'est pour l'éternité. Les rois de la terre doivent compter avec les autres rois, et ne conservent souvent leur couronne qu'au prix de la dépendance vis-à-vis de leurs propres sujets. Les Saints, au contraire, jouissent de la liberté des enfants de Dieu et sont inaccessibles à tous leurs ennemis ; tous leurs désirs sont satisfaits, et Dieu lui-même fait leur volonté, qui ne peut jamais être opposée à la sienne : *voluntatem timentium se faciet*. — Et cette royauté de gloire est commune à tous les Saints ; mais elle croît en éclat avec la grandeur de leurs mérites. *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus* ².

¹ 1 Corinth., II, 9.

² Ps. 149.

III

***La royauté de Marie et la royauté des
Bienheureux.***

Mais en dehors et au-dessus, à une immense distance de la royauté des Anges et des Saints, il y a au ciel, sous l'empire de Dieu, une royauté unique, une royauté à laquelle sont soumises toutes les royautés créées : c'est celle de Marie, Mère de Jésus.

La royauté des Saints est la royauté des serviteurs de Dieu ; la royauté de Marie est la royauté de celle qui est aussi, sans doute, et qui s'appelle humblement la servante de Dieu : *ecce ancilla Domini*, mais qui est en même temps Mère de Dieu. Jésus Sauveur est le Roi du ciel ; Marie est sa Mère, et sur le front de cette Mère vénérée et chérie il a mis la couronne de Reine des cieux. Quel délicieux saisissement on éprouve, quand on pense à tant de grandeur ! Il suffit de jeter, par la pensée, un regard sur le trône de Marie, pour être comme ébloui d'une si belle gloire ! Salut, salut mille fois, ô glorieuse Reine des cieux ; *Salve, Regina*.

Issue de David, Marie était de sang royal ; mais elle était destinée à une autre royauté que celle de Juda. Mille ans avant qu'elle parût au monde, David, son aïeul, divinement inspiré, la vit assise en reine à la droite de Jésus. Elle était revêtue d'un manteau étincelant d'or, et ses vêtements resplendissaient de tous les genres de beauté. *Adstitt Regina*

a dextris tuis, in vestitu decurato, circumdato, varietate ¹. Ainsi la vit David. Mais le disciple bien-aimé de Jésus, devenu sur le calvaire le fils de Marie, la vit bien plus belle encore, quand déjà elle régnait dans les cieux. « *Un signe merveilleux, dit-il dans l'Apocalypse, apparut dans le ciel : une femme à qui le soleil servait de vêtement ; la lune était l'escabeau de ses pieds, et sur sa tête brillaient douze étoiles, sa couronne royale. Mulier amicta sole, luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim* ². » Cette femme, dans le sens littéral, c'est l'Église ; mais l'Église applique dans un sens accommodatif ces paroles à la Sainte Vierge, qui est la Mère de l'Église, et qui est le plus près du Chef de l'Église, Jésus-Christ ; à celle qui reçoit plus elle seule de gloire que tous les membres de l'Église ensemble. *Le soleil lui servait de vêtement*. Quel est ce soleil ? Ce n'est pas celui qui nous éclaire et dont les rayons ne pénètrent pas dans les cieux : il n'est pas digne du séjour de la gloire ; le même saint Jean ne vit dans le ciel d'autre luminaire que l'Agneau de Dieu : *Lucerna ejus est Agnus* ³ ; la gloire même de l'Agneau, voilà le soleil qui sert de vêtement à Marie : *Mulier amicta sole*.

La lune était l'escabeau de ses pieds. La lune est le symbole de tout ce qui est mobile et changeant, et par conséquent de tout ce qui est créé. La Vierge donc voit à ses pieds tout ce qui est pure créature. *Luna sub pedibus ejus*.

¹ Ps. XLIV, 10.

² Apoc. XII, 1.

³ Apoc. XXI, 23.

Sur sa tête brillait une couronne de douze étoiles. Ces douze étoiles, selon la doctrine générale des Pères et des auteurs, comme le dit Cornélius à Lape, ce sont les douze Apôtres qui ont brillé comme des étoiles sur la tête, c'est-à-dire sur les commencements de l'Église. Elles ont donc brillé sur la tête de Marie, Mère de cette Église encore au berceau. Et si nous considérons que, selon les interprètes, les prélats qui ont succédé aux Apôtres sont aussi appelés des étoiles et que ceux qui répandront la sainte doctrine brilleront, selon l'Écriture, comme des étoiles, personne ne pourra nous empêcher de dire que la couronne de douze étoiles qui resplendit sur le front de Marie et de la sainte Église, représente dans les Apôtres, fondements de l'Église, l'universalité des Saints. Aussi la sainte Église dit-elle à Marie : *Reine de tous les Saints, priez pour nous.*

Après cela, faut-il demander en quoi la royauté de Marie diffère de la royauté commune à tous les Saints? Mais quelle est au ciel la royauté qui puisse entrer en comparaison avec celle de Marie? 1° Si les Saints sont des rois de gloire dans le ciel parce qu'ils ont été rois d'eux-mêmes et du monde par leur courage à servir Dieu, que doit être celle qui a mieux servi Dieu que tous les Saints ensemble? 2° Seule, Marie est immaculée, même dans sa conception. 3° Elle unit en elle seule les gloires de chacun des Saints, dans un degré éminent propre à elle seule; elle unit des gloires qui, sans miracle, sont incompatibles entre elles: Elle est vierge, la Vierge des vierges et elle est Mère. 4° Les Saints ont été les serviteurs de Dieu, Marie est Mère de

Dieu. 5° Conséquemment, tandis que l'on rend aux Saints le culte de dulia, on rend à Marie, et à Marie seule, le culte d'hyperdulia. 6° Les Anges sont ses serviteurs et les Saints se font une gloire de lui obéir. Quels hommages ne rendit pas à Marie un des premiers Anges du ciel, l'Archange Gabriel? Les Anges ne descendirent-ils pas en foule, pour porter au ciel leur Reine triomphante au jour de l'Assomption? Que de fois la Vierge n'a-t-elle pas apparu, accompagnée d'Anges ou de Saints et de Saintes, s'empressant d'exécuter avec respect et amour les ordres de leur Reine céleste! Oui, oui, toutes les couronnes sont accumulées ensemble sur la tête de Marie, autour de la double couronne que seule elle peut porter et dont l'éclat ravit toute la cour céleste, celle de Mère de Dieu, et de Vierge-Mère immaculée.

Oh! qu'on est heureux, quand on se représente ainsi la Sainte Vierge, pourvu qu'on sente dans son cœur au moins une petite flamme d'amour pour cette bonne Mère! Avec quelles délices on récite ses litanies, et avec quel cœur on se plaît à redire, les yeux levés au ciel, ses glorieux titres à la royauté!

Reine des Anges, priez pour nous; et l'on semble voir les milliards d'Esprits célestes, depuis le chœur des Anges, jusqu'à ceux des Chérubins et des Séraphins, jeter leurs couronnes aux pieds de la Reine du ciel, et lui dire avec un respect et un amour qui nous sont inconnus, à nous pauvres habitants de la terre : *Salut, ô notre Reine! Salve, Regina!*

Reine des Patriarches, priez pour nous : et voilà que tous les vénérables et saints Patriarches, à qui

le Messie avait été promis, et de qui il devait descendre par Marie, s'avancent, accompagnés du glorieux Époux de la bienheureuse Vierge, vers le trône de leur petite-fille devenue la grande Reine du Paradis, inclinent leurs fronts majestueux, et lui disent dans l'extase de l'admiration et de l'amour : *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina !*

Reine des Prophètes, priez pour nous ; et tous les Prophètes, ces divins oracles de l'Esprit-Saint, qui ont prédit Jésus et Marie, proclament devant toute la Jérusalem céleste que c'est Marie qu'ils ont vue et annoncée tant de siècles avant sa naissance. Voici, voici Celle qui devait enfanter et demeurer Vierge, voici la tige qui devait sortir de Jessé. *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina !*

Reine des Apôtres, priez pour nous ; Pierre, le Prince des Apôtres, le vicaire de Jésus-Christ, s'approche du trône de Marie, avec ses frères dans l'apostolat, avec tous les Pontifes, les Évêques, les prêtres, qui leur ont succédé, pour offrir à Marie leurs couronnes et la proclamer leur Reine : *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina !*

Reine des Martyrs, priez pour nous ; et des millions de Martyrs, resplendissants de la pourpre de leur sang, jettent leurs palmes dans le sein de la Reine de gloire, autrefois la Reine des Martyrs et la Mère des douleurs. *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina !*

Reine des Vierges, priez pour nous. O quelle pure, quelle belle phalange toute éblouissante des splendeurs de la virginité, s'avance vers la Vierge des vierges pour la couvrir de ses virginales couronnes ! *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina !*

Reine de tous les Saints, priez pour nous ; le ciel tout entier, une foule immense, que personne ne pourrait compter ; des pauvres, des riches, des maîtres, des serviteurs, des soldats, des artisans, des rois, des pères, des mères, une multitude de tout petits enfants, proclament d'un cœur et d'une voix, la royauté de celle que tous les siècles appelleront Bienheureuse ! *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina !*

Quelle pure et douce joie pour moi, de pouvoir joindre ma voix à ce concert des cieux, et de dire : *Salut, ô notre Reine ! Salve, Regina !* C'est de loin eneoire, hélas ! et du sein de ce pauvre monde que nous saluons Marie ; mais un jour, nous l'espérons par la miséricorde de Dieu, un jour, le ciel s'ouvrira aussi pour nous. Mon Dieu ! Quel sera alors notre bonheur de voir à jamais cette ravissante Reine du Paradis !

Saint Antonin ¹, après avoir dit que Marie signifie *lumière, illuminatrix*, raconte le trait suivant : Un clerc désirait ardemment et avait souvent demandé à Dieu la grâce de voir la Sainte Vierge ; chaque fois que dans l'office il chantait les louanges de Marie, et surtout lorsqu'il rencontrait ces mots : *Tota pulchra es, O vous ; vous êtes toute belle*, ce désir s'enflammait dans son cœur. Or, un jour un Ange lui dit que s'il voyait Marie, il serait tellement ébloui de sa gloire, qu'il en deviendrait aveugle. « Eh bien, je serai aveugle, répondit-il, j'en suis content, pourvu que jela voie. » Mais dans le secret de son cœur il se disait qu'il ne la regarderait que d'un œil, et fermerait

¹ Tit. XXIV de Purif. B. V.

l'autre, pour ne pas perdre entièrement la vue. Or, un jour qu'il était en prière, voilà que la Vierge lui apparaît ; il s'empresse de mettre la main sur un œil pour ne regarder que de l'autre. Mais une fois qu'il eut contemplé la glorieuse Mère, il se vit inondé d'une si ravissante lumière et d'une si douce consolation, que, pour mieux voir, il retira la main et regarda des deux yeux. La vision passa, et le bon clerc était aveugle ; mais il estimait tant le bonheur d'avoir vu celle qui fait la joie du paradis, qu'il n'était pas triste du tout de ne plus rien voir, après avoir vu Marie. Cependant, comme il ne pouvait plus écrire et gagner sa vie, il pria la Sainte Vierge de lui rendre un œil seulement. Vous devinez déjà ce que fit la bonne Mère, qui ne fait jamais les choses à demi ; la très miséricordieuse Vierge, qui, loin d'aveugler ses enfants, éclaire les âmes par sa lumière virginale, lui rendit les deux yeux dans le meilleur état. Elle avait donné ainsi deux grâces et deux surprises à son enfant bien-aimé.

Courage donc ; méprisons quelque temps encore les méprisables séductions de la terre ; disons avec saint Ignace : *Que la terre m'inspire de dégoût quand je regarde le ciel ! Quam sordet mihi tellus cum cælum aspicio !*

PRIÈRE.

Marie, ô bonne Mère, faites que je n'aie pas le malheur de me priver, par le péché, du bonheur de vous voir éternellement dans les cieux. Quel malheur, ô Marie, si, pour des plaisirs d'un moment,

j'allais perdre le ciel, perdre à jamais la plus aimante des mères, Jésus le plus tendre et le plus aimant des pères, mon Dieu, la beauté et la bonté infinies, pour tomber, après une vie pleine de hontes et de remords, dans l'abîme du feu éternel ! Mère de miséricorde, préservez-moi de cé mal sans remède et sans fin. Sauvez-moi, tout indigne que suis après tant d'ingratitude envers le bon Dieu. Je vous demande cette grâce avec la plus humble et la plus ferme confiance, par le Cœur de votre divin Fils. Ainsi soit-il. *Ave, Maria.*





Troisième Méditation.

LE SECRET DE LA PUISSANCE DE MARIE, OU NOTRE
DAME DU SACRÉ-CŒUR.

Salve, Regina.

Salut, ô notre Reine !

Marie exerce dans le ciel une puissance royale : car elle est *Reine du ciel, Reine des Anges, Reine de tous les Saints*. Mais quel est le secret de sa puissance ? Ce sont ses rapports avec Jésus, son Fils et son Dieu, à qui elle doit tout, et sur lequel elle peut tout. Ces rapports, nous allons les méditer.

Quel pouvoir a-t-elle sur le Cœur de Jésus ? Ici deux erreurs sont à craindre : l'une qui affaiblirait, l'autre qui exagérerait le pouvoir de Marie. Comme ce livre sur la Reine du ciel n'est que pour les enfants de l'Église, et que ceux-ci, loin d'être tentés de diminuer les grandeurs de Marie, ont plutôt à craindre, vu leur amour pour elle, l'écueil d'un zèle indiscret, en se faisant une idée fausse d'une dévotion nouvelle quant à la forme, efforçons-nous de préciser le pouvoir de Marie sur le Cœur de son Fils. Ce pouvoir n'a peut-être jamais été mieux ca-

ractérisé que par le nom de *Notre-Dame du Sacré-Cœur*. L'explication théologique de ce nouveau titre de Marie nous le montrera. Répondons à ces deux questions :

1° Quelle est l'origine du titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur ?

2° Quel en est le sens ?

I

Origine du titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Les destinées de Jésus et celles de sa sainte Mère ont été unies dès l'éternité, et elles le seront à jamais. De toute éternité, Dieu, en décrétant l'Incarnation de son Fils, décréta en même temps la création de sa divine Mère ; c'était un même plan ; car Dieu devait mettre dans la Mère les traits qu'elle allait donner à la sainte humanité de Jésus. Aussi comme Marie est annoncée par les prophéties conjointement avec le Messie, ainsi son existence est unie partout avec l'existence de Jésus.

Quand Dieu prédit à l'homme déchu un Rédempteur, il unit au Sauveur promis celle qui devait être sa Mère, et le pied qui broiera la tête du dragon infernal peut s'entendre également de la Mère et du Fils. *Ipsa*, ou, *Ipse conteret caput tuum*¹. Marie avec son Fils devait, en effet, briser sur le Calvaire la tête du serpent.

¹ Gen. III.

Quand le Saint-Esprit révéla, mille ans d'avance, à Isaïe la naissance de Jésus, il lui fit voir en même temps la Vierge dont il devait naître : « *Voici qu'une Vierge enfantera. Ecce Virgo concipiet* ¹. »

L'Archange, en annonçant à Marie l'Incarnation du Fils de Dieu, lui annonce en même temps qu'elle sera sa Mère ; l'Auteur de la grâce va descendre des cieux ; et déjà Marie est saluée pleine de grâce ; en même temps que Jésus apparaît Fils de l'homme, Marie apparaît Mère de Dieu.

Marie est associée à toutes les douleurs de Jésus comme à toutes ses gloires. Partout elle applique ses lèvres au calice amer de son Fils.

Quand le saint vieillard Siméon prédit la passion de Jésus, il montre à sa Mère le glaive qui lui transpercera le cœur. Quand Jésus, en proie aux douleurs du crucifiement, immole son corps sacré pour le salut du monde, Marie s'associe à son sacrifice, et pour le salut du monde elle immole son Fils unique sur l'autel de son Cœur de mère. Comme Jésus est le Roi de douleur, Marie est la Reine des Martyrs.

Trois jours après sa mort, Jésus ressuscite ; il sort glorieux du tombeau : trois jours après sa mort, Marie est ressuscitée par la puissance divine, et les Anges la portent en triomphe auprès de son Fils dans la gloire. Jésus est dans les cieux à la droite de son Père ; Marie est à la droite de son Fils. Jésus est notre seul Médiateur divin auprès de son Père, Marie est notre médiatrice auprès de son Fils.

¹ Is. VII, 1.

Jésus est le chef de l'Église, Marie en est la Mère. Jésus est le Père des miséricordes, Marie est la Mère de miséricorde et le refuge des pécheurs.

Par une analogie toute naturelle, nous arrivons à la raison qui a fait donner à Marie le titre de *Notre-Dame du Sacré-Cœur*. Associée partout à son divin Fils, il convenait qu'elle le fût aussi à la révélation rendue publique du Cœur de Jésus. Cette manifestation n'est-elle pas, parmi les œuvres destinées à sanctifier et à sauver le monde, l'une des plus touchantes et des plus puissantes ? Jésus révèle au monde malade son Cœur brûlant d'amour et inondé de douleur. Est-il étonnant, qu'au moment où la dévotion au Cœur de Jésus a pris enfin son plus grand développement, grâce à l'apostolat du Sacré-Cœur, la piété des fidèles ait saisi un nouveau rapport entre Jésus et sa sainte Mère, c'est-à-dire, l'influence de Marie sur le divin Cœur ? N'est-ce pas à Marie qu'il appartient d'approcher du monde malade ce Cœur adorable, qui est le Cœur de son Fils ? Voilà pourquoi cette divine Mère inséparable du Dieu-Sauveur a reçu un nom nouveau, en rapport avec le Cœur de Jésus montré aux hommes : celui de *Notre-Dame du Sacré-Cœur*. Ainsi, une fois de plus, le monde saura que, par la volonté de Dieu, comme le dit saint Bernard, toutes les grâces nous viennent par Marie, même celle du Cœur de Jésus, dont elle est la Mère. *Totum nos habere voluit per Mariam.*

II

Sens du titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Dire le sens de ce titre glorieux, ce sera définir les rapports de Marie avec Jésus, et déclarer en quoi consiste le crédit de la Mère sur son divin Fils.

Marie n'est pas la Reine, elle n'est pas la Souveraine du Cœur de Jésus. Quelque grande qu'elle soit, et bien que Mère de Dieu, elle est une pure créature, et, par conséquent, sujet de Dieu.

Vis-à-vis de son Fils, qui est Dieu, et dont la Personne est divine, elle est dans la dépendance essentielle, absolue, universelle, qu'elle doit à son Seigneur et à son Dieu. Les droits de Dieu étant essentiels, nécessaires et inaliénables, Marie ne peut avoir aucun droit essentiel sur son divin Fils ; et ce Fils ne peut, comme Dieu, renoncer à aucun de ses droits divins sur elle ; car elle est créature, et il est Créateur ; il est Dieu, et elle ne l'est pas. Lors même que par la pensée on ajouterait indéfiniment à la gloire de Marie, elle resterait créature, et par conséquent finie ; et il y aurait toujours entre elle et le Dieu infini fait homme tout l'infini. Voilà pourquoi l'Église ne nous permet pas d'appeler Marie *la Souveraine du Cœur de Jésus, Domina sanctissimi Cordis Jesus* ; mais elle nous permet de l'appeler *Notre-Dame du Sacré-Cœur*, c'est-à-dire, Notre-Dame à nous, mais considérée dans ses rapports avec le Cœur de Jésus : *Domina nostra a sanctissimo Corde*

**

Jesu dicta. Sans doute la Sainte Vierge, étant la Mère de Jésus, est avec le Cœur de Jésus dans des rapports que n'aura jamais aucune créature, et elle a sur ce Cœur adorable un pouvoir dont personne ne jouira jamais ; mais, pas plus qu'aucune autre créature, elle n'a des droits ou une supériorité quelconque sur un Dieu fait homme, quoiqu'il soit né d'elle selon la chair.

Une fois la question de droit et d'autorité essentielle éclaircie, nous n'avons plus à craindre d'exagérer le pouvoir de Marie sur le Cœur de Jésus. Ce pouvoir, elle le doit à son divin Fils lui-même ; et Jésus a bien montré à sa sainte Mère, dans deux circonstances, que s'il accomplissait ses désirs, il était indépendant d'elle, parce qu'il était Fils de Dieu. Il fit son premier miracle, à la demande de Marie ; mais différant un moment de l'exaucer, il lui dit, en signifiant qu'il était Dieu : *Qu'y a-t-il de commun entre moi et vous, femme ? Mon heure n'est pas encore venue* ¹. Et lorsqu'à Jérusalem Marie lui exprimait combien il l'avait affligée, en se dérochant à elle et à saint Joseph pendant trois jours, il leur répondit : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois dans les choses de mon Père* ² ?

S'ensuit-il que Marie ne peut pas tout sur le Cœur de Jésus ? Nullement ; il s'ensuit seulement que ce pouvoir n'est pas un droit, mais un don gratuit du Cœur même de Jésus. En fait, ce pouvoir est si grand que Marie obtient tout de son Fils, comme si

¹ Ev. Jo. II, 4.

² Ev. Jo. II, 49.

elle avait des droits maternels ; car Jésus n'a jamais rien refusé et ne refusera jamais rien à sa Mère. Marie est donc toute-puissante sur le Cœur de Jésus, comme le disent les Saints ; mais sa puissance est dépendante et suppliante : *omnipotentia supplex*. Et c'est seulement dans ce sens que saint Bernardin a pu dire, en montrant d'un côté l'absolue dépendance, et de l'autre, la toute-puissance : « D'après l'Ecclésiastique, Marie étend son sceptre sur toutes les nations, *in omni gente et populo primatum habui*. » Allons plus loin, et disons, si cela est permis, qu'elle est, non seulement établie Souveraine de toutes les créatures, mais encore du Créateur lui-même : *Facta est Domina ipsius Creatoris*. Comme tous les êtres créés, Marie est soumise à Dieu ; mais à son tour Dieu se soumet à Marie. *Beatæ Virgini subditus est Deus*¹. »

III

Fondements du pouvoir de Marie sur le Cœur de Jésus.

Il nous reste à examiner les raisons pour lesquelles ce pouvoir sur le Cœur de Jésus a été donné à Marie. La première, c'est qu'elle est Mère de Jésus ; et la deuxième, c'est qu'elle a conquis le Cœur de Jésus.

Premièrement, elle est Mère de Jésus. Jésus, étant Dieu, n'était nullement tenu d'obéir à sa Mère ;

¹ Tom. II, serm. 61.

mais il voulut se soumettre comme nous au quatrième commandement : *Père et mère honoreras*. L'obéissance à Marie et à son Père adoptif saint Joseph, résume les trente premières années de sa vie : *et erat subditus illis ; et il leur était soumis*¹. C'est pour cela que saint Germain de Constantinople dit à Marie : « *Tu autem materna in Deum auctoritate polles : Quant à vous, vous jouissez d'une autorité maternelle sur Dieu*². »

Cette autorité réelle que Jésus avait donnée à Marie pendant sa vie mortelle ; cette autorité qu'il respectait et à laquelle il obéissait, Marie, sans doute, ne la possède plus, maintenant que Jésus règne dans la gloire ; mais il ne s'ensuit pas que Marie puisse moins au Ciel sur son divin Fils, qu'elle ne pouvait sur la terre. Jésus, au contraire, en inondant sa sainte Mère de toutes les gloires, au jour de son Assomption, n'a-t-il pas augmenté aussi la gloire de son crédit maternel ? « Sur la terre, dit « Monseigneur Plantier, l'auguste Vierge commande à son adorable Fils ; dans le Ciel, elle ne fait « plus que le bénir et le prier. Mais son intercession n'est pas moins puissante que son autorité. Le « titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur consacre « cette douce persuasion de l'Église. » Marie sera éternellement la Mère de Jésus, et Jésus ne lui retirera jamais rien de son crédit maternel, parce qu'il ne se repent point de ses dons, comme le dit saint Augustin, et parce qu'il ne le lui a donné que pour

¹ Ev. Jo. II, 51.

² V. in Enc. Deip.

étendre davantage sur nous le règne de sa miséricorde, et pour mieux arrêter les coups de sa justice.

Deuxièmement, Marie a fait la conquête du Cœur de Jésus, et en est devenue comme Maîtresse par son amour. Quel beau champ s'ouvre devant nous ! C'est ici qu'apparaît dans toute sa beauté et dans toute sa gloire le titre de *Notre-Dame du Sacré-Cœur*. Comme Jésus, en nous montrant son Cœur, nous a révélé ce qu'il y a de plus tendre et de plus délicat dans son amour, ainsi le nom de Notre-Dame du Sacré-Cœur nous révèle ce qu'il y a de plus délicat, de plus gracieux et de plus glorieux dans la puissance de Marie sur son divin Fils.

Toutes les faveurs, toutes les grâces que Jésus répand sur nous sont les effets de son amour. Or, le foyer, le siège et le trône de ce divin amour, c'est le Cœur de Jésus. Le Cœur de Jésus est la place qui commande tout, et c'est de cette place que Marie s'est rendue, en quelque sorte, maîtresse. Comme Dieu ne se contente pas d'être maître de notre cœur par droit de création, mais veut le posséder par droit de conquête, ainsi Marie ne s'est pas contentée du pouvoir que Jésus lui avait donné sur son Cœur, comme à sa Mère ; elle a conquis ce Cœur divin, elle l'a délicieusement forcé de se rendre à elle pour l'éternité. Quelles armes a-t-elle employées pour cette glorieuse conquête ? Elle n'en a pas employé d'autres que les flèches de son amour. Elle a tant aimé ce divin Cœur, elle s'est tant sacrifiée pour lui, elle l'a blessé si profondément, si victorieusement par les flèches de son virginal et maternel amour, que vaincu à jamais il lui a dit : *Vous avez blessé*

mon Cœur : *Vulnerasti Cor meum, vulnerasti Cor meum*¹. O divine victoire ! ô délicieux triomphe, triomphe de l'amour, qui, sans ôter ses droits à celui qu'il a vaincu, le subjugue à force de l'aimer ; c'est Jésus lui-même qui élève sa divine Mère ; il lui met en mains le sceptre, et lui donne le pouvoir sur son Cœur sacré, le pouvoir de l'amour ; et voilà que la Vierge-Mère s'élève appuyée sur son Bien-Aimé, régnaant avec lui et pouvant tout sur lui par les charmes de son amour. *Quelle est celle qui s'élève du désert appuyée sur son Bien-Aimé ? Quæ est ista quæ ascendit de deserto, innixa super dilectum*² ? Voilà Notre-Dame du Sacré-Cœur ! Combien Marie doit être chère, sous ce titre, à tous ceux qui aiment le Cœur de Jésus, et combien ce titre si doux doit leur inspirer de confiance !

Rappelons-nous les magnifiques promesses de Jésus en faveur de ceux qui se dévoueront à son divin Cœur : « Que ne puis-je raconter, dit la bienheureuse Marguerite-Marie, tout ce que je sais de cette aimable dévotion au Cœur de Jésus, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ renferme dans ce Cœur adorable, et qu'il a dessein de répandre sur tous ceux qui la pratiqueront ! »

Or, comment pourra-t-on mieux parvenir à ce divin Cœur, que par Celle qui l'a conquis et qui en possède toutes les avenues, que par Notre-Dame du Sacré-Cœur ? Jésus n'a-t-il pas donné la clef de

¹ Cant. IV, 9.

² Cant. VIII, 5.

son Cœur à sa Mère, parce qu'elle est aussi notre Mère? O Bonté du Sauveur! Il a voulu que Marie puisât sans cesse, en notre faveur, dans le trésor infini de son Cœur, et qu'elle le fit avec la prodigue tendresse d'un cœur de Mère qui ne sait pas compter, parce qu'il ne sait qu'aimer.

Nos mains sont trop souillées; c'est la main virgine, la main toujours aimée de Marie, qui doit aller puiser pour nous dans ce divin trésor; elle n'y puisera jamais assez, au gré de l'amour que Jésus lui porte et de sa miséricorde envers nous. De son côté, Marie ne refusera jamais d'y puiser, à la demande des pauvres âmes qu'elle a engendrées avec tant de douleur au pied de la croix, et qui lui ont coûté, avec ses larmes et ses déchirements, tout le sang de son Fils.

Quand donc nous invoquons Marie sous le titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur, nous la blessons délicieusement dans l'endroit le plus sensible de son cœur; car nous lui rappelons ainsi, et l'amour dont a brûlé et brûlera à jamais pour elle le Cœur de Jésus, et celui dont elle brûle elle-même pour le plus aimant des cœurs; nous lui rappelons le pouvoir si glorieux et si doux que lui a donné Jésus sur son Cœur adorable. On comprend par là comment la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur est employée dans les causes difficiles et désespérées. Quand nous invoquons Marie sous ce titre, nous semblons lui dire: La grâce que nous vous demandons est dans le Cœur de Jésus; ce Cœur, vous l'avez conquis, et vous vous en êtes rendue maîtresse par votre amour; nous le savons bien; et si vous ne nous

exauciez pas, ce serait parce que vous ne le voudriez pas; car le Cœur de Jésus est à vous. Et vous, bonne Vierge, vous, notre Mère, vous pourriez et vous ne voudriez pas? Ce serait la première fois. Non, vous ne résisterez pas à celui qui vous implore au nom du Cœur de Jésus.

Parmi les soldats français envoyés à Rome l'an 1848 pour défendre le Pape, se trouvait Augustin, jeune homme scandaleux, livré à tous les excès de conduite et de langage. Ayant appris que le supérieur des Dominicains était de son pays et qu'enfant il avait joué avec lui, il se rend à la Minerve pour lui faire visite. Le supérieur allait sortir, quand le soldat entra; il le reçut avec une joyeuse cordialité et l'engagea à l'accompagner. Celui-ci, quoique un peu gêné de marcher dans les rues de Rome en pantalon rouge à côté d'une robe blanche de dominicain, céda toutefois d'assez bonne grâce. Ils s'entretenaient d'abord avec amitié de leurs souvenirs d'enfance; mais le père croyant le moment venu, dit à son compagnon: voyons, où en sommes-nous depuis la première communion? Le soldat décontenancé balbutia d'abord; mais reprenant de l'assurance: Ma première communion, mon père, c'est bien vieux cela! Il y a longtemps que je n'y pense plus; on a bien autre chose à faire. — Autre chose! et quoi? — Eh! m'amuser donc, et passer gaiement la vie! — Pauvre jeune homme, lui répondit le père en jetant sur lui un regard de compassion, vous amuser! Et votre âme qui va se damner! et l'enfer qui vous attend! — Cette parole, ce regard furent pour le soldat comme un coup de foudre; il changea de disposi-

tion; son visage se rembrunit, et d'un ton peu aimable il répondit : Ne parlons plus de cela, mon père, vous y perdriez vos peines, et je ne suis pas d'humeur à vous entendre davantage. — Soit, mais vous recueillerez ce que vous aurez semé. Je prierai Dieu qu'il vous ouvre les yeux. A ce moment, ils entraient au couvent de la Trinité-du-Mont. Là, dans un corridor se trouve peinte à fresque sur la muraille une image miraculeuse, où la Sainte Vierge est représentée, âgée de treize ans, assise et filant dans le parvis du temple. Cette image porte le nom de *Mère admirable*. Arrivé en face de cette Vierge, le dominicain prie son homme de l'attendre là un moment, tandis qu'il va dire quelques mots seulement à la Supérieure.

Le soldat n'ayant rien de mieux à faire, se met à regarder le tableau. Tiens, se dit-il, drôle d'idée ! la Vierge qui file ! et il continue à la regarder : la bonne Mère regardait aussi le pauvre pécheur d'un regard de miséricorde, et elle regardait son divin Fils. Le père revient, il ne voit pas son compagnon ; un soupir se fait entendre ; le pauvre soldat était dans un angle près de la sainte image. Le nouvel Augustin était prosterné et pleurait ; il levait, comme en extase, les mains et les yeux au ciel, comme s'il y contemplait un spectacle mystérieux. Le père s'approche et le touche. Ah ! mon père, dit le pécheur revenu à lui, je veux me confesser, et tout de suite ; ma conscience me fait horreur ; cette image m'a bouleversé ; elle ne m'a rien dit, mais j'ai senti mon cœur se fendre. En cinq minutes le soldat était transformé ; il fut à dater de ce jour, le modèle du régi-

ment, et à la fin de son service il entra dans l'Ordre de saint Dominique, et alla aux missions d'Orient. O la bonne et chère Vierge ! Elle est et sera toujours la même ! ô Mère admirable ! ô Mère de miséricorde, la chérie du ciel et de la terre !

PRIÈRE.

O Marie, ô bienheureuse Vierge, ô Mère bénie, vous qui pouvez tout sur le Cœur de votre divin Fils, je m'abandonne tout entier à vous ; je vous confie ma vie, ma mort et mon éternité. Vous savez, ô Notre-Dame du Sacré-Cœur, combien j'ai besoin de votre protection ; ne me la refusez pas. Puisque Jésus vous a donné tout pouvoir sur son divin Cœur, dirigez vers moi les rayons qui partent de ce foyer de lumière et de charité. Laissez tomber dans ma pauvre âme quelques-unes des grâces, que contient cet océan infini de miséricorde. Cachez-moi dans la plaie du Cœur adorable de Jésus, afin que j'y sois à l'abri de mes ennemis, et que je reste toujours fidèle à mon Dieu. Ainsi soit-il. — *Ave, Maria.*





Quatrième méditation.

MARIE, REINE DU MONDE.

Salve, Regina, Salut, ô Reine.

C'est la sainte Église elle-même qui donne à Marie le titre de Reine du monde : « Bienheureuse Mère, dit-elle, et Vierge immaculée, glorieuse Reine du monde, intercédez pour nous auprès du Seigneur. *Beata Mater et intacta Virgo, gloriosa Regina mundi, intercede pro nobis ad Dominum.* »

I

Marie tient sa royauté de Jésus.

Mais ce n'est ni de l'Église, ni des Anges, ni des Saints, que Marie tient sa royauté ; elle la tient de son divin Fils, et elle l'exerce conjointement avec lui. Jésus dans les bras de Marie porte la couronne qu'un Dieu seul peut porter ; mais il dépose sur le front de sa Mère la couronne de la royauté et de l'empire du monde.

La royauté de Jésus et celle de Marie ont toujours

coexisté et coexisteront toujours. Comme Jésus a été prédestiné de toute éternité à être le Roi immortel des siècles, de même celle qui devait être sa Mère, a été prédestinée à être la Reine du monde ; aussi, Marie, formée sur le type de Jésus son Fils, fut éternellement présente à l'auguste Trinité dans le plan divin.

Dès l'éternité, le Verbe de Dieu vit devant lui sa Mère ; il la nommait par son nom et lui donnait le sceptre du monde. Ce monde, c'était pour elle, plus que pour tout le reste des hommes, qu'il allait le faire jaillir du néant. Sans doute, l'univers est l'œuvre des trois Personnes divines ; car l'acte de la volonté créatrice, identifié avec la nature divine, appartient à toute l'adorable Trinité. Mais de même que le Père, en engendrant le Verbe son Fils, lui communique sa propre nature ; ainsi aussi l'acte de la volonté, qui a donné l'être à tout ce qui est, émanant du Père, a été communiqué au Fils, et par le Père et le Fils, au Saint-Esprit. De même encore que le Verbe est l'image créée, parfaite, consubstantielle du Père et la splendeur de sa gloire, *splendor gloriæ et figura substantiæ ejus* ¹, ainsi l'univers est l'image créée, imparfaite et distincte du Père et du Fils. Voilà pourquoi la sainte Écriture nous dit que le Père a tout fait par son Verbe : *omnia per Ipsum facta sunt* ² ; voilà pourquoi les Pères de l'Église, et spécialement ceux des trois premiers siècles représentent le Fils, comme exécutant les ordres de son

¹ Hebr. I, 3.

² Ev. Joan. I, 3.

Père et créant l'univers ; voilà, en un mot, comment la création commune aux trois Personnes divines est spécialement attribuée au Verbe. Or, le Verbe, en créant l'univers, avait présente à sa pensée sa divine Mère, lui préparait son empire et faisait tout pour elle. « *Pour elle, oui, pour elle*, dit saint Bernard, *le monde entier a été fait, Propter hanc totus mundus factus est* ¹. » La sainte Église elle-même fait dire à Marie, dans le sens accommodatif, ces paroles que Salomon fait dire à la Sagesse éternelle ³ : « Quand Dieu posait les fondements de la terre, j'étais avec lui, » et la Version des Septante lui fait ajouter : *c'était en moi qu'il se réjouissait, ego eram cui adgaudebat*. Quelle divine joie, que celle du Fils de Dieu mettant au service de son amour pour sa future Mère, les merveilles de sa sagesse et de sa puissance créatrices ! A chaque créature que la Sagesse éternelle faisait sortir du néant, elle se réjouissait en Marie, comme si elle lui disait dans son amour : C'est pour toi, ô ma Mère ; car tu seras la Reine du monde. Quand le Fils de Dieu créa le soleil, il se réjouit, car cet astre brillant devait être l'image resplendissante du royal et divin manteau de sa Mère. « *Mulier amicta sole*. La lune brilla au firmament, et il se réjouit, parce que la lune allait être l'escabeau de ses pieds : *luna sub pedibus ejus*. A la vue des étoiles scintillant dans les cieux, il se réjouit ; car elles devaient servir d'auréole et de couronne à la Reine des cieux. En créant les cèdres, les oliviers, les palmiers, il se ré-

¹ Prov. VIII, 29.

jouit, parce que ces arbres précieux allaient être les symboles des incomparables vertus de Marie, et rappeler à tous les âges l'intégrité de son corps immaculé, la sublimité de son esprit, la douceur de son cœur, la gloire de ses triomphes et l'assurance de tous ceux qui se mettraient sous sa protection. En fécondant les fontaines, les ruisseaux et les fleuves, il se réjouit ; car, comme eux, Marie allait être pour tous les hommes une source abondante de grâces. En un mot, toute créature tirée du néant était pour la Sagesse divine un sujet de joie, parce qu'elle allait étendre et enrichir l'empire de Marie. Oui, le monde a été fait pour les hommes ; mais il a été fait surtout pour l'Immaculée, pour l'incomparable Vierge, pour la divine Mère ; car elle était beaucoup plus chère, elle seule, au Verbe de Dieu que tous les Anges et tous les Saints ensemble. Vous l'avez compris, glorieux saint Bernard, vous, le confident intime des grandeurs et des charmes de Marie, quand vous vous êtes écrié : *Pour elle, oui, pour elle, le monde entier a été fait. Propter hanc, propter hanc totus mundus factus est.*

Mais nous n'avons encore parlé de la royauté de Marie que dans l'ordre naturel. Si maintenant nous passons à l'ordre surnaturel de la Rédemption, quel merveilleux amour dans le Fils de Dieu préparant à sa Mère la couronne de Reine des âmes ! Si Jésus se réjouissait de terrasser un jour le serpent infernal, c'était surtout parce qu'il allait préserver sa Mère de la tache originelle. Pour elle, il se réjouissait de vaincre la tyrannie du péché, parce qu'il allait lui en épargner les assauts. Pour elle, il se réjouissait

de briser l'aiguillon de la chair, parce qu'il allait y soustraire à jamais sa Mère sans tache. Pour elle, il se réjouissait de sa résurrection, parce qu'il allait se jeter plein de gloire dans ses bras. Pour elle, il se réjouissait de monter au ciel, parce qu'il allait y préparer un trône à sa Mère, au-dessus des Séraphins.

. L'apparition de Marie sur la terre fut l'apparition d'une Reine. Et quelle autre Reine aurait pu porter la couronne du monde ? Seule, elle était soustraite, par sa Conception immaculée, à l'esclavage du démon. Seule donc elle était libre et digne de régner ; car la race humaine tout entière était déchue et pliée sous le joug de Satan. Aussi l'Ange dit-il à Marie, qu'elle a trouvé grâce auprès de Dieu, *invenisti gratiam apud Deum* ¹ ; il la salue pleine de grâce, *Ave, gratia plena*. Ce n'est pas pour elle seulement qu'elle est pleine de grâce ; Reine, elle doit communiquer à tous, en leur donnant Jésus, la grâce et la bénédiction : *et benedictus fructus ventris tui* : à tous, par Jésus, elle rendra la vie et elle sera Mère de tous les enfants de Dieu. Or, qui est plus naturellement reine de ses enfants qu'une mère ?

II

Nature de la royauté de Marie.

Mais de quelle nature est la royauté de Marie ? Elle est l'image créée la plus parfaite de la royauté

¹ Ev. Luc. II, 30.

de Jésus-Christ. Or, Jésus, en déclarant à Pilate qu'il était Roi, lui déclara aussi que son royaume n'était pas de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo* ¹. Rien dans sa royauté de ce qu'ambitionnent nos rois : il n'a ni richesses, ni honneurs, ni jouissances. Être roi, pour lui, c'est apporter aux hommes la vérité qui doit les éclairer ; c'est donner sa vie pour les sauver. Le signe de sa principauté, c'est la croix, qu'il portera sur ses épaules avant d'expirer dans ses bras. *Principatus ejus super humerum ejus* ². Voilà la vraie grandeur : elle était nécessaire à un Dieu-Roi. Supposez en Jésus-Christ, un seul instant, l'estime et le désir de nos biens, de nos honneurs, de nos jouissances terrestres ; dès ce moment, il ne sera plus un Dieu à vos yeux, il ne sera plus qu'un enfant des hommes. Quelle lumière se répand tout d'un coup par là sur la vanité et le néant de tout ce que les hommes recherchent avec tant d'ardeur ici-bas ! La vérité ne brille pas pour eux ; ils ne sont pas les enfants de la vérité ; et voilà pourquoi ils ferment l'oreille à la parole de Jésus. Les Saints, qui sont les enfants de la vérité, comprennent les exemples et entendent la parole du Dieu fait homme ; ils comprennent que dans le royaume de Jésus-Christ, royaume de la vérité, on s'enrichit en se dépouillant, on s'élève en s'humiliant, on jouit en souffrant ; en se renonçant, on devient libre, on devient roi ; *servir Dieu, c'est être roi, cui servire regnare est*. Voilà le mystère ineffable de la croix, qui n'est que dénûment, ignominie et

¹ Ev. Jo. XVIII, 36.

² Is. IX, 6.

souffrance. La croix est, sur les épaules de Jésus, le signe de sa principauté : *Factus est principatus ejus super humerum ejus* : mais aussi la croix sera pour lui et pour tous ses élus le principe de la gloire éternelle, et même de la vraie gloire en ce monde. C'est ce qui est exposé d'une manière si vive par l'Apôtre, quand il dit de Jésus ¹: *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum et donavit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum*. Il s'est humilié, devenu obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix : c'est pour cela que Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre, et dans les enfers. Le mystère de la croix ! Combien peu le comprennent ! Aussi combien y en a-t-il qui soient libres ? la masse des hommes porte les fers des esclaves.

Nous comprenons maintenant ce que dut être la royauté de Marie. Marie, image fidèle de Jésus, n'eut de la royauté ici-bas que ce que donnent la grâce et la vérité ; sa grandeur royale n'eut rien que de surnaturel et de divin ; ce que nos rois recherchent uniquement, elle le méprisa et en fut libre ; pauvre toujours et sans gloire aux yeux des mondains, elle fut, après Jésus, en Juda, la plus humble et la plus petite, ne cherchant que l'obscurité. Elle suivait ainsi, comme Jésus, le vrai chemin de la gloire, et

¹ Phil. II, 8.

voilà qu'avec lui elle règne dans les hauteurs des cieux.

Elle règne au ciel ; mais elle règne aussi sur la terre. Jésus a dit, avant de remonter à son Père : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* ¹. Ne faut-il pas dire de même que Marie est à sa manière, sans cesse présente à la terre ? Ne s'occupe-t-elle pas continuellement de ce qui intéresse la sainte Église et ses enfants ? N'est-ce pas elle qui seule, au témoignage de l'Église, a écrasé toutes les hérésies ? *Cunctas hæreses sola interemisti* ². N'est-ce pas elle qui, à la prière des chrétiens, a mis un terme, par la victoire de Lépante, aux envahissements des farouches, des indomptables sectateurs de Mahomet, et conquis, en sauvant l'Europe, le nouveau titre de *Secours des chrétiens, Auxilium christianorum* ? N'est-ce pas elle, qui deux fois, quand tout semblait perdu, a brisé les fers du saint Pontife Pie VII, après qu'il l'eut invoquée ? N'est-ce pas en mémoire de ce miraculeux bienfait que ce Pontife si éprouvé a déposé sur le front de la Vierge, à Savone, une couronne d'or, et a consacré cette statue à jamais célèbre sous le titre de *Notre-Dame de miséricorde* ? Et la bénie Vierge Immaculée a-t-elle dit son dernier mot sur l'envahissement actuel de la capitale et des États de l'Église ?

Partout, dans l'Église, dans les états, dans les familles, dans une multitude de sanctuaires, Marie fait

¹ Matt. XXIII, 20.

² Cff. B. V. M.

sentir sa présence maternelle et sa royale puissance. Aussi que d'autels élevés partout en l'honneur de celle que nous appelons Notre-Dame ! ô le beau nom, le vrai, l'aimable nom de notre Reine auguste et chérie ! C'est la bonté dans la royauté maternelle. Ah ! la Sainte Vierge ! si nous savions ce qu'elle est ! si nous savions combien elle est Reine magnifique, Reine puissante, Reine aimable, Reine toute de bonté, de miséricorde et d'amour, combien nous l'aimerions !

PRIÈRE.

O Marie, ô Reine auguste et chérie, vous êtes au ciel toujours ; mais vous êtes toujours aussi présente à la terre, pour sauver les pécheurs, consoler les malheureux et combler de vos bontés tous vos enfants. Je sens bien, quand je vous prie, que vos yeux et votre cœur ne sont pas loin de moi. Aussi, avec la vivacité de ma foi et de mon amour, je vous vénère ici, comme si vous vous montriez à moi. Je vous salue, ô aimable Reine du ciel et de la terre, je vous salue avec un tout filial amour et avec une confiance sans bornes, vous qui êtes la glorieuse Souveraine de tous les empires et de tous les cœurs. *Salve, Regina.* Jetez sur moi, je vous en supplie, un regard maternel, et bénissez-moi. *Ave, Maria.*





Cinquième méditation.

MARIE EST LA TERREUR DE L'ENFER.

*Salve, Regina. — Terribilis ut castrorum
acies ordinata.*

Salut, ô notre Reine ! — Terrible comme
une armée rangée en bataille. CANT. VI, 9.

I

Marie terrasse les puissances de l'enfer.

Marie est Reine du ciel et de la terre ; mais ce n'est pas assez pour l'empire et la gloire de Marie. Comme tout genou fléchit dans les enfers, au nom de Jésus, il faut que tout, dans les enfers, plie sous le sceptre de Marie ; il faut que le nom seul de Marie jette l'épouvante au sein des noirs abîmes. Mais comme Jésus ne s'appelle pas le Roi des enfers, nous nous garderons de donner à la Sainte Vierge le titre de Reine des enfers. La royauté n'est que là, où il y a de l'ordre à garder et des bienfaits à répandre. Or, l'enfer est le séjour immuable des souffrances ; un désordre éternel et une éternelle horreur y ont établi leur demeure : *ubi nullus ordo, sed sem-*

*piternus horror inhabitat*¹. Les deux plus belles prérogatives de la royauté, celles qui distinguent surtout la royauté de Marie: la générosité et la clémence, ne pourront jamais s'exercer dans ces gouffres maudits, où il n'y aura éternellement que saisissements affreux, remords cuisants, horribles souffrances et haine désespérée. Disons donc que notre Reine est la terreur des enfers, la terreur des démons, la terreur des réprouvés, la terreur aussi des méchants qui décidés à vivre sur la terre en réprouvés, se font les instruments des anges perdus, pour ruiner le règne de Dieu dans les âmes. A jamais elle sera l'ennemie implacable de Satan, parce que Satan est l'ennemi de Dieu et des âmes. En effet, bien que Marie ait broyé avec Jésus la tête du dragon infernal, cet ennemi vit toujours; et sa défaite n'a fait qu'aiguïser sa haine et enflammer sa rage contre les enfants de Dieu et de Marie. L'amour donc que nous porte Marie doit donner à son cœur la flamme du guerrier et armer son bras maternel. Ici la nouvelle Judith nous apparaît comme la Vierge guerrière, et la Vierge toujours triomphante. Quel admirable contraste en elle! Rien de plus doux, de plus aimable et de plus aimant que la Sainte Vierge; rien, qui, après Jésus, captive plus délicieusement les cœurs que la Vierge Immaculée; et cependant, quand Dieu l'annonça pour la première fois dans le paradis terrestre, il ne l'offrit que sous la figure d'une Vierge invincible. « *Tu lui dresseras des embûches*, dit-il au serpent infernal, *pour lui percer le talon de ton dard* ;

¹ Job. X, 22.

*mais elle te broiera la tête. Ipsa conteret caput tuum*¹.

II

Marie donne à l'Église sa puissance sur l'enfer.

Quand Marie apparut au monde, les Anges la reconnurent à sa beauté immaculée, en même temps qu'à sa valeur guerrière ; et ravis de voir en elle, d'une part, l'éclat de la Vierge des vierges, les splendeurs divines qui lui servaient comme de vêtement, la bonté qui débordait délicieusement de son cœur ; et de l'autre, une vertu mâle et guerrière, qui jetait l'effroi et la mort parmi les ennemis de Dieu, ils s'écrièrent : *Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore à son lever, choisie comme le soleil, belle comme la lune, terrible comme une armée rangée en bataille*² ? Quoi de plus capable, en effet, de ravir le ciel et la terre que l'image de la Vierge ? Son front resplendit d'une candeur ineffable, ses yeux respirèrent la bonté des Anges et brillent du feu des Séraphins ; elle semble, s'élevant vers les cieux, ne toucher que du pied la terre ; et ce pied écrase sans effort l'hydre infernal, qui avait épouvanté et ravagé le monde. Ah ! Quelle confusion pour l'orgueilleux Lucifer de se voir broyer la tête par une femme !

Après cela, il est aisé de comprendre la haine de toutes les hérésies, ces filles de l'enfer, pour l'auguste

¹ Gen. III, 15.

² Cant. VI, 9.

Vierge. L'hérésie, c'est la révolte contre Dieu ; les anges déchus se révoltèrent les premiers dans le ciel ; et ce fut quand Dieu leur révéla et les grandeurs de l'humanité dans la future Incarnation du Verbe, et celles de la divine Vierge, qui allait être la Mère du Dieu fait homme. Aussi Lucifer, dans sa rage contre le Christ et contre sa sainte Mère, impose-t-il à ceux qu'il a engagés dans sa rébellion le reniement de Marie, et proscriit-il son culte ; car, non seulement il la hait comme la Mère du Christ, mais il la craint ; son seul nom le fait frémir ; il sait qu'il nous suffit de l'invoquer pour désarmer l'enfer tout entier.

Chose saisissante, c'est depuis la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, que Lucifer, chef des sociétés secrètes, a déchaîné contre l'Église toutes les puissances infernales. Mais si, pour un temps, nous souffrons une des plus perfides et des plus terribles persécutions qu'ait essuyées l'Église, cette persécution même est le gage le plus assuré de notre espérance. La Reine de la Victoire triomphera, et l'aurore du triomphe a fait briller ses premiers rayons à Lourdes, quand Marie a dit : *« Je suis l'Immaculée Conception. »*

II

Marie fait triompher ses serviteurs de l'enfer.

Marie ne se contente pas de protéger la sainte Église contre les puissances des ténèbres : elle prend

sous sa protection chacun des enfants de l'Église et rend victorieux des assauts de l'enfer tous ceux qui l'appellent à leur secours. « Qui que vous soyez, dit « saint Bernard, qui vous sentez agité en tous sens « par l'orage et la tempête, sur la mer du monde si « féconde en naufrages, ne détournez jamais les yeux « de celle qui s'appelle l'*Étoile de la mer*, si vous « ne voulez pas être submergé par les flots. Si les « vents des tentations se déchainent contre vous, si « vous vous sentez sur le point d'aller vous briser « contre l'écueil des tribulations, regardez l'Étoile « de la mer, regardez Marie. Si vous vous sentez « emporté par les vagues de l'orgueil, de l'ambition, « de la détraction, de l'envie, regardez l'Étoile, implorez Marie. Si la colère, si l'avarice, si le charme « impur viennent à faire chavirer la nacelle de votre « âme, et à la tenir suspendue au-dessus de l'abîme ; « sans tarder, regardez l'Étoile, regardez Marie. « Si, succombant sous l'énormité de vos crimes ; si, « abîmé par la honte qui envahit votre âme ; si, « épouvanté au spectacle du jugement qui vous attend, vous vous sentez descendre dans l'abîme du « désespoir, pensez à Marie. Dans vos périls, dans « vos angoisses, dans vos alarmes, rappelez-vous « Marie, invoquez Marie. Que son nom ne s'éloigne « jamais de vos lèvres, qu'il ne sorte jamais de « votre cœur. Tant que vous la suivez, vous ne « déviez pas ; tant que vous la priez, vous ne désespérez pas ; tant que vous pensez à elle, vous ne « vous déroutez pas. Si elle vous tient, vous ne « tombez pas ; si elle vous protège, vous n'avez rien « à craindre ; si elle vous conduit, vous ne sentez

« pas la fatigue ; et sous ses auspices vous êtes assuré d'arriver au terme fortuné ¹. »

Qui ne sait, qui ne répète souvent la prière du même saint Bernard, à laquelle tant de malheureux pécheurs ont dû leur salut ? « *Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux, qui ont imploré votre secours, ou demandé vos suffrages, ait été abandonné....* » Oh ! l'aimable Vierge, la bien-aimée Mère est trop bonne pour fermer ses oreilles et son cœur à une âme éprouvée qui l'invoque, ou à un pauvre pécheur que l'enfer peut engloutir à chaque instant, et qui, sur le bord de l'abîme, l'appelle à son secours ; elle est trop bonne Mère pour voir son enfant en proie aux assauts de l'enfer crier vers elle, et ne pas le soutenir. Comme Dieu, elle permettra le combat, mais ce sera pour faire remporter une glorieuse victoire. Le démon le sait ; aussi il met tout en œuvre pour qu'on ne pense même pas à invoquer Marie ; il ne réussit, hélas ! que trop souvent, soit parce qu'on n'a ni l'esprit d'oraison, ni l'habitude de prier, et que l'idée de prier ne vient même pas ; soit parce qu'on regarde la prière comme inutile, sous prétexte qu'elle ne vient pas du cœur ; comme si ce n'était pas dans ce sentiment d'indifférence pour les choses saintes, et dans la vive passion pour les choses terrestres que consiste l'état de tentation. Quand la bouche prie alors, c'est la volonté qui prie, et c'est assez. Le démon, dès que le nom de Marie aura été une fois invoqué, sentira le pied virginal si redoutable et toujours victorieux de celle qui est la terreur de l'enfer, s'appuyer sur sa tête et la broyer encore.

¹ Hom. II, Sup. *Missus*.

Dieu permit un jour que saint François de Sales, cet ange d'innocence et de douceur, fût assailli à l'âge de dix-sept ans par le démon, et se vît en proie à la plus affreuse tentation de désespoir. L'état de cet enfant du ciel était si terrible, qu'il regardait comme chose assurée sa damnation éternelle. Quel enfer sur la terre pour une âme qui n'aime et ne cherche que Dieu ! Dans sa douleur, il dépérissait à vue d'œil ; il priait, et le ciel semblait d'airain pour lui. En six semaines, il avait perdu toute sa vigueur et tout l'éclat de la jeunesse. Il ne pouvait presque plus ni manger, ni boire, ni dormir. On le voyait s'étioler et s'acheminer vers le tombeau. Poussé à bout par ses continuelles et déchirantes angoisses, un jour qu'il revenait du collège, il entre dans l'église de Saint-Étienne des Grès, et va se jeter aux pieds d'une statue de la Sainte Vierge qui était en grande vénération. Là, prosterné devant la Consolatrice des affligés, il épanche son cœur : « O Marie, ô ma Mère, « c'en est donc fait, je dois aller passer mon éternité « en enfer avec les damnés. Là, on ne peut plus aimer « Dieu ! Mais si je suis assez malheureux pour ne « plus aimer Dieu dans l'autre vie, du moins je veux « de toutes mes forces l'aimer et le bénir jusqu'à « mon dernier soupir. » Mon Dieu, quelle prière ! quel amour ! et jusqu'où peut aller l'illusion de la tentation ! Il se croyait damné, l'héroïque Saint, et il ne s'apercevait pas que son cœur brûlait de l'amour des plus grands martyrs. Il ne faut pas demander si le Cœur de Marie fut attendri, en entendant une pareille prière sortir de la bouche de son enfant bien-aimé, et si elle mit en fuite le démon. François avait

fait un acte d'héroïque amour, et remporté la victoire éclatante que Marie avait en vue, en le laissant en proie à la tentation. Elle fit briller aussitôt à ses yeux un doux rayon d'espérance ; et François saisissant la tablette, où était écrit le *Memorare* pour le service des fidèles, se mit à le réciter, en répandant des torrents de larmes. A peine a-t-il achevé cette prière, qu'il rentre dans la plus douce et la plus parfaite paix, et qu'une pleine santé lui est rendue. Depuis lors, les nuages ne reparurent plus dans le beau ciel de son âme, et le soleil du divin amour y brilla d'un éclat plus doux que jamais.

IV

Marie arrache au démon les pécheurs.

Si Marie vient avec bonté au secours de ses fidèles enfants dans leurs peines, elle vient avec miséricorde au secours des pauvres pécheurs dont elle est le refuge. Comme David, son aïeul, elle sait arracher à la gueule du lion infernal les brebis égarées qu'il emporte vers ses repaires enflammés. Un grand pécheur, esclave de Satan, vint un jour trouver saint Bernard. Accablé de remords, il versait un torrent de larmes, disant qu'il avait perdu la grâce du bon Dieu par la multitude et l'énormité de ses crimes, et qu'il désespérait de la retrouver jamais. « Non, mon fils, lui dit le Saint, il ne faut pas désespérer ; car si vous craignez de ne pas retrouver la grâce auprès de Dieu, vous devez espérer que vous

la retrouverez auprès de Marie. Serait-ce sans raison qu'elle est appelée *pleine de grâce* ? » Là dessus, le Saint ouvre l'Évangile, et montre du doigt au pécheur ces paroles de l'Archange Gabriel : *Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce*¹ ; et détournant pieusement le texte, il continue : « Mon
« fils, comprenez-vous ces paroles ? L'Ange ne dit
« pas que Marie a trouvé ce qu'elle n'avait pas per-
« du ; car elle était pleine de grâce ; mais il dit qu'elle
« a trouvé grâce. On peut trouver ce que d'autres
« ont perdu, quand on n'a rien perdu soi-même. Eh
« bien, mon fils, la grâce que vous avez perdue par
« vos péchés, Marie l'a retrouvée pour vous. Levez-
« vous donc, et allez retrouver la Mère de Dieu ;
« jetez-vous à ses pieds et dites-lui : O Mère de la
« grâce divine, abaissez un regard de compassion sur
« le malheureux qui est devant vous. J'ai perdu la
« grâce et vous l'avez retrouvée. O ma Mère, rendez-
« moi la grâce que j'ai perdue : réconciliez-moi avec
« votre divin Fils, et aidez-moi à ne plus l'offenser. »
Et de fait, la bonne Vierge avait retrouvé la grâce perdue par ce pauvre pécheur ; car, à peine eut-il obéi au Saint, et se fût-il jeté aux pieds de Marie, qu'une amère douleur de ses péchés lui arracha des torrents de larmes. Animé du plus profond repentir il fit une bonne confession, retrouva la joie des enfants de Dieu, et persévéra si bien, que jamais plus il ne perdit la grâce qu'il avait retrouvée par Marie.

¹ Luc. I, 30.

PRIÈRE.

C'est ainsi, ô bonne Mère, que vous êtes la terreur des enfers. Vous êtes terrible au démon, parce qu'il est l'ennemi de Dieu et notre ennemi ; parce que vous aimez Dieu et vous nous aimez. Vous l'empêchez de perdre les âmes de ceux qui vous invoquent, et vous lui ravissez celles qu'il a saisies. O Reine si puissante et si bonne, ô Notre-Dame de la victoire, je vous salue avec amour, et je m'abandonne à vous. Défendez-moi toujours contre les ennemis de mon âme, combattez-les pour moi, surtout à l'heure de ma mort, et sauvez-moi. *Ave, Maria.*





Sixième méditation.

MARIE, MÈRE DE MISÉRICORDE.

Salve, Regina, Mater misericordiæ.
Salut, ô notre Reine, Mère de miséricorde.

I

Gloires et charmes du titre de Mère de miséricorde.

Nous avons prouvé que Marie est Reine du monde ; et voilà que nous sommes obligés de restreindre sa royauté. Mais ne craignons pas que sa couronne en perde quelque chose de son éclat ; elle n'en deviendra que plus aimable. Toute royauté brille par la magnificence, la générosité et la clémence ; mais elle implique aussi la justice, qui venge les attentats commis contre l'autorité, et punit la violation des lois et les infractions faites à l'ordre public. En Dieu, le Roi des rois, en Dieu, qui est l'Être infini et simple, toutes les perfections sont Dieu lui-même ; et sa justice par conséquent est aussi aimable que sa bonté. Il n'en est pas ainsi des rois créés : ceux-ci se font aimer par la bonté ; mais ils se font aussi redouter par la justice ; en sorte

qu'ils ne semblent exercer la justice qu'au détriment de la bonté. Or, la justice n'est pas du ressort de la royauté de Marie, et l'on ne trouve à la cour de cette aimable Reine, ni châtiments, ni tribunaux, ni prisons. Dieu a donné à Marie et la couronne et le sceptre, mais il n'a pas remis le glaive à ses mains maternelles. Elle est Reine ; mais elle est Reine toute de bonté, parce qu'elle est *Mère de miséricorde*. Dites maintenant s'il y a une royauté comme celle-là. Nous avons trouvé la rose sans épines. *Salut, ô Reine, Mère de miséricorde !*

Lisez tous les livres que vous voudrez pour trouver un nom pareil ; cherchez vous-même pendant des mois et des années ; et je vous défie d'en trouver un qui soit aussi grand, aussi beau, aussi doux, aussi suave, que celui que l'Église donne à Marie, en l'appelant *Mère de miséricorde*. Examinez à part le mot de *Mère* et celui de *miséricorde* ; puis unissez-les avec la sainte Église, appliquez-les à celle qui est la Reine du ciel et de la terre, et vous trouverez ce que Dieu a pu faire, après le Cœur de Jésus, de plus tendre, de plus aimable, de plus propre à attirer et à ravir tous les cœurs. Pendant que nous pensons ainsi à vous, ô céleste et tendre Mère, nous sentons nos cœurs voler vers vous, l'aimable ravisseuse de tous les cœurs.

Marie est *mère*, et elle est *miséricorde*. Quand un cœur humain s'est dégradé et comme abruti par l'excès du vice, il est deux sentiments qu'il lui est, pour ainsi dire, impossible d'étouffer. Le premier est celui que réveille le nom de mère. Quel est, en effet, le cœur, s'il n'est pas un cœur de monstre,

qui ne conserve pas une fibre d'amour pour sa mère ? Le second est celui qu'inspire la miséricorde. La miséricorde, comme le montre l'étymologie du mot, est cette noble disposition de l'âme, qui fait prendre à cœur les malheureux. Avoir de la miséricorde, c'est être ému, touché, compatissant, à la vue, à la pensée d'un être souffrant ou menacé d'un malheur. Or, cette compassion, lors même qu'on se serait rendu assez cruel pour ne plus s'y laisser aller soi-même, on ne peut s'empêcher de l'admirer et de la louer, quand on la rencontre dans les autres.

Le mot de mère et celui de miséricorde expriment donc ce qui exerce le plus d'empire sur un cœur humain. Mais si ces deux mots viennent à s'unir pour représenter, dans cette union, comme la nature et l'essence d'une personne ; si de plus, cette personne est au comble de la grandeur et de la gloire ; si elle est Mère de Dieu et Reine du ciel et de la terre, ce nom force l'admiration et l'amour. Or, voilà ce que Dieu nous a donné dans la Bienheureuse Vierge Marie, en la faisant, à la fois, Reine du ciel et Mère de miséricorde. Ne dirait-on pas que Jésus-Christ, en ne donnant de la royauté à sa Mère que ce que la royauté a de plus beau et de plus aimable, a voulu lui montrer toute la délicatesse de son divin Cœur, et en même temps nous rendre impossible la résistance à ses charmes maternels ? Et quel est celui qui pourra désespérer de son salut, s'il recourt à celle qui est Mère de miséricorde ? Soyez donc saluée, aimée, bénie de toute créature, *ô Reine, Mère de miséricorde.*

II

Titres de Marie
au nom de Mère de miséricorde.

Nous sentons maintenant comment le nom de Mère de miséricorde est un nom plein de gloire pour Marie et une source de confiance et de consolation pour nous. Mais sur quels fondements repose-t-il, et pourquoi Marie doit-elle être appelée Mère de miséricorde ?

1. Ce nom lui appartient, d'abord parce qu'elle est Mère de Dieu. De quelque manière que nous envisagions la maternité divine, le titre de Mère de miséricorde appartient à Marie.

Marie est, dans le temps, la Mère de Celui que Dieu le Père a engendré de toute éternité. Or, Dieu se donne à lui-même un nom, dont il se glorifie, un nom qui brille du plus doux éclat aux yeux de l'humanité ; c'est celui de *Père des miséricordes* et de *Dieu de toute consolation*¹. Voyez maintenant combien il a voulu honorer et élever Marie. Il lui a fait donner par son Église le nom de *Mère de miséricorde* et de *Consolatrice des affligés*. Et pourquoi, bonne et divine Vierge, partagez-vous avec le Père céleste ces noms si glorieux ? C'est parce que vous avez un même Fils avec lui. Je sais que Dieu est la miséricorde même, la miséricorde infinie, et que votre miséricorde créée et finie vient de l'océan infini, du *Père des miséricordes* ; mais il a voulu répandre en vous des flots si abondants de sa miséricorde, que

¹ II Cor. I, 3.

vous pussiez porter le nom de *Mère de miséricorde*; et cette ressemblance avec le Père ne vous convenait-elle pas, puisque vous avez engendré dans le temps, en lui communiquant la nature humaine, Celui que Dieu le Père a engendré de toute éternité, en lui communiquant la nature divine? Et puisque la nature humaine et la nature divine en Jésus-Christ subsistent en une seule Personne, et que par conséquent Jésus est Fils de Dieu, et vous Mère de Dieu, qu'y-a-t-il d'étonnant, ô bénie Mère, que vous preniez une part au titre du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation?

2. Marie est Mère du Dieu Jésus, c'est-à-dire du Dieu Sauveur. A ce titre elle doit être Mère de miséricorde; car, comme Mère, elle doit ressembler à son Fils. Mon Dieu! quelle lumière ce seul mot jette sur la grandeur de Marie, et dans quel délicieux abîme nous tombons tout à coup! Si une mère est semblable à son fils, d'après les lois de la nature, à quelle hauteur ne va pas s'élever notre Vierge bénie? Ne nous apparaît-elle pas soudain aussi semblable à Jésus qu'il est possible à une créature de l'être, sans devenir Dieu?

Après cela, comment ne serait-elle pas une Mère de miséricorde, puisque son divin Fils, en qualité de Sauveur du monde, est tout miséricorde? En effet, la miséricorde est comme l'essence même du Sauveur du monde. Aussi l'Ange dit-il à Joseph: « *Vous l'appellerez Jésus, car il sauvera le peuple de ses péchés.* » Sauver les hommes de leurs péchés, être Sauveur des pécheurs, être Sauveur du monde, n'être engendré, selon la chair, que pour sauver, être

Jésus dans le sens essentiel et universel du mot, est-ce autre chose qu'être la miséricorde ? Celle à qui il a été dit : *Vous concevrez et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez pour nom Jésus*¹, peut-elle donc être autre chose que Mère de miséricorde, puisqu'elle est la Mère de la Miséricorde incarnée ?

3. Si vous considérez Marie en face du Cœur de Jésus, elle vous apparaît encore comme Mère de miséricorde. Où Dieu a-t-il mis la miséricorde qui devait nous sauver, si ce n'est dans le Cœur de Jésus ? O ciel ! que le Cœur de la Mère nous fait passer délicieusement dans le Cœur du Fils ! Dans quel aimable abîme nous voilà de nouveau tombés ! Ne serions-nous pas tentés de dire avec Pierre : O mon Sauveur Jésus, ô notre Bien-aimé, qu'il est bon d'être ici ! Dressons ici notre tente, pour y fixer notre demeure. Pourquoi vouloir prouver encore que Marie est Mère de miséricorde ? Notre cœur ne dit-il pas tout ? Miséricorde et Cœur de Jésus, qui osera dire que ce n'est pas un ? Si Dieu a jamais créé un cœur fait pour ne voir aucune misère, sans en être ému, c'est bien le Cœur de Jésus. Profitant de la mine si magnifique en richesses et en beauté, où nous sommes entrés, arrivons à la Vierge. Qui, après Dieu, a donné à Jésus son Cœur, ce Cœur si admirablement, si divinement beau, que Dieu l'a trouvé digne de renfermer tous les trésors de sa miséricorde ? N'est-ce pas cette auguste et divine Vierge, qui dit à Jésus : « *Tu es mon Fils, Filius meus es tu* »². » Le Cœur de Jésus n'est-il pas à la fois le

¹ Luc. I, 31.

² Ep. Héb. I, 5.

Cœur du Fils de Dieu et le Cœur du Fils de Marie ? La chair de Jésus, et par conséquent son Cœur, n'a-t-il pas été formé de la chair virginale de Marie, par l'opération du Saint-Esprit ? Voilà comment le Cœur de Marie devait nous faire entrer avec délices dans le Cœur de Jésus ; mais si le Cœur de Jésus est l'océan sans bornes de la miséricorde divine, comment cet océan divin n'aurait-il pas débordé sur Marie, qui le portait, pour en faire la Mère de miséricorde ?

4. Terminons par la prophétie de David, royal aïeul de Marie : « *Mon Dieu*, dit-il, *nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple. Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui*¹. » Entendez-vous comme il appelle Jésus la miséricorde même de Dieu ? Or, quel est ce temple où nous avons reçu sa divine miséricorde ? C'est sans doute le temple de Jérusalem, où Jésus a été porté et présenté à son Père. Mais le premier temple que Jésus a habité, son temple de prédilection, son temple vivant, quel est-il, si ce n'est la Bienheureuse Vierge Marie ? et après cela, Marie ne serait pas Mère de miséricorde ! Mais voyez quelle belle conclusion découle de là : si Marie est le vrai temple du Dieu Jésus, et par conséquent de la divine miséricorde, il s'ensuit que tous ceux qui iront à Marie, trouveront en elle le temple de la miséricorde, et dans ce temple, la divine miséricorde qui l'habite, c'est-à-dire, qu'ils trouveront Jésus, et en lui, la vie et le salut. N'est-ce pas d'ailleurs ce que Marie elle-même nous

¹ Ps. XLVII, 10.

a dit au livre des Proverbes : « *Celui qui me trouvera, trouvera la vie, et puisera le salut dans le Seigneur. Qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet salutem a Domino*¹. »

PRIÈRE.

O Marie, ô bonne et divine Mère, quand on médite vos grandeurs, on se sent succomber délicieusement sous le poids de votre gloire. Salut, ô Reine, ô Mère de miséricorde; vous êtes, après Jésus, notre plus douce consolation dans nos peines, et notre plus chère joie au sein de nos misères. Non, non, après que Jésus vous a faite Mère de miséricorde, vous ne nous abandonnerez pas; car, si par le péché nous sommes indignes de vos faveurs, nous méritons, par nos misères, les effets de votre miséricorde. Vous ne permettrez pas que nous nous perdions éternellement, tandis que nous invoquons et implorons la miséricordieuse bonté de votre Cœur. Ainsi soit-il.

Ave, Maria.

¹ Prov. VIII, 35.





Septième méditation.

LES ACCROISSEMENTS DE LA MISÉRICORDE EN MARIE
DANS LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

Salve, Regina, Mater misericordis.
Salut, ô notre Reine, Mère de miséricorde.

I

*Le Verbe incarné a rempli de miséricorde
sa divine Mère.*

Marie, nous l'avons montré, étant Mère de Jésus, Mère du Sauveur et du Père des miséricordes, devait être elle-même Mère de miséricorde. Mais si, par une conséquence de sa divine destinée, elle fut un trésor de miséricorde, comme elle fut un trésor de pureté immaculée, quels accroissements ne prit pas en Marie cette compassion pour les malheureux et pour les pauvres pécheurs, pendant les trente-trois ans qu'elle passa en présence de Jésus ?

Jésus, en effet, n'était-il pas la miséricorde incarnée avec ses irrésistibles attraits ? Confidente de

Dieu dans l'ineffable rédemption du genre humain, Marie pénétrait profondément dans le mystère adorable de l'Incarnation d'un Dieu. Un Dieu fait homme pour sauver les hommes, pour sauver des révoltés, des ingrats ! Ce mot, Marie le comprenait comme jamais aucune créature ne le comprendra. Si Notre-Seigneur a dit des cœurs purs : qu'ils verront Dieu, *Beati mundi corde quoniam ipsi Deum videbunt*¹, quel océan de lumière n'a pas dû inonder le Cœur de celle qui, immaculée toujours, immaculée seule jusque dans sa conception, ravissait l'amour de Dieu même : *Tu es toute belle, et il n'y a pas de tache en toi. Tota pulchra es, et macula non est in te*² ? Qui a saisi comme elle la distance infinie qui sépare la divinité de notre néant ? Qui a mesuré comme elle, la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de la miséricorde d'un Dieu, qui a franchi cette distance infinie pour descendre jusqu'à l'esclave rebelle et ingrat, pour prendre sur lui les iniquités même de l'esclave, et les expier dans sa chair sur une croix ? Qui a compris comme elle les paroles de saint Paul : *Le Christ s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave... Il s'est humilié, devenu obéissant jusqu'à la mort de la croix*³ ? Mon Dieu ! quelle bonté ! quelle clémence ! quelle miséricorde ! Nous, hélas ! pauvres aveugles, nous comprenons si peu le plus grand des miracles, le mystère des mystères, celui d'un Dieu infini en essence et en gloire

¹ Matth. V, 8.

² Cant. IV, 7.

³ Phil. II, 8.

se faisant néant, se revêtant de notre nature, pour souffrir et nous sauver ! Mais l'âme si pure, si élevée et si séraphique de Marie le comprenait ; et tandis qu'elle portait dans son sein la Miséricorde incarnée, son cœur se perdait dans l'admiration d'un si divin abaissement et se fondait d'amour, à la vue d'un si miséricordieux amour. — O amour, ô bonté, ô infinie miséricorde, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Voilà ce que Marie répétait sans cesse dans le secret de son âme, en méditant le mystère du Dieu fait homme dans son sein ; et son Cœur maternel s'épanchait avec celui du Verbe sur les âmes que Jésus venait sauver.

II

Accroissement de la miséricorde en Marie par la compagnie de Jésus.

Mais quand elle vit de ses yeux la miséricorde incarnée, le petit Enfant couché dans sa pauvre crèche ; quand elle entendit les sanglots et vit couler les larmes qu'arrachait à l'Enfant-Dieu sa compassion pour les pauvres enfants prodigues de la terre ; quand elle entendit donner à son Fils le nom qu'il avait choisi lui-même, le nom de Jésus, qui était l'expression même de la divine miséricorde ; quand elle vit par ce nom même de Sauveur du monde, que la miséricorde allait embrasser l'universalité des hommes, l'universalité des peuples et l'universalité des temps, quels accroissements ne

prit pas la compassion de Marie pour les malheureux et les pécheurs, à cette école de la divine clémence ?

Quand Marie pressait contre son cœur, avec un ineffable amour et un ineffable respect, son miséricordieux Enfant, la miséricorde ne s'épanchait-elle pas du plus doux et du plus clément des cœurs, dans celui de la plus douce et de la plus clément des mères ?

A mesure que Jésus avançait en âge, il croissait, dit l'Évangile, en sagesse et en grâce ; non qu'il n'eût pas dès sa conception toute la plénitude de la sagesse et de la grâce ; mais, comme le soleil, qui est toujours dans sa plénitude, manifeste de plus en plus sa lumière, jusqu'à ce qu'il arrive au sommet de notre ciel, ainsi l'éclat et les charmes de la Divinité, et, par conséquent, la miséricorde divine se manifestaient de plus en plus dans la sainte Humanité de Jésus. Or, cette manifestation toujours croissante de la bonté de Jésus se faisait sous les yeux de Marie, et transformait de plus en plus en bonté et en miséricorde le Cœur de la divine Mère.

Une légende (ce n'est qu'une légende, mais elle peint au naturel le Cœur de Jésus dans ses premières années) rapporte que le divin Enfant, affligé lui-même par le dur exil de l'Égypte, consolait tous les petits enfants en pleurs. Aussi, quand une mère ne venait pas à bout de chasser la tristesse de son enfant, elle lui disait : « je vais te conduire près du petit Jésus » ; et, en effet, l'enfant arrivé tout en larmes, ne pleurait plus dès que le regard du petit inconnu Jésus était tombé sur lui, et sa tristesse s'était évanouie. De même la bonne Vierge devait à

jamais s'appeler la consolatrice des affligés et sécher les larmes de tous les malheureux qui recourraient à la tendresse de son Cœur.

Comme elle connaissait bien, et comme elle imita le Cœur de Jésus aux noces de Cana ! Comme elle y préluda au rôle maternel qu'elle devait si bien remplir, durant les siècles, dans la sainte Église ! Les pauvres époux voyant que le vin manquait, commençaient à rougir de leur pauvreté. Marie se tourne vers son Fils : « *Ils n'ont pas de vin, vinum non habent ;* » et en faveur de sa Mère, Jésus fait son premier miracle, et comble de joie les infortunés époux.

Mais quand le divin Soleil de la divine miséricorde approcha de son midi, quand Jésus se montra au monde, et se mit enfin en contact, dans sa vie publique, avec tous les misérables et tous les pécheurs, comme il inonda de la douceur de ses feux l'âme de Marie ! Si, témoin de la vue rendue aux aveugles, de l'ouïe rendue aux sourds, de la vie rendue aux morts, du soulagement de toutes les misères et de toutes les douleurs, le peuple ému, transporté, s'écriait : *Il a bien fait toutes choses ;* et si des milliers d'hommes, fascinés par tant de prodiges de bonté, s'attachaient aux pas de Jésus ; si Zachée, cet homme enrichi par l'injustice, changeait tout à coup, et donnait la moitié de ses richesses aux pauvres, quelle impression devait faire sur le Cœur de Marie cette manifestation continue des bontés du Cœur de Jésus ?

III

*Le Cœur de Marie inondé de miséricorde
sur le Calvaire.*

Mais ce fut surtout au Calvaire que Marie fut consacrée *Mère de miséricorde*. Quels torrents de miséricorde inondèrent son Cœur, quand elle entendit Jésus cloué à la croix dire, les yeux fixés au ciel : *Mon Père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font*¹; quand elle entendit Jésus dire au larron, qui peu auparavant le blasphémait encore : *Aujourd'hui vous serez avec moi en Paradis*; quand elle vit couler jusqu'à la dernière goutte le sang de Jésus pour les péchés du monde, un fleuve de miséricorde passa dans l'âme de Marie, et elle fut consacrée par le sang de son Fils Mère de Miséricorde : *Femme, voici votre Fils*².

Jésus était mort, quand sous les yeux rouges de larmes de sa pauvre Mère, un barbare soldat dirigea sa lance vers le côté sacré de Jésus : la lance entra, et elle alla ouvrir le Cœur du Sauveur. Il était ouvert pour l'éternité à tous les malheureux, à tous les pécheurs, à tous les justes, cet abîme infini de miséricorde; le sang coula le long de la lance du soldat, et ce soldat fut la première conquête du Cœur de Jésus. Le glaive perça le corps de Jésus; mais il transperça le Cœur vivant de Marie, et fit de ce Cœur maternel, le Cœur de la Mère de miséri-

¹ Luc. XXIII, 34.

² Ev. Jo. XIX, 26.

corde. Que de fois encore, hélas ! le Cœur de Marie est transpercé chaque jour avec le Cœur de Jésus !

Nous lisons dans les annales de la Compagnie de Jésus, le trait suivant : Un jeune chrétien, dans les Indes, sortait de sa chambre pour aller commettre un crime. Tout à coup, une voix lui crie : « Arrête, où vas-tu ? » Il se retourne ; mais il ne voit personne ; il était seul. Ses yeux tombent sur une statue de Notre-Dame des douleurs ; il regarde et voit Marie tirer de son Cœur le glaive qui le transperçait ; elle le lui présente et lui dit : « Prends ce glaive, et perce-moi plutôt que de blesser mon Fils par ce péché. » A ces mots, le jeune homme se sent le cœur brisé de douleur ; il fond en larmes, et pénétré de la plus profonde horreur pour son péché, il se prosterne à terre, et implore son pardon de Jésus et de Marie.

IV

Progrès de l'âme qui vit aussi en esprit avec Jésus.

N'omettons pas, en terminant la méditation de ce jour, une réflexion pratique d'une grande importance. Marie a fait d'immenses progrès dans la sainteté par sa cohabitation avec Jésus. Jésus toujours présent à sa sainte Mère, se photographiait, pour ainsi dire, dans l'âme de Marie, et le Cœur du Fils s'assimilait de plus en plus le Cœur de sa Mère, faisant passer en lui ses vertus et surtout sa divine

charité. L'école où se forma la Sainte Vierge est celle où se forment tous les Saints. Jésus ne nous l'a-t-il pas appris lui-même, quand s'adressant à son Père, après la dernière Cène, il lui dit : *« Mon Père, la vie éternelle, c'est que les hommes vous connaissent, vous le seul vrai Dieu, et connaissent Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ »*¹. Sans la conversation familière avec Jésus, on pourra, aidé de la grâce, remplir strictement ses devoirs envers Dieu ; mais la pratique des grandes vertus et la perfection seront impossibles. Pour devenir saint, il faut vivre dans la communion avec Dieu. Comment les Apôtres sont-ils parvenus à une si haute sainteté et à ce dévouement brûlant d'amour qui leur a fait porter par toute la terre le nom de Jésus, et braver tous les tourments ? En vivant avec Jésus. Comment, après eux, un saint Ignace est-il devenu, d'un homme mondain, un si grand Saint et un si grand apôtre ? En contemplant Jésus présent dans la méditation des mystères de sa vie et de sa passion. Ainsi, il a partagé avec Marie, avec Joseph, avec les Apôtres, les fruits admirables, qu'avait produits en eux la présence de Jésus. D'où viennent à ceux qui vivent dans un dévouement héroïque, d'où viennent à ces femmes faibles, aux Petites-Sœurs des pauvres, aux Sœurs de Charité, leurs prodiges de victoire sur la nature, si ce n'est de leur amour pour Jésus-Christ ? et cet amour, où vont-elles le puiser, si ce n'est dans la méditation des mystères de Jésus et dans sa pré-

¹ Ev. Jo. XVII, 2.

sence eucharistique ? La sainte Eucharistie et les divins mystères de la vie et de la passion de Jésus ne sont-ils pas faits aussi pour nous ? mais, en profitons-nous, et avec quel travail de foi les méditons-nous ?

PRIÈRE.

● Marie, ô la plus heureuse des mères, vous n'avez jamais voulu d'autre bien ni d'autre trésor que votre Jésus. En le voyant, en le possédant, vous possédiez tous les trésors : Mon Jésus et mon tout ! Moi, hélas ! fasciné par les créatures, je n'ai pas les yeux assez purs pour voir et connaître Jésus. Si je le connaissais comme vous, comme vous aussi je ne pourrais aimer que lui. Quels progrès je ferais alors dans toutes les vertus, et surtout dans la divine charité ! O bonne Mère, soyez pour moi Mère de miséricorde ; ouvrez-moi les yeux sur la sainte Eucharistie ; faites-moi sentir le néant de tout ce qui est créé et montrez-moi Jésus. — *Ave, Maria.*





Huitième méditation.

L'INEFFABLE MISÉRICORDE DE DIEU, QUI NOUS A
DONNÉ MARIE POUR MÈRE.

Salve, Regina, Mater misericordiæ.
Salut, ô Reine, Mère de miséricorde.

Marie est Mère de miséricorde, parce qu'elle est Mère de Jésus. « On m'appelle Mère de miséricorde, « dit-elle un jour à sainte Brigitte, et c'est bien « vrai : le Cœur tout miséricordieux de mon Fils « m'a faite toute miséricordieuse à l'égard des « pécheurs. » Montrons maintenant pourquoi Jésus a fait de sa Mère une Mère de miséricorde.

I

***Marie est Mère de miséricorde, parce qu'elle est
notre Mère.***

Jésus est né pour nous. « *Un petit enfant nous est né,* » avait dit le Prophète, « *Parvulus enim natus est nobis* ¹. » D'un autre côté, l'Ange annonçant sa naissance avait dit aux bergers : « *Un Sauveur vous est*

¹ Is. IX, 6.

*né aujourd'hui*¹. » Si donc Jésus est né pour nous, c'est pour nous le donner, pour nous donner en lui la vie et nous rendre les enfants de Dieu, que Marie a été sa Mère. Pendant la vie de Jésus, ce fut vis-à-vis de lui qu'elle remplit l'office de Mère ; et elle le fit avec un incomparable amour jusqu'à la fin. Elle voulut, en Mère héroïque, assister à son dernier soupir ; elle le reçut inanimé dans ses bras et l'ensevelit de ses mains maternelles. Sa tâche de Mère était achevée vis-à-vis de Jésus ; mais elle allait commencer une nouvelle maternité ; car elle devint notre Mère au moment même où Jésus allait lui être ravi.

Jésus venait d'être élevé en croix. Près de la croix étaient debout sa douloureuse Mère et le disciple bien-aimé, saint Jean. Avant de quitter le cénacle pour aller à la mort, Jésus nous avait laissé par testament le mystère eucharistique de son corps sacré et de son précieux sang. Il lui restait encore un legs à nous faire : il le fit sur la croix, en nous donnant sa Mère, l'unique bien qu'il possédât encore. Un moment avant que les ténèbres couvrirent la terre en signe de deuil, il abaissa son regard sur Marie et lui dit, non pas « Mère », puisqu'il nous la donnait ; mais : « Femme, voici votre Fils. » Ce fils, c'était saint Jean, qui, selon l'autorité des Pères et de l'Église, représentait tous les disciples du Sauveur. Jésus dit à Jean : « *Voici votre Mère ; et, dès ce moment, Jean recueillit Marie dans sa demeure* »².

¹ Luc. II, 11.

² Ev. Jo. XIX, 26-27.

« *Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique* ¹, » dit Jésus. Ne pouvons-nous pas dire à notre tour : Jésus nous a aimés jusqu'à nous donner sa Mère après s'être donné lui-même ? Et quelle Mère ! Tout ce que Dieu pouvait donner de grandeur à une pure créature, il l'a donné à Marie ; il l'a inondée d'amour et de grâces pour qu'elle fût digne, autant que possible, d'un Fils qu'il aimait d'un amour infini ; et cette Mère, il nous l'a donnée, comme ferait un roi qui, après s'être bâti un magnifique palais, l'habiterait quelque temps, et puis le donnerait à une pauvre famille avec toutes les richesses qu'il renferme.

II

Dieu nous a donné Marie pour Mère, afin de mieux répandre sur nous ses miséricordes.

Si Dieu est le Père des miséricordes, il est aussi le Dieu de sainteté et de justice, et il ne peut laisser inexpiables les iniquités des hommes. Jésus, notre Sauveur, s'entremet, il est vrai, comme médiateur et comme avocat entre nos crimes et la justice divine ; mais nous pourrions le craindre encore lui-même ; car il est Dieu et Juge futur des vivants et des morts. Qu'a donc fait Jésus-Christ pour sauver les plus criminels même des hommes, pourvu qu'ils

¹ Ev. Jo. III, 16.

ne s'obstinent pas à se damner ? Il nous a donné une médiatrice entre lui et nous, pour qu'elle pût parer tous les coups de sa justice et qu'elle fût en même temps sa Mère et notre Mère. Ainsi se réalisera le vœu le plus ardent de son Cœur, c'est-à-dire, que sa divine miséricorde s'étendra et régnera sur toutes ses œuvres. *Et miserationes ejus super omnia opera ejus*¹. Et voici le secret de la miséricorde du Cœur de Jésus. Ne pouvant arrêter le cours de sa justice à l'égard de pécheurs armés contre lui et incapables de pardon, Jésus nous a donné une Mère si bonne pour lui-même qu'il ne puisse rien lui refuser, une Mère qui soit en même temps notre mère, qui nous aime avec tendresse, qui n'ait rien à voir dans le département de la justice, et dont les seules attributions soient la bonté et la miséricorde.

Quand Marie se présente devant l'auguste Trinité, pour intercéder en faveur d'un pécheur qui a lassé la patience de Dieu, et n'attend plus que les vengeances de sa justice, elle cache ce malheureux sous son manteau maternel, et s'offre elle-même aux yeux de Dieu, si pure, si immaculée, si sainte, qu'elle suspend le courroux divin. Le Père voit en elle une fille bien-aimée, qui lui est plus chère que tous les Anges et tous les Saints ensemble ; le Fils voit en elle la plus aimante et la plus aimée des mères ; le Saint-Esprit, ravi des charmes divins de sa virginale épouse, lui dit : « *Tu es toute belle, ô toi que j'aime, et il n'y a point de tache en toi.* » La divine Mère s'incline devant son Fils et son

¹ Ps. CXLIV, 9.

Seigneur Jésus. Dès qu'elle se présente, il se rappelle tout ce qu'elle a fait pour lui. Elle a été pour lui la plus tendre et la plus dévouée des mères ; elle n'a vécu que pour lui : pour lui elle a supporté toutes les douleurs et toutes les angoisses de la pauvreté et de l'exil. Avec quel amour elle le réchauffait sur son sein maternel ! Héroïque Mère, elle ne l'a pas abandonné dans les ignominies et les tourments de sa passion ; avec lui, elle a bu jusqu'à la lie le calice des opprobres ; elle a voulu paraître au grand jour, en qualité de Mère du divin malfaiteur mourant sur le gibet de la croix. Le cœur brisé, broyé de douleur, elle est restée debout, durant trois heures, au pied de la croix, pour assister à son dernier soupir.

Voir une telle Mère, une Mère si bonne, si aimante, si sainte, et lui refuser quelque chose, cela est-il possible à un fils, mais surtout au Fils qui s'appelle Jésus ? Si la justice du Fils de Dieu crie vengeance, ce cri est étouffé par celui de l'amour filial ; la miséricorde triomphe ; Jésus incline son Cœur vers sa mère bien-aimée, et pour elle il fait grâce au pécheur. Voilà comment il se fait que tant de pécheurs escaladent le paradis par le moyen de celle que saint Bernard appelle l'Échelle des pécheurs. Que de millions de Saints, qui sans Marie auraient passé leur éternité en enfer, chanteront à jamais dans le ciel les bontés de la Vierge bénie et la miséricorde infinie de Dieu !

III

Tendresse de Marie pour les pécheurs et les malheureux qui l'implorent.

Quel est, après cela, le coupable, qui ne renaitra pas à l'espérance, pourvu qu'il lève les yeux vers celle qui est le refuge assuré des pécheurs ? Non, non, on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à Marie ait été abandonné ; on n'a jamais ouï non plus, et l'on n'ouïra jamais que Jésus ait repoussé sa Mère, quand elle intercédait pour un malheureux pécheur. En nous la donnant pour Mère, Jésus a-t-il pu en faire autre chose pour nous qu'une Mère de miséricorde ? Qui savait mieux que lui combien tout en nous est misère, misère du corps et misère de l'âme ? C'est à toutes nos misères qu'il a voulu qu'elle compatît, comme toutes les mères compatissent à celles de leurs enfants. Et n'est-ce pas pour cela qu'elle nous a enfantés dans la douleur au pied de la croix, après avoir enfanté Jésus dans la joie ? Comment n'aurait-elle pas pitié de nos misères, après que nous lui avons tant coûté ! C'est au prix de tout le sang de son Fils, qu'elle est devenue notre Mère. Aussi c'est dans les plaies de Jésus qu'elle nous voit et qu'elle a pitié de nous. Enfin, en nous recevant pour ses enfants, n'a-t-elle pas accompli la volonté la plus chère, la dernière volonté de son Fils, qu'elle

voyait mourir dans les plus cruelles souffrances ? Quand donc Marie compatit à nos misères et surtout à la plus grande de toutes, celle de nos péchés, elle compatit aux douleurs même de son Fils, qui a porté sur la croix toutes nos iniquités et toutes nos infirmités.

La bonne Mère étend sa miséricorde, et sur nos corps et sur nos âmes. Le B. Jean Erolte raconte qu'un homme marié vivait dans le désordre ¹. Sa vertueuse femme, après avoir inutilement tenté de le convertir, réussit à obtenir de lui, qu'il réciterait un *Ave Maria*, chaque fois qu'il passerait devant une image de la Sainte Vierge. Or, une nuit, que ce malheureux était en chemin pour commettre le crime, il vit de loin une petite lumière. C'était une lampe qui brûlait nuit et jour devant une statue de la Sainte Vierge portant l'enfant Jésus. Il approche et dit un *Ave Maria* comme de coutume. Mais quel n'est pas son saisissement, quand il voit l'Enfant Jésus couvert de plaies fraîchement ouvertes et ruisselantes de sang ! Épouvanté et attendri à la fois, il comprend que ses péchés sont les fouets qui ont creusé ces plaies, et il se met à pleurer. Tout à coup il observe que le divin Enfant lui tourne le dos. Que deviendraient souvent les pécheurs, si Jésus ne leur avait pas donné la Mère de miséricorde, pour parer les coups de sa justice ? Le pauvre pécheur, affligé et déconcerté de se voir repoussé par la justice du Fils, s'adresse plein de trouble et de confusion à sa divine Mère :

¹ In promptuario. Apud S. Alph. de Lig.

« Mère de miséricorde, lui dit-il, votre Fils me
« repousse. Vous êtes sa Mère ; aucune avocate ne
« peut être plus clément et plus puissante que
« vous. O ma Souveraine, assistez-moi et intercédez
« pour moi auprès de votre Fils. » La Vierge lui
répondit : « Vous autres, pécheurs, vous m'appellez
« Mère de miséricorde, et vous me faites malheu-
« reuse, en ne cessant de renouveler la passion
« de mon Fils et mes propres douleurs. » Néan-
moins la bonne Mère montra qu'elle ne saurait
jamais repousser même le plus grand criminel,
quand il recourt à elle. Elle se tourna vers son Fils,
pour le prier de pardonner à ce grand pécheur ;
et comme Jésus continuait à montrer sa répugnance,
Marie déposa son divin Enfant, et se prosternant à
ses pieds : « Mon Fils, lui dit-elle, je ne me relè-
« vrai pas, avant que vous ayez pardonné à ce
« pauvre pécheur. » Reconnaissez ici trait pour
trait la Mère de miséricorde, et la nature de son
empire sur Jésus. Jésus désarmé par sa sainte Mère
lui. répondit : « Ma Mère, je ne puis rien vous
« refuser (entendez-vous ce mot ?) ; par amour pour
« vous je lui ai pardonné. Faites-le venir pour qu'il
« baise mes plaies. » Voyez-vous comment non-seu-
lement Jésus ne refuse rien à Marie, mais encore
comment c'est par amour pour elle qu'il pardonne ?
Contemplez maintenant ce qui se passe, quand un
pécheur se convertit sincèrement : Le criminel
s'approcha fondant en larmes, et à mesure qu'il
baisait les plaies et les arrosait de pleurs, les plaies
se guérissaient aussitôt. Enfin Jésus donna au con-
verti un baiser divin, en signe de pardon. L'heu-

reux pécheur revenu à Dieu devint un saint pour le reste de ses jours. Vous avez vu, et le Père des miséricordes et la Mère de miséricorde.

Voyez maintenant comment Marie sait soulager ses enfants dans leurs afflictions. Un religieux, dit saint Alphonse de Liguori, était tellement tourmenté de scrupules, que parfois il se sentait exposé à tomber dans le désespoir ; mais il ne manquait jamais de recourir à la Sainte Vierge et de méditer sur ses douleurs. Arrivé à l'article de la mort, il se sentit plus que jamais porté par le démon aux scrupules et au désespoir. Tandis qu'il est ainsi en proie aux plus cruelles tortures, Marie lui apparaît et lui dit : « Mon fils, pourquoi craindre et t'affliger ainsi, « toi qui m'as si souvent consolée, en compatissant à « mes douleurs ? Voici que Jésus m'envoie pour te « consoler à mon tour dans tes peines. Réjouis-toi, « et viens avec moi en paradis. » Bientôt après ces consolantes paroles, le religieux inondé de joie expire et suit au ciel la Mère de miséricorde.

PRIÈRE.

O Marie, ô bonne Mère, vous faites tous les jours des prodiges de miséricorde, en rendant la vie de la grâce à tant de pécheurs, qui, sans vous, tomberaient dans la mort éternelle. Me voici à vos pieds, pauvre pécheur aussi ; ayez pitié de mon âme. Ne permettez pas que je retombe dans le péché

mortel, mort plus redoutable que toutes les morts ;
et quand je serai en proie aux derniers et cruels
assauts de l'agonie, alors surtout, je vous en supplie
par le Cœur de Jésus, soyez pour moi Mère de
miséricorde, et sauvez-moi. *Ave Maria.*





Neuvième méditation.

MARIE EST NOTRE VIE.

Vita nostra, salve.
Salut, ô notre vie !

I

De la vie surnaturelle des âmes.

Avant de montrer que Marie est notre vie, rappelons-nous qu'il y a pour l'homme deux vies dans son pèlerinage ici-bas : la vie du corps et la vie de l'âme, ou la vie naturelle et la vie surnaturelle. Quand le moment est venu pour l'homme de subir la peine du péché prononcée dans le paradis terrestre : *vous mourrez*, le lien qui unit le corps et l'âme se brise ; l'âme emporte avec elle sa vie immortelle et ne laisse sur la terre qu'un cadavre. C'est la mort du corps ; cette mort condamne aux vers et à la pourriture ce qui est matière en l'homme. Jésus-Christ n'a pas voulu l'abolir ; il a voulu la subir lui-même ; mais il ne s'y est soumis que pour la vaincre à la fin des temps par la résur-

rection générale des morts. D'ailleurs, il fallait qu'il mourût, pour prouver sa Divinité, en vainquant la mort, tout mort qu'il était lui-même, et en montrant ainsi que la Divinité était hypostatiquement unie à son corps, et qu'il était la résurrection et la vie. C'est ce qu'il avait dit à Marthe : « *Je suis la résurrection et la vie ; ego sum resurrectio et vita* ¹. » Le triomphe de Jésus-Christ sur la mort sera complet, quand, sur son ordre, tous les morts sortiront vivants de leurs tombeaux, pour glorifier éternellement Dieu dans sa bonté ou dans sa justice.

La seconde vie est celle des âmes. Il ne s'agit pas ici de cette vie naturelle qui est inhérente aux âmes créées immortelles, mais de la vie surnaturelle et divine, de la vie de la grâce, qui est une participation créée et finie de la vie incréée et infinie de Dieu. Cette vie ineffable, Dieu seul peut la donner, parce qu'elle n'est autre chose que Dieu présent en nous par la charité, et opérant divinement en nous par sa grâce. Et c'est parce que Dieu nous a réellement engendrés à cette vie d'adoption, que nous lui disons avec Jésus devenu notre frère : « *Notre Père, qui êtes aux cieux.* » Jésus lui-même nous a révélé cette filiation et cette fraternité adoptives, quand il a dit à ses Apôtres : « *Je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, ad Deum meum et Deum vestrum* ². » Et saint Paul ne nous

¹ Ev. Jo XI, 25.

² Ev. Jo. XX, 17.

dit-il pas qu'ayant reçu l'Esprit de grâce, et étant devenus pour Dieu l'objet d'un amour vraiment paternel, nous nous écrions, en nous adressant à lui : « *Père ! Abba, Pater* ¹. » Et saint Jean ne dit-il pas aussi que dans l'Esprit qui a été répandu en nous, « *nous sommes appelés, et nous sommes, en effet, les fils de Dieu* ² ? et saint Paul : « *Si nous sommes les fils de Dieu, nous sommes par conséquent ses héritiers et les cohéritiers du Christ* ³ ? »

Ainsi, comme dans l'ordre naturel, notre âme donne la vie à notre corps, Dieu donne à notre âme, non en vertu de notre nature, mais par grâce et par adoption, la vie surnaturelle, vie si sublime, que ceux qui la possèdent sont appelés par le Saint-Esprit : *participants de la nature divine, divinæ consortes naturæ* ⁴.

II

Jésus est l'auteur et la source de la vie surnaturelle des âmes.

Mais à qui devons-nous, et la résurrection future de nos corps, et la résurrection surnaturelle de nos âmes, si ce n'est à Celui qui s'est fait notre Frère

¹ Rom. VIII, 15

² 1 Jo. III, 1.

³ Rom. VIII, 17.

⁴ II Petr. I. 4.

pour nous la mériter ? au Fils consubstantiel de Dieu, qui s'est fait homme pour nous sauver de la mort du péché ; à Jésus-Christ, qui nous a réconciliés avec son Père, en lavant nos iniquités dans son sang ? C'est donc lui qui est notre vie, puisque, par sa passion et sa mort, il nous a rendu la vie, en nous donnant de nouveau Dieu pour Père. Et voilà pourquoi il dit : *Moi, je suis la vie, ego sum vita* ¹, et ailleurs : *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment* ², plus abondamment même que dans l'état d'innocence. *Ego veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant.*

En mourant pour nous, Jésus a remporté une triple victoire sur la mort ; car il nous a conquis une triple vie : celle de nos corps qui ressusciteront un jour, celle de nos âmes rendues à la vie de la grâce par l'adoption divine, et enfin la vie éternelle de la gloire. O mort, où est ta victoire ? *O mors, ubi est victoria tua* ³ ?

Mais tout n'a pas été achevé sur la croix. Si Jésus nous a mérité toutes les grâces qui seront à jamais répandues sur l'humanité, ces grâces doivent nous être individuellement appliquées. Cette application, il la fait sans cesse, en communiquant à ceux qui la veulent, la vie de la grâce, en attendant qu'il donne à leurs âmes et à leurs corps la vie de la gloire. Comme il est engendré éternellement par son Père, ainsi, dans l'ordre de la grâce, il nous engen-

¹ Ev. Jo. XIV, 6.

² Ev. Jo, X, 10.

³ 1 Cor. XV, 55.

dre sans cesse dans le temps à sa vie divine ; et c'est là la plus touchante et la plus sublime expression de son amour, en même temps que le terme de son Incarnation.

Comme c'est Jésus qui nous a reconquis par sa mort la vie des enfants de Dieu, c'est lui encore, et lui seul, qui la conserve, qui l'alimente et qui la fait croître en nous, par une communication intime et ineffable. *Je suis*, dit-il après l'institution de la sainte Eucharistie, *je suis la vigne, et vous en êtes les branches. Sans moi, vous ne pouvez rien. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruits*¹. Les branches vivent de la sève qui leur vient sans cesse de la vigne par une multitude de canaux cachés ; voilà l'image de notre vie surnaturelle. La vie, c'est Jésus ; c'est de Jésus que nous recevons la vie ; car nous sommes ses membres, comme les branches sont les membres de la vigne. La vie de la grâce est au cœur de la vigne divine ; et comme le sang de nos veines va sans cesse du cœur aux membres, pour revenir se purifier et se renouveler au cœur, ainsi la vie part sans cesse du Cœur de Jésus, et passe dans les membres mystiques du Sauveur, au moyen des Sacrements, qui sont les veines principales de l'Église, et d'autres canaux mystérieux et cachés de la grâce. L'adorable Eucharistie, ah ! quel divin canal de la vie et de l'amour ! Mais non, ce n'est pas un canal, comme les autres Sacrements ; c'est la source elle-même, c'est Celui qui a dit : *Je suis la vie... Je suis le pain de vie. Celui qui mange.*

¹ Ev. Jo. XV, 5.

*ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui*¹. Il demeure en moi et moi en lui ! Que suis-je donc alors ? O admirable Sacrement à jamais aimé, qui fait de nous des dieux ! *Oui, je l'ai dit, vous êtes des dieux ; tous vous êtes les fils du Très-Haut. Ego dixi, dii estis, et filii Excelsi omnes*². O ciel ! qu'on ferait peu de cas des titres de noblesse humaine, si l'on comprenait la noblesse divine, si l'on savait ce que c'est d'être fils de Dieu !

III

Concours de Marie dans l'effusion de la vie surnaturelle.

Nous avons donné à Dieu ce qui appartient à Dieu. Disons maintenant quelle part Dieu a donnée à Marie dans l'effusion de la vie surnaturelle en nous ; et montrons dans quel sens nous appelons avec raison Marie notre vie. Toute vie vient de Dieu ; mais Dieu peut se servir de ses créatures pour communiquer la vie surnaturelle, aussi bien que pour communiquer la vie naturelle. Ainsi, il se sert du prêtre pour la régénération des âmes dans le baptême ; et voilà pourquoi le prêtre est appelé père des âmes. De même, dans un ordre à part, Dieu nous a donné une mère, une mère commune à tous ceux qui sont

¹ Ev. Jo. VI, 35, 57.

² Ps. LXXXI, 6.

enfantés à la grâce. Comme il a voulu le consentement de Marie pour l'Incarnation de son Fils dans la nature humaine et pour sa naissance selon la chair, il a voulu aussi que Marie intervînt comme Mère dans la naissance spirituelle de Jésus en nos âmes par la grâce divine ; il a voulu qu'en qualité de Mère elle élevât nos âmes ; et voilà pourquoi, selon le sentiment des Saints, il l'a faite trésorière de ses grâces et comme le canal par lequel passent toutes les grâces qu'il répand sur nous. Ève est notre Mère à tous dans l'ordre de la nature, Marie est notre Mère dans l'ordre surnaturel et divin. Otez Marie, le Sauveur n'est plus enfanté, et nous ne sommes plus enfantés sur le Calvaire. Sans elle, pas de salut ; avec elle, tout est sauvé. « *Dieu a voulu*, dit saint Bernard, *que nous ayons tout par Marie ; Totum nos habere voluit per Mariam.* » En échange de la vie humaine que Marie lui a donnée avec le trésor de nos misères, Jésus lui a donné la vie divine de la grâce dans une plénitude suffisante pour qu'elle puisse nous la communiquer à tous, en nous communiquant Jésus qui est la vie. Elle nous l'a donnée en mettant Jésus au monde, *elle de laquelle est né Jésus, de qua natus est Jesus*¹ ; elle nous l'a donnée sur le Calvaire, en consentant à la mort de son Fils sur la croix, comme elle avait consenti à son Incarnation ; elle nous la donne sans cesse, en obtenant, par sa toute puissante intercession, qu'elle vienne en nous. Marie, c'est l'arbre de vie planté au milieu des morts ; et les morts, par son fruit divin, retrou-

¹ Matt. I 16.

vent la vie. C'est pour cela que la sainte Église dit à Marie : « *O Fille, vous avez été bénie du Seigneur ; car c'est par vous que nous avons été rendus participants du fruit de vie. Benedicta tu, filia, a Domino, quia per te fructum vitæ communicavimus* ¹. »

N'abandonnons pas sitôt cette belle pensée de la sainte Église. Marie est l'arbre par sa maternité divine ; Jésus en est le fruit béni. *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui*. C'est Dieu, sans doute, qui est l'Auteur de l'arbre et du fruit ; mais Dieu ne donne pas le fruit sans l'arbre ; il veut que l'arbre produise le fruit et le donne. Quiconque, par conséquent, mange le fruit, c'est à l'arbre qu'il en est immédiatement redevable. Or, voyez la belle conséquence qui découle de là : c'est que celui qui cherche Jésus, le fruit béni qui donne la vie, le trouvera sur l'arbre qui l'a seul produit, et cet arbre de paradis, c'est la glorieuse et bien-aimée Mère de Dieu, *de laquelle est né Jésus, le fruit béni de ses entrailles, de qua natus est Jesus*. Dieu a donné Jésus à Marie ; il a voulu que nous ayons Jésus par Marie ; et puisque, selon la parole d'un saint Père, Dieu ne se repent pas de ses dons, il continue à Marie la possession de Jésus, et veut qu'à jamais on aille à Marie, pour trouver Jésus, et avec Jésus la vie de la grâce. Sur toutes les feuilles de l'arbre qui nous a donné le fruit béni, sont gravés ces mots, que l'Église met sur les lèvres de Marie : *Celui qui me trouvera, trouvera la vie, et puisera le salut aux sources du Seigneur. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* ².

¹ Ex off. Ass. B. V.

² Prov. VIII, 35.

Il est aisé de comprendre, après cela, pourquoi selon le sentiment de l'Église, la vraie, la fidèle et constante dévotion envers la Sainte Vierge est mise parmi les plus beaux signes de prédestination. *Un serviteur de Marie ne périra pas*; et pourquoi? Parce qu'il aime Marie, et que Marie aime ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo*¹; mais si elle les laissait tomber en enfer, les aimerait-elle? Aimer sincèrement Marie, et se damner, c'est chose impossible. Comme la Sainte Vierge peut tout sur son divin Fils, elle fait puiser à ceux dont elle est aimée, la vie et le salut à la source même du salut et de la vie, c'est-à-dire, au Cœur du Sauveur qui est son Fils.

Quelle consolation, quelle joie de savoir qu'on aime la Sainte Vierge; de se rendre le doux témoignage qu'on se plaît à la saluer souvent tous les jours par *l'Ave Maria*; qu'on visite souvent avec amour son sanctuaire; qu'on salue filialement ses images, qu'on a l'habitude de réciter pieusement le chapelet, qu'on porte avec amour son scapulaire, qu'on suit fidèlement chaque année le mois de Marie, qu'on se fait un bonheur d'orner ses autels, de chanter ses louanges et de la faire aimer!

Si vous pouvez vous rendre ce témoignage, vous pourrez dire à Marie, à l'heure de votre mort : Marie, vous savez que je vous aimée pendant ma vie, que je vous ai honorée; maintenant je vais mourir, sauvez-moi. Quand vous lui parlerez ainsi, dans ce moment décisif, croyez-vous qu'elle soit

¹ Prov. VIII, 17.

capable de vous répondre : Oui, je sais que depuis des années vous avez suivi fidèlement les exercices du mois qui m'est consacré ; que souvent vous avez récité le chapelet, m'invoquant pour l'heure de votre mort ; que vous avez communiqué à mes fêtes, que vous avez promu mon culte ; mais, malgré tout cela, je ne vous sauverai pas, je vous laisserai tomber en enfer. Je pourrais vous sauver ; je n'aurais qu'à demander votre salut à mon divin Fils, qui ne me refuse rien ; mais je ne lui demanderai pas ; après m'avoir servie, vous irez brûler et blasphémer éternellement. C'est en vain que vous me priez, je ne vous exaucerai pas. Dites-moi, un tel langage peut-il être sur les lèvres de la plus tendre des mères, de la Mère de miséricorde ?

La bienheureuse Eulalie éprouva combien Marie est mère pour ceux qui se vouent à son culte. Elle consacra à Dieu sa virginité dans un monastère, où elle devint une sainte. Rien n'était plus admirable en elle que sa dévotion envers Marie. Chaque jour elle se confiait et s'abandonnait à elle : sa prière favorite était l'*Ave Maria*, qu'elle récitait, pour ainsi dire, constamment. Ce fut pour elle l'occasion d'une grande faveur.

Une nuit, elle s'éveilla et entendit une voix qui lui dit avec une ravissante douceur :

Dormez-vous, Eulalie ? dormez-vous, ma fille ? C'était la Sainte Vierge qui parlait ainsi et qui en même temps se faisait reconnaître. — Non, je ne dors pas, ô ma très aimée Souveraine, répondit Eulalie ; mais comment se peut-il que la Reine de l'univers daigne venir à un misérable pécheresse comme moi ?

— Ne craignez point, ma chère fille, reprit la bonne Mère du ciel, je suis votre Mère et je vous aime, parce que chaque jour vous m'honorez. Mais si vous voulez me plaire davantage et obtenir plus de grâces, récitez moins rapidement la salutation angélique. Sachez, ma fille, que cette prière m'est très agréable, et surtout ces mots : *Le Seigneur est avec vous*; car je fus comblée de joie, quand l'Ange m'annonça ma divine Maternité. Or, ce bonheur se renouvelle en moi chaque fois qu'on dit pieusement dans la salutation angélique : *Le Seigneur est avec vous*.

Tandis qu'Eulalie remerciait avec de vifs élans d'amour la bonne Vierge de cette apparition si maternelle, la Reine du ciel disparut au sein d'une éblouissante clarté ¹.

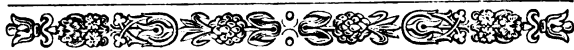
PRIÈRE.

O Marie, celui qui vous soupçonnerait de pouvoir laisser se perdre vos serviteurs, vous, la Mère de miséricorde, serait un monstre et un affreux blasphémateur. Il vous ferait le plus sanglant outrage, et vous blesserait dans l'endroit le plus sensible, dans votre bonté. Non, non, vous n'abandonnerez jamais aucun de ceux qui auront recours à vous. N'êtes-vous pas la bonne et tendre Mère de ces pauvres âmes, que Jésus a aimées, malgré leurs péchés, jusqu'à verser pour elles la dernière goutte de son sang?

¹ Vie de la Sainte.

Ah ! notre plus grande et notre plus douce surprise après notre mort, sera de voir et la bonté de votre Fils, et votre ineffable miséricorde pour les pauvres pécheurs. Alors nous nous écrierons tous dans l'extase de la reconnaissance et de l'amour : *Salut, ô notre Reine, ô Mère de miséricorde, salut, ô notre vie pour l'éternité. Ainsi soit-il. — Ave, Maria.*





Dixième méditation.

MANIÈRE DONT MARIE INTERVIENT DANS LA COMMUNICATION DE LA VIE SURNATURELLE.

Vita nostra, salve.
O notre vie, salut.

Que Marie soit notre Mère, et que nous devions la considérer et l'invoquer comme telle, c'est un point indubitable pour un chrétien ; car c'est ainsi que la sainte Église entend la parole de Jésus mourant : *Voici votre fils : Voici votre Mère.* Mais si Marie est Mère, elle doit donner la vie ; sans cela elle ne serait pas Mère. Quelle vie nous donne-t-elle donc ? Elle ne donne évidemment pas la vie naturelle ; c'est dans l'ordre surnaturel donc qu'elle est notre Mère, et c'est la vie surnaturelle qu'elle nous donne.

Mais dans quel sens peut-on dire qu'elle nous donne la vie surnaturelle, qui n'est autre que la vie de la grâce, la vie des enfants adoptifs de Dieu, vie qui, par sa nature intrinsèque, nous fait entrer en participation créée de la nature divine et nous donne droit à la vision béatifique de Dieu ? Cette vie qu'on peut appeler, dans un certain sens, divine,

ne peut venir directement que de Jésus-Christ. Mais elle nous vient par Marie; premièrement, parce que c'est d'elle que nous est venu Jésus. Comme elle est la Mère du Chef, elle est la Mère des membres du corps mystique dont Jésus est le chef, et dont il est la vie surnaturelle et divine.

Ainsi se réalise, dans l'ordre de la grâce, la divine unité qui est le cachet des œuvres de Dieu : un corps mystique, dont Jésus est le chef et dont nous sommes les membres, et une Mère qui est à la fois Mère du chef et Mère des membres, Mère de Jésus-Christ et notre Mère, Mère de Jésus-Christ dans l'ordre naturel et notre Mère dans l'ordre de la grâce, c'est-à-dire dans l'ordre qui a été la fin de l'Incarnation. Deuxièmement, la vie de la grâce nous vient de Marie par la force puissante de son intercession, intercession doublement maternelle vis-à-vis de nous et vis-à-vis de Jésus.

Voyons maintenant comment en particulier Marie remplit à notre égard son office de Mère, en nous communiquant la vie de la grâce, qui est son divin Fils présent et opérant en nous. Elle le fait de trois manières : elle concourt efficacement 1^o à faire naître Jésus en nous ; 2^o à conserver Jésus en nous ; 3^o à faire croître Jésus en nous.

Mais avant d'entrer dans ce sujet, il est important que nous nous fassions une idée théologiquement exacte des rapports de Jésus avec une âme en grâce.

I

Essence de la vie divine qui nous vient de Jésus.

Dans l'ordre admirable de la grâce, Jésus est notre vie ; il l'a dit : *Ego sum vita, je suis la vie* ; s'il est venu et s'il a pris notre nature humaine, il l'a fait pour nous donner sa vie et nous la donner avec abondance : *ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* ; et quand une âme a reçu cette vie, comme saint Paul, avec abondance, elle peut dire aussi : *Je vis, non, ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus* ¹. Il est vrai encore que le plus grand moyen que Jésus nous ait donné pour nous communiquer sa vie, c'est la sainte Eucharistie. Dans cet adorable Sacrement, il s'unit à nous d'une union telle, qu'elle est impossible à aucune créature ; car là, non seulement il s'unit à nous comme un père s'unit à son fils, en le serrant dans ses bras ; mais il entre en nous, il mêle, pour ainsi dire, à notre humanité sa divine humanité. Nous devenons, dit saint Jean Chrysostôme, un corps et une chair avec lui. Il a dit lui-même, et il n'y a pas de terme qui exprime plus l'union, et l'union persévérante : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* ². Pourquoi demeure-t-il ? Pour

¹ Gal. II, 20² Ev. Jo. VI, 58.

nous donner, et continuer toujours à nous donner son esprit et sa vie ; et c'est ce que Jésus dit immédiatement après les paroles que nous venons de citer : *Comme mon Père vivant m'a envoyé, et comme je vis à cause de mon Père, ainsi celui qui me mange vivra lui aussi à cause de moi... Celui qui mange ce pain vivra éternellement*¹. D'un autre côté, il nous a envoyé son esprit, qui est le Saint-Esprit ; et par cet Esprit, qui est la charité infinie du Père et du Fils, il a répandu dans nos cœurs la divine charité qui est la vie, qui nous fait enfants de Dieu, qui établit entre Dieu et nous une relation d'amour, d'amour paternel du côté de Dieu, d'amour filial de notre côté ; en sorte que nous sommes appelés et que nous sommes en effet les enfants de Dieu : *ut filii Dei nominemur et simus*. Quelle n'est pas la bonté de Dieu, de nous avoir élevés à cette hauteur en cette vie, et de nous avoir donné par la grâce sanctifiante le droit à la vision béatifique dans l'éternité ! et ne devons-nous pas nous écrier avec Job : « *Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous l'ayez élevé avec tant de magnificence ? Quid est homo, quia magnificas eum*² ? »

Mais si Dieu se donne à l'homme, et s'il nous fait entrer en participation de sa nature divine, cela ne veut pas dire qu'il nous donne son essence divine ; car l'essence divine est incommunicable, et nous ne pouvons devenir Dieu ; de même, si nous participons de la nature divine, cette participation est

¹ Ev. Jo. VI, 59.

² Job. VII, 17.

créée et finie, comme l'être que la créature reçoit de Dieu est une participation imitée de l'Être infini, sans être en rien l'Être de Dieu. De même encore notre union avec Jésus-Christ est une vraie et très intime union ; mais elle n'est en rien l'union hypostatique qui unit en Jésus-Christ dans la Personne du Verbe la nature divine et la nature humaine. Si nous avions une union semblable, nous serions Dieu comme Jésus-Christ. Le Verbe s'est uni hypostatiquement à la nature humaine, mais seulement dans sa sainte Humanité, et pas dans la nôtre. Quelqu'unis que nous soyons à lui par le Saint Sacrement et par le Saint-Esprit, nous restons de pures créatures ; et Lui, il est Dieu. S'il demeure en nous et nous en lui, ce n'est pas de manière que nous soyons une personne avec lui ; s'il agit en nous par son divin Esprit, ce n'est pas que par une transformation substantielle de notre être individuel, il fasse, pour ainsi dire, partie de nous ; s'il est en nous, c'est comme être absolument distinct de nous, mais comme principe aimant et agissant pour nous sanctifier et nous diriger par sa lumière et son influence divine. Sa grâce, par laquelle il habite en nous, constitue donc, unie à notre âme, le principe d'une vie surnaturelle et divine. Ainsi Jésus reste Lui, et ne devient pas nous, malgré sa divine action en nous. C'est ainsi que la Sainte Vierge elle-même, qui a été unie à Jésus-Christ, comme ne le sera jamais aucune créature, ne lui a pas été hypostatiquement unie ; mais c'est dans le sein de Marie, que le Verbe de Dieu, la deuxième Personne de l'adorable Trinité, a opéré l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine en sa Personne divine.

II

***Marie nous donne la vie, en concourant à faire
naître Jésus en nous.***

Maintenant nous pouvons, sans craindre de nous heurter contre la doctrine dogmatique, considérer comment Marie remplit, par rapport à nous, l'office de Mère.

Marie est notre Mère, elle nous donne la vie, parce quelle concourt à faire naître Jésus en nous.

Nous avons vu que Marie est Mère de miséricorde. Or, sa grande miséricorde s'exerce envers les âmes mortes à la grâce par le péché mortel, en les faisant rentrer dans l'amitié de Dieu. C'est là surtout qu'elle est Mère, parce qu'elle enfante les âmes à la grâce, et concourt à leur rendre la vie divine.

Quand Jésus mourant donna à Marie saint Jean pour fils, il voulait, sans doute, dans son filial amour, donner à sa sainte Mère une consolation et un soutien dans la personne du disciple bien-aimé ; mais, selon le sentiment de la sainte Église, il y avait, dans cette dernière disposition, un mystère caché. Saint Jean représentait, comme nous l'avons dit, tous les futurs disciples de Jésus, et c'est à eux que le Sauveur disait dans la personne de Jean : *Voici votre Mère, Ecce Mater tua*. Comme le premier Adam eut une compagne dans son œuvre d'iniquité et de mort, Jésus voulut en avoir une dans l'œuvre de la ré-

demption. Marie fut la nouvelle Ève et la coadjutrice du nouvel Adam, dans la résurrection des âmes, et devint la vraie Mère des vivants.

Le Psalmiste dit, au psaume 66^e, que *la terre a donné son fruit : Terra dedit fructum suum*. Quelle est la terre sacrée qui a donné le fruit béni, attendu durant tant de siècles, si ce n'est la Bienheureuse Vierge Marie ? Fécondée par le Saint-Esprit, elle a enfanté le Messie, ce froment des élus : *Le fruit de vos entrailles est béni ; benedictus fructus ventris tui*. Mais elle devait en produire une infinité d'autres ; car elle n'était pas destinée à être seulement Mère de Jésus-Christ dans l'ordre naturel ; elle devait, dans l'ordre surnaturel, devenir, en concourant à faire naître Jésus dans les âmes, la Mère de tous ceux qui seraient membres de Jésus-Christ.

« *Si le grain de froment, dit un jour le Sauveur parlant de lui-même, ne tombe pas en terre et ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il produit beaucoup d'autres grains* ¹. » Quand la terre a produit un grain de froment, elle le redemande pour en produire un grand nombre d'autres. C'est ce qui arriva au Calvaire. Le grain divin allait mourir, mais c'était pour rentrer en quelque sorte dans le sein qui l'avait produit, et produire lui-même une infinité d'autres grains. Notre Seigneur dit à sa Mère, en lui communiquant une ineffable fécondité : *Voici votre fils*. Comme le grain se brise avant de germer, le grain divin s'ouvrit sur la Croix pour produire le germe de l'Église : *Un soldat lui ouvrit le côté*

¹ Ev. Jo. XII, 24.

sacré ¹. La lance qui ouvrit le Cœur de Jésus ne causa pas de douleur à son corps inanimé ; mais elle transperça avec une ineffable douleur l'âme de la nouvelle Mère que le Sauveur venait de nous donner ; elle ouvrit le sillon de la terre virginale d'où était sortie la tige de Jessé pour y laisser retomber le grain qu'elle avait produit, et lui faire enfanter dans la douleur l'humanité régénérée. Jésus descendu de la croix et déposé tout inanimé sur les genoux et sur le sein de Marie, n'est-il pas le grain divin rendu à la terre dont il était sorti ? Voilà comment Marie devint la Mère de tous les enfants de Dieu jusqu'à la consommation des siècles ; voilà pourquoi aussi ses fils à travers toutes les générations se lèvent et la proclament Bienheureuse : *Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt* ².

Marie est donc la Mère de tous les hommes ; car il n'est personne, en qui la vertu de sa médiation ne fit naître Jésus par la grâce sanctifiante, si tous recouraient à Marie. Sans doute on peut tout obtenir directement du Cœur infiniment miséricordieux de Jésus ; mais Jésus agit conjointement avec sa sainte Mère, qu'il a établie Reine du ciel, Reine du monde et Mère des élus dans l'ordre de la grâce. *Il a voulu que nous recevions tout par elle : Totum nos habere voluit per Mariam*. S'il fallait dire combien ont dû et doivent tous les jours leur conversion à Marie, la chose ne serait guère difficile ; car combien en trouverait-on, qui aient recouvré la grâce sans l'intervention de la Mère de miséricorde ?

¹ Ev. Jo. XIX, 34.

² Prov. XXXI, 28.

Le R. P. Coret, dans son *Journal des Anges*, rapporte un fait qui nous montre une fois de plus combien est inépuisable la tendresse de Marie, et combien cette Mère de miséricorde est attentive et prompte à exaucer tous ceux qui la réclament dans leur détresse.

Il y a quelque temps, dit-il, je me rendis à Ath. Je trouvai dans cette ville un régiment anglais dont le colonel était catholique, mais dont presque tous les soldats étaient hérétiques. Un jésuite anglais était attaché à ce régiment en qualité d'aumônier. Or voici ce que me raconta ce père, encore sous le coup d'une profonde émotion ; car le fait était tout récent.

Un soldat de ce régiment avait déserté, mais il avait été repris au moment où il cherchait à pénétrer dans la ville de Chièvres ; il fut sur-le-champ condamné à passer par les armes. L'aumônier demanda à le voir pour lui faire comprendre, s'il était possible, la fausseté de ses croyances religieuses, et le ramener au sein de la véritable Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. Mais tout son zèle vint échouer contre l'obstination de l'infortuné soldat, qui ne voulut rien entendre, et déclara qu'il mourrait comme il avait vécu.

L'aumônier se retira triste, mais non découragé. Plein de confiance en la Sainte Vierge, il pria lui-même et fit prier beaucoup cette bonne Mère pour son pauvre prisonnier, qui allait être exécuté le lendemain. Au moment où l'on faisait déjà les préparatifs du supplice, le père revint, fit une nouvelle et dernière tentative, conjura le malheureux de deman-

der à Dieu d'être éclairé, et d'invoquer Marie, le refuge des affligés.

Tout fut inutile, et l'on banda les yeux au condamné.

— Adieu donc, mon fils, lui dit le père en pleurant, adieu pour toujours. Vous allez entrer dans une épouvantable éternité. Mais la Sainte Vierge peut encore vous en garantir, si vous voulez la prier.

— Je ne la prie pas, dit le déserteur, parce que cela n'est pas permis. On ne peut prier que Dieu.

— Mais enfin, mon enfant, reprit le père, faites-lui du moins avec moi cette prière : « Vierge Marie, *s'il est permis de vous prier*, je vous invoque ; assistez-moi en ce terrible moment. »

Le soldat réfléchit un peu.

— Eh bien oui ! dit-il brusquement, cette prière, je crois qu'on peut la faire.

Et il se mit à dire à haute voix : « Vierge Marie, s'il est permis de vous prier, je vous invoque, assistez-moi en ce terrible moment. »

Il n'eut pas plutôt fini qu'il arracha son bandeau en s'écriant : « Oh oui ! on peut prier Marie ! je n'en doute plus maintenant ; elle m'éclaire, je le sens, et je veux mourir catholique. »

Tous les assistants poussèrent un cri d'admiration. On suspendit le supplice. Le pauvre enfant se confessa, fit son abjuration en présence de tous ses camarades, et mourut dans les plus beaux sentiments de piété.

En me racontant ce fait merveilleux, ajoute le P. Coret, l'aumônier ne pouvait retenir ses larmes,

et je trouvai toute la ville si ravie, qu'on n'y entendait parler que du déserteur.

PRIÈRE.

O divine Mère, qui n'avez enfanté Jésus à Bethléem que pour qu'il naisse dans les cœurs, réalisez ce vœu qui vous est si cher, et faites naître Jésus dans mon pauvre cœur : et si ce cœur est rempli de misères et de péchés ; si, oubliant l'honneur auquel Dieu m'avait élevé, je suis allé me mettre au rang des animaux sans raison ; souvenez-vous que Jésus, pour réparer ma coupable dégradation, a voulu naître dans une étable, qu'il a partagée avec les animaux. Puisque tant de malheureux repoussent Jésus de l'hôtellerie de leur cœur, venez donner encore une fois naissance à Jésus dans l'étable de mon âme, et que les Anges chantent de nouveau : *Gloire à Dieu dans sa miséricorde, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Ainsi soit-il. *Ave Maria.*





Onzième méditation.

MARIE CONSERVE ET FAIT CROITRE LA VIE DE
LA GRACE DANS SES ENFANTS.

Vita nostra, salve.
Salut, ô notre vie !

I

*Marie est notre vie, parce qu'elle nous aide à con-
server en nous la vie de Jésus.*

Non seulement Marie fait naître Jésus en nous, mais elle le conserve dans nos âmes ; c'est-à-dire, qu'elle nous aide à conserver la grâce, qui est la vie de Jésus en nous. Le cruel ennemi de Dieu et de notre âme cherche sans cesse, comme un autre Hérode, à tuer Jésus en nous par le péché, pour régner à sa place dans notre cœur et nous damner. Que deviendrions-nous, si Marie n'était pas là pour nous sauver, comme elle sauva son divin Fils ? Jésus enfant paraissait faible et impuissant ; nous, nous le sommes en effet, et nos ennemis sont nombreux, redoutables et pleins de rage. *Votre adversaire, le*

démon, dit saint Pierre, *rôde autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer* ¹. Les créatures deviennent ses auxiliaires, et sont comme autant de sirènes qui nous charment et nous séduisent. Dans la place même de notre âme sont des ennemis, toujours prêts à nous trahir et à ouvrir les portes au bourreau de nos âmes ; et ces traîtres, pour comble de malheur, nous les aimons. A tout moment, l'ennemi peut nous surprendre ; et parfois, au moment même où nous venons de le vaincre et de déposer les armes, il est là de nouveau, plus terrible et plus armé. Notre vie ici-bas est vraiment une milice, *militia est vita hominis super terram* ². « Je ne sache pas, disait un homme de Dieu, qu'il y ait quelqu'un qui ne se trouve parfois sur le bord de l'abîme. » Que faire donc ? nous décourager et nous laisser abattre ? Non, jamais, car *Dieu est fidèle ; il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces* ³. Que gagnerions-nous pour le Ciel, si nous étions sans combats ? et quelle gloire donnerions-nous à Dieu, si nous ne lui montrions pas notre amour sur le champ de bataille des tentations ? Si nous le voulons, nous sommes assurés de la victoire : appelons à notre secours Celle qui est plus forte que l'enfer et le monde. Sans fixer les yeux sur l'ennemi et sur ses pièges, recourons à Marie : « Si les tempêtes des tentations se lèvent sur vous, » dit saint Bernard, si le vaisseau de votre âme est

¹ Pet. V, 8.

² Job. VII, 1.

³ 1 Cor. X. 13.

« près de se heurter contre les écueils des tribulations, regardez l'Étoile de la mer, invoquez Marie...
« Dans vos dangers, dans vos angoisses, dans vos perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie. Que son nom ne quitte ni vos lèvres ni votre cœur. Si vous la suivez, vous ne vous égarez pas ; si vous la priez, vous ne désespérez pas ; si elle vous soutient, vous ne tombez pas ; si elle vous protège, vous n'avez rien à craindre ; si elle vous conduit, vous ne sentez pas la fatigue ; si elle vous est propice, vous arrivez au port. »

N'est-elle pas votre Mère ? et une mère abandonne-t-elle ses enfants au moment du danger ? Écoutez un des plus grands et des plus aimables serviteurs de Marie, saint Alphonse de Liguori ¹ : « Voilà donc notre Mère qui nous appelle et nous dit : *S'il y a quelque enfant, qu'il vienne à moi, si quis est parvulus, veniat ad me* ². Les petits enfants ont tous jours à la bouche le nom de leur mère ; et dans tous les dangers auxquels ils sont exposés, on les entend tout à coup élever la voix et dire : Ma mère ! ma mère ! O douce Marie, ô tendre Mère, c'est là précisément ce que vous désirez de nous. Vous voulez que devenus enfants, nous vous appelions toujours dans nos dangers, et que nous ayons recours à vous, parce que vous voulez nous secourir et nous sauver, comme vous avez tous jours fait pour les enfants qui ont eu recours à vous. »

¹ Gloires de Marie.

² Prov. IX, 4.

Conrad de Bresse, cette brillante fleur de l'Ordre de saint Dominique, connut la puissance et la bonté de Marie. Trois choses incompatibles en apparence se rencontrèrent en lui : un extrême amour de la pureté, de véhémentes tentations contre cette vertu et une tendre confiance en la sainte Mère de Dieu. Il avait une frayeur telle de consentir aux infâmes suggestions du démon, qu'il devint cruel envers lui-même. Armé d'une rude discipline et d'une chaîne de fer, il se déchirait si impitoyablement, que sa cellule était toute rougie de son sang. Il ne comprenait point que, malgré tant de rigueurs et de prières adressées à Marie, il continuât d'être assailli par de si horribles tentations. On eût dit que le ciel était d'airain, et que la Reine de la pureté était sourde à ses cris et insensible à ses larmes. Mais Marie ne perdait pas de vue son héroïque enfant ; et elle le faisait sortir victorieux de tous les combats, lui gardant en réserve pour le ciel couronnes sur couronnes. Il vint un moment, néanmoins, où la bonne Vierge n'y tint plus. Touchée de voir souffrir depuis si longtemps ce fils bien-aimé, elle lui apparut accompagnée de deux vierges d'un éclat incomparable, au moment même où il se mettait tout en sang : « Mon cher fils, lui dit-elle, il y a longtemps
« que je vois votre peine, ne me lassant pas d'admi-
« rer et d'aimer la fidélité de votre cœur. Je viens
« enfin vous délivrer. On est ravi au ciel de l'amour
« que vous portez à la virginale pureté et de la
« peine que vous vous donnez pour résister aux
« mauvaises pensées. Maintenant, mon fils, réjouis-
« sez-vous, je vous apporte la palme de la victoire, et

« je viens vous guérir. Mon Fils et souverain Seigneur me charge de vous dire deux choses : l'une, « qu'il vous accordera tout ce que vous voudrez lui « demander ; l'autre, que je vais éteindre en vous « ces ardeurs mauvaises que vous appréhendez avec « tant de raison. » En achevant ces mots, la Mère de Dieu fit répandre sur le saint religieux par les deux vierges qui l'accompagnaient un baume céleste, et lui dit : « Que ce baume vous fortifie, en sorte « que jamais plus vous ne sentiez de fâcheux aiguillon qui puisse ulcérer votre cœur et altérer votre « pureté virginale. » Dès ce beau jour, Conrad vécut sur la terre comme un ange du paradis.

Dans nos tentations, mortifions-nous, et récitons souvent la prière : *O ma Souveraine*, etc.

II

Marie est notre vie, parce qu'elle fait croître en nous la vie de Jésus.

Non-seulement Marie fait naître et conserve, mais encore elle fait croître Jésus dans les âmes de ses serviteurs. Qu'est-ce, en effet, qui fait croître en nous Jésus, et nous fait avancer dans la perfection, si ce n'est le feu toujours croissant de la divine charité ? Or, quelle est celle à qui Dieu a donné d'enflammer en nous l'amour divin, si ce n'est celle qui est la Mère du bel amour, c'est-à-dire, l'aimable et bénie Vierge ? *Je suis*, dit-elle, *la Mère du bel*

amour, Ego mater pulchræ dilectionis ¹. Mon Dieu ! qui pourrait dire la joie de cette divine Mère, quand elle a pu enflammer ce bel amour dans un cœur ? Un cœur qui aime Jésus ! Quelle félicité pour la Mère des mères ! Avec quel bonheur elle se plaît à attiser de plus en plus ce feu sacré, jusqu'à ce qu'il devienne un incendie, et consume tout dans le sacrifice ! C'est dans ce dessein qu'elle inspire toujours plus d'horreur pour les fautes même légères ; qu'elle porte à la fréquente communion, ce foyer divin d'amour ; qu'elle inspire l'esprit d'oraison et conduit par la pratique du chemin de la croix jusque dans les plaies de Jésus. Jésus aime à confier à Marie, Mère des âmes, le soin de les former à la perfection. Il en usa ainsi à l'égard de la bienheureuse Marguerite Marie ; et la Vierge réussit si bien que cette ardente servante du Cœur de Jésus est élevée sur les autels.

Mais voici une preuve péremptoire, après laquelle on ne pourra plus douter que Marie ne soit chargée par son divin Fils de conduire les âmes à la perfection.

Il est de l'essence de tous les Ordres religieux de tendre à la perfection. Or, on peut dire que tous les Ordres religieux font profession d'avoir spécialement pour Mère la glorieuse Vierge Marie. Pour n'en citer que quelques-uns, n'est-ce pas Notre-Dame des Anges qui va prendre par la main le séraphique François d'Assise pour le conduire au sommet de la plus haute sainteté ? N'est-ce pas Notre-Dame du

¹ Eccl. XXIV, 24.

Saint Rosaire qui préside à la naissance et aux glorieux accroissements de l'Ordre de saint Dominique, et qui forme le plus illustre de ses enfants, le Docteur angélique saint Thomas? Demandez à ces nombreuses Congrégations religieuses, qui remplissent le monde du parfum de leur charité et de leur sainteté, quel est le nom de leur Institut; presque toutes, avec des variantes nécessaires pour ne pas les confondre, vous répondront par le nom de Marie. Ce seront les religieuses de Notre-Dame du Carmel, ou de l'Immaculée Conception; ce seront des Sœurs de Notre-Dame ou des Sœurs de Marie, ou des Filles de Marie, ou des Dames de Marie, ou des Dames des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, etc. D'ailleurs, tous les Instituts, quel que soit leur nom, sont voués à la Reine du ciel. Y a-t-il une Congrégation, où Marie soit plus honorée et plus aimée qu'elle ne l'est dans la Congrégation de Saint Alphonse de Liguori? Quant aux enfants de la Compagnie de Jésus, ils savent que s'ils ont Jésus pour chef, ils ont Marie pour Mère, et chaque jour dans les litanies de la Sainte Vierge qu'ils récitent en commun, ils ajoutent un titre qui leur est propre: *Reine de la Compagnie de Jésus, priez pour nous.* Et de fait, n'est-ce pas à l'autel de Marie, aujour même de l'Annonciation, où Jésus a été conçu, que saint Ignace, avant de donner naissance à la Compagnie, a suspendu son épée de chevalier? En lui apparaissant, Marie ne lui a-t-elle pas conféré un don admirable de chasteté? N'a-t-elle pas conjointement avec l'Enfant Jésus renouvelé ses apparitions au moins quarante-deux fois? N'est-ce pas elle qui, selon une

*

constante tradition, a comme dicté à saint Ignace son livre des Exercices spirituels? N'est-ce pas à l'autel de Marie dans l'église de Montmartre que ce Saint fit sa profession avec ses premiers compagnons? Trouverait-on dans la Compagnie un seul homme qui ne reconnaisse pas devoir sa vocation à l'intervention de la Sainte Vierge?

Un jeune homme digne de foi raconte lui-même à la gloire de Marie un fait qui lui est personnel. Il se baignait seul, il y a peu d'années, dans un lieu écarté. Il eut l'imprudence, ne sachant pas encore nager, de s'aventurer dans un endroit profond de la rivière. Tout à coup ne touchant plus à terre, il se sent descendre emporté par le courant ; il allait disparaître, lorsque, se souvenant de sa confiance en Marie, il crie bien haut, comme un enfant qui appelle sa mère au secours : *Notre-Dame de Lourdes !* il achevait à peine ces mots que les eaux se refermèrent entièrement sur lui. Dans ce moment terrible, où la mort se présente en face, deux fois par des efforts désespérés il revient à la surface, et deux fois le courant le replonge au fond de l'eau. Voyant l'inutilité de nouvelles tentatives, il reste debout entièrement submergé, se résigne et attend assez stoïquement la mort. Là, une foule de pensées se succèdent et se pressent rapides dans son âme agitée : il pense à sa famille, à ses études, à sa carrière ; mais l'idée de l'éternité ne s'offre pas même à lui ; d'ailleurs il était en grâce avec Dieu ; seulement une réflexion vient le saisir : « J'ai invoqué Marie, et cependant je vais mourir. C'est étrange ! » Mais la bonne Vierge va lui faire voir qu'elle est mère, et qu'elle

n'est pas sourde aux cris de ses enfants. Tandis que notre jeune homme, désormais sans espoir, se déplace un instant, son pied heurte comme une petite branche au fond de la rivière ; c'était une racine d'arbre ; l'infortuné se baisse, saisit la racine et la suit en rampant au fond de l'eau, jusqu'au moment où elle finit ; arrivé là, il se lève comme instinctivement, et voilà que sa tête et ses épaules sont hors de l'eau ; il a revu la lumière, il est sauvé. Exténué et comme incapable de se tenir debout, il tient embrassé pendant quelque temps le tronc d'arbre, dont la racine l'a sauvé. Ayant enfin retrouvé un peu de force, il met le pied sur le rivage et tombe à genoux. Ivre de reconnaissance et de joie, il remercie Marie, sa libératrice bien-aimée, et s'engage à ne plus travailler désormais que pour sa gloire et pour celle de son Fils, ne lui demandant qu'une grâce, celle de ne jamais abuser de la vie qu'il leur devait, en péchant mortellement.

Il a tenu parole ; il s'est voué à Dieu dans la Compagnie de Jésus et n'aspire actuellement qu'aux missions étrangères. Il se reconnaîtra à jamais redevable envers la Reine du ciel qui l'a sauvé, et a renversé tant d'obstacles qui sont venus s'opposer à son heureuse vocation ¹.

PRIÈRE.

O Marie, soyez toujours pour moi une Mère, la Mère du bel amour ; et si mes péchés me rendent indigne de brûler d'un feu si pur et si divin, n'ou-

¹ Ex ore ipsius.

bliez pas que vous êtes Mère de miséricorde ; purifiez-moi ; enlevez de mon cœur toute souillure d'affection dérégulée et terrestre, afin que vous puissiez y faire croître Jésus dans les flammes du divin amour. Je vous le demande par le Cœur si pur et si aimant de Jésus. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*





Douzième méditation.

MARIE EST NOTRE DOUCEUR

Dulcedo nostra, salve !
O notre douceur, salut !

I

De la vertu de douceur.

Il est une douceur, inhérente à la faiblesse, et qui accuse une âme sans énergie : ce n'est pas celle qui appartient à la Reine du ciel, elle, qui est terrible comme une armée rangée en bataille. Il en est une autre dont l'amour-propre se sert pour se concilier une vaine estime ou une vaine affection ; ce n'est pas non plus celle d'une Vierge qui n'a jamais vécu pour elle-même, et qui n'a jamais cherché que la gloire et l'amour de Dieu. La douceur que nous louons ici dans la Mère de Dieu est la vertu de douceur, une vertu impossible sans l'humilité, sans la charité, sans la patience, et par conséquent, sans une force supérieure à toutes les injustices, à tous les mauvais traitements, à toutes les injures, à toutes

les avanies et à toutes les contrariétés : une vertu qui règne sur les ruines de l'appétit irascible, et consacre, au milieu de toutes les variations les plus pénibles du dedans et du dehors, l'invariable empire de la bonté.

La vertu surnaturelle de douceur, c'est le suave parfum qu'exhale sans cesse le feu divin de la charité, et qui se répand sans exception sur tous. Ce parfum tout céleste s'achète à grand prix, et ne s'élabore que par de longs combats et de continues victoires. Saint François de Sales, le plus doux des hommes, se trouvait un jour en face d'un fils intraitable et incorrigible, que sa mère à bout de moyens lui avait amené, pour qu'il lui donnât une forte réprimande. François n'entreprit ce jeune homme que par la douceur; et comme la mère s'en plaignait au saint Evêque, celui-ci lui répondit avec bonté : « Voulez-vous donc que je répande et que je perde en un quart d'heure le peu de douceur que j'ai recueillie goutte à goutte, avec tant de peine, pendant vingt-deux ans, dans le vase de mon cœur ? Voilà la vertu de douceur, c'est le fruit délicieux de la force élevée jusqu'à un héroïsme constant ; c'est le rayon de miel, mais dans la bouche du lion.

Dieu est l'océan infini de la douceur : *« Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux : Gustate et videte quoniam suavis est Dominus¹ ! — Oh ! combien est grande la multitude de votre douceur, ô mon Dieu ! Quam magna multitudo dulcedinis tuæ,*

¹ Ps. XXXIII, 9.

Domine ¹ ! Cette douceur divine s'est rendue visible et sensible en Jésus-Christ. En lui *a apparu à tous les hommes*, dit saint Paul, *la grâce de Dieu notre Sauveur. Apparuit enim gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus* ². En lui encore, selon le même Apôtre, *a apparu la bénignité et l'humanité de de notre Sauveur Dieu. Cum autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* ³. Dieu, en effet, répandit sa douceur dans le Cœur si aimant et si outragé de Jésus ; et Jésus, dont le nom même est suavité et douceur, a pu dire : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : Discite a me quia mitis sum et humilis corde* ⁴.

II

Marie est notre douceur.

Après Jésus, Marie est notre douceur : *Dulcedo nostra, salve ; Salut, ô notre douceur*. Si l'on vous demandait qui est votre douceur au sein de la famille, vous ne balanceriez pas un instant ; vous répondriez : c'est ma mère. Oui, une mère, c'est la douceur d'une famille ; sa bonté est comme l'huile, elle surnage toujours. Aussi, quand un enfant a le

¹ Ps. XXX, 20.

² Tit. II, 11.

³ Ib., III 4.

⁴ Matt. XI, 29.

malheur de perdre sa mère, on jette sur lui un regard ému, et l'on dit : il a perdu sa joie, sa douceur. Eh bien ! notre douceur, notre mère dans la grande famille chrétienne, c'est Marie ; et quand nos yeux tombent sur des protestants, nous regardons avec pitié ces orphelins volontaires, qui ont perdu, qui ont renvoyé Marie, cette Mère si bonne, que Jésus nous a léguée, en mourant sur la croix. Infortunés ! ils ont perdu leur douceur. Aussi quel deuil, quelle solitude dans leurs temples ! Là tout est nu, dépouillé, comme dans une maison mortuaire abandonnée. Plus d'autels, plus d'ornements sacrés, plus de vie. Le Fils s'en est allé avec sa divine Mère. Nous, au contraire, nous avons dans nos tabernacles Jésus, dont la présence vivifie la maison de Dieu ; et avec Jésus, nous avons l'image, et du haut des cieux le regard aimant et consolant de la plus douce des mères.

La douceur de nos mères de la terre, la douceur même des Saints et des Anges n'est pas comparable à la douceur de Marie. Quand nous disons que Marie est notre douceur, nous ne voulons pas dire simplement qu'elle est douée de douceur : nous voulons dire tout autre chose ; ce que nous disons se sent et ne peut s'exprimer. Quand je vous dis, ô tendre Mère, que vous êtes ma douceur, je ne veux pas seulement dire que vous êtes douce, et la plus douce comme la plus pure des vierges, mais : vous êtes les délices et le charme de mon cœur ; votre nom seul est comme un baume qui n'a point son pareil dans la cour céleste, un baume qui guérit mes plaies et endort toutes mes douleurs. Penser à vous,

c'est me sentir consolé ; vous aimer, c'est ma joie et mon bonheur. Le miel le plus doux n'est pas à mon palais ce que vous êtes à mon cœur.

C'est cette douceur qui a fait entrer dans un ravissement délicieux tant de Saints initiés à la connaissance intime de Marie : « O Marie, s'écrie le vén. « Père Louis de Blois, ô douce médiatrice ! O pieuse, « ô clément, ô bénigne Mère ! O mon espérance, « mon refuge, ma consolatrice ! O suave, ô gracieuse, ô aimable Vierge ! O Vierge d'une beauté « unique et d'une unique sainteté ! O Mère de Dieu, « Reine du ciel et joie des Anges ! O astre radieux, « lis étincelant, rose ravissante ! O paradis de délices, ô la tout aimée de mon cœur, Marie, laissez « tomber vos regards sur moi ¹. »

Mais comment Marie est-elle notre douceur ? D'abord, parce quelle nous a donné et ne cesse de nous donner Jésus, le fruit béni, le fruit infiniment doux de ses entrailles ; car si Ève nous a perdus, en présentant à notre premier père le fruit qui allait nous inoculer la mort, Marie nous a donné et a offert à Dieu le Fruit divin qui nous rend la vie ; c'est d'elle qu'est né Jésus, *de qua natus est Jesus*. Chaque fois que nous communions, ne recevons-nous pas des mains de Marie la douceur infinie ? Le jeune saint Stanislas fut frappé, un jour qu'il était malade, par la pensée de cette charmante image, et il se sentit tout à coup un immense, un irrésistible désir de voir la réalité : l'Enfant Jésus dans les bras de sa Mère. Ce désir eût été pour tout autre une témérité,

¹ L. de Blois. Concl. animæ. p. 632.

mais la Sainte Vierge fut loind'envisager ainsi celui du jeune et angélique Saint. Soudain Marie descend du ciel portant dans ses bras l'Enfant Jésus ; elle le dépose sur le lit du malade, pour que Stanislas le prenne à son gré dans ses bras, le couvre de ses baisers et le presse contre son cœur.

Marie est encore notre douceur à cause de la suavité inexprimable que Dieu a répandue sur toute sa personne virginale. Tout, dans son regard, dans sa voix, dans ses mouvements, dans son cœur, est comme la douceur même. « Si vous trouvez dans la Sainte Vierge, dit saint Bernard, la moindre chose qui ressemble à la dureté, je consens à ce que vous l'abandonniez. » Elle est douce pour les pauvres. Aux noces de Cana, elle ne fit que regarder avec une ineffable douceur son divin Fils, en lui disant : *Ils n'ont pas de vin*, et Jésus, subjugué par sa douceur maternelle, devança l'heure de ses miracles et changea l'eau en vin. Elle fut douce même envers les cruels ennemis et les bourreaux de son Fils bien-aimé, douce au moment où elle entendait enfoncer les clous dans les mains et les pieds de Jésus, douce au pied de la croix ; et douce comme l'Agneau de Dieu, elle n'a exhalé ni plainte ni reproche.

Mais pourquoi montrer davantage que Marie est notre douceur ? N'est-ce pas dire ce que tout le monde sait ? Lorsque le malheureux pécheur ne croit plus trouver en Dieu qu'un juge irrité prêt à lancer les foudres de sa justice, il a encore, jusque dans les bras du désespoir, un regard de confiance pour la Mère de miséricorde ; car jamais il n'oublie que Marie est bonne, qu'elle est douce ; et sur le bord même de

l'abîme, il lui criera encore : Bonne Mère, ayez pitié de moi.

Aussi quels effets prodigieux ne produit pas sur les âmes la douceur de Marie ! Que de tigres n'a-t-elle pas changés en agneaux ! Que d'enfants, que de jeunes gens au caractère bouillant et intraitable n'a-t-elle pas rendus doux et aimables ! Et ces jeunes filles qui sont la douceur de leurs familles, pour être un jour la consolation de leurs époux et les anges tutélaires de leurs enfants, à moins qu'elles ne s'élèvent jusqu'au martyre de la charité et de l'apostolat, qui les a formées, si ce n'est la douce image de la Sainte Vierge ? On ne pense plus assez dans les familles même chrétiennes à la merveilleuse influence de l'image la plus sensible, la plus belle et la plus touchante de la douceur ; je veux dire, de Marie tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, le serrant contre son cœur, avec un amour tout céleste et avec un respect tout divin, comme son Fils et comme son Seigneur et son Dieu ! On ne connaît pas assez l'influence qu'exerce cette divine Vierge avec son Enfant-Dieu, quand sa gracieuse image est exposée dans la place même, où se tiennent les enfants avec leur mère. Mais hélas ! Aujourd'hui on suit les modes qu'inspire et qu'encourage l'impiété, et l'on courbe la tête sous le joug d'un ridicule et lâche respect humain. On laisse le Christ et la Vierge aux petits bourgeois et aux pauvres ; et trop souvent on rougirait d'exposer leur image dans un salon. Là, on n'admet que des tableaux profanes ; et vous, ô notre tendre Mère et la Reine du ciel, et vous, Jésus, Dieu et Sauveur, qui nous avez rachetés par

vosre sang, vous, qui tous deux devriez sans cesse être là pour vous photographier dans la mère et ses enfants, on vous relègue dans quelque chambre écartée, où l'on sait que personne ne vous découvrira. Voilà comment des gens qui se disent catholiques honorent leur Juge futur et sa sainte Mère ! Ils rougissent de paraître les estimer et les aimer ! Ils ne voient pas qu'ils devraient au contraire réagir énergiquement contre l'irréligion moderne, qui s'acharne à faire disparaître les signes sacrés de notre religion. Quel saisissement éprouveront ces chrétiens sans âme et sans cœur pour un Dieu qui les a tant aimés, et pour cette divine Mère que Dieu a tant honorée, quand ils verront à l'entrée de l'autre vie la gloire de Jésus et celle de Marie !

PRIÈRE.

O glorieuse Reine du Ciel, ô la plus douce des Vierges et la plus douce des mères, je me prosterne à vos pieds, dans cette vallée de ténèbres et de larmes : abaissez sur moi un de vos regards maternels. Ne m'abandonnez pas dans mes peines, dans mes angoisses et dans mes combats ; souvenez-vous que vous êtes ma douceur, parce que vous êtes ma mère. Soyez-moi douce toujours, dans mes misères et mes tentations ; soyez-moi douce surtout, quand les amertumes de la mort viendront fondre sur moi, afin que je répète éternellement avec tous les élus dans les cieux : O notre Mère, ô notre douceur, salut.
Dulcedo nostra, salve, — Ave Maria.



Treizième méditation.

MARIE MODÈLE DE NOTRE ESPÉRANCE.

Spes nostra, salve.
O notre Espérance, salut.

Avant d'envisager Marie comme un fondement assuré de notre espérance, selon le sens de l'admirable prière que nous méditons, considérons d'abord, pour le grand bien de notre âme, la Reine du Ciel comme modèle de notre espérance.

I

De la vertu d'espérance.

Nulle vertu peut-être n'est plus généralement en souffrance parmi les chrétiens que l'espérance. De là, d'un côté, le désespoir qui précipite et retient dans l'abîme tant de pécheurs et tant d'impies ; de l'autre, cette pusillanimité et ces découragements, qui empêchent une foule d'âmes bien disposées d'ail-

leurs d'avancer dans la vertu et la perfection. C'est de ce côté que le démon attaque le plus universellement les hommes, afin de les abattre ou de les affaiblir. Il sait que l'espérance relève les âmes, dilate les cœurs, donne vie et courage, et inspire, à mesure qu'elle grandit, une force et une générosité toujours croissantes. Il est donc important que, pour fortifier en nous cette vertu, nous en comprenions la nature.

L'espérance est une des trois vertus théologales. Elle a donc, comme la foi et la charité, Dieu pour objet, et elle ne s'appuie que sur Lui. Elle est essentielle au salut et gravement obligatoire. Mais l'obligation qui ailleurs peut sembler une charge, est ici une de nos plus douces consolations ; car elle prouve à l'évidence que notre espérance repose sur un fondement infailible, Dieu ne pouvant nous contraindre d'espérer ce qu'il n'est pas réellement décidé à nous donner. Quelle belle chose, même pour les plus grands pécheurs ! Quelque criminel que soit un homme, il est obligé d'espérer que Dieu lui pardonnera et le sauvera, pourvu qu'il prie et prête son concours à la grâce de Dieu. Si Judas, au lieu d'affliger Jésus en désespérant de son divin Cœur, lui avait dit un mot, un seul mot : « Jésus, pardon ! » Jésus lui aurait pardonné comme au bon larron sur la croix.

Pour mieux comprendre à quelle hauteur s'est élevée l'espérance de Marie, il faut distinguer deux degrés dans cette vertu.

II

Du premier degré d'espérance, degré essentiel au salut.

Le premier degré, qui est essentiel et nécessaire à tous, consiste à attendre fermement de la bonté de Dieu le ciel et les grâces nécessaires pour l'obtenir, pourvu que nous correspondions à ces grâces.

Le fondement unique de cette espérance est en Dieu, en Dieu seul ; il n'a d'autre objet que les promesses de Dieu, sa bonté infinie et les mérites infinis de Jésus-Christ. Tout est donc divin dans l'espérance : la fin, qui est Dieu à posséder ; le fondement, qui est Dieu encore nous donnant le gage infailible de ses promesses, nous assurant son secours tout-puissant, si nous le demandons, et nous donnant comme caution infinie son Fils Jésus-Christ. De nous, il n'est nullement question ici, si ce n'est quant à la prière et à notre concours toujours requis dans l'ordre du salut. Si nous nous appuyions, pour espérer, sur nos mérites, notre espérance pourrait être raisonnable, vu la bonté de Dieu qui ne se laisse pas vaincre en générosité ; mais ce ne serait pas la vertu théologale de l'espérance ; ce serait une espérance purement naturelle et humaine.

Après cela, il est aisé de découvrir la source de la pusillanimité et du désespoir. On se trompe, premièrement, par rapport à l'objet de l'espérance. On oublie que Dieu ne s'est strictement engagé qu'à

nous donner les biens éternels et les grâces nécessaires pour y parvenir. Or, Dieu sachant seul ce qui est propre à nous conduire à cette fin bienheureuse, il s'ensuit que nous devons nous abandonner entièrement à sa conduite, et, par conséquent, ne pas trouver étrange et décourageant, qu'il ne nous accorde pas, dans l'ordre spirituel et temporel, ce que nous demandons spécialement par nos prières, nos neuvaines et nos autres œuvres de piété. Il doit nous suffire de savoir que Dieu sait mieux que nous ce qui nous est utile, et que lors même qu'il ne nous accorde aucune des choses particulières que nous lui avons demandées, il nous en accorde d'autres, et ne laisse aucune prière sans fruit : *Demandez, et vous recevrez* ¹.

Secondement, on se trompe sur le fondement de l'espérance chrétienne; c'est-à-dire, qu'on s'appuie sur ses mérites personnels pour espérer, ou sur ses démérites pour se décourager ou désespérer. Pourquoi le pécheur désespère-t-il? Parce qu'il oublie la miséricorde de Dieu, ses promesses et les mérites de Jésus-Christ, pour ne voir en lui-même que ses crimes, et en Dieu, que la justice. Voici comment il raisonne : si j'avais bien fait, j'aurais lieu d'espérer en Dieu; mais j'ai péché, donc je n'ai plus qu'à attendre sa divine vengeance; car Dieu a tout fait pour moi; et moi, je n'ai eu pour lui que révolte et ingratitude; je n'ai donc aucun titre au pardon; l'enfer justement mérité, voilà mon partage. C'est la

¹ Ev. Jo. XVI, 24.

parole de Caïn : *Mon iniquité est trop grande, pour que j'en mérite le pardon* ¹. Il n'oubliait qu'une chose, mais la chose capitale : la miséricorde infinie de Dieu. Une âme fidèle tombe, proportion gardée, dans la même erreur, quand elle se décourage, à cause de ses infidélités et de ses fautes. Mais qu'on est loin de la vérité, quand on se laisse aller au découragement et au désespoir ! Puisque l'espérance chrétienne s'appuie uniquement sur Dieu, elle est complètement indépendante, soit de nos mérites, soit de nos péchés. Quand je fais un acte de la vertu théologale d'espérance, je ne dis pas à Dieu : j'espère le ciel et les grâces pour y parvenir, parce que je suis innocent, pieux, fidèle et généreux envers Dieu ; mais je dis : Mon Dieu, quels que soient mes démérites ou mes crimes, m'appuyant uniquement - sur votre promesse, à laquelle je crois fermement, de pardonner toujours à un cœur qui prie et qui s'ouvre au repentir ; m'appuyant sur votre miséricorde qui est infinie ; m'appuyant sur les mérites infinis de Jésus-Christ, suffisants pour expier les péchés de mille mondes, j'ai la ferme confiance, ô Père des miséricordes, que vous me pardonnerez et que vous m'ouvrirez le ciel.

Voilà le cri sublime de l'espérance divine. Ce cri, fût-il le cri du cœur le plus criminel que la terre ait porté, dès qu'il arrive au ciel, le ciel s'ébranle, et les Anges une fois encore chantent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*. Est-il, en effet, pour Dieu une gloire plus grande que celle de la Rédemption, et un

¹ Gen. IV, 12.

plus beau triomphe que celui de ses miséricordes ! C'est pour cela que Jésus a dit : *Il y aura plus de joie au ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes* ¹. Ce n'est que dans l'espérance ainsi entendue que toute gloire revient à Dieu, et par dessus tout celle de sa miséricorde, dont il est si jaloux ; car *sa miséricorde domine toutes ses œuvres, et miserationes ejus super omnia opera ejus* ; et cette gloire, moins que toute autre, il ne la partagera avec personne : *Gloriam meam alteri non dabo* ². Comprenez-vous maintenant comment Dieu ne travaille jamais plus magnifiquement à sa gloire, que quand il va prendre au fond de l'abîme l'âme d'un persécuteur ou celle d'un pécheur insignement criminel, pour en faire un Paul, un Augustin, une Marie Madeleine, et les faire briller aux yeux du monde étonné comme des vases d'élection et des chefs-d'œuvre de sa gloire, c'est-à-dire de sa miséricorde ?

III

Du deuxième degré d'espérance, fruit de la charité parfaite.

Le premier degré d'espérance, dont nous venons de parler, a pour objet notre fin dernière à tous,

¹ Matth. XVIII, 13.

² Is. XLVIII, 11.

c'est-à-dire, notre propre bonheur éternel. Le second degré, qui comprend le premier, est incomparablement plus élevé; car il est le fruit de la parfaite charité; il a pour objet le bien même et la gloire de Dieu. Expliquons-nous.

L'homme a été créé pour glorifier Dieu avec amour, en le louant, en le respectant, en le servant. La gloire de Dieu est, en effet, la fin première, nécessaire, essentielle de toute la création. Cette gloire, l'homme doit la donner volontairement à Dieu, parce qu'il est intelligent et libre; essentiellement sa liberté ne lui a été donnée que pour cela. Dieu étant son principe, il faut qu'il soit aussi sa fin, dans l'usage de sa liberté. Le ciel n'est que l'heureuse conséquence de la fidélité de l'homme à glorifier Dieu ici-bas. On comprend que si l'espérance a pour objet, dans un cœur brûlant du divin amour, de glorifier Dieu le plus possible; que si l'âme s'oublie, pour ainsi dire, elle-même ne porte ses désirs et ses espérances que sur la glorification de Dieu; que si elle désire le ciel même, avant tout pour y glorifier Dieu éternellement, on comprend, dis-je, que l'espérance arrive alors au plus sublime degré que puisse atteindre la créature. Or, voilà quelle fut l'espérance de la Bienheureuse Vierge. S'élevant au dessus de ses propres intérêts, sur lesquels elle ne pensa jamais à s'arrêter que pour bénir Dieu, elle n'avait qu'une espérance, qu'un désir : c'était de glorifier toujours et de plus en plus Dieu, Dieu qu'elle aimait d'un amour plus ardent que celui des Séraphins. C'est le cri de : *Gloire à Dieu*, qu'elle proférait, quand elle disait : *Mon âme*

*glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli dans le Dieu, mon Sauveur*¹. Quant au fondement sur lequel reposait son espérance, jamais créature ne s'appuya moins sur elle-même, et ne s'appuya plus sur Dieu. Pénétrée de son néant, elle ne voyait en elle que des dons de Dieu ; et c'était à Dieu seul qu'elle les rapportait : *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses* ; elle glorifiait Dieu d'avoir abaissé ses yeux sur la bassesse de sa servante, c'est-à-dire de celle qui n'avait de vie que pour servir les intérêts de la divine gloire. Tout ce que Dieu faisait en elle était l'œuvre de sa pure miséricorde : *et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent*. Mon Dieu, quelle beauté d'âme ! quelle grandeur ! et comme on comprend que la bonne et bénie Vierge ravit le cœur de Dieu et ravit le cœur de tous les hommes qui ne sont pas des réprouvés !

IV

Exemples et fruits de l'espérance en Marie.

En terminant ce sujet, montrons dans un exemple, et le danger du découragement et la miséricorde de Marie. Un jeune homme eut, comme tant d'autres infortunés, le malheur de contracter une mauvaise habitude, qui devint pour lui la source d'une infinité

¹ Luc. I, 46, sq.

de péchés. Comme il avait encore la crainte de Dieu cachée au fond de son cœur, il aurait voulu renoncer à ses désordres, et parfois il faisait des efforts pour rompre la chaîne avec laquelle le démon le retenait dans sa honteuse captivité. Mais bientôt le poids de l'habitude l'entraînait de nouveau. Enfin il fit ce qu'on ne fait que trop souvent, quand on en est venu là; il se découragea, et s'imaginant qu'il ne pourrait plus se corriger, il résolut de ne plus se confesser. Son confesseur ne le voyant plus venir, profita de la permission qu'il lui avait donnée et résolut de faire un effort pour ramener la brebis égarée. Il va trouver l'infortuné jeune homme dans un moment où il travaillait seul. Le malheureux n'a pas plus tôt aperçu le prêtre, qu'il pousse un cri lamentable. « Qu'avez-vous, mon enfant, lui dit avec bonté le ministre de Dieu. » « Ah! mon Père, je suis damné; je vois bien qu'il m'est impossible de me corriger; j'ai résolu de tout abandonner. » — « Que dites-vous, mon enfant? Et moi, je vous assure, au contraire, que si vous voulez faire ce que je vais vous dire, vous triompherez de tous les assauts de vos passions et du démon, et vous aurez le bonheur de vous réconcilier avec Dieu. Allez, à l'instant même, à l'église; jetez-vous aux pieds de la Sainte Vierge, pour lui demander votre conversion, et venez ensuite me trouver. » Le jeune homme obéit et va se prosterner aux pieds de Marie. Bientôt il pleure, et arrosant le pavé de ses larmes, il supplie la Sainte Vierge d'avoir pitié d'une âme qui a coûté tout le sang de Jésus-Christ, et que le démon veut entraîner en enfer. Il se lève, et plein de confiance en Celle qui est le refuge

des pécheurs, il va trouver son confesseur, lui révèle toutes les plaies de son cœur, reçoit le pardon, et se met à suivre fidèlement tous les avis du père de son âme. Depuis lors, ce qui montre le mieux la puissante bonté de Marie, il est devenu un modèle de piété et de ferveur.

Voici maintenant un exemple de victoire admirable remportée sur le désespoir par un serviteur insigne de Marie. Le démon, dit l'Apocalypse, *descend avec une grande rage, près de celui qui va mourir, sachant qu'il n'a plus que peu de temps*¹, et que s'il ne se presse, cette âme va lui échapper. Saint André Avellin fut assailli par les démons, au moment de son agonie, et livré à un si terrible combat, que les religieux, ses frères, présents à sa mort, tremblaient de frayeur. Ils virent le visage du mourant s'enfler par l'agitation jusqu'à noircir ; tous ses membres tremblaient et se débattaient. Il répandait des torrents de larmes et éprouvait dans la tête d'horribles secousses. Ainsi se manifestait au dehors la lutte affreuse qu'il éprouvait au dedans. Tous les assistants pleuraient de compassion, redoublaient leurs prières et étaient effrayés, en voyant mourir ainsi un Saint. Une seule chose les consolait : c'est qu'ils voyaient le mourant tourner souvent les yeux vers l'image de Marie, comme pour implorer son secours, et ils se souvenaient de lui avoir souvent entendu dire que Marie serait son refuge à l'heure de la mort. Elle le fut, en effet ; car on vit bientôt le Saint reprendre sa couleur, son calme et

¹ Apoc. XII, 12.

sa confiance ordinaire. Ses yeux se fixèrent doucement sur l'image de Marie, et on le vit s'incliner avec amour pour la remercier de lui avoir obtenu la victoire. On crut même à ce moment que la Vierge lui apparaissait ; car soudain ses traits exprimèrent une joie toute céleste, et il rendit dans la plus profonde paix son âme à Dieu. Au moment où il expirait, une religieuse capucine, elle-même à l'agonie, dit à ses sœurs : « Récitez l'*Ave Maria*, car un Saint vient de mourir. »

Saint Jean de la Croix vit la Sainte Vierge un peu avant d'expirer ; et comme il avait été triste de ne pas la voir plus tôt, elle lui dit : « Ce n'est pas moi, « Jean, qui abandonnerai à l'heure dernière ceux « qui me sont dévoués. *Joannes, non est meum in « hac hora meos devotos derelinquere.* »

PRIÈRE.

O Marie, ô mon espérance, je ne suis pas digne de vous voir à ma mort, moi qui ai mérité tant de fois l'enfer, et plongé, par mes péchés, le glaive dans le Cœur de Jésus et dans votre Cœur maternel. Mais accordez-moi, au moins, vous qui êtes la Mère de miséricorde et le refuge des pécheurs, la grâce que je vous demande par le Cœur de Jésus, ce Cœur qui vous a tant aimée et que vous avez tant aimé : c'est que vous ne m'abandonniez pas au milieu des dangers et des terreurs de la mort. O Marie, ô Marie ! dans ce terrible moment où se décidera mon éternité,

soyez avec moi, préservez-moi, défendez-moi, sauvez-moi ; montrez alors que vous êtes ma Mère, et que ce n'est pas en vain que je vous ai dit tant de fois : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Ainsi soit-il. *Ave Maria.*





Quatorzième méditation.

MARIE FONDEMENT DE NOTRE ESPÉRANCE.

Spes nostra, salve !
O notre Espérance, salut !

Marie est le modèle de notre espérance ; mais elle en est aussi, après son divin Fils, le fondement le plus doux et le plus assuré. Mais avant d'entrer dans une matière aussi consolante, gardons-nous d'une dangereuse erreur et d'une coupable présomption, et voyons quelles sont les conditions de l'espérance.

I.

Conditions de l'espérance.

Si les dons que Dieu fait à nos espérances sont purement gratuits, comme toutes ses grâces, il ne s'ensuit pas que Dieu n'exige aucun concours de notre part. Celui qui attendrait tout de Dieu, sans prières et sans œuvres, et qui compterait être sauvé,

en voulant continuer à outrager Dieu par une vie criminelle, loin d'avoir l'espérance chrétienne, n'aurait qu'une présomption criminelle, par laquelle il offenserait la sainteté et la bonté divine, et il pécherait contre le Saint-Esprit. Si quelqu'un, abstraction faite de la volonté de pécher encore, faisait profession de vouloir se convertir à la mort, il ne commettrait pas en cela un péché de présomption contre le Saint-Esprit, car il espérait simplement la miséricorde divine pour ce dernier moment; espérance qui oblige tous les hommes, comme la volonté de mourir dans la pénitence. Mais il pécherait gravement en ne voulant se convertir qu'à la mort; de plus, en comptant sur l'assurance d'une si tardive conversion, et en exposant à une chance aussi incertaine l'affaire capitale de son sort éternel, il porterait jusqu'au comble l'imprudence et la folie.

Dieu est donc toujours disposé à nous faire miséricorde, et il attire à lui les pécheurs; mais s'il attire le pécheur, il faut que le pécheur consente à s'approcher de lui; s'il lui offre sa grâce, il veut qu'il la reçoive et qu'il prie; s'il lui offre le pardon, il veut que le pécheur réponde à ses avances, en montrant un cœur droit, et qu'il désire user de sa liberté, pour se soumettre à lui et obéir à ses lois. A ces conditions seulement, nous pouvons compter sur la miséricorde de Dieu.

II

Marie est notre espérance dans l'ordre spirituel.

Mais Dieu nous a donné en Marie une médiatrice puissante, qui, par son intercession, sait nous obtenir de Dieu précisément ces conditions elles-mêmes ; pourvu que nous la priions avec le désir au moins de revenir à Dieu, si nous n'avons pas encore le courage de le faire sur l'heure. Et voilà pourquoi, avec la Sainte Église, nous saluons Marie comme notre espérance.

La Sainte Vierge, sans doute, ne peut rien sans Dieu ; mais elle peut tout auprès de Dieu, car elle lui est si chère qu'il l'exauce toujours. Pour elle, demander, c'est obtenir ; et c'est pour cela qu'il lui a été donné un nom, exprimant à la fois sa dépendance et sa toute-puissance : *La toute-puissance suppliante, Omnipotentia supplex*. Par le fait de la bienveillante volonté de Dieu, elle peut ce qu'elle veut, comme si elle était absolue Maîtresse.

Que faut-il donc pour qu'elle soit notre espérance très assurée ? Qu'elle daigne supplier Dieu pour nous. Si elle demande à Dieu de me sauver, je suis assuré d'être sauvé ; si donc je la prie avec un cœur misérable encore peut-être, mais droit, que faut-il de plus que son pouvoir, pour qu'à ma prière elle supplie Dieu pour moi ? Une seule chose, c'est qu'elle soit bonne. Or, demander si Marie est bonne,

c'est demander si le soleil éclaire et si le miel est doux. Celui qui ferait une pareille question, ô Mère de miséricorde, montrerait qu'il ne vous a jamais connue, et qu'il n'a jamais entendu parler de vous. Bonne! elle l'est au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer. Qui ne l'appelle la bonne Vierge, la bonne Mère? Oui, elle est bonne Mère, comme il n'y a jamais eu, comme il n'y aura jamais de mère en ce monde. Elle est mille et mille fois plus tendre, plus aimante, plus complaisante, plus miséricordieuse que toutes les mères ensemble, qui ont existé et existeront jamais. Ne savez-vous donc pas qu'elle est, comme Mère aussi bien que comme Vierge, le chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de l'amour de Dieu? Aussi le bon Dieu la chérit-il elle seule plus que toutes ses créatures ensemble, y compris ses Anges et ses Saints. Jamais, jamais il ne pourra rien lui refuser. D'ailleurs, depuis que Dieu a donné à son Fils Jésus-Christ le jugement et la puissance, tout est tombé dans les mains de Marie; car Jésus, Fils de Marie et notre Frère, a remis à sa Mère bien-aimée le trésor de ses grâces et de ses miséricordes.

Comment Jésus pourrait-il refuser quelque chose à sa Mère? N'a-t-il pas dit qu'il est venu, non pour abolir la loi, mais pour la remplir, et que pas un iota n'en sera omis? Or, n'est-ce pas une loi et un commandement de Dieu pour un enfant d'honorer sa mère? Ce commandement, Jésus l'a pris sur lui vis-à-vis de sa sainte Mère. Et de fait, voyez ce qui se passe tous les jours sur tous les points du monde. Quand nous avons offensé le divin Sauveur, et que nous redou-

tons la juste vengeance de Celui qui doit nous juger, nous allons trouver sa Mère ; nous allons à elle comme médiatrice, et, pour ainsi dire, comme miséricordieuse arbitre entre ses deux fils, Jésus et nous pauvres pécheurs ; afin que par sa tendresse maternelle elle empêche le bras de son Fils Jésus, notre Dieu et notre Frère, de s'appesantir justement sur nous. Que peut faire la bonne Mère placée entre ses fils, Jésus juge et le pécheur suppliant, qui vient à elle, et l'appelle aussi sa Mère ? Elle sait mieux que nous la méchanceté et l'ingratitude de son fils pécheur envers Jésus ; elle a présente à sa pensée la passion cruelle que les pécheurs ont fait souffrir à Jésus ; mais aussi elle voit l'abîme de l'enfer s'ouvrir pour recevoir son malheureux enfant. Cet enfant, elle en est devenue la mère sur le Calvaire, au prix d'immenses douleurs ; et maintenant elle l'entend crier vers elle : Ma Mère, sauvez-moi. Alors, dans un inexprimable mélange d'amour pour son divin Fils et de maternelle compassion pour celui qui a offensé et crucifié Jésus, elle se tourne vers son Seigneur et son Fils bien-aimé, et avec un regard et une bonté ineffables, elle va au Cœur adorable du Sauveur, et le supplie de faire miséricorde. Si elle voit s'élever devant elle la justice divine, elle insiste : Et pourquoi alors, mon Fils et mon Dieu, m'avez-vous faite la Mère des hommes ? Pourquoi avez-vous voulu que je les aime comme je vous ai aimé ? Ne saviez-vous pas qu'ils vous offenseraient ? Et moi, mère, je pourrais voir le fils que vous m'avez donné sur le point de tomber en enfer, et je l'abandonnerais, tandis qu'il se jette à mes pieds

et m'appelle sa mère ? Non, Jésus, mon Fils, vous ne repousserez pas l'humble prière de votre Mère. Donnez-moi encore ce pauvre pécheur ; il ne savait pas combien il vous offensait. — Et Jésus ne se laisserait pas toucher à la prière de sa Mère, de cette Mère, qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui n'a vécu que pour lui, qui lui a été Mère tendre et fidèle jusque sous l'arbre ensanglanté de la croix ? Celui qui le croirait ne connaîtrait nullement ni Jésus ni Marie. Jésus n'a jamais repoussé, il ne repoussera jamais la prière de sa Mère. Un mot, un regard de Marie, et tout est dit. Et si quelqu'un se prenait à en douter, il faudrait lui appliquer le mot de Jésus aux Apôtres : *Est-ce donc que vous aussi vous êtes sans intelligence ? Adhuc et vos sine intellectu estis* ¹ ? Il faut, en effet, avoir bien peu d'esprit, ou n'en avoir pas du tout, pour ne pas comprendre la miséricordieuse industrie de Jésus, lorsqu'il nous a donné Marie pour Mère, et l'a couronnée Reine du paradis. A-t-il eu autre chose en vue que d'en faire une douce et suppliante Avocate auprès de son divin Cœur, afin de faire déborder de ce Cœur, abîme infini de bonté et de pardon, toutes les richesses de sa miséricorde, par l'intervention irrésistible de sa très pure et très aimée Mère ?

Après cela, qui pourra désespérer encore, pourvu qu'avec un cœur droit et humilié, il lève les yeux vers la Sainte Vierge, et implore sa protection maternelle ? Vous qui lisez ces lignes, si vous avez le malheur d'être en péché mortel, allez vous jeter aux pieds de Marie, ouvrez-lui votre cœur avec ses misères, et vous verrez sa bonté.

¹ Matt. XV. 16.

III

Marie est aussi notre espérance dans l'ordre temporel.

Mais considérez maintenant comment Marie toute puissante sur le Cœur de Jésus par son amour et Reine du Ciel a donné un libre cours à nos espérances. Dieu ne s'engage directement et absolument, en vertu de ses promesses et de notre acte d'espérance, qu'à nous donner le ciel et les moyens d'y parvenir. Mais en nous donnant Marie, il a voulu nous donner accès à toutes ses grâces, pourvu que les faveurs sollicitées ne soient contraires ni à sa gloire ni à notre salut. Quelles sont, en effet, les grâces que nous ne puissions obtenir par Marie ? Marie se prête à nos besoins temporels comme à ceux de nos âmes. Ne dirait-on pas, en voyant toutes les merveilles de miséricorde qu'elle répand sans cesse sur la terre, que son divin Fils ne lui a donné tant de grandeur et de gloire, que pour prodiguer à ses pauvres enfants de la terre toutes les richesses divines ? Quelles sont les misères qu'elle ne soulage pas, quand on sait l'invoquer ? Comme son Fils Jésus, elle rend la vue aux aveugles, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques ; elle redresse les boiteux ; subitement elle rend la santé à ceux qui étaient aux portes de la mort.

Il y a peu d'années, dans le nord de la France, au rapport d'un vénérable prêtre du pays et de témoins

dignes de foi, une pauvre petite estropiée marchant à l'aide de béquilles, allait faire sa première communion. Pour rendre ce jour plus beau à cette bonne enfant, on lui avait procuré de beaux habits et l'on était allé jusqu'à embellir ses béquilles d'élégantes couleurs. Pendant la cérémonie de sa première communion, un accident attira davantage encore l'attention de tout le monde : son cierge mit le feu à son voile ; mais on lui rendit un voile neuf, et l'enfant fut consolée. Le jour même où elle avait reçu Jésus, elle voulut aller à une demi-lieue de là, faire visite à la Mère de Jésus dans une chapelle, où il y avait un autel consacré à Notre-Dame de la Salette. Elle était bien loin de soupçonner l'aimable surprise et la gracieuseté maternelle que Marie allait lui faire à son tour. La petite alla à la chapelle s'appuyant sur ses béquilles ; bien fatiguée elle arrive, et répand dans le sein de Marie les sentiments de reconnaissance et de joie dont débordait son cœur. Le moment du retour est venu ; elle se lève et part tout absorbée dans sa piété. Mais voilà qu'arrivée à mi-chemin, elle crie toute inquiète : Mon Dieu, j'ai oublié mes béquilles à la chapelle ; la réflexion lui revient, tandis qu'elle se tourne vers le sanctuaire pour aller chercher ses béquilles ; et ce n'est qu'alors qu'elle s'aperçoit de son entière guérison. Elle laissa ses béquilles comme un ex-voto dans la chapelle de la bonne Mère de Dieu.

Mais la terre est couverte de sanctuaires pleins des miracles de la Sainte Vierge. Le seul sanctuaire de Lourdes, élevé sous nos yeux n'étincelle-t-il pas des merveilles continuelles de Celle qui est descen-

due en ce lieu béni et s'est appelée l'Immaculée Conception ? Les vagues elles-mêmes de l'océan ne proclament-elles pas les magnificences et les bontés protectrices de Marie ? Sur toutes les mers on chante l'hymne à l'Étoile et à la Dominatrice des mers : *Ave, maris stella ! ô Étoile de la mer, salut !* Le marin, qui trop souvent, malgré les tempêtes, oublie Dieu et ses lois, n'oublie pas la bonne Vierge ; et quand l'orage gronde, quand les vents mugissent, quand les flots en fureur soulèvent le navire et l'inclinent suspendu sur l'abîme, un cri part de tout l'équipage : *Ave, maris stella !* Aussi quand Marie a fait cesser la tourmente, le marin, rendu au port, vient acquitter son vœu à l'autel de Marie.

L'an 1587, époque où les hérétiques hollandais persécutaient les catholiques et confisquaient leurs biens, une mère de famille voulant conserver sa foi, vint, après avoir ainsi perdu ses biens, de Dordrecht à Anvers, où elle se fixa avec son jeune fils. En peu de temps elle eut consommé le peu qu'elle avait apporté, et se trouva réduite au plus complet dénûment. Son fils, âgé de douze ans environ, fréquentait les classes gratuites du collège des Jésuites ; il était candide et plein d'intelligence, mais la faim avait exténué ses forces ; son visage était pâle et amaigri. Un jour qu'il rentrait après la classe, il jette ses livres sur le lit, et va vers sa mère pour l'embrasser ; il la voit plongée dans un sombre désespoir ; elle serre avec une espèce de frénésie son petit Wilhem dans ses bras, et lui dit en sanglotant : tu es parti sans manger, mon fils ; il est midi, et je n'ai pas même un morceau de pain pour toi. Retournons à Dordrecht ;

nos proches ne nous laisseront pas mourir. — Non, mère, reprit l'enfant; plutôt mourir que d'exposer notre foi. Nous avons tout quitté pour Dieu; Dieu ne nous abandonnera pas.

Le pauvre enfant ne reçut de sa mère égarée par la douleur que des reproches et un mot qui lui fendit le cœur : « Tu veux donc faire mourir ta mère ! » C'était la première fois qu'une parole dure sortait pour lui de la bouche d'une mère qu'il avait tant aimée. Les yeux gros de larmes il court à la chapelle de la Congrégation du collège, érigée depuis peu par le célèbre père Coster ; et là il confie sa douleur à sa Mère du ciel, la conjurant de venir au secours de sa malheureuse mère de la terre. Il pleura longtemps ; mais ses pleurs cessèrent tout à coup, son visage s'illumina comme dans une extase, et il se leva joyeux jetant un regard de reconnaissance et d'amour sur l'image de Marie.

Il court et arrive auprès de sa mère : consolez-vous, bonne mère, lui dit-il, bientôt nous serons secourus. — Secourus, mon fils, et par qui ? — J'ai prié la Vierge, et elle m'a dit que bientôt nous serons secourus. — La Vierge vous l'a dit ? — Oui, à la chapelle de la Congrégation. La pauvre mère regardait son enfant saisie à la fois et inquiète en voyant l'éclat insolite de ses traits. Wilhem était incapable de mentir, mais l'émotion n'avait-elle pas égaré ses esprits ? D'un autre côté un rayon de bonheur brillait dans les yeux du saint jeune homme et une sérénité d'ange rayonnait sur son front.

Elle sort brusquement, court au collège et demande au Père Recteur s'il est vrai que la sainte

Vierge a parlé à son fils. Saisi à cette question, le père se fait donner tous les détails. Après le départ de la femme, le fait merveilleux se répand parmi les pères et les élèves. Ceux-ci se cotisent pour créer une pension mensuelle à la pauvre mère, tant qu'elle serait dans la gêne. Le père Recteur porta lui-même la somme pour le premier mois. « Voici, dit-il, le premier paiement que Marie a promis à votre enfant. Vous en recevrez autant chaque mois. » Là dessus, il partit, laissant cette femme dans un étonnement plus grand que jamais¹.

Un missionnaire revenait, il y a quelques années, des côtes de l'Afrique. Après quelques jours d'heureuse navigation, une tempête s'élève telle, que les marins n'en avaient jamais vu d'aussi affreuse. En un moment, le mât est emporté ; tout ce qui était sur le pont est balayé dans la mer, les vagues tombent énormes et à coups redoublés sur le vaisseau, jetant partout l'épouvante. A chaque instant le navire peut sombrer ; on n'y est plus un moment en sûreté ; tous les passagers montent sur le pont, où chacun s'attache aux câbles pour n'être pas jeté dans la mer par les vagues. Le danger croît à chaque instant ; enfin le navire va couler bas. A ce moment suprême, le missionnaire se tourne vers la Reine du ciel, et s'écrie au milieu du bruit affreux des vents déchaînés : « Mes amis, faisons un vœu à Marie. Promettons-lui de faire à pied un pèlerinage en son honneur et de communier. Un coup de vent terrible faisait pencher le navire et tous attendaient la mort.

¹ Guirl. de Marie.

Mais à peine les matelots ont-ils reçu l'absolution et prononcé leur vœu à Marie, que la tempête s'apaise doucement. Trois jours après, le navire était en vue de Bordeaux. Le vœu fut accompli, et le missionnaire s'écriait : Quelle est bonne la Reine du Ciel pour ses enfants !

PRIÈRE.

O Marie, ô ma Mère et, après Dieu, toute mon espérance, ne suis-je pas moi aussi exposé, dans cette pauvre vie, au plus terrible des naufrages, au danger continuel de me perdre ? Ce monde n'est-il pas une mer orageuse, où je puis tous les jours être englouti dans l'abîme éternel ? Ah ! soyez toujours pour moi, du haut des cieux, l'Étoile bénie de la mer. Sans vous, Vierge bien-aimée, je ferai, comme tant d'autres qui ne vous connaissent pas, un naufrage éternel ; mais avec vous, je ne crains rien. Préservez-moi, veillez sur moi, conduisez-moi, comme une bonne mère, afin que, par votre puissante protection, j'aie la joie d'aborder un jour au port de l'éternité bienheureuse. Ainsi-soit-il. — *Ave Maria.*





Quinzième méditation.

EFFICACITÉ DU RECOURS A MARIE.

Ad te clamamus, exules filii Hevæ.
Du sein de cet exil, les cris des
enfants d'Ève montent vers vous.

I

Le cri d'un enfant de Marie.

Nous arrivons à la deuxième partie du *Salve Regina*. La première a été consacrée à la louange et à la gloire de la Reine du ciel ; dans la deuxième, nous implorons sa protection. C'est la méthode que Jésus lui-même nous a tracée dans la divine prière qu'il nous a apprise. En effet, dans le *Pater*, conformément à la fin essentielle de toute créature, qui est la gloire de Dieu, nous demandons avant tout à Notre Père qui est aux cieux, la glorification de son nom, le triomphe de son règne, et la soumission de toutes les volontés libres à son adorable volonté. Ce n'est qu'après les intérêts de Dieu que nous nous occupons des nôtres, pour

*

implorer de la divine Bonté les grâces qui nous sont nécessaires dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel. Il en est de même de l'*Ave Maria*. Dans cette prière, l'Église commence avec l'Ange par la louange de Marie, et elle termine par la supplication que le concile d'Éphèse adressa à la Mère de Dieu. Ainsi encore dans le *Salve Regina*, élevant les yeux vers le trône de Marie, et ravis de sa gloire, nous la saluons avec joie et avec amour Reine du ciel et Mère de miséricorde. Tandis qu'elle se révèle à nous dans une ineffable splendeur, comme notre vie, notre douceur, notre espérance, nous souvenant de nos misères et la voyant si puissante et si bonne, nous poussons un cri vers elle, le cri de la douleur et de la confiance. *Ad te clamamus. Vers vous montent nos cris.*

Vers vous, ad te ; c'est l'élan soudain de la confiance. La source de l'espérance s'est ouverte, et l'espérance jaillit ; elle jaillit forte et puissante jusqu'au trône de Marie. Ce n'est pas une simple prière que le cœur adresse à la divine Mère, c'est un saint assaut que la confiance et l'amour rendent irrésistible

L'âme a compris la place que Marie occupe dans le plan divin de notre Rédemption et des infinies miséricordes. Marie est grande, elle est Reine du ciel et de la terre ; mais sa bonté est un charme irrésistible ; et si elle est devenue grande, elle ne l'est devenue, dans les desseins de la Providence paternelle de Dieu, que pour être bonne envers les pauvres enfants des hommes, pour les arracher à leurs misères et à leur exil, et les attirer au ciel.

II

Puissance du recours à Dieu par Marie.

Vers vous montent nos cris. *Vers vous!* Méditons cette parole. Pourquoi nous adressons-nous à Marie, de préférence à tous les Anges et à tous les Saints, de préférence à toutes les créatures, et dans un certain sens, de préférence à Dieu?

A qui, de grâce, après Dieu, recourrions-nous, si nous ne recourions pas à Marie? Un père, une mère ont toute notre confiance. Mais Marie est-elle donc une étrangère pour nous? Ne nous est-elle pas unie dans un ordre bien supérieur, dans un ordre incomparablement plus intime, dans l'ordre des âmes, par les liens les plus chers et les plus divins? Marie n'est-elle pas notre Mère? son divin Fils n'est-il pas notre Père, en tant que Créateur? comme Rédempteur, n'est-il pas notre Sauveur? comme homme, n'est-il pas notre Frère? Si tant de liens nous unissent à votre Fils, ô Marie, à qui recourrions-nous dans les misères qui nous assiègent, si ce n'est à vous qui êtes sa Mère et notre Mère? Et où pourrions-nous mieux répandre nos cœurs que dans votre cœur maternel? Si nous ne vous avions pas pour nous réfugier dans vos bras et sur votre cœur de mère, lorsque nous avons attiré sur nous le courroux de notre Père céleste, que deviendrions-nous? Et vous, bonne Mère, si nous ne vous adressions pas nos cris

de détresse, que diriez-vous ? nous le savons bien ; vous nous diriez : Vous ne me connaissez donc pas ? Ne suis-je donc plus votre Mère ?

Oui, Marie, vous êtes notre Mère ; et n'est-ce pas à notre Mère, qu'il appartient de régler tous nos rapports avec notre Père qui est aux cieux ? Dieu savait bien que, dans une famille, il n'est pas de cœur qui donne plus de confiance aux enfants que le cœur d'une mère, toujours si habile à supplanter la justice, pour faire régner la miséricorde ; et c'est pour cela, ô Vierge bénie, qu'il vous a établie Mère de la grande famille chrétienne, ne vous donnant d'autre office à vous, grande Reine du Paradis, que d'être bonne et miséricordieuse pour les enfants des hommes. Oh ! que Dieu est bon ! qu'il est admirable dans les richesses de sa charité et dans les industries de son amour ! Comment peut-il y avoir des cœurs qui ne le bénissent pas mille et mille fois de nous avoir donné une Mère comme Marie, la Mère même de son Fils ?

Quand on va trouver une reine de la terre pour obtenir sa protection, on n'est pas certain de la manière dont on sera accueilli. Il n'en est pas ainsi de la glorieuse et toujours aimable Reine du Paradis. Elle reçoit avec un visage toujours radieux, avec un cœur toujours aimant, tous ceux qui vont à elle ; et si parfois elle fait entendre d'abord un reproche maternel au pécheur endurci, c'est pour lui faire sentir la grandeur de ses crimes et le disposer au pardon ; mais bientôt elle lui sourit, après l'avoir remis en grâce avec Dieu, et l'aime, comme une mère sait aimer un enfant qu'elle vient de sauver.

Aussi bien souvent on obtient, en s'adressant à Marie, ce qu'on n'obtiendrait pas en s'adressant directement à Dieu. « Il arrive, dit saint Anselme, « que le salut nous vienne plus promptement par « l'invocation du nom de Marie que par celle du « nom de Jésus ¹. » Est-ce donc que Marie est meilleure ou plus puissante que Jésus ? Non, mille fois non ; car Jésus est la puissance et la bonté infinie, et c'est de lui que Marie tient tout ce qu'elle est, et elle ne peut rien que par lui. Mais comme Jésus est notre juge en même temps que notre Sauveur, il peut se faire que nous n'ayons pas, en nous adressant à lui, la confiance requise pour que notre prière soit exaucée : tandis que, ne voyant en Marie que bonté et miséricorde, nous allons à elle avec une entière confiance. D'un autre côté, Jésus est bon fils, il aime sa Mère d'un amour incomparable ; il se plaît à l'honorer et à lui témoigner son amour, en lui communiquant, pour ainsi dire, sa toute-puissance, et en exauçant tous ses désirs. Aussi on lit dans les révélations de sainte Brigitte ², que cette Sainte entendit un jour Jésus dire à sa Mère : « Vous ne m'adressez « aucune demande, sans que je l'exauce ; et tous « ceux qui par vous me demanderont miséricorde « avec la volonté de se corriger, l'obtiendront. » D'ailleurs en constituant sur la croix Marie notre Mère, Jésus a opéré en elle ce que signifiaient ses paroles ; il a créé dans son cœur par rapport à nous tous les sentiments qu'une mère a pour son enfant ;

¹ De Ecclesia V, c. 6.

² T. I, c. 80.

et puisqu'il en avait le pouvoir, il lui a donné de faire pour nous tout ce que peut, je ne dis pas réaliser, mais désirer un cœur de mère le plus aimant et le plus miséricordieux. Et comment ne l'aurait-il pas fait, lui qui alors répandait tout son sang et mourait pour notre salut ?

Non seulement Marie fait des prodiges de grâce en faveur même des plus grands criminels, mais elle demande si peu pour accorder ses faveurs ! Combien de pécheurs lui ont dû leur conversion, pour avoir conservé l'habitude de réciter tous les jours un seul *Ave Maria*, ou pour avoir dit un seul *Memorare* ! Aux plus mauvais jours de la terreur, alors que le tribunal révolutionnaire envoyait à l'échafaud tant d'innocentes victimes, une femme, ou plutôt une furie suivait ordinairement de la prison à la guillotine les condamnés, vomissant contre eux les vociférations les plus sanguinaires et les plus atroces injures ; elle redoublait d'outrages quand les condamnés se distinguaient par leur esprit religieux. Un jour que la charrette fatale conduisait au supplice Mgr Raclot, cette malheureuse le suivit, proférant plus d'injures et de blasphèmes que jamais. Quand l'évêque fut arrivé à l'échafaud, il se tourna vers elle et lui dit avec calme et bonté : « Madame, priez pour moi. » A ces mots, cette femme s'arrête saisie de stupeur ; et frappée à la vue d'une paix si douce et d'une si sublime dignité : « Prier pour vous, moi ? » — « Oui, madame, je ne vous demande qu'un *Ave Maria* pour mon âme qui va paraître devant Dieu. » Ce fut comme un coup de foudre pour cette femme ; elle tombe à genoux au pied de l'échafaud, et, tandis

que la foule ne peut revenir de son étonnement, elle récite à haute voix l'*Ave Maria*. Elle se relève, sort de la foule, sans mot dire, et les yeux pleins de larmes. Après avoir passé trois jours à pleurer sa triste vie, elle se convertit et devint depuis, par la régularité de sa vie et par sa dévotion à la Reine du ciel, l'édification de toute la ville, après en avoir été le scandale.

Ainsi, quand tout semble désespéré, quand les ténèbres de la mort et de l'enfer semblent avoir tout envahi, une prière monte vers le trône de la Reine du ciel, et voilà que la divine aurore commence à poindre au sein de la plus noire nuit ; et celui qui était résolu à se laisser tomber dans l'abîme est sauvé. Saint Alphonse et d'autres auteurs dignes de foi ne citent-ils pas des cas où Marie a suspendu la sentence de damnation, pour rappeler à la vie et convertir des malheureux morts en péché mortel, mais qui avaient honoré cette miséricordieuse Vierge ? Les annales de l'Ordre de Saint-Dominique ne rapportent-elles pas que cette faveur fut obtenue à un frère portier de cet Ordre, parce qu'il avait continué, malgré la violation de son vœu de pauvreté, à réciter chaque jour le saint Rosaire ? Et ne soyons pas trop étonnés de ces prodiges de puissance et de bonté ; car, dit Origène, quand Marie demande une grâce, sa supplication est pour Jésus comme un commandement maternel. — « Rien ne résiste à votre puissance, dit à Marie saint Grégoire de Nicomédie, et rien ne peut arrêter votre clémence devant la multitude des péchés ; car le Créateur voit dans votre gloire sa propre gloire... et votre divin Fils sem-

« ble comme payer une dette contractée envers vous
« quand il exauce vos prières. » Concluons de là,
avec le savant Idiot, que notre bonheur et notre salut
sont entre les mains de Marie.

III

***Supériorité incomparable de l'intercession de Marie
sur celle des autres Bienheureux.***

Une question encore, mais qui sera trop facile à résoudre : Pourquoi notre prière s'adresse-t-elle à Marie plus souvent qu'aux autres Saints du ciel ? Pourquoi faisons-nous monter de préférence nos cris de détresse vers le trône de cette Auguste Vierge ? *Ad te clamamus*. La réponse est bien simple. Marie est la Reine des Saints ; elle est plus puissante, plus aimable et plus miséricordieuse que tout le ciel ; et puis, Jésus, comme nous venons de le voir, lui a des obligations ; elle est sa Mère, elle a été la plus dévouée des mères. Mais, me direz-vous, ne faudrait-il pas faire une petite exception pour le bon saint Joseph ? et s'il est incomparablement inférieur à Marie, parce qu'il n'a pas été le Père de Jésus, Jésus n'a-t-il pas donné le nom de père à ce Saint virginal, qui n'a fait que se sacrifier pour lui ? Je me garderai bien de réfuter ce raisonnement si glorieux pour saint Joseph, et de dire que ce Saint bien-aimé n'a pas fait contracter lui aussi des obligations à Jésus, et des obligations telles que ce Fils divin ne puisse rien

refuser à celui qu'il a aimé comme le plus tendre des pères. Eh ! croiriez-vous peut-être, que le bon Dieu ait voulu faire faire une mésalliance à la divine Mère de son Fils, en lui donnant pour époux le bon saint Joseph ? Mais si Joseph est digne de Marie, il n'est pas toutefois son égal, et ce grand Saint, le plus grand du paradis, selon Suarez, après sa divine Epouse, reconnaît et vénère la grandeur éminente et unique de la Mère de Dieu.

Sainte Brigitte, dans un ravissement, vit le ciel ouvert. Tous les saints environnaient le trône de Notre-Dame et disaient à leur Reine : « O Dame
« bénie, vous avez porté dans votre sein le Maître
« du monde, et vous êtes vous-même la Maîtresse de
« tout ce qui existe. Qu'y a-t-il que vous ne puissiez, puisque tout ce que vous voulez est fait aussitôt. »

Ajoutons un autre caractère de la puissance de Marie, qui explique mieux encore pourquoi les hommes s'adressent universellement à elle. Tandis que les Saints sont puissants auprès de Dieu, chacun dans un ordre particulier de grâces, toutes les grâces sont dans les attributions de la sainte Vierge, et son pouvoir bienfaisant est universel ; universel quant aux personnes, universel quant aux grâces à obtenir. Ainsi, saint Louis de Gonzague est patron de la jeunesse, Marie est la patronne de l'enfant comme du vieillard ; tel Saint est invoqué pour telle faveur en particulier ; toutes les faveurs et tous les bienfaits, tous les prodiges de bonté sont du ressort de Marie. Elle est le refuge et l'espérance assurée de tous les infortunés, de tous les pécheurs et de tous les

désespérés; tous ceux qui la connaissent vont à elle comme à une Mère; et elle traite avec eux, toute grande qu'elle est, comme la plus tendre et la plus condescendante des mères. Mais que dire de sa familiarité maternelle envers plusieurs de ses enfants les plus chéris! Quel touchant spectacle offrit la douce Vierge, quand descendant du ciel elle vint se mettre comme une mère auprès du jeune saint Édouard d'Angleterre pour l'aider à raccommoder son cilice! quand elle vint la nuit près du bienheureux Joseph Herman, son fils bien-aimé, qu'on avait saigné la veille, pour remettre de ses mains maternelles la bande déplacée, et arrêter le sang qui coulait en abondance!

Terminons par un exemple récent et très connu en France, de la tendresse de Marie envers un jeune élève de la Compagnie de Jésus. Cet enfant était polonais et demeurait seul avec son père dans une ville étrangère, où il faisait ses études. Sa mère était déportée en Sibérie et l'on était sans nouvelles sur elle; on ne savait même pas si ce cruel exil ne lui avait pas donné la mort. Le pauvre enfant ne l'avait jamais connue et il l'aimait tendrement, d'autant plus tendrement qu'il la savait malheureuse. Deux mois avant sa première communion, sur cette parole de son confesseur: « Que Marie ne refuse jamais ce qu'on lui demande avec confiance, » il se mit à espérer, contre toute espérance, que la sainte Vierge pourrait bien appeler de la Sibérie et lui rendre sa mère pour sa première communion. Avec cette confiance qui n'hésite pas et qui fait violence au ciel, il se mit à prier tous les jours la sainte

Vierge. Le matin même de la veille de sa première communion, il attendait avec assurance l'arrivée de sa mère. L'œil toujours attentif aux démarches du Frère portier, il s'attendait à se voir appeler au parloir. Le soir arriva ; le père vint au parloir pour la petite cérémonie du pardon : mais, hélas ! il était seul ; en embrassant son cher enfant, le comte polonais lui recommanda de bien prier pour sa mère ; c'était trop émouvant : tous deux pleuraient dans les bras l'un de l'autre, le jour si beau, si touchant pour un enfant, pour un père, pour une mère, allait donc être obscurci par un bien triste nuage. L'enfant, jusque-là joyeux d'espérance, devint triste, sans cependant perdre toute sa confiance dans la Reine du ciel. Neuf heures sonnèrent, notre petit ange passa avec sa division près du parloir pour se rendre au dortoir, il y jeta un regard désolé, le parloir était vide. Dès lors, plus d'espérance. Prosterné près de son lit qu'il arrose de ses larmes, l'enfant se plaint à la sainte Vierge avec des accents déchirants. Tous les élèves étaient couchés ; lui reste ; il prie, il pleure. Tout à coup la porte du dortoir s'ouvre, un Père se dirige vers l'alcôve du premier communiant : « Mon enfant, lui dit-il, quelqu'un vous demande au parloir. » L'enfant éperdu se jette dans l'escalier. Une pauvre femme n'ayant plus que ses haillons de Sibérie l'attendait au parloir. Au moment où la porte s'ouvre, l'inconnue ouvre les bras. L'élève était en présence de sa mère. Dites, après cela, si nous n'avons pas raison de faire monter nos cris vers Marie.

PRIÈRE.

O Marie, arche divine du salut, quel beau présent Jésus m'a fait avant de mourir, quand il m'a dit dans la personne de saint Jean : *Voici votre mère !* C'est le dernier don que m'a fait son Cœur brisé par la souffrance, et la dernière bénédiction qu'il a prononcée sur moi, avant de me donner sa vie. Ah ! remerciez mille fois pour moi ce divin Cœur, qui vous donna à moi, à moi pauvre pécheur, afin que vous me sauviez. Et vous, tendre Mère, conservez-moi toujours dans votre amour. Tant que je vous aimerai, je n'aurai pas à craindre de me perdre ; et je me sens plein de confiance : car si je ne vous aime point comme je devrais vous aimer, je sens au moins que je vous aime. Oui, vous me sauverez, vous qui êtes la Mère de miséricorde et le refuge des pécheurs ; et pendant toute l'éternité je vous aimerai comme ma libératrice et ma Mère. Ainsi soit-il. *Ave Maria.*





Seizième méditation.

QUALITÉS REQUISES DANS NOS PRIÈRES A MARIE.

Ad te clamamus.

Nos cris montent vers vous

I

Celui qui prie la Reine du ciel se sauvera.

Une âme privilégiée a-t-elle reçu de la Sainte Vierge l'assurance de son salut, nous lui envions saintement son bonheur, et nous disons : Ah ! si je savais que je serai sauvé, il me semble que, dès ce moment, je ferais bien peu de cas de toutes les peines de la vie, et que tous les sacrifices me deviendraient légers. Eh bien, vous répond l'auteur de l'Imitation, ce que vous feriez, si vous saviez que vous serez sauvé, faites-le ; vivez en saint, et vous serez certainement sauvé. Mais voici encore une autre réponse. Il est en votre pouvoir d'être certainement sauvé, et vous pouvez avoir dès cette vie, sans révélation, un signe assuré que vous irez au ciel. Ce signe dépend de vous : c'est que

vous ayez une dévotion filiale pour la Sainte Vierge, et que vous conserviez cette dévotion jusqu'à la mort.

Cette certitude si consolante ne sort-elle pas de notre méditation d'hier? Du côté de Marie, rien ne fera défaut; car elle peut et elle veut vous sauver. Mais, pas plus que Dieu, elle ne vous sauvera sans vous; elle exige votre coopération, elle veut que vous alliez à elle avec une vraie dévotion; et que, par la prière, vous la conjuriez de vous sauver. A ce prix, elle vous obtiendra de son Fils les grâces nécessaires et efficaces qui vous sauveront. Est-ce trop vous demander? A cette condition, elle sera pour vous, comme pour des millions d'autres, la porte du ciel : *car un serviteur de Marie ne périra pas.*

Il suit de là qu'il est important de bien prier la Sainte Vierge, puisque des prières que nous lui adresserons dépendra peut-être notre éternité.

Qu'il n'y ait aucune prière digne de ce nom, qui ne soit exaucée, c'est une vérité qui ressort des paroles infaillibles de Jésus-Christ : *Demandez et vous recevrez.* Il serait injurieux à la bonté de Marie de penser qu'il n'en est pas de même des prières adressées, par son entremise, à la Majesté divine.

II

La prière, pour être efficace, doit être le cri du pauvre.

Le Psalmiste nous avait déjà appris l'efficacité certaine de la prière, en nous invitant à prier :

*Approchez-vous de Dieu, et soyez éclairés par sa lumière, et la confusion ne couvrira pas votre visage. Accedite ad eum, et illuminamini, et facies vestrae non confundentur*¹. Mais voyez dans le verset qui suit immédiatement quels sont ceux qui seront exaucés et n'auront pas la face couverte de confusion : ce sont les pauvres, dont les cris s'élèvent vers le ciel : *Ce pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé, et il l'a sauvé de toutes les tribulations*². Le même Psalmiste dit ailleurs : *Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres : Desiderium pauperum exaudivit Dominus*³.

Le cri du pauvre, voilà donc les deux mots qui assurent l'infaillible efficacité de la prière, de celle que nous adressons à Marie, comme de celle que nous adressons à Dieu. La Reine du ciel, la grande aumônière du paradis, riche, comme elle l'est, des richesses inépuisables de son divin Fils, ne désire rien tant que de les répandre sur les pauvres. Mais il faut que nous allions à elle convaincus et affligés de notre pauvreté et de notre misère. Et voilà pourquoi après avoir exalté dans le *Salve Regina* la gloire, les richesses, la puissance, la bonté et la miséricorde de Marie, nous faisons monter nos cris jusqu'à elle. Notre prière doit être un cri. Un cri est une prière, mais une prière qui jaillit du cœur, ardente et puissante ; mais ce cri doit être celui du pauvre. C'est celui qui retentit dans tout le reste de la prière que nous méditons.

¹ Ps. XXXIII, 6.

² Ps. XXXII, 7.

³ Ps. X, 17.

Comment prie le pauvre, que Dieu et la bonne Vierge exaucent toujours? 1° Il prie avec le sentiment profond de sa misère; il est humble; 2° Il prie, en espérant fermement que la riche et généreuse Reine du ciel lui obtiendra de Dieu ce qu'il demande; il est confiant; 3° Il souhaite ardemment d'être exaucé; sa prière est un cri du cœur. De là les trois qualités essentielles de la prière: humilité, confiance, désir.

III

L'humilité, première condition de la prière efficace.

La prière doit être humble. C'est du cœur d'un pauvre qu'elle doit partir, c'est-à-dire, d'un cœur qui ne se dissimule pas, mais qui reconnaît son indigence et sa misère. C'est ce que Jésus nous a si bien montré dans la parabole du Pharisien et du Publicain¹. Le premier debout dans le temple avec l'attitude d'un homme content et fier de lui-même ne demande rien; car il se croit parfait dans toutes les vertus; il se contente de rendre grâces à Dieu et encore plus à lui-même, et de se féliciter d'être meilleur que les autres, et en particulier, que ce misérable Publicain, qui était derrière lui. Le Publicain, au contraire, se tenait dans le bas du temple, osant à peine lever les yeux, tant il se sentait con-

¹ Luc. XVIII, 20, sq.

fondue et anéanti, à la pensée de ses péchés et de sa misère ; et, se frappant la poitrine, il disait : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi pauvre pécheur.* Or, quelle fut l'issue des deux prières ? Le Pharisien, qui croyait n'avoir besoin de rien, s'en alla tel qu'il était venu. Le Publicain, au contraire, quand il sortit du temple, n'était plus un pécheur. Dieu lui avait pardonné, parce qu'il s'était humilié ; et d'un coupable il avait fait un juste. La prière du Pharisien avait été la prière du riche, et celle du Publicain la prière du pauvre.

Le pauvre qui prie est humble vis-à-vis de lui-même, et il est respectueux vis-à-vis de Dieu. Humilité et respect, voilà les fondements essentiels de la prière du pauvre, c'est-à-dire de toute vraie et bonne prière. On y pense trop peu, et trop souvent on n'y attache guère d'importance. On s'engage directement dans la récitation des prières, sans disposer son âme à l'entretien avec Dieu, sans se pénétrer de son néant et de sa misère, sans s'anéantir devant le Dieu infini, à qui l'on va parler.

Ainsi, on tente Dieu, on ne le respecte pas et on ne le touche pas. « *Avant la prière* dit le Saint-Esprit, *préparez votre âme, et ne soyez pas comme quelqu'un qui tente Dieu* ¹. »

N'est-ce pas, en effet, tenter Dieu, que de prétendre être exaucé de lui, quand on ne s'humilie pas devant lui ? Le point capital est donc, avant tout, de nous humilier profondément nous-mêmes, et de respecter profondément Dieu. Il n'est pas dans

¹ Eccli. XVIII, 25.

l'Écriture sainte, ouvrage de Dieu même, et dans la Liturgie catholique, ouvrage de l'Église, une seule prière qui ne s'appuie sur cette humilité et sur ce respect.

La prière, que nous adressons à Marie, doit reposer sur le même fondement. Aussi, le *Salve Regina* est-il autre chose qu'une puissante et brûlante prière, où nous nous inclinons profondément devant la grandeur de la Reine du ciel, et où nous découvrons à la Mère de miséricorde toute l'étendue de notre misère ? Et l'*Ave Maria* n'est-il pas l'expression la plus parfaite des mêmes sentiments ?

Mais la Bienheureuse Vierge elle-même a été en ce point notre modèle, elle si riche en grâces et si sainte : *Dieu a daigné*, dit-elle à sainte Élisabeth, *abaisser les yeux sur la bassesse de sa servante, Respexit humilitatem ancillæ suæ*. Elle n'ignorait pas cependant que l'Ange l'avait appelée *pleine de grâce* ; mais dans l'admirable lumière qui inondait son âme immaculée, elle voyait, elle reconnaissait, que d'elle-même, elle était néant et que tout bien en elle venait de Dieu et appartenait à Dieu.

IV

La confiance, deuxième condition de la prière efficace.

La prière doit être confiante. Un pauvre n'aborderait pas un riche, s'il était certain de ne rien obte-

nir. Quand il va à lui, il ne sait pas s'il lui fera l'aumône ; mais il espère, et c'est assez. Nous, au contraire, nous sommes assurés par la promesse infailible de Jésus-Christ, que Dieu nous exaucera ; nous savons même que, pour tenir sa parole, Dieu exige que nous croyions sans hésiter à l'efficacité de notre prière : « *Si quelqu'un de vous, dit saint Jacques, a besoin de sagesse, qu'il en fasse la demande à Dieu, qui donne largement à tous... et elle lui sera donnée. Mais qu'il demande avec foi, sans hésiter ; car celui qui hésite est comme le flot de la mer, qui est porté çà et là au gré des vents. Que l'homme qui hésite ainsi ne s'imagine donc pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur* ¹.

La confiance inébranlable est toute puissante sur le cœur de Dieu, parce qu'elle est un hommage rendu à celle de ses perfections, dont il a le plus fait éclater la gloire, à sa bonté. Aussi l'efficacité de la prière est proportionnée au degré de notre confiance. La confiance peut être comparée à la corde d'un arc ; si la corde est lâche, la flèche s'arrêtera en chemin ; si elle est fortement tendue, la flèche atteindra vigoureusement le but. C'est la confiance qui force Dieu d'accomplir sa promesse. *Demandez et vous recevrez.*

N'oublions pas toutefois que nous ne faisons jamais aucune prière sans fruit, quelque petite qu'elle soit. N'oublions pas non plus que si Dieu, si la Sainte Vierge ne nous accordent pas les grâces temporelles que nous demandons, c'est parce qu'ils

¹ Ep. Jac. 1, 5.

savent que ces faveurs seraient préjudiciables à la gloire divine, et par conséquent à notre vrai bien. Dieu substitue alors aux choses que nous désirions des grâces bien plus précieuses, qui souvent ne nous seront connues qu'après la mort.

Nous devons donc animer nos prières par la confiance. Rien ne plaît tant à Marie que l'assurance avec laquelle nous implorons ses faveurs ; et l'on pourrait dire que de toutes les merveilles opérées à Lourdes par la Vierge immaculée, il n'en est pas une qui ne soit emportée par cette ferme confiance.

On ne pourrait assez dire combien la confiance plaît à Dieu et à Marie, surtout quand à la fermeté elle allie la simplicité de l'enfant, simplicité si puissante sur Notre Seigneur. Oh ! combien il a connu cette candeur charmante, ce prédicateur ¹, vrai homme de Dieu, quand il disait en parlant de Jésus dans sa crèche. « O âmes dévotes, adressons-nous à « Jésus. Il est vrai que nous l'avons beaucoup offensé ; « mais il est petit enfant, il s'apaise pour peu de « chose. L'Ange a dit qu'il est né, pour être notre « Sauveur, et non pour être notre juge ; il a les « mains trop petites, il ne pourrait tenir la foudre « pour punir nos démérites ; et quand il la pourrait « tenir, il ne pourrait s'en servir, il a les mains enve- « loppées dans les langes ; et quand il pourrait s'en « servir, sa Mère est trop près de lui, il craindrait « de l'effrayer. Voyez comme il sourit divinement « sur son sein virginal ; comme il tend ses petits « bras par désir de nous embrasser. Qui voudrait

¹ P. Lejeune.

« refuser un si divin embrassement ? Si ses petits
« pieds n'étaient pas trop faibles, il s'échapperait du
« giron de sa Mère, pour venir nous donner le baiser
« de paix. *Allons donc*, comme dit l'Écriture, *allons*
« *avec confiance au trône de la grâce.* » Voilà bien
le vrai tableau de Jésus dans les bras de Marie.

V

***L'ardent désir, troisième condition de la prière
efficace.***

La prière doit être animée par un ardent désir ; elle doit être un cri du cœur. Aussi, dans le *Salve Regina*, nous ne disons pas à la Sainte Vierge : « Nous vous prions, » mais : « *Nos cris montent vers vous.* » Notre prière est un cri de détresse parmi les angoisses qui nous accablent, et au milieu surtout des dangers de damnation éternelle, qui nous environnent de toute part. Si au cri d'effroi poussé par son enfant, une mère accourt éperdue ; que ne doit pas ressentir notre Mère du ciel, quand les cris de ses enfants de la terre viennent frapper ses oreilles et son cœur ?

Le cri, c'est l'expression la plus vive d'un appel au secours, ou d'un ardent et irrésistible désir ; c'est l'expression la plus puissante de la prière. Aussi le Saint-Esprit parle-t-il souvent de cette prière, qu'il

¹ Hebr., IV, 16.

se plaît à exaucer. — *Le pauvre, dit-il, a poussé un cri, et le Seigneur l'a exaucé. Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum*¹. — *S'il crie vers moi, je l'exaucerai, parce que je suis miséricordieux. Si clamaverit ad me, exaudiam eum, quia misericors sum*². — *Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur. De profundis clamavi ad te, Domine*³. — *Dans la tribulation, j'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé. Ad Dominum cum tribularer clamavi : et exaudivit me*⁴.

Une parole peut arriver à nos oreilles, sans exciter beaucoup notre attention; mais un cri nous saisit et nous pénètre. Le cri de la prière est l'expression du plus ardent désir et se confond avec lui. Or, un ardent désir arrive toujours au cœur de Dieu, comme le dit saint Augustin : « *Desiderium in auribus Dei vehemens clamor. Un grand désir pénètre comme un cri véhément dans les oreilles de Dieu.* »

Citons un exemple de prière, vrai cri du cœur.

Le 4 décembre 1733, naquit à Metz, dans la maison d'un pauvre artisan, un enfant qui reçut au baptême le nom de Nicolas. Dès ses plus tendres années, il montra de si rares dispositions pour la vertu, qu'on ne pouvait s'empêcher de penser que Dieu avait des vues particulières sur lui. Son père résolut donc de le faire étudier, et le confia d'abord aux soins d'un curé des environs. Au bout d'une année, le jeune

¹ Ps. XXXIII, 7.

² Ps. CXXIX, 1.

³ Exod. XII, 27.

⁴ Ps. CXIX, 2.

Nicolas entra en sixième au collège des Jésuites. Mais bientôt on s'aperçut que les talents n'étaient pas chez lui aussi précoces que la vertu. Malgré son application soutenue, il fut constamment le dernier de sa classe ; si bien qu'à la fin de l'année scolaire, son professeur, le voyant dépourvu de toute aptitude pour les lettres, conseilla à son père de le garder chez lui, et de lui faire apprendre un métier.

Il en coûtait au père de renoncer à ses plus chères espérances. Il se persuadait qu'avec de la persévérance on vient à bout de tout. Il envoya donc son fils travailler encore, pendant toutes ses vacances, chez son premier maître ; et il obtint, à la rentrée, qu'on le reçût encore à l'essai, au moins pour un trimestre, dans cette même classe de sixième qu'il venait de parcourir. Vains efforts ! le trimestre touchait à son terme, et les progrès se faisaient toujours attendre. Le pauvre enfant allait être forcé de s'éloigner du collège, et de renoncer à ce qu'il avait jusqu'alors regardé comme sa vocation.

Heureusement il avait une mère chrétienne, pleine de foi et disposée à ne pas croire tout perdu quand les moyens humains font défaut. Le matin même du jour où le jeune Nicolas devait faire une dernière composition, épreuve décisive, et après laquelle il n'y avait rien plus à espérer, cette pieuse mère conduisit son fils à l'église des Célestins, devant un autel de Marie, cher à la dévotion populaire, et auprès duquel bien des fois elle avait trouvé aide et consolation. Leur prière fut bien fervente ce jour-là, et Celle qu'on n'invoque jamais en vain

exauça leurs vœux. L'enfant se relève plein de confiance, se rend au collège, fait sa composition, et cette fois, contre toute prévision, est premier d'emblée. Depuis ce jour, la croix, dont on décorait la poitrine des vainqueurs, ne le quitta plus ; elle le suivit depuis la sixième jusqu'à la rhétorique.

Cette protection visible de Marie, ce secours venu en temps si opportun, l'affermirent singulièrement dans sa vocation, et il jeta dès lors les fondements de la plus solide piété.

Cet enfant si inepte, se traînant péniblement à la queue de sa classe, est devenu, dans la Compagnie de Jésus, le père Beauregard, dont il suffit de prononcer le nom pour rappeler un des plus célèbres orateurs du dix-huitième siècle ¹.

Quand il s'agit de faveurs temporelles, de guérisons à obtenir, de revers de fortune à prévenir, on trouve des désirs ardents et des cris du cœur. Mais il n'en est pas souvent ainsi, quand il est question de grâces spirituelles bien autrement précieuses cependant, et d'où dépend parfois une éternité. Telle mère poussera des cris de douleur, en priant pour son enfant en danger de mort ; nous ne condamnons pas son amour maternel ; mais si cet enfant tombe en péché mortel et se trouve en état de révolte contre Dieu et de damnation, elle ne dira peut-être pas un mot à Dieu ; peut-être même exposera-t-elle sciemment son enfant au danger de pécher et de se corrompre par de mauvaises lectures, par la fréquentation des théâtres, etc... Un jeune homme

¹ Guirl. de Marie.

priera avec un ardent désir, pour réussir dans un examen ; et le malheureux priera à peine la Sainte Vierge, pour être délivré de criminelles habitudes qui vont le plonger dans un enfer éternel. Après cela, est-il étonnant que l'enfant malade meure, et que le jeune homme énervé par ses vices échoue ? Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : *Cherchez avant tout le royaume des cieux, le reste vous sera donné par surcroît.* »

VI

Des longues prières.

Mais parmi les personnes mêmes qui prient pour les intérêts de leur âme, combien peu font de leur prière un cri adressé à Dieu ! On prie, c'est-à-dire, on récite des prières, mais sans respect, sans désir, et sans cœur. On y passe beaucoup de temps, et quel en est le résultat ? On se fatigue, on se dégoûte ; on se laisse aller à toute espèce de divagations, à l'irrévérence, et l'on est bien loin de s'entretenir avec Dieu. C'est de ces prières longues et routinières que Jésus disait : « *Quand vous priez, ne parlez pas beaucoup. Orantes autem nolite multum loqui* ¹. » Et parlant des Pharisiens qui se croyaient tout permis contre la charité, parce qu'ils récitaient de longues prières il dit que faisant de longues prières,

¹ Matt. VI, 7.

ils s'autorisaient à dévorer les maisons des veuves, et que pour de longues prières de ce genre, ils auraient un jugement plus long aussi que les autres : *Qui devorant domos viduarum sub obtentu prolizæ orationis : sic accipient prolizius judicium*¹. D'où nous voyons que Jésus condamne deux classes de personnes : celles qui, parce qu'elles ont récité de longues formules de prières, ou passé de longues heures à l'église, mettent en cela toute leur sainteté, et se croient permis ensuite, de médire, de calomnier, de maltraiter, de tourmenter les autres ; il condamne aussi celles qui récitent beaucoup de prières, mais sans attention, sans respect, sans cœur, et par conséquent, sans s'entretenir avec Dieu, c'est-à-dire, sans prier véritablement. Il ne s'ensuit pas que Jésus condamne ceux qui, remplissant leurs devoirs d'état, prient longtemps et souvent ; car Dieu dit dans l'Écriture : *Ne soyez point empêché de prier toujours, non impediari orare semper*². D'un autre côté, saint Paul dit aux Thessaloniens : *priez sans relâche, sine intermissione orate*³, c'est-à-dire, priez effectivement, ou bien, faites de votre travail une prière en travaillant en présence de Dieu et dans l'intention de glorifier Dieu. Enfin Notre-Seigneur lui-même ne nous a-t-il pas insinué la nécessité de cette prière persévérante, quand il a dit, d'un côté : *Sans moi, vous ne pouvez rien, sine me nihil potestis*

¹ Marc. XII, 40.

² Eccl. XVIII, 22.

³ I Thess. V, 17.

*facere*¹; et de l'autre : *Il faut toujours prier, et ne pas cesser de prier. Oportet semper orare et non deficere*²?

La prière est comme une flèche qui doit arriver au ciel. Mettez une flèche aux mains d'un homme énervé et indolent, elle ira tomber à quelques pas; mais qu'elle soit lancée par un habile et vigoureux archer, elle volera droit au but. Un chapelet récité avec indolence et pour la forme laissera le cœur froid, mais dit avec un cœur aimant et respectueux, il excitera des flammes d'amour et ravira le Cœur de Marie par d'affectueuses louanges et d'ardentes supplications.

Voici un admirable exemple de prière ardente et confiante, que Notre-Dame de Lourdes a couronnée par une guérison éclatante :

« Emma Kinds, née à Pitthem et demeurant au couvent de *Spermalie* à Bruges, fut atteinte, au mois de mai de l'an 1882, d'un mal d'yeux très violent qui fit des progrès effrayants et la menaça d'une cécité complète. Les médecins déclarèrent n'avoir guère d'espérance de la guérir. Depuis huit jours elle ne voyait plus rien; ses yeux éteints et immobiles semblaient à jamais privés de la vue et de la sensibilité. C'était l'heure des ressources surnaturelles de la grâce.

Lundi, 26 juin, après s'être recommandée plusieurs jours de suite à Notre-Dame de Lourdes, la malade se rendit au sanctuaire d'Oostacker. Elle était accom-

¹ Is. XV, 5.

² Luc. XVIII, 1.

pagnée de sa sœur, de son frère et d'une dame charitable. Jamais on ne vit une confiance plus grande que celle qui animait Emma. La veille de son pèlerinage, comme sa sœur et son frère se lamentaient sur son malheureux sort, elle fut la première à les consoler : « Ne pleurez pas, leur disait-elle, *demain je serai guérie.* »

Soutenue par cette foi vive, Emma partit de Bruges à 8 heures. En voyage, elle souffrit beaucoup d'une plaie qu'on lui avait ouverte sur le dos pour dégager ses yeux; un moment, ses douleurs devinrent si violentes qu'elle s'affaissa sur elle-même et perdit quelques instants connaissance. Arrivés à Gand, nos quatre pèlerins se rendirent à pied jusqu'à la Grotte d'Oostacker. Le trajet fut bien pénible pour la malade, mais la confiance lui rendait tout facile.

Ils trouvèrent, à leur arrivée, une foule nombreuse agenouillée devant la statue miraculeuse. C'étaient des congréganistes de Bruges même et les orphelines d'un Institut d'Anvers. Conduite par sa sœur, notre aveugle prend place parmi la foule et présente sa supplique à Marie Immaculée. Deux yeux en cire sont déposés aux pieds de la Vierge, et l'on tient en réserve un bouquet de fleurs en cas de guérison. — Après avoir fait deux fois en priant le tour de la Grotte, la malade sentit que le moment de la grâce était venu. Un tremblement soudain agita ses membres : « *Conduisez-moi à la fontaine.* dit-elle, *je me laverai et je serai guérie.* » Elle est conduite à la fontaine et là s'accomplit en un instant ce que tous les soins de l'art n'avaient pu effectuer pendant deux mois.

Au premier bain, la malade s'aperçoit que ses yeux reprennent leur sensibilité, et la clarté du jour lui fait l'effet du crépuscule. Le second bain complète la guérison, et d'une voix haute, elle s'écrie transportée de joie et de reconnaissance : « Ah ! je vois ! oui, je vois la statue de Marie ! je vous vois tous !... Oh ! priez pour moi, remercions ensemble Dieu et la Sainte Vierge. » La foule était stupéfaite. Cette personne qu'elle avait vue venir à la grotte menée par la main, allait et venait librement et sans guide ; ses deux yeux étaient sains, clairs, limpides ; chacun pouvait le constater. La curiosité satisfaite, les pèlerins entonnèrent un *Magnificat*, en actions de grâces.

Le soir Emma Kinds rentrait tout heureuse à Bruges ; sa vue ne laissait rien à désirer. La Sainte Vierge lui enleva même toute trace d'infirmité ; car cette plaie du dos qui l'avait fait tant souffrir durant le trajet du matin, avait totalement disparu à son arrivée à la maison ; seule une petite tache en indiquait encore la place ¹.

PRIÈRE.

O Marie, ô Vase insigne de la dévotion, ne permettez pas que je prie sans respect, sans désir et sans amour. Faites pénétrer jusqu'au fond de mon âme, dans la prière, un grand respect pour la Majesté

¹ Guirl. de Marie.

divine, et un sentiment intime de ma misère. Allumez dans mon cœur un ardent désir des biens de l'âme, les seuls solides et durables. Puisque c'est l'office des mères d'apprendre les prières à leurs enfants, vous qui êtes ma Mère, apprenez-moi à prier, afin que par la prière, qui est la clef du ciel, je persévère dans la grâce jusqu'à la mort. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*





Dix-septième jour.

LA TERRE EST UN LIEU D'EXIL.

Ad te clamamus, exules.

Pauvres exilés, nous faisons monter
nos cris vers vous.

I

*Nous sommes insensibles aux maux et aux espérances
de notre exil.*

Quand un infortuné appelle à son secours, il fait valoir ses titres à la compassion ; et comme il sent vivement son malheur, il sait trouver les expressions les plus propres à émouvoir. C'est ainsi que, pauvres exilés ici-bas, nous faisons valoir auprès de notre Mère qui règne au ciel, nos titres à sa pitié maternelle. *Pauvres exilés, nous faisons monter nos cris vers vous.* Si un exilé, jeté depuis longtemps sur une île abandonnée, voyait de loin approcher un navire, avec quel empressement ne courrait-il pas au rivage ? Et lorsque le vaisseau serait à portée, avec quels cris, avec quels accents déchirants, n'im-

plorerait-il pas le secours des passagers ? Quel cœur serait assez dur, pour passer sans pitié, et rester sourd aux cris d'une pareille infortune ? Qui pourrait abandonner seul, sur une terre déserte, un malheureux arraché par la tempête à sa patrie, à ses amis, à ses proches, à ses frères, à son père et à sa pauvre mère ?

Cet infortuné, c'est nous ; son exil est le nôtre, et nous sommes plus malheureux que lui. Mais que nous sommes loin d'apprécier toute l'étendue de notre malheur ! Nés sur la terre même de l'exil, n'ayant jamais connu les douceurs de la patrie et de la famille, l'amour d'un père et la tendresse d'une mère, nous ne connaissons que ce monde, où nous sommes exilés. Le ciel, notre patrie, nous est inconnu ; notre Mère est la Reine du ciel, et jamais nous n'avons vu son regard aimant s'abaisser sur nous. On dirait que nous ignorons ce que nous sommes, notre divine origine et nos nobles destinées. O homme, tu ne vois en toi qu'un enfant des hommes, dont la patrie est la terre. Non, tu n'es pas ce que tu penses. Lève les yeux au ciel ; vois ce trône éternel brillant d'une gloire infinie. C'est le trône de Celui que les Anges adorent en tremblant ; ces Anges sont tes frères, et Celui qu'ils adorent est ton Père ; car en te créant à son image, et en faisant passer en toi le souffle de sa vie divine, il t'a dit : *Tu es mon fils*, et il t'a ordonné de répondre : *Mon Père*. La terre n'est pour toi qu'un lieu d'attente ; bientôt, et pour toujours, tu iras à ton Père, et ta patrie sera le royaume des cieux. Une Mère, la Reine du paradis est là ; elle t'attend avec des frères

innombrables, qui viendront te recevoir à l'entrée du séjour céleste, pour te faire partager éternellement leur gloire et leur bonheur.

Ces choses si belles et si consolantes, nous les savons, mais nous ne les sentons pas ; elles nous impressionnent peu, parce qu'elles ne tombent pas sous nos sens ; et ce qu'il y a de plus navrant pour le Cœur de Marie notre Mère, c'est que, tout en lui demandant d'avoir pitié de notre exil, nous ne connaissons pas le malheur de cet exil ; et par notre aveuglement et notre abaissement, nous finissons par nous y faire, et peut-être par l'aimer. Mais si nous ne sentons pas le malheur d'être éloignés de la patrie, Marie le sent pour nous, elle qui dans les cieux contemple l'auguste Trinité et jouit des embrassements éternels de son divin Fils. Comme nous, et plus que nous, elle goûta longtemps les amertumes de l'exil. Pendant soixante-trois, selon d'autres pendant soixante-douze ans, elle en but le calice jusqu'à la lie. Pendant cette longue vie, elle a vu les dangers qui nous environnent ; Mère de douleur, elle a vu le torrent des iniquités du monde se jeter sur son Fils et sur elle. Après avoir reçu le dernier soupir de son virginal Époux, elle a vu de ses yeux la mort sanglante et barbare de son bien-aimé Fils unique. Seule, sans époux et sans fils, elle est restée dans l'exil, pour ne plus fouler qu'une terre arrosée du sang de son Jésus ; pour y voir ce sang trop précieux souvent répandu en vain ; pour y voir en proie aux persécutions, aux martyres, les disciples de son Fils, devenus ses enfants et immolés sur de nouveaux calvaires. Quelle douleur pour

elle de voir son peuple, le peuple de Dieu, aveuglé, ingrat, courir à sa perte, maudit par l'effusion d'un sang qui devait le sauver ; de voir des multitudes d'âmes, dans la suite des siècles, résister aux lumières et à l'amour de Dieu, et se précipiter dans les feux éternels de l'enfer ! Ah ! comme elle sent notre aveuglement et notre misère, quand nous lui disons que nous sommes de pauvres exilés ! nous le disons et nous sommes si loin de sentir la portée de cette parole. Au lieu de nous attrister de notre exil, nous ne craignons peut-être rien tant que de devoir le quitter. Au lieu d'en redouter les dangers nous les cherchons, nous les aimons, et pour des bagatelles d'un moment, nous sacrifions une éternité. Le ciel avec sa gloire et sa félicité sans bornes nous touche peu, et nous le mettons au-dessous des sacrifices temporels que nous devrions faire pour le conquérir. Nous languissons dans une effrayante indolence par rapport à ce qui seul est capital : le salut éternel de notre âme. Impressionnés seulement par le présent, nous courons avec une fébrile ardeur après les pauvres biens de la vie, pour tout perdre, avec un épouvantable saisissement et dans un horrible réveil, quand viendra la catastrophe finale de la mort.

Voilà les ravages qu'a opérés en nous la chute originelle, et qu'aggravent sans cesse nos illusions et nos péchés. Contemplons le saisissant tableau que trace saint Bernard de nos errements, dans ses sermons sur le *Salve Regina*.

II

*Nous nous laissons séduire par les illusions de notre
exil.*

« L'homme, dans le plan du Créateur, était des-
« tiné, s'il n'avait pas péché, à être toujours devant
« la face du Créateur par la présence contemplative;
« à connaître la substance de la vérité, à l'aimer en
« la connaissant, à la conserver en l'aimant, à en
« jouir en la conservant. Il était destiné, restant tou-
« jours attaché à Celui qui est immortel, à posséder
« lui aussi une vie qui ne devait pas finir. Il est évi-
« dent par là que le vrai et suprême bien de l'homme
« est dans la pleine et parfaite connaissance de son
« Créateur. Mais assiégé par l'astuce du serpent
« infernal, déçu par les charmes faux et trompeurs
« de ce qui n'était que vanité, c'est-à-dire, de la
« créature visible, il a abandonné la source de la
« vérité et il a incliné vers les beautés créées les
« affections de son cœur. Dès ce moment, frappé de
« la cécité de l'ignorance, il a été chassé du paradis,
« et privé de la lumière de la contemplation, qui
« éclairait le fond même de son âme. Il est devenu
« errant et transfuge sur la terre : errant, par le
« désordre de sa concupiscence, et transfuge par sa
« conscience criminelle. Car, quand une âme a perdu
« la grâce et ne cherche plus le secours divin, une
« tentation quelconque peut la renverser. Voilà

« comment le cœur de l'homme, stable, tant qu'il est
« attaché au divin amour, et un, parce qu'il n'a
« qu'un objet d'amour, ne tarde pas, dès qu'il se ré-
« pand au dehors par la pente des désirs terrestres,
« à se créer autant de demeures dans son exil, qu'il
« trouve de délectations ici-bas. Il arrive ainsi que
« l'âme qui ne sait pas aimer la beauté, la douceur,
« la paix, la sécurité et la perpétuité de la première
« lumière ne peut jouir d'aucune stabilité ; car ne
« trouvant pas de joie qui dure dans les choses
« vaines et trompeuses qu'elle cherche, et se sentant
« un désir toujours insatiable d'un bonheur qu'elle
« ne peut jamais atteindre, elle est toujours le jouet
« des vagues et ne peut se reposer nulle part dans
« le lieu de son exil. Cette âme, se répandant au
« dehors par les yeux, satisfait sa curiosité. Ici, elle
« s'arrête à contempler la masse et la grandeur ; là
« elle cherche la beauté ; souvent elle explore la
« création, pour y trouver de quoi satisfaire ses
« besoins ou ses plaisirs. Ailleurs, elle cherche à
« flatter son odorat par de suaves odeurs ; mais
« bientôt lassée de ces jouissances, elle demande le
« plaisir à des sons suaves et à d'harmonieux con-
« certs ; elle satisfait le sens du toucher en l'appli-
« quant à des objets doux et légers, et elle en con-
« serve le souvenir dans sa mémoire ; enfin elle se
« livre aux plaisirs du goût par des mets exquis ou
« des fruits savoureux. Ainsi l'âme, qui s'ignore
« elle-même et ne connaît pas Dieu, se repaît de va-
« nités, mendiant toujours auprès du monde, qui n'est
« qu'une figure et qui passe comme une ombre ; mais
« mendiant toujours en vain de quoi consoler en

« quelque manière son désir sans cesse déçu du bon-
« heur. De tout cela naît dans cet exil un mouvement
« de vanité sans stabilité, un travail sans repos, une
« course sans résultat ; et le cœur reste en proie à
« l'agitation et à l'inquiétude jusqu'au moment où il
« commencera à retourner à la vérité, qui est sa
« patrie. Jusque-là il reste dans l'indigence, désirant
« se repaître de la nourriture des pourceaux, et il
« ne verra la fin de ces misères, que lorsque, avec
« l'enfant prodigue, il soupirera après la maison de
« son père, dans laquelle les serviteurs eux-mêmes
« ont du pain et des vêtements en abondance... Dans
« cet exil terrestre, à dater de la chute originelle
« jusqu'à la venue de la Reine du ciel, la race hu-
« maine presque tout entière aimait le pèlerinage de
« cette vie, et n'avait plus pour la vérité de la patrie
« ni soupirs ni désirs. La Sainte Vierge ouvrit la
« première la voie de la patrie, et révéla la patrie
« au monde, en enfantant la Vérité. Et voilà pour-
« quoi, nous aussi, pauvres exilés, nous crions vers
« vous, ô Reine de miséricorde. »

De toutes les conversions opérées sans nombre par la très Sainte Vierge, il n'en est pas où Marie, qui est appelée le Siège de la sagesse, n'ait dissipé les fascinations terrestres, et n'ait fait régner à leur place la lumière de la vérité ; il n'en est pas une, où elle n'ait fait mépriser et haïr l'attachement déréglé aux choses d'ici-bas, pour ne plus faire estimer et aimer que les biens de l'âme et les trésors du ciel. Citons un exemple raconté par saint Grégoire. Une jeune fille, nommée Musa, ne cherchait, comme tant d'autres, que les plaisirs bruyants et les folles dissi

*

pations du monde, sans négliger toutefois la dévotion envers Marie. Tout d'un coup elle se trouva toute changée. Elle devint sérieuse et recueillie ; elle ne riait plus, elle fuyait les plaisirs, pratiquait fidèlement ses devoirs et montrait par toute sa conduite qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire en elle. Grand fut l'étonnement de ses parents. Ne pouvant s'expliquer ce merveilleux changement, ils lui en demandèrent la cause. Poussée à bout par leurs questions, elle leur dit son secret : « La Sainte « Vierge, accompagnée d'une foule de jeunes vierges « m'est apparue en songe, et m'a demandé si je « désirais aussi entrer dans cette phalange de « vierges. Je lui répondis que j'accepterais avec « joie. — Eh bien ! me dit-elle alors, changez de vie, « renoncez à cette légèreté ; cessez de rire et de « folâtrer ainsi ; soyez réservée et dans trente jours « je viendrai vous prendre. » Les parents de la jeune fille, tout en se félicitant du changement opéré en elle, firent peu de cas de cette vision, et la regardèrent comme un jeu d'imagination. Les trente jours allaient expirer, et voilà que la jeune Musa tombe malade. Tous les efforts des médecins échouèrent, et Marie tint parole. Escortée de sa phalange de vierges, elle vint à son heure visiter la jeune mourante ; et celle-ci, dans un ravissement tout céleste, s'écria : « Je viens à vous, ô céleste Dame, je viens. » En achevant ces mots, elle expira.

PRIÈRE.

O sainte et bénie Vierge, ô Mère de miséricorde, pauvre et aveugle exilé, je vous envoie mes cris de détresse, et je mets en vous toute ma confiance. Vous dites : « *Celui qui me trouvera, trouvera la vie.* » Ouvrez-moi les yeux et faites-moi connaître Celui qui est la vérité et la vie. Faites-moi sentir intimement, par la lumière et l'onction du Saint-Esprit, qui habite en vous, la vanité et le néant de tout ce qui passe ; afin que je ne prenne jamais pour ma patrie le triste séjour de mon exil. Faites que détaché de tout, je n'aime, je ne cherche, je ne veuille que Dieu, Dieu seul, le bien infini. Que jamais je n'aie le malheur de le perdre par le péché. Ne permettez pas, vous qui écoutez tous ceux qui ont recours à vous, que j'aie le malheur d'être exilé à jamais du ciel ; faites qu'éternellement j'aie le bonheur de voir Dieu, qui est mon Père, et de vous voir, vous, ma Mère à jamais aimée. Je vous demande ces grâces par le Cœur de Jésus votre Fils, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*





Dix-huitième méditation.

NOTRE RÉHABILITATION DANS L'EXIL.

Ad te clamamus, exules.

Pauvres exilés, nous crions vers vous.

Au sombre tableau des humiliations, des douleurs et des misères de notre exil, faisons succéder celui de notre réhabilitation, avec ses gloires, ses consolations et ses espérances. C'est ici qu'il faut dire : *Ce changement est l'œuvre de la droite du Très-Haut : hæc mutatio dexteræ Excelsi*¹.

Ce monde, sans doute, restera jusqu'à la consommation des siècles, un lieu d'exil, et les enfants des hommes diront toujours à la Vierge : *Nous crions vers vous du sein de l'exil*. Mais par le Rédempteur qu'elle nous a donné et par elle-même, la divine Miséricorde a transformé notre exil ; elle nous a réhabilités avec tant de magnificence et nous a si divinement consolés, que notre exil est devenu pour nous la source d'une gloire et d'une félicité éternelles.

¹ Ps. IXXV, 11.

I

Notre réhabilitation dans l'exil.

Dieu nous a réhabilités dans notre exil. L'homme en s'éloignant de Dieu par sa révolte, avait échangé le paradis terrestre contre une terre maudite. Qu'a fait Dieu dans sa miséricorde? Il est revenu lui-même à l'homme; et comme l'homme était incapable d'expier l'offense faite à la Majesté infinie; comme il n'en avait d'ailleurs ni la volonté ni le courage, il est venu expier lui-même les crimes de l'humanité, en prenant sur lui toutes les humiliations et toutes les douleurs de notre exil. Adam, aux jours de son innocence, n'avait vu Dieu que des yeux de l'âme; cette fois le Dieu réparateur apparaît à l'homme Homme lui-même. *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Verbum caro factum est et habitavit in nobis*¹; et voilà que les ignominies de notre exil ont comme disparu dans sa gloire: *Nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père: nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis*². Dès ce moment, l'exil n'est, pour ainsi dire, plus l'exil. L'homme a retrouvé son Dieu. Le Dieu incarné se multipliera dans tous les siècles par le Sacrement de son amour; le monde entier sera un

¹ Ev. Jo. I, 14.² Ib. 15.

nouveau paradis terrestre, et dans tous les endroits de la terre qui auront reçu Jésus-Christ, on dira : Il habite parmi nous. Quand un exilé rejeté de sa famille et de son pays, privé de ses biens et déchu de tous ses droits, voit revenir à lui ses parents et ses proches, non seulement pour le réhabiliter, mais encore pour demeurer avec lui et le rétablir dans ses droits, dès lors l'exil se transforme pour lui, et il semble devenir la patrie.

Or, voilà ce qu'a réalisé pour nous notre divin Rédempteur. L'homme, par le péché, avait perdu sa noblesse divine. Dégradé et chassé du paradis terrestre, il n'était plus le fils adoptif de Dieu, mais un enfant des hommes, il n'avait plus pour héritage que le séjour de son exil ; la prison de l'enfer ouvrait devant lui ses noirs abîmes, le ciel était fermé et perdu pour lui. Mais voici que tout change. Le Verbe incarné vient régénérer l'homme, il vient retracer en lui avec un nouvel éclat l'image de Dieu ; l'homme devient frère de Jésus-Christ et redevient par lui enfant de Dieu ; comme tel, il recouvre au prix du sang versé sur le Calvaire, l'héritage céleste, il *est l'héritier de Dieu, et le cohéritier de Jésus-Christ* ¹. L'homme est relevé, et changeant les pleurs de l'exil en larmes de joie, il s'écrie : *O heureuse faute originelle, qui nous a valu un tel, un si grand Rédempteur ! O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem* ² !

Mais avant qu'apparût au monde le Soleil de jus-

¹ Rom. VIII, 17.

² Off. Sab. S^{ci}.

tice, devait paraître la divine Aurore qui allait l'enfanter dans sa course et être l'aide unique de Jésus dans la réhabilitation humaine; et cette aurore c'était la Vierge Immaculée, que l'Ange allait appeler bénie entre les femmes. Elle apparut si belle, si brillante et si douce, qu'elle répandit la joie dans le monde entier. *Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a annoncé la joie au monde entier*, dit la sainte Église. *Nativitas tua, Dei Genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*¹. Dès ce moment, les ténèbres de l'exil commencèrent à disparaître; car l'Aurore bénie brillait déjà des splendeurs du Soleil divin qu'elle allait enfanter; et les Anges ravis, à la vue de la future Reine des cieux, s'écrièrent : *Quelle est donc celle qui s'avance comme l'Aurore à son lever, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille*² ?

Première rachetée dès avant l'apparition du Messie; gloire de Jérusalem et joie d'Israël, l'enfer ne put jamais rien sur elle. « Le Verbe, dit avec sa
« grâce naïve saint François de Sales, destina pour
« sa très sainte Mère une faveur digne de l'amour
« d'un Fils, qui étant tout sage, tout puissant et tout
« bon, se devait préparer une Mère à son gré, et
« partant, il voulut que sa rédemption lui fût appli-
« quée par manière de remède préservatif, afin que le
« péché qui s'écoulait de génération en génération ne
« parvint point à elle; de sorte qu'elle fut rachetée si
« excellemment que bien que le torrent de l'iniquité

¹ Offic. de Nat. B. V.

² Cant. VI, 9.

« originelle vint rouler ses ondes infortunées sur la
« Conception de cette sainte Dame, avec autant d'im-
« pétuosité comme il eût fait sur celle des autres
« filles d'Adam, si est-ce que étant arrivé là, il ne
« passa point outre, mais s'arrêta court, comme fit
« anciennement le Jourdain, du temps de Josué, et
« pour le même respect. Car ce fleuve retint son
« cours en révérence de l'arche d'alliance; et le
« péché originel retira ses eaux, vénérant et redou-
« tant la présence du vrai tabernacle de l'éternelle
« alliance. »

Ainsi dans le premier moment de sa conception, Marie apparaît sans la tache originelle, elle apparaît pleine de grâce ; avec elle est le Seigneur ; c'est d'elle que doit naître Jésus, qui s'appelle le Christ et l'Emmanuel, parce qu'il doit nous sauver, et parce qu'il doit fixer sa demeure au milieu de nous, pour ne plus nous quitter.

Pendant la grande et divine nuit, où Marie, la divine aurore, enfanta Jésus, le Soleil de Justice, le ciel sembla descendre sur la terre, et le séjour de l'exil devint un paradis, où les Anges, au milieu d'immenses flots de lumière, remplirent les cieux de leurs hymnes de joie : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis ! Gloire à Dieu au plus haut descieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ¹ !

Paix aux hommes de bonne volonté ! Jésus a ramené la gloire au sein des hommes déchus ; mais nous n'y participent point ; elle n'arrive qu'aux

¹ Ev. Luc. II, 14.

hommes de bonne volonté. A tous est offerte la réhabilitation et la paix ; tous peuvent redevenir les enfants de Dieu et les héritiers des cieux ; mais cette grâce, il faut qu'ils la reçoivent. Or, il en est beaucoup qui la repoussent. *Il est venu au milieu des siens, et les siens ne l'ont pas reçu ; à tous ceux qui l'ont reçu il a été donné de devenir les enfants de Dieu. In propria venit, et sui cum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri*¹. Désormais donc, la race humaine sera partagée en deux camps : les enfants des ténèbres et les enfants de la lumière ; les enfants des hommes et les enfants de Dieu ; la cité terrestre qui repousse la grâce, et la cité céleste qui la reçoit. Dieu a créé l'homme sans lui, mais il ne le sauvera pas sans lui.

II

Nos consolations dans l'exil.

Dieu nous a consolés dans notre exil. Quand l'Ange apparut aux bergers, il leur dit : *Ne craignez pas, voici que je vous annonce une grande joie qui se répandra sur tout le peuple*². Ce n'était pas la joie que donne le monde avec ses honneurs et ses plaisirs, cette joie, après laquelle les hommes n'avaient cessé de courir, toujours agités et toujours malheureux ;

¹ Ev. Jo. I, 11, 12.

² Ev. Luc. II, 10, 11.

car c'était à une étable, à une pauvre crèche, à un pauvre Enfant enveloppé de langes qu'il les envoyait; c'était la vraie joie qu'il leur apportait, celle qui vient du ciel et que donne Dieu. L'Enfant de Bethléem était Dieu, il était la Vérité : c'était aux joies de la vérité et de Dieu que l'Ange conviait les bergers. Ces joies inondaient déjà le Cœur virginal de la Mère bénie agenouillée auprès du berceau de Jésus; elles enivraient le cœur de son Époux, Vierge aussi ; elles allaient enivrer les cœurs des bergers et des rois ; elles allaient se répandre sur les générations de tous les siècles ; car le Dieu né à Bethléem est appelé *Emmanuel*, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*. Une première fois il naît dans l'étable, mais c'est pour naître tous les jours sur des milliers d'autels ; c'est pour demeurer partout et toujours au milieu de nous, et partager avec nous le séjour de notre exil. *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*¹. L'autel et le tabernacle, voilà ce qui fait de l'exil la patrie, et de la terre le ciel. Comment pourrrait-on regarder encore comme un exilé celui qui contemple et possède l'adorable Eucharistie, où demeure exilé comme nous le Dieu fait homme, le Dieu d'amour, sur lequel les Anges brûlent de fixer les yeux ? Jésus, sans doute, a répandu dans les âmes bien des consolations ; mais la consolation par excellence de notre exil, c'est Lui-même, Lui, le prisonnier d'amour de nos tabernacles, la divine Victime de nos autels, la céleste

¹ Matt. XXVIII, 20,

nourriture de nos âmes. Que manque-t-il aux hommes, pour que la terre soit le ciel ! Que le voile de la foi se déchire. Après cela, comment ne dirions-nous pas au Dieu de toute consolation : « *O Seigneur, qu'elle est grande la multitude de votre douceur, de cette douceur que vous tenez cachée, pour ne la donner qu'à ceux qui vous craignent ! Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te* ¹ !

Mais ce n'est pas seulement de la présence de Jésus que nous jouissons dans notre exil : notre Mère et nos frères du ciel sont-ils vraiment absents pour nous ? Depuis que les mains des Anges ont transporté dans les airs Marie ressuscitée, elle a fixé sa demeure au ciel ; mais que de fois, céleste voyageuse, elle en redescend pour se montrer à ses enfants ! Que de sanctuaires élevés aux lieux où elle a apparu ! O grotte de Lourdes, grotte bénie, tu es tout embaumée encore de la suave présence de la Reine des cieux ! Mais, ô aimable Vierge, ne faites-vous pas sentir continuellement votre maternelle présence à toute la terre, vous qui répandez sans cesse dans des milliers de cœurs la consolation et la joie ; vous qui multipliez, avec tant de bonté, les marques de votre puissance et de votre amour, par d'incessants bienfaits et par d'éclatants miracles ?

Et les Saints, nos frères, ne communiquent-ils pas avec nous, eux qui si souvent ont apparu aux enfants de Dieu, et qui ne cessent de les couvrir de leur protection et de les consoler par tant de prodiges ?

¹ Ps. XXX, 20.

Sentez-vous, après cela, comment Dieu nous a consolés dans notre exil ?

III

Notre exil est devenu la voie du ciel.

Dieu a fait de notre exil une source de gloire et de félicité éternelle, et a ranimé ainsi notre courage dans nos souffrances.

Dieu, en nous remettant nos péchés et en nous rendant son amour, n'a enlevé ni les travaux, ni les peines à notre exil. La sentence portée aux premiers jours du monde restera jusqu'à la fin des temps : *La terre sera maudite dans ton travail ; tu ne mangeras de ses fruits, tous les jours de ta vie, qu'au prix de tes fatigues ; d'elle-même elle ne fera germer pour toi que des épines et des chardons... tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, dont tu as été tiré*¹ ; la femme à son tour verra toujours se multiplier ses douleurs, et sentira peser sur elle le joug de l'époux qu'elle a séduit. Mais, dans la magnificence de sa miséricorde et de son amour, Dieu a voulu que les travaux et les douleurs de notre exil fussent, non seulement une expiation de nos péchés, mais encore une source continuelle de mérites et une monnaie d'un prix divin, avec laquelle nous

¹ Gen. III, 17.

puissions acheter la gloire éternelle des cieux. Quoi de plus consolant pour l'exilé ? Si l'on disait à un homme chassé de son pays : « Dans quelques années, vous reverrez votre patrie ; en attendant, celui-là même, qui vous a exilé, vous donne des sommes plus que suffisantes pour que vous puissiez gagner une immense fortune pendant votre exil, et que vous rentriez dans votre famille comblé de richesses ; » quelle ne serait pas sa reconnaissance ? et dès ce moment, ne serait-il pas abondamment consolé ? Or, voilà ce que Dieu a fait pour nous. Après que le Fils de Dieu a tant souffert pour expier nos crimes, il aurait pu, en toute justice, nous donner, comme pure expiation et sans mérites pour le ciel, les peines de cette vie ; mais il a voulu, dans son infinie miséricorde, que ce que nous payons à sa justice nous soit rendu au ciel, non seulement au centuple, mais comme à l'infini par la vision béatifique proportionnée à nos mérites.

IV

La Sainte Vierge a conquis sa gloire dans l'exil.

C'est ainsi que tous les Saints ont conquis leur éternel bonheur. Seule, la Sainte Vierge a mérité sans avoir aucun besoin d'expiation, étant seule immaculée.

Levez les yeux au ciel. Voyez-vous le trône étincelant de la Reine du Paradis ? Quelle gloire ! Elle

est supérieure à celle de tous les Anges et de tous les Saints ensemble. Comment Marie l'a-t-elle obtenue ? Sans doute, elle a reçu des grâces incomparables, en qualité de Mère de Dieu : mais Dieu a glorifié Marie, comme tous les Saints, d'après ses œuvres. *Il rendra à chacun selon ses œuvres : reddet unicuique secundum opera sua* ¹. Il n'a pas fait une exception pour Marie. Marie a donc mérité toute sa gloire, en correspondant avec la fidélité la plus parfaite, avec l'amour le plus ardent et le plus constant aux grâces immenses dont Dieu l'a comblée. Après cela, nous ne nous étonnerons pas de ce que Dieu ait laissé si longtemps sur la terre de l'exil la Mère bien-aimée de son Fils. C'est là qu'elle devait, comme les élus, préparer sa couronne; et ne lui fallait-il pas une longue vie, pour mériter une gloire, qui surpassât celle de tous les Saints et de tous les Anges réunis?

Mais comment Marie, même dans une si longue vie, a-t-elle pu mériter une pareille gloire, qui semblerait demander un grand nombre de siècles ! Considérons, pour répondre à cette question, les deux éléments de nos mérites, la grâce et la correspondance à la grâce. Plus les grâces sont grandes, plus elles donnent le moyen de s'élever à la sainteté. Sans la grâce, l'homme ne peut rien dans l'ordre surnaturel : *Sans moi, vous ne pouvez rien*, dit Jésus-Christ ; mais Dieu, qui nous donne la grâce, exige la coopération de ses créatures raisonnables. Il faut donc qu'avec le secours de la grâce encore,

¹ Apoc. XXII, 12.

l'homme correspond librement aux grâces de Dieu. La glorification des Saints dans le ciel est le résultat et de la grâce et de la correspondance à la grâce. Si quelqu'un, dans le cours de sa vie, répondait parfaitement à toutes les grâces de Dieu, il aurait au ciel toute la gloire correspondant à ces grâces.

Dieu est maître de ses dons, et ses grâces sont des bienfaits purement gratuits; il les donne dans la mesure qui lui plaît, pour sa plus grande gloire; mais toujours il les proportionne aux dignités auxquelles il élève, et aux devoirs qu'il impose. Marie, destinée à devenir la Mère de Dieu, a reçu des grâces proportionnées à cette divine dignité; mais des grâces telles, que la première a été supérieure à toutes les grâces des Anges et des Saints; dès le premier instant donc, elle a été plus élevée en grâce, que ne le sera jamais toute la cour céleste; et c'est pour cela que, selon la sainte Église, les fondements de sa sainteté sont posés sur la montagne même de toute la cité de Dieu. *Fundamenta ejus in montibus sanctis* ¹. Mais à mesure qu'elle avançait, la grâce croissait en elle dans des proportions telles, que la science divine seule peut les comprendre. En effet, la Sainte Vierge a toujours élevé sa correspondance à la grâce à la hauteur même de la grâce: d'où le savant et pieux théologien Suarez déduit une conclusion qui confond tous les calculs; c'est que Marie opérant selon toute l'étendue de la grâce acquise depuis son premier instant jusqu'à celui où elle allait agir, doublait à cet instant même, par

¹ Ps. LXXXVI, 2.

l'acte qu'elle posait, toute la grâce acquise pendant toute sa vie ; en sorte que, par le dernier acte qu'elle fit avant son dernier soupir, elle doubla toutes les richesses de grâces et de mérites qu'elle avait eues pendant toute sa vie. C'est un abîme de gloire, où l'on se perd ; et toute cette gloire céleste, Marie l'a méritée, comme tous les Saints ; et sa couronne, comme la leur, est une couronne de grâce, sans doute et avant tout, mais aussi de justice, selon l'expression de l'Apôtre.

V

***Nous devons à notre tour gagner le ciel par
notre exil.***

Ainsi donc, abstraction faite de la grandeur des grâces, Marie a été absolument dans les mêmes conditions que nous. Comme nous, elle a dû, par sa fidélité à la grâce, mériter sa gloire ; et c'est pour cela que la femme de l'Évangile ayant dit à Jésus : *Bienheureux le sein qui vous a porté*, Notre Seigneur lui répondit : *Bien plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la gardent*¹. Comme la Mère de Dieu, nous ne sommes sur cette terre d'exil, que pour donner gloire à Dieu, en faisant à chaque instant sa volonté, et par là mériter pour nous-mêmes la gloire éternelle. Dieu, sans doute, nous

¹ Ev. Luc. XI, 27.

a laissé les peines du temps dues à nos péchés ; mais, dans sa miséricorde infinie, le Fils de Dieu lui-même, pour nous donner du courage, est venu en épuiser le calice jusqu'à la lie ; et transformant les arrêts de sa justice en bénédiction paternelle, il a voulu, non seulement que ce qui est un devoir essentiel pour nous, l'accomplissement de sa divine volonté, fût récompensé par une gloire éternelle ; mais encore que les peines dues à nos péchés devinsent des moyens de nous élever à de magnifiques degrés de gloire céleste. Ainsi les justes conséquences de nos révoltes contre lui, c'est-à-dire, les révoltes de nos passions contre nous-mêmes et toutes nos tentations deviennent, par le secours de la grâce, comme par notre patience et nos victoires, la matière d'une gloire et d'une félicité dans les cieux, que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne peuvent entrer dans aucun cœur humain ici-bas.

Quels trésors nous pourrions amasser tous les jours, si nous le voulions, pour l'éternité ! Et l'on y pense si peu ! On accorde quelques moments à Dieu et à son âme ; et le plus tôt possible, on s'empresse de se donner, de se livrer tout entier, sans en rien consacrer à Dieu, aux intérêts du temps. Ainsi, on voue presque toute sa vie à amasser, avec une ardeur fébrile, des biens périssables, dont on sera dépouillé en un instant par les mains de la mort. On aura tout fait pour la terre ; on se sera mis peut-être, en vivant en état de péché mortel, dans l'impossibilité de thésauriser pour la vie à venir ; et tout restera sur la terre. On paraîtra devant Dieu les mains vides et

l'on n'aura rien gagné pour une vie qui ne doit jamais finir ; car Dieu ne donne les salaires éternels qu'à ceux qui ont travaillé pour lui. Que de richesses cependant on avait eues sous la main ! *Les hommes de richesses*, dit le Saint-Esprit, *n'ont rien trouvé dans leurs mains*¹, au grand jour de l'éternité. Que faire donc pour ne point partager leur malheureux sort ? 1. Vivre dans la grâce de Dieu, condition fondamentale et essentielle des mérites pour le ciel. 2. Obéir à Dieu, en faisant en toutes choses sa sainte volonté, qui nous est manifestée dans les commandements, et les devoirs de notre état. 3. Faire toutes choses pour le service, l'amour et la gloire de Dieu. Sans ces conditions, nous pourrions avoir une vie très occupée, très brillante même ; mais il nous sera dit : *Vous avez beaucoup semé et peu moissonné. Seminastis multum, et intulistis parum*².

PRIÈRE.

O Vierge très prudente, qui n'avez pas laissé passer un jour de votre vie, sans doubler à chaque instant vos mérites et votre gloire, apprenez-moi à mettre à profit, comme vous, le temps si court et si précieux de ma vie. Ne permettez pas qu'à l'heure de la mort, je sois accablé de tristesse, en voyant trop tard les illusions de ma vie, et l'inutilité éternelle

¹ Ps. LXXV, 6.

² Agg. I, 6.

de tous mes travaux et de toutes mes fatigues. Faites que, dès ce jour, je commence à suivre en tout la volonté divine par amour pour Dieu ; afin que mes mérites m'élevant plus haut dans la gloire, je puisse aimer, glorifier Dieu davantage pendant l'éternité, et vous voir de plus près, vous qui êtes, ô bonne et divine Mère, la gloire et la joie de la Jérusalem céleste. Ainsi-soit il. — *Ave Maria.*





Dix-neuvième méditation.

MARIE EST LA NOUVELLE ÈVE.

Ad te clamamus, exules filii Evæ.
Enfants d'Ève, nous crions vers
vous du sein de notre exil.

I

Ève et Marie.

Notre exil, voilà notre premier titre à la compassion de la Reine du ciel. A celui-ci nous en ajoutons un autre qui les résume tous, et qui rappelle l'origine de tous nos maux : c'est que nous sommes les enfants d'Ève. Ève, en faisant tomber notre premier père dans le péché originel, nous a perdus ; Marie, la nouvelle Ève, en nous donnant le Rédempteur, nous a sauvés. Ève a été avec le serpent, au pied de l'arbre de la science du bien et du mal, la cause de tous nos malheurs ; Marie, de laquelle est né notre Sauveur Jésus, a été au pied de la croix, la source de notre salut ; Ève a été séduite par le démon dans le paradis terrestre ; sur le Calvaire, Marie, avec Jésus, le nouvel Adam, a écrasé la tête

du serpent infernal, et nous a rendus à la vie et à la liberté des enfants de Dieu.

« Réjouissez-vous, ô Adam, notre père, s'écrie
« saint Bernard, en parlant de l'Immaculée Concep-
« tion ; et vous surtout, ô Ève, notre mère, réjouis-
« sez-vous. Tous deux, vous nous aviez donné la
« mort comme vous nous aviez donné la vie, et ce
« qui est plus malheureux encore, vous nous aviez
« donné la mort avant de nous donner la vie. Mais
« tous deux, consolez-vous, à la vue de Marie votre
« fille ; et vous surtout, qui avez été la première
« cause du mal, et dont l'opprobre a rejailli sur
« toutes les femmes ; car voilà que cet opprobre
« va être effacé, et que l'homme ne pourra plus
« adresser à la femme ce reproche : *la femme, que*
« *vous m'avez donnée, m'a présenté du fruit de l'ar-*
« *bre, et j'en ai mangé*¹. Courez donc, ô Ève, courez
« à Marie mère, courez à votre fille. Que la fille
« réponde pour la mère, et qu'elle donne satisfac-
« tion à son père ; car, si l'homme est tombé par
« la femme, voilà qu'il ne pourra plus se relever
« que par elle. »

Ève et Marie sont sorties toutes deux des mains de Dieu, ornées des splendeurs de l'innocence, et revêtues des gloires de la grâce divine. Ève a perdu ces dons précieux par son péché ; Marie les a conservés et accrus jusqu'à son dernier soupir. Ève déchue, en communiquant à ses enfants la vie selon la nature, leur a inoculé, en faisant tomber notre premier père, la mort de l'âme. Marie conçue sans

¹ Gen. III, 12.

la tache originelle et pure toujours nous a rendu, par son divin Fils, la vie de la grâce, et nous a faits de nouveau enfants de Dieu. Ève, pour notre perte, s'est entretenue avec l'ange déchu; Marie, pour notre salut, s'est entretenue avec l'Archange Gabriel; Ève, par sa séduction, nous a fermé le paradis; Marie, par le consentement donné à l'Ange, a fait descendre le paradis dans notre exil.

A peine, en effet, eût-elle dit : « *Qu'il me soit fait selon votre parole* » que le Saint-Esprit survint en elle, la vertu du Tout-Puissant la couvrit de son ombre, et le Fils éternel du Père, le Verbe de Dieu s'incarna en Elle : « *le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.* » Adam et Ève nous ont communiqué le péché qui avait envahi leur âme, et avec lui ses conséquences; de là, les ténèbres ont rempli notre âme; la corruption a perverti nos sens, et notre volonté a été portée au mal; la triple concupiscence des yeux, de la chair et de l'orgueil s'est allumée en nous. De là cette guerre terrible et honteuse, que nous livrent incessamment nos passions révoltées contre la loi de Dieu : la cupidité, la colère, la vengeance, la haine, l'envie et la luxure; guerre pleine d'alarmes, qui faisait dire à l'Apôtre saint Paul : « *Qui me délivrera de ce corps de mort ? Quis me liberabit de corpore mortis hujus* ¹ ? Mais si Dieu, pour ne pas nous enlever cette occasion précieuse de lui donner de la gloire, de lui montrer notre amour, d'expié nos péchés, et d'acquérir d'immenses mérites pour le ciel, nous a laissés dans ces com-

¹ Rom. VII, 24.

bats, il nous a donné en même temps sa grâce, avec laquelle nous pouvons tout, comme dit saint Paul : *« Je puis tout en celui qui me fortifie : omnia possum in eo qui me confortat »*¹ : et il a établi trésorière et dispensatrice de ses grâces Marie notre Mère, qui combat avec nous ; il nous a donné, pour nous assurer toujours la victoire, celle qui est appelée *la Tour d'ivoire, la Reine de la victoire, terrible comme une armée rangée en bataille* : son nom seul fait trembler l'enfer : l'enfer n'a jamais rien pu et ne pourra jamais rien contre elle ; elle est l'Immaculée, l'Invincible ; et Lucifer lui-même, le prince des enfers, sentira à jamais le pied virginal qui lui a broyé la tête sur le Calvaire.

Enfin Ève, par sa séduction, a attiré sur tous ses enfants les châtimens temporels, les travaux, les fatigues, les chagrins, les revers, les guerres, les maladies et la mort. Ici-bas Marie, comme son divin Fils, a partagé nos douleurs, et elle a bu jusqu'à la lie le calice des tribulations qui passe de génération en génération. Fille de David, elle apparaît au monde, déchuë de toutes les gloires paternelles ; elle est rassasiée de tous les opprobres et de toutes les douleurs de la pauvreté ; c'est dans une étable abandonnée qu'elle donne le jour à son divin Fils ; le cruel Hérode cherche l'Enfant-Dieu pour le massacrer, et la pauvre mère s'enfuit sur la terre de l'exil ; Siméon lui prédit que le glaive transpercera son âme, et la prophétie se réalise sur le Calvaire. Regardez cette Mère de douleur, debout auprès de

¹ Philip. IV, 13.

la croix tout arrosée du sang d'un Fils expirant sur le gibet des malfaiteurs. Écoutez-la : « *O vous tous, qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne* ¹. » Ainsi Marie expie la faute d'Ève, et nous console des maux que cette mère coupable a attirés sur nous. Combien son cœur maternel s'attendrit sur nous, quand nous lui rappelons que nous sommes les enfants d'Ève, *fili Evæ* ! Elle nous voit naître avec la tache originelle et privés de la grâce sanctifiante ; elle nous voit coupables nous-mêmes de tant de péchés, sujets à tant de faiblesses, agités par tant de passions, en proie à tant de dangers, toujours exposés à faire naufrage sur cette mer orageuse du monde et à nous damner éternellement. A tous ces maux de l'âme elle voit s'ajouter tant de dégoûts, d'abattements, de serrements de cœur, tant de souffrances, de maladies, de persécutions, de revers, auxquels la mort seule met un terme, avec son deuil perpétuel et ses pleurs.

Quand nous crions vers Marie, tristes enfants d'Ève, que lui demandons-nous, si ce n'est qu'elle prenne la place d'Ève qui a été pour nous une dure marâtre, et qu'elle devienne notre Mère ? Qu'il est consolant de détourner d'Ève nos yeux pleins de larmes pour les porter sur une meilleure mère, sur la plus tendre, la plus aimante et la plus généreuse des mères !

¹ Thren. I, 12.

II

***Marie nous donne en Jésus la vie divine qu'Ève nous
avait ravie en Adam.***

Mais ce serait peu de chose pour nous d'être consolés dans nos peines pendant ce court exil, si Marie ne devenait pas pour nous la nouvelle Ève, en nous donnant la vie de l'âme qu'Ève coupable nous a ravie par sa séduction ; et c'est cette dernière grâce que nous lui demandons, en lui rappelant que nous sommes les tristes enfants d'Ève. C'est là surtout aussi ce que fait pour nous la nouvelle Ève, et ce qui lui mérite le nom de vraie Mère des vivants. Nous recevons encore la vie naturelle telle qu'Adam et Ève nous l'ont transmise viciée par le péché ; mais Jésus agonisant sur la Croix, a donné à Marie de nous enter sur la plaie de son côté sacré, pour que nous puissions en lui une vie nouvelle, la vie divine de la grâce. C'est de cette doctrine que parle l'Apôtre saint Paul, quand il dit que le péché originel avait fait de nous des rameaux d'olivier sauvage, mais que par la rédemption et par le saint Baptême, nous avons été entés sur l'olivier divin, qui est Jésus-Christ. La racine d'où nous sortons et la terre qui la portait avaient été maudites ; mais voilà que la terre est arrosée du sang de Jésus-Christ, et une sève nouvelle, une sève sanctifiée et divine s'inocule dans les rameaux autrefois sauvages,

maintenant greffés sur l'olivier divin, et leur fait produire des fruits dignes du ciel. Or, c'est du sein virginal et divinement fécondé de Marie qu'est sorti l'olivier divin, Jésus-Christ, d'où nous vient cette vie surnaturelle et divine ; et en nous donnant Marie pour Mère, il a voulu que nous fussions entés sur lui par ses mains virginales. Tous les rameaux, hélas ! ne seront pas entés sur Jésus ; il en est beaucoup qui resteront sur l'olivier sauvage et seront avec lui destinés au feu éternel. Vous qui lisez ces lignes, si vous êtes en péché mortel, relevez-vous au plus tôt, car vous êtes retranché de l'olivier divin, sur lequel vous étiez enté ; allez, malheureux enfant d'Ève, vous jeter aux pieds de Marie. Elle est la Mère de miséricorde, elle aura pitié de vous, et vous réconciliera avec son divin Fils.

Ainsi, un nouveau Père prend la place d'Adam : c'est Jésus ; une nouvelle Mère prend la place d'Ève : c'est Marie. Celui que Marie a enté sur Jésus, reçoit en lui l'esprit de Jésus, qui est l'Esprit de Dieu ; le péché n'habite plus en lui ; car, dit saint Jean, *quiconque est né de Dieu ne pèche plus, et ne peut plus pécher*, tant qu'il reste enfant de Dieu. Le désordre introduit par le péché est réparé dans l'homme ; le péché est détruit ; la concupiscence est amortie par la vertu de Jésus-Christ ; les peines de la vie, bien qu'elles demeurent, sont adoucies par la consolation, la paix et l'onction divines répandues dans les âmes : sujets de patience d'abord, elles finissent par devenir une joie en face du bien-aimé Crucifié, et toujours elles sont un gain et une moisson immense de gloire.

Et tous ces biens, Dieu nous les a donnés en Jésus, et Jésus est né de Marie. Ah ! que Marie a raison de s'écrier : *Le Tout Puissant a fait en moi de grandes choses, et saint est son nom... Sa miséricorde s'étend de génération en génération : et voilà que toutes les générations m'appelleront Bienheureuse*¹. Oui, Marie, oui, bonne et divine Mère, il en sera ainsi toujours. Depuis dix-huit siècles toutes les générations ont passé en vous proclamant Bienheureuse ; passant à notre tour sur cette terre, nous vous proclamons Bienheureuse, et toutes les générations qui viendront après nous vous aimeront comme nous et vous proclameront Bienheureuse ; car le Seigneur vous a inondée de ses grâces, et en les répandant sur l'humanité tout entière, vous rendez la vie et la joie à tous les enfants d'Ève qui ont recours à vous.

Une pauvre veuve, honnête et laborieuse, avait un fils irrégulier, paresseux, ivrogne, qui était le scandale de tout le pays. La malheureuse mère pleurait jour et nuit. Au printemps de l'année 1863, une des dames du château manquant de bonne pour ses enfants, la prit pour quelques mois à son service et l'amena à Paris. La veuve avait entendu parler de Notre-Dame-des-Victoires ; elle mit en elle son espérance. Dès qu'elle avait quelques instants libres, elle courait au sanctuaire privilégié de Marie, et tout en larmes, elle implorait la conversion de son fils. La dernière fois surtout qu'elle put accomplir sa pieuse visite, elle prolongea sa prière et versa un déluge de larmes aux pieds de la Vierge ; mais elle

¹ Ev. Luc. I. 48, 49.

se sentit ce jour-là une confiance si vive et une émotion si profonde, qu'elle ne pouvait penser à autre chose. Quelques jours après, elle quittait Paris pour retourner au village. Arrivée au débarcadère, son étonnement fut grand d'y trouver son fils ; il ne l'avait pas habituée jusque-là à pareille attention. Mais quelle ne fut pas sa joie quand le jeune homme lui sauta au cou et lui dit : « Bonne mère, tu m'as
« écrit que tu as bien prié pour moi N.-D. des
« Victoires ; eh bien ! elle m'a converti. Un soir, je
« m'étais couché, après une mauvaise journée, le
« cœur plein de tristesse. Ma nuit fut agitée, je ne
« pus dormir, et, chose étrange ! ma pensée se por-
« tait sans cesse vers N.-D. des Victoires. Le matin,
« je me sentis poussé malgré moi à l'église. Là, mon
« cœur déborda de tristesse ; je pleurais comme un
« enfant. Après bien des hésitations, je finis par
« aller me jeter aux pieds de notre bon curé, et je me
« confessai. Depuis ce moment, bonne mère, j'ai
« changé de vie, je travaille ; plus de cabaret ; et mon
« bonheur est d'aller à l'église prier devant l'image
« de la Sainte Vierge. »

La pauvre femme, tout en embrassant son enfant avec des transports faciles à comprendre, et en remerciant Marie, se fit expliquer quand la merveille était arrivée ; il se trouva qu'elle avait eu lieu le jour même où elle avait tant prié et tant espéré en N.-D. des Victoires.

Depuis lors le jeune homme mena une conduite édifiante, et répara sa vie scandaleuse, en donnant les meilleurs exemples de vertu et en se livrant à des œuvres de zèle ¹.

¹ Guirlande de Marie.

PRIÈRE.

O Marie, ô Vierge-Mère Immaculée, notre gloire et la cause de notre joie, je viens, triste enfant d'Ève, me jeter à vos pieds, et m'abandonner à votre Cœur maternel. Souvenez-vous, bonne Mère, que Dieu vous a faite si grande et si glorieuse, pour que vous puissiez nous sauver. Oh ! ne permettez pas qu'au milieu de tant de périls, j'aie le malheur de pécher et de rendre inutiles pour moi votre amour et le sang de votre Fils. Ainsi soit-il. *Ave Maria.*





Vingtième méditation.

LES SOUPIRS DES ENFANTS DE MARIE.

Ad te suspiramus.
Nous soupirons vers vous.

I

Les soupirs des Saints.

Le cri, explosion subite d'une grande douleur ou d'une grande joie, est rare, et il dure peu. Les soupirs sont l'expression d'un état prolongé de souffrance, ou d'un désir longtemps entretenu. Ah ! que de soupirs exhale la pauvre humanité, dans son court pèlerinage, et combien ces soupirs font sentir qu'un profond désordre est survenu dans notre nature !

Ne parlons point des soupirs que produisent les ennuis terrestres, ni de ceux qui partent d'un cœur fatigué de vaines émotions, ou contrarié de ne pas trouver dans les créatures un bonheur qu'elles ne peuvent lui donner. Ne parlons que des soupirs seuls dignes de l'homme ; c'est-à-dire, de ceux qui montent de la terre vers le ciel. Ces soupirs sont une prière,

un vrai entretien avec Dieu et les Saints, prière attentive et fervente, parce qu'elle vient du cœur ; prière humble et respectueuse, parce qu'elle a sa source dans le sentiment intime de notre misère et dans la haute estime de Dieu et des Saints ; prière touchante, parce qu'elle part d'une âme souffrante et est l'expression même de la souffrance. Aussi les Saints préféreraient-ils souvent au langage des paroles celui des soupirs.

On soupire, quand on désire la possession d'un bien, ou la délivrance d'un mal. Or, un seul bien peut satisfaire tous les désirs du cœur humain et mettre fin à toutes ses souffrances ; et ce bien, pour lequel l'homme est fait, c'est le bien infini, c'est Dieu. Saint Augustin, après avoir erré si longtemps parmi les créatures, cherchant en vain le bonheur, et l'ayant enfin trouvé en Dieu, s'écriait : *Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur ne sera jamais en paix, tant qu'il ne reposera pas en vous. Fecistis nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

Mais Dieu, l'objet essentiel et nécessaire de notre bonheur, est dans la patrie du ciel ; et nous, nous habitons la terre de l'exil. Il faut donc que toute âme, même sans le savoir, soupire vers Dieu. Ne soupire-t-elle pas après le bonheur ? Mais le seul vrai bonheur de l'âme, c'est Dieu ; aussi quand l'homme va cherchant parmi les créatures ce bonheur, pour lequel il est créé, il est dans l'erreur par rapport à ce qui doit le rendre heureux ; et toujours déçu, toujours il soupire, et il ignore hélas ! que soupirant après le bonheur, il soupire après

Dieu. Et c'est à cause de cette déception que le péché est appelé erreur, égarement, vanité, mensonge ; et que le démon, père du péché et homicide dès le commencement, s'appelle le père du mensonge.

L'enfant de la vérité, l'enfant de Dieu, éclairé de la lumière divine, ne sait soupirer qu'après son Père, qu'après Dieu et la patrie céleste. Il dit avec le Psalmiste : « *Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* » — « *Mon Dieu, mon Dieu, dès l'apparition de l'aurore, mon âme se tourne vers vous. Mon âme a soif de vous. Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo. Sitivit in te anima mea.*¹ » Saint Paul, qui avait été, non pas un indifférent, mais un ennemi acharné de Jésus, ne regarda plus toutes choses, dès qu'il le connut, que comme des ordures ; et, pour employer son énergique parole, il disait à ses chers Philippiens : « *Vivre pour moi, c'est le Christ, et mourir m'est un gain*² ; » c'était un gain ; car le Christ était tout pour lui, et la mort seule pouvait l'unir à Jésus-Christ. De là, le combat qui se livre dans son cœur ; il voudrait mourir pour être avec Jésus ; mais la charité pour ses frères rend sa présence nécessaire parmi eux : « *Je ne sais que choisir ; je me sens contraint par l'un et l'autre, désirant mourir et être avec Jésus-Christ, ce qui est de loin le mieux pour moi, et d'un autre côté, sentant qu'il*

¹ Ps. XLI, 1, 2.

² Philipp. I, 21.

« est nécessaire que je demeure encore pour vous. Quid
 « eligam ignoro. Coarctor autem duobus : desiderium
 « habens dissolvi, et esse cum Christo, multo magis
 « melius. Permanere autem in carne, necessarium
 « propter vos ¹. » Si nous connaissions Jésus-Christ
 comme le connaissait l'Apôtre, si nous savions ce
 que c'est que posséder Dieu, le bien infini, nous dési-
 rerions comme lui d'être délivrés de ce corps de mort
 et d'aller rejoindre Jésus-Christ. Mais cette connais-
 sance et ce désir, on ne peut en jouir, quand on a
 encore le cœur attaché à autre chose qu'à Jésus-
 Christ, et qu'on ne peut pas dire avec saint Paul :
Toutes choses sont un détriment pour moi, en vue de
la science éminente de Jésus-Christ, mon Seigneur ;
à cause duquel je regarde tout comme une peste et
comme de l'ordure pour gagner le Christ ².

Quand donc les Saints soupiraient, ce n'était pas
 après la fin de leur pauvreté, de leurs contrariétés,
 de leurs humiliations, de leurs travaux et de leurs
 souffrances qu'il soupiraient ; car toutes ces peines,
 qu'ils sentaient comme nous, étaient à leurs yeux
 les seuls biens à désirer sur la terre, les seuls qu'ait
 ambitionnés Jésus-Christ, les seuls qui méritent la
 gloire du ciel : c'est après Dieu qu'ils soupiraient.
 Saint Ignace de Loyola levait souvent les yeux vers
 les astres du firmament, et passant de là par la
 pensée au séjour des Bienheureux, il envoyait, par
 avance, au Roi de gloire Jésus ses vœux, ses soupirs
 et ses larmes, pour lui dire combien il languissait

¹ Ib. I, 22-24.

² Phil. III, 8.

d'amour pour lui, et se consumait du désir d'être avec lui. Ainsi il s'efforçait de toucher le Cœur de Jésus, pour qu'il l'appelât au plus tôt à lui. Après cela, abaissant les yeux sur la terre, et ne pouvant plus la voir qu'avec un triste mépris, il s'écriait : *Oh ! que la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel !* « *Quam sordet tellus, cum cælum aspicio !* » Aussi s'il rencontrait quelqu'un qui craignît de voir la mort couper un travail non encore achevé : « Com-
« ment, disait-il, pouvons-nous nous faire illusion
« au point de désirer vivre encore, et nous priver
« ainsi de cette douce espérance, la plus douce en
« ce monde, celle de mourir bientôt ! C'est cette
« espérance que Dieu a voulu nourrir dans nos âmes,
« en nous laissant ignorer l'heure de notre mort. »

Tels ont été les soupirs des Saints, tels devraient être les nôtres. Voir Dieu pour toujours, quel bonheur ! « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, « le cœur de l'homme ne peut s'imaginer ce que « Dieu prépare à ceux qui l'aiment. » Mais, encore une fois, quelle pureté d'âme, quelle liberté de cœur ces dispositions supposent ! Combien l'auteur de l'Imitation a raison de dire : « On rencontre peu de « contemplatifs, parce qu'il en est peu qui sachent se « détacher complètement de ce qui périt et de ce qui « est créé. Il faut pour cela une grande grâce, qui « soulève l'âme et l'emporte au-dessus d'elle-
« même. »

Dieu est l'objet du bonheur des Saints dans le ciel ; mais quelle joie aussi de voir la société des Saints eux-mêmes, et surtout la Reine des Saints ! La vue de Marie réjouit tout le ciel. Elle est notre Mère, et

nous ne l'avons jamais vue. Ne devons-nous pas soupirer aussi après elle ? Un enfant ne soupire-t-il pas après le doux moment où il pourra voir enfin sa mère ? Ainsi soupirait saint Stanislas, novice de dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus. Marie était pour lui la Mère la plus tendrement aimée ; et comme un de ses frères, heureux de provoquer souvent en lui l'expression de ce filial amour, lui demandait dans ce but s'il aimait beaucoup la Sainte Vierge, il ne répondit qu'un mot : « Elle est ma Mère ! » Il prit un jour à cet enfant du ciel, qu'on eût volontiers regardé comme quelque ange du paradis égaré sur la terre, une irrésistible envie de voir et de fêter sa Mère, en compagnie des Saints, à la prochaine fête de sa glorieuse Assomption. Dans sa simplicité de colombe et son angélique candeur, il écrivit une lettre à sa Mère du ciel, pour obtenir cette grâce. La lettre parvint-elle à destination portée par quelqu'un des Anges ses frères ? Je ne sais, mais toujours est-il que la Bienheureuse Vierge descendit le jour même de son Assomption et vint prendre son enfant pour le mener en paradis. Qu'il est heureux auprès de sa Mère ! Aimons comme lui Marie, pour obtenir à notre tour le même bonheur.

II

Soupirs légitimes du chrétien.

Tous les soupirs dont nous avons parlé sont des soupirs célestes, des soupirs que fait exhaler le désir des cieux ; mais combien d'autres soupirs sortent

du cœur des habitants de la terre ! Que de sujets nous avons de soupirer dans ce triste lieu d'exil ! Que de fois nous pouvons dire à Marie : *Nous soupirons et nous gémissons !* Outre la prolongation de notre exil, trois causes surtout provoquent nos soupirs et nos gémissements.

La première, et la principale, c'est le péché, le seul vrai mal ici-bas, et le plus affligeant de tous, car il est à la fois le mal de Dieu qu'il offense, et notre mal à nous-mêmes ; puisque le péché mortel après nous avoir rendus malheureux ici-bas, nous expose à un enfer éternel. O fatal aveuglement ! On pleure la perte d'un bien temporel, et l'on ne verse pas une larme, on ne pousse pas un gémissement après avoir gravement péché ; on vit tranquille, on se livre à la joie peut-être, tandis qu'à chaque instant on peut tomber dans les brasiers éternels. A-t-on reçu une légère atteinte à son honneur ? On gémit, on se désespère. A-t-on perdu un de ses proches ? On pleure, on est inconsolable. Mais après avoir péché, après avoir couvert Jésus de plaies, après avoir cloué à la croix dans son cœur le Fils de Dieu, on regarde froidement le divin crucifié, on est insensible à ses douleurs et à sa mort.

La deuxième cause bien légitime encore de nos soupirs, c'est, d'un côté, la violence des assauts que nous livrent nos passions ; et de l'autre, notre faiblesse, qui peut à chaque instant nous abattre et nous jeter dans l'abîme. Mais que de fois, au lieu de gémir et d'avoir horreur du danger, nous l'aimons, nous le recherchons, nous flattons des passions qui plaisent à notre nature corrompue et nous préparent de concert avec elle un malheur éternel ?

La troisième cause, ce sont les souffrances de cette misérable vie. Dieu ne repousse pas les soupirs qu'elles nous arrachent, pourvu que nous nous résignons à la volonté divine. Le méchant qui n'a ni Christ à aimer, ni ciel à attendre, s'irrite et se cabre contre les chagrins et les souffrances, tandis que le juste soupire et dit avec Jésus : « *Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi, mais que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* ¹ ; et l'Ange de Dieu le console et le fortifie.

Les âmes sincèrement converties et décidées à se donner à Dieu, éprouvent à leur entrée dans la vie spirituelle, une grande componction ; elles pleurent et gémissent sur leurs péchés. Ceux qui avancent et s'exercent sérieusement dans la pratique des vertus, soupirent après la perfection, et gémissent de tant de fautes et d'imperfections qui leur échappent encore, dans les combats qu'ils livrent à la nature corrompue. Les parfaits et les Saints qui sont parvenus à l'union avec Dieu, gémissent avec l'Apôtre et soupirent après le moment qui les réunira pour toujours à Jésus-Christ. Ce gémississement céleste était celui de Marie, après qu'elle eut vu monter son Jésus au ciel. Elle ne fit plus, dans son long exil, que languir d'amour et soupirer après son unique Bien-aimé : « *Quand viendrai-je, mon Fils, mon Jésus, mon Dieu, quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je devant votre face ? Quando veniam et apparebo ante faciem tuam* ² ? Et ce fut cet amour qui lui donna la mort. Quel autre que le divin amour eût été trouvé digne d'immoler la Mère du bel amour ?

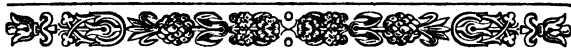
¹ Matt. XXVI, 39.

² Ps. XLI, 3.

PRIÈRE.

O Marie, vous qui habitez au sein des splendeurs divines, de quels yeux et avec quelle pitié ne devez-vous pas nous contempler, nous pauvres aveugles, qui mettons notre bonheur dans les faux et misérables biens de notre exil, et qui sommes si indifférents pour la gloire du ciel ? Je suis un de ces aveugles, et vous, vous êtes ma Mère. O bonne et toute-puissante Mère, ne dissiperez-vous jamais les ténèbres qui remplissent mon âme ? Apprenez-moi donc à mépriser ce qui doit si tôt finir, et à aimer ce qui ne finira jamais. Apprenez-moi à garder mes gémissements et mes soupirs pour mes péchés, qui seuls peuvent me faire perdre le ciel, qui peuvent me rendre éternellement malheureux, qui sont un si grand sujet de douleur pour le Cœur de Jésus, et qui transpercent votre Cœur maternel. Éclairez-moi, je vous en supplie, dirigez vers moi un de ces rayons qui partent du Cœur de Jésus ; faites tomber de ce Cœur, foyer ardent d'amour, sur mon misérable cœur une étincelle du feu qui le consume, afin qu'elle allume en moi la flamme du divin amour et élève vers Dieu tous mes désirs. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*





Vingt-et-unième méditation.

LES GÉMISSEMENTS DE NOTRE DIVINE MÈRE.

*Ad te suspiramus gementes et flentes.
Vers vous nous soupignons gémissant
et pleurant.*

Nous gémissons dans notre exil ; mais nous avons une Mère qui a gémi plus que nous dans ce même exil ; et ses douleurs doivent nous consoler et nous encourager dans les nôtres. *N'oubliez pas les gémissements de votre Mère*, dit le Saint-Esprit. *Gemitus Matris tuæ ne obliviscaris*¹. Les gémissements de Marie, la Mère de Jésus et notre Mère ; voilà le sujet que nous allons méditer aujourd'hui.

La Sainte Vierge est appelée par la sainte Église la Reine des Martyrs ; *Regina Martyrum, ora pro nobis* ; elle est donc aussi la Reine des douleurs, et elle a souffert plus qu'aucun des Martyrs de Jésus-Christ.

Toutefois, Marie n'a pas eu tous nos sujets de gémissements et de larmes. Ainsi jamais, pas même au premier instant de sa Conception, elle n'a rien

¹ Eccli. VII, 29.

eu de commun avec le péché. En vertu des mérites prévus de Jésus-Christ, elle a été exempte de la tache originelle; c'est un article de notre foi. Jamais non plus dans tout le cours de sa longue vie, elle ne contracta la moindre souillure d'aucun péché actuel. Elle n'eut donc d'autres péchés à pleurer que les nôtres. Bien plus, jamais elle ne commit aucune imperfection qui pût déplaire en quelque manière que ce fût, ou être moins agréable à la divine Majesté; et c'est pour cela que le Saint-Esprit lui dit : *Vous êtes toute belle, ô Vierge bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous. Tota pulchra es, amica meu, et macula non est in te.* Ainsi il lui parlait dès le moment de sa Conception immaculée; mais si nous considérons que la pureté positive en Dieu, c'est sa sainteté substantielle, infinie, que dut dire le Saint-Esprit à la Sainte Vierge, quand elle entra au ciel embellie par une sainteté positive qui surpassait celle de tous les Saints ensemble?

Si Marie n'a été en aucune manière sujette au péché, elle n'a pas non plus hérité, comme le font tous les enfants d'Adam, de la concupiscence, c'est-à-dire, du désordre des passions et de la révolte des sens; car la concupiscence est comme un effet naturel et permanent du péché originel dans les âmes. Il s'ensuit que l'ordre le plus parfait a toujours régné dans les sens, dans le cœur et dans l'âme de la Sainte Vierge.

Enfin, n'ayant pas été conçue comme nous dans le péché originel, elle n'est pas entrée dans le monde enfant de colère vis-à-vis de Dieu, mais enfant innocente et chérie, revêtue de tous les charmes de la

grâce ; il s'ensuit enfin que Marie n'ayant jamais contracté aucune souillure de péché, aucune des peines temporelles du péché n'a pu l'atteindre en tant que châtement ; car si la Providence paternelle de Dieu peut, dans des vues d'amour et de glorification, éprouver et affliger l'innocent, sa justice ne peut punir que les coupables.

Voilà bien des sujets de douleur qui n'ont pu atteindre la Sainte Vierge et son divin Fils, et cependant la très innocente et très Sainte Vierge a gémé et pleuré. Elle-même nous l'apprend par la bouche de Ruth : *Oh ! ne m'appellez pas Noémi, c'est-à-dire pleine de beauté, mais appelez-moi Mara, c'est-à-dire, amère ; car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume*¹. Oui, toute belle d'innocence, toute ravissante qu'elle était de pureté et de sainteté, puisqu'elle était destinée à être Mère de Jésus et notre Mère, il a fallu qu'elle souffrît ; et Mère, elle a souffert plus que tous les Martyrs. Il le fallait aussi pour qu'elle fût Reine des Martyrs. Cette éclatante couronne pouvait-elle manquer à celle qui devait porter toutes les couronnes et être la Reine de tous les rois des cieux ?

Jeune Vierge, elle passa dans une douce paix ses premières années, à l'ombre des autels ; mais du moment où la gloire de la maternité divine vint s'associer à celle de Vierge immaculée, et faire de Marie la *Mère admirable*, à la fois Vierge et Mère ; dès qu'elle entra en participation, avec Jésus, de la Rédemption du monde, le bois amer de la croix vint

¹ Ruth. I, 20.

tout sanglant changer en amertume le cours si pur de son innocente vie.

A peine le divin Enfant est-il né à Bethléem dans la dernière indigence, que le vieillard prophète, inspiré par le Dieu du temple, perce doublement le Cœur de Marie, et par le trait qui frappe Jésus, et par celui qui la frappe elle-même. Siméon, Siméon, est-ce donc ainsi que tu récompenses la meilleure des mères, après qu'elle a déposé l'Enfant-Dieu dans tes bras ? Arrête, saint vieillard ; il y a trente-trois ans encore avant la catastrophe du Calvaire. Pourquoi affliger si tôt et briser le cœur si tendre d'une pauvre mère ? Mais Dieu le veut, l'Esprit divin a parlé au Prophète. Il faut que dès ce jour, Marie, déjà présente au Calvaire, offre son Fils encore enfant, pour le salut du monde ; il faut que dès ce jour, elle travaille sa couronne de Reine des Martyrs. Et voilà que Siméon, brisé lui-même à la vue d'un tel Fils et d'une telle Mère, obéit à l'Esprit qui l'inspire, et révèle le terrible, le sanglant mystère. « *Voici que cet enfant sera un signe de contradiction* », et accentuant davantage la prophétie, il regarde la Vierge, « *et vous, dit-il à cette tendre Mère, un glaive de douteur transpercera votre cœur.* » « *Ecce positus est hic in signum cui contradicetur, et tuam ipsius animam pertransibit gladius*¹. » Ah ! le glaive est déjà plongé dans le Cœur de Marie ; car Marie connaissait les Saintes Écritures, comme nous le voyons dans le Magnificat ; elle savait par les Prophètes la Passion réservée au Messie ; et le glaive ne sera

¹ Luc. II, 34, 35.

retiré de son Cœur maternel, que lorsqu'elle entrera dans la gloire. Mère-Martyre, si du moins elle avait pu jouir en paix de son Fils bien-aimé jusqu'aux approches de l'heure mortelle ! A peine Siméon a-t-il fait briller un moment à ses yeux le glaive du Calvaire, qu'un barbare persécuteur cherche l'Enfant divin encore au berceau, pour le massacrer ; il faut fuir, fuir sans retard, fuir, dans les alarmes, au sein de la nuit, pour gagner une terre étrangère, inconnue, idolâtre, sans autres compagnes, dans ce cruel exil, que la misère, les angoisses et l'indigence ; Jésus est avec elle, il est vrai ; mais si voir toujours et posséder Jésus est le plus doux des bonheurs ; d'autre part, quel martyre pour Marie ! Une pareille Mère pouvait-elle contempler Jésus, le serrer dans ses bras, le voir croître en sagesse et en grâce, et par conséquent apparaître de plus en plus aimable, sans que son cœur de Mère brûlât pour lui d'un amour de plus en plus ardent ? Et pouvait-elle redoubler à chaque instant d'amour pour lui, sans que le glaive de douleur pénétrât de plus en plus profondément dans son âme ? Pouvait-elle regarder Jésus, sans que le tableau de la Passion tracé au vif par les Prophètes vînt se placer devant elle et transformer la véhémence de son amour en d'inexprimables douleurs ? Il n'y a qu'une mère qui puisse se faire une idée du martyre de la plus affligée des mères. Quoi ! se disait Marie, en contemplant Jésus, le plus aimable des enfants des hommes : cet Enfant, revêtu de toutes les grâces de l'innocence et de la bonté, rempli de tous les charmes de la divinité, Jésus le fruit béni de

mes entrailles, un jour, des hommes, ou plutôt des tigres altérés de sang se jeteront sur lui, le garrotteront comme un malfaiteur, lanceront sur sa face adorable leurs crachats avec leurs blasphèmes; ils le couvriront de plaies; ils cloueront à une croix ces mains qui ne savent que bénir, et ces pieds qui ne savent que chercher les malheureux !

Mais quand l'heure sonna, mon Dieu ! quelle mère pourra imaginer ce que Marie souffrit auprès de la croix ? Quel déchirant spectacle ! Marie recevant dans son âme de mère tous les coups de marteau, qui enfonçaient les clous dans les mains et dans les pieds de Jésus ! Marie voyant les bourreaux dresser la croix, et sur cette croix son Fils tout meurtri et tout rouge de sang ! Marie, pendant trois mortelles heures, debout, pâle et immobile, auprès de son Fils agonisant ! Marie entendant le dernier cri de son Fils mourant et recevant son dernier soupir ! Marie voyant déposer sur ses genoux le corps inanimé, meurtri, méconnaissable de son Jésus ! Marie inondée de larmes et comme morte de douleur, quittant le tombeau, où l'on a enfermé le mort divin, son Fils Jésus !

Dites maintenant si la bonne Vierge, en passant sur cette terre, a gémi, a pleuré, a mérité la couronne de Reine des Martyrs. Mais ne vous étonnez pas de ces douleurs, et ne vous plaignez pas de voir ainsi traitée la plus tendre et la plus aimante des mères. Marie, Mère du Rédempteur, ne devait-elle pas coopérer avec lui au salut du monde ? Et le monde pouvait-il être sauvé sans l'expiation des souffrances ? Et puis, Marie ne devait-elle pas être,

après Jésus, la consolatrice par excellence des affligés ? Et comment aurait-elle pu consoler, sans avoir souffert elle-même, et sans avoir bu jusqu'à la lie, comme Jésus, le calice des douleurs ? Un cœur qui n'a pas connu la souffrance peut-il compatir ? Jésus, l'homme des douleurs, savait que, sans souffrir, il ne nous donnerait pas de courage ; il savait aussi qu'une mère sans douleur n'est pas une mère, et c'est pour cela que voulant nous donner Marie pour mère, il l'a fait au moment, où le glaive transperçait son cœur maternel. Ah ! c'est parce que Marie nous a enfantés dans de si cruelles souffrances, que nous avons tant de confiance en elle, et que, du fond de notre exil, nous lui adressons nos cris de détresse, soupirant, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes.

Mais aussi que nous sommes chers à cette Mère très affligée, quand nous lui rappelons avec amour ses douleurs ! Comme elle aime alors à nous secourir dans nos propres souffrances ! La dévotion envers Notre-Dame des douleurs fut toujours très chère à saint Ignace. Dès sa conversion, cet insigne Serviteur de Marie, et son enfant privilégié porta toujours sur sa poitrine une image de Notre-Dame des douleurs transpercée par le glaive ; et comme un jour il embrassait un Père qu'il envoyait au delà des mers et qu'il ne devait plus revoir, il ne crut pas pouvoir lui donner de plus précieux souvenir de son paternel amour que cette sainte image.

Le P. Joachim Piccolomini s'était habitué dès sa tendre enfance, comme on le lit dans sa Vie ¹, à

¹ Rossignolli, *pieta osseq.*

visiter trois fois le jour dans une église une statue de Notre-Dame des douleurs; et le samedi, pour l'honorer, il ne prenait aucune nourriture. De plus il se levait au milieu de la nuit pour méditer sur ses douleurs. Afin de lui montrer combien cette dévotion lui était agréable, Marie lui apparut, et lui dit d'entrer dans l'Ordre voué à son service, et elle fut obéie. Vers les dernières années de sa vie, elle lui apparut de nouveau portant à la main deux couronnes, l'une de rubis, en récompense de la compassion qu'il avait toujours conservée pour ses douleurs, l'autre de perles, pour lui avoir consacré son corps par la chasteté. Enfin, quand vint l'heure de la mort, elle lui apparut encore, et alors le bienheureux religieux lui demanda la grâce de mourir le jour même où Jésus était mort. La Sainte Vierge le consola en lui disant : « Eh bien, préparez-vous, car demain vendredi vous mourrez subitement, comme vous le désirez, et demain vous serez avec moi en paradis. » Le lendemain, en effet, le Vendredi-Saint, comme on chantait la Passion selon saint Jean, lorsqu'on arriva aux paroles : *Stabant juxta crucem Mater ejus... Étaient près de la croix, sa Mère...*¹ il entra subitement en agonie ; et lorsqu'on chanta : *et inclinato capite tradidit spiritum, et ayant incliné la tête il rendit l'esprit*², le saint religieux rendit lui aussi son âme à Dieu. Au moment même, l'Église fut remplie d'une éclatante lumière et d'une suave odeur.

¹ Ev. Jo. XIX, 25.

² Ev. Jo. XIX, 30.

Voici maintenant deux conversions dues à la dévotion envers les douleurs de Marie. Le P. Roviglione, de la Compagnie de Jésus, rapporte qu'un jeune homme avait la dévotion de visiter tous les jours une image de Marie, Mère des douleurs, dont le Cœur était percé de sept glaives. Or une nuit, il eut le malheur de commettre un péché mortel. Le matin, selon sa coutume, il alla visiter la sainte image ; mais quel ne fut pas son saisissement, quand il s'aperçut qu'au lieu de sept glaives il y en avait huit ! Au même instant, il entendit une voix qui lui dit : « C'est ton péché qui a plongé ce nouveau glaive dans le Cœur de ta Mère. » Attendri, pénétré de douleur, il alla, sans retard, se confesser, et recouvra l'amitié de Dieu, grâce à sa dévotion pour Notre-Dame des douleurs.

Jules C..., élevé par une pieuse mère, avait été lui-même un modèle de piété pendant sa première jeunesse ; mais rien ne brillait plus en lui que sa dévotion et sa confiance envers la Sainte Vierge. Il s'était consacré à elle et ses plus doux moments étaient ceux qu'il passait à épancher son cœur dans celui de sa Mère du ciel. Chaque jour il disait son chapelet et ne refusait jamais rien de ce qu'on lui demandait au nom de Marie. Grâce à ses talents, il termina jeune encore ses études, et le moment arriva où il dut quitter sa mère pour aller suivre sa carrière à Paris. Le jour de son départ il voulut revoir encore sa chère petite chapelle de Notre-Dame des Douleurs ; il s'y prosterna, s'y consacra de nouveau à Marie, et la conjura de ne pas l'abandonner.

Pauvre enfant, il soupçonnait bien peu ce que

l'atmosphère trop souvent fatale de la liberté et des mauvais exemples allait opérer en lui ! Longtemps il résista à la contagion, mais enfin, trop peu en garde contre de perfides amis, il se laissa entraîner ; il négligea les Sacrements et finit par oublier Dieu et ses exercices de piété. Quand on est là, la descente est rapide, et l'on roule dans l'abîme. Son chapelet, autrefois si cher à son cœur, n'était plus pour lui qu'un remords ; un soir il le jeta dans la Seine. Toutefois il ne put s'empêcher de réciter chaque jour un *Ave Maria* avant de se coucher.

Il vécut pendant quelques années dans ce misérable état ; mais sa bonne Mère du ciel ne cessait de suivre de l'œil et du cœur son cher enfant prodigue. Un jour qu'il allait rendre visite à ses parents, il trouva, non loin de la maison paternelle, assis sur le seuil de la petite chapelle si longtemps aimée, un jeune enfant qui lui demanda l'aumône au nom de la Sainte Vierge. C'était un petit Savoyard, qui, à bout de privations et de souffrances, et n'ayant plus la force de marcher, s'était assis auprès de la chapelle de Marie, parce que sa mère, en le quittant, l'avait confié à la garde de la bonne Vierge. Jules avait bon cœur ; il s'émut au récit d'une si touchante infortune ; et puis l'enfant avait demandé l'aumône au nom de Marie ; à ce nom autrefois Jules ne refusait rien. Il fait entrer avec lui l'enfant chez ses parents, il le réchauffe, le restaure, le rhabille à neuf et dépose de l'argent dans sa main. Le pauvre petit Savoyard pouvait à peine parler, tant son cœur débordait d'émotion et de reconnaissance. Comme si tout à coup une lumière eût brillé à ses yeux, il ôte de

son cou un petit chapelet en verre que sa mère lui avait donné en l'embrassant pour la dernière fois, et le donne à son bienfaiteur. C'était son seul trésor.

Jules accepta en souriant, et l'enfant s'éloigna. Le pauvre petit en s'éloignant priait la Sainte Vierge pour celui qui s'était montré si bon pour lui. La charité et la prière allaient triompher.

La nuit suivante fut toute blanche pour Jules. Tout l'émouvait : la chapelle de Notre-Dame des Douleurs où il avait trouvé le pauvre, la voix innocente du petit mendiant demandant là au nom de Marie, ce chapelet qui lui semblait rendu par la Vierge pour celui qu'il avait jeté dans la Seine, tout lui semblait merveilleux ; et voilà que le souvenir de ses jeunes années passées avec tant de délices au service de Jésus et de Marie vient opprimer son cœur ; il n'y tient plus : lui, si aimé de Marie, lui, maintenant si coupable et Marie si bonne ! il se met à sangloter et verse un torrent de larmes.

Il était converti. Le lendemain il commença par réciter son chapelet ; puis il se confessa, entra dans une vie toute nouvelle ; il persévéra et fit d'autant plus de bien que la Providence l'avait élevé plus haut dans le monde¹.

PRIÈRE.

O Marie, Reine des Martyrs, qui m'avez enfanté à la vie de la grâce au pied de la croix, pendant

¹ Guirl. de Marie.

l'agonie de votre divin Fils, ne permettez pas que j'aie encore le malheur de transpercer votre Cœur maternel, en commettant le péché. Ah ! plutôt mourir ! Mais apprenez-moi aussi, vous qui avez tant souffert et avec tant d'amour, à supporter avec une résignation filiale les peines de cette vie. Je ne les ai, hélas ! que trop méritées par mes iniquités. Aussi je veux souffrir avec Jésus crucifié pour moi, et avec vous, ô Mère très affligée. Dès ce moment, je m'offre à recevoir avec abandon à Dieu toutes les croix qu'il lui plaira de m'envoyer. Seulement, je vous prie, ô ma Mère, de m'aider à me conformer toujours à la très sainte et très aimable volonté de Dieu. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*





Vingt-deuxième méditation.

CETTE TERRE EST UNE VALLÉE DE LARMES.

*Ad te suspiramus, gementes et flentes in
hac lacrymarum valle.*

Nous soupignons vers vous, gémissant et
pleurant dans cette vallée de larmes.

Que ne doit point éprouver le Cœur de notre Mère céleste, en voyant ses enfants exilés sur une terre frappée de malédiction lui adresser leurs cris de détresse dans la vallée des larmes ! C'est le pauvre banni, qui, loin de sa patrie, lève vers le ciel des yeux mouillés de pleurs, et qui voyant sa Mère assise sur un trône de gloire semble lui dire : O Mère, vous êtes dans le ciel inondée de gloire et de félicité ; et nous, vos enfants infortunés, nous souffrons dans ce séjour de douleurs et de larmes. Pourriez-vous ne pas jeter sur nous un regard de miséricorde ? Voilà l'éloquence d'une âme aimante et affligée ; et quel cœur, fût-il autre que celui de Marie, pourrait y résister ? Ne sent-on pas, en méditant les prières de l'Eglise, que le Saint-Esprit n'y

est pas étranger, et qu'en union avec nous, il prie, selon le langage de l'Écriture, avec des gémissements ineffables?

I

La terre est une vallée, et l'homme un pèlerin.

La terre est une vallée. *Vallée de larmes*, voilà le nom de cette terre, le lieu de notre exil. Une vallée est profonde et entourée de montagnes; souvent des torrents bourbeux la traversent et la désolent; mais souvent aussi ils la rendent féconde, en l'inondant. Voilà l'image de la terre, ce profond abîme, d'où l'exilé lève les yeux vers les saintes montagnes et vers les hauteurs des cieux : *J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours. Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi* ¹. Et : *Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur : De profundis clamavi ad te, Domine* ².

Les malédictions temporelles méritées par le péché, les tentations, les souffrances, les maladies et la mort sont les torrents dévastateurs descendus des cataractes vengeresses des cieux, pour punir la terre coupable. Mais ces torrents mêmes, aidés de la douce influence du Soleil de justice, fécondent ce sol ingrat, et le couvrent d'une riche moisson pour

¹ Ps. CXX, 1.

² Ps. CXXIV, 1.

les années éternelles. Sur la sainte montagne des cieux, on ne moissonne plus; le temps du travail et du mérite est passé. Dans les enfers, qui sont, non plus une vallée, mais le puits de l'abîme, on moissonne moins encore; on pleure et l'on se désespère; car là *il n'y a plus de temps*¹ pour faire pénitence, *tempus non erit amplius, il n'y a plus de rédemption: in inferno nulla est redemptio*². Seule, la vallée peut être rendue fertile; et c'est là notre consolation. Travailler et souffrir, voilà la condition, mais aussi la richesse de notre exil. *Ils allaient*, dit le Psalmiste, *jetant avec larmes leurs semences dans les sillons: euntes ibant et flebant mittentes semina sua*³. Maintenant, le labeur et la peine: plus tard, la joie et la gloire; car un jour viendra, où ceux *qui se-maient dans les larmes, arriveront portant dans leurs mains au milieu d'inexprimables transports, leurs gerbes d'or: venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos*. En attendant cette heureuse fin, nous cheminons dans la vallée terrestre.

L'homme ici-bas, en effet, est un pèlerin, qui traverse péniblement une contrée étrangère et ennemie, pour parvenir à sa patrie. Le saint roi David disait à Dieu: *Je ne suis qu'un étranger devant vous, et un pèlerin, comme tous mes pères l'ont été. Advena ego sum apud te et peregrinus sicut omnes patres mei*. Et sur le point de mourir, il le répétait encore en présence du peuple et de ses princes assemblés:

¹ Apoc. X, 16.

² Off. def.

³ Ps. CXXV, 6, 7,

Mon Dieu, nous sommes des pèlerins devant vous et des étrangers, comme tous nos pères ; et il ajoutait : Dies nostri quasi umbra super terram et nulla est mora¹. Nos jours sont comme une ombre sur la terre, et la fin ne se fait pas attendre.

Oui, nous sommes des pèlerins ; et dans ce court pèlerinage, que de fatigues, que de persécutions, que de déceptions, que de souffrances ! *L'homme, qui vit peu de temps, dit Job, est rempli de bien des misères : homo brevi vivens tempore, repletur multis miseriis². Comme la fleur, il paraît un jour, et bientôt comme elle, il est foulé aux pieds. Son passage est celui de l'ombre qui s'enfuit ; sans cesse il change, jusqu'à ce qu'enfin dans la vallée même qu'il habite, il trouve son tombeau arrosé de quelques larmes et bientôt oublié. O mon Dieu, disait encore Job, cet homme des grandes douleurs, laissez-moi, laissez-moi pleurer un peu sur mon malheur, avant que j'aie, pour n'en plus revenir, dans la terre du tombeau, terre ténébreuse et couverte des sombres voiles de la mort, où il n'y a plus ni ordre, ni beauté, et où habite une éternelle horreur³.*

II

La vallée de larmes.

La terre est une vallée de larmes. Cette terre est une vallée, les générations se succédant sans

¹ Paralip. XXIX, 15.

² Job. XV, 1.1

³ Job. X, 20, 21, 22.

cesse viennent, les unes après les autres, l'arroser de leurs larmes. Mais que ces larmes sont loin d'être toutes les mêmes ! Il en est d'elles comme des eaux. Telle eau est trouble et fangeuse ; telle autre est pure et limpide. Ainsi, il est des larmes criminelles : ce sont celles que font jaillir la colère, la vengeance, l'orgueil, le désespoir et les autres passions déréglées. Il est des larmes humiliantes : ce sont celles que font verser la lâcheté et le manque de courage. Il est enfin des larmes dignes de l'homme, des larmes innocentes, des larmes saintes ; car elles viennent d'une source bénie. Ce sont celles que font couler la bonté et la vertu ; ce sont les larmes d'amour divin, de charité, de repentir et d'affliction résignée. C'est de ces larmes que Jésus a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*¹.

1° *Les larmes de la charité.* Bienheureux les enfants de la charité, les vrais enfants de Dieu, qui pleurent sur les maux de leurs frères. Il est beau, sans doute, de donner au pauvre qui est nu, qui est délaissé, qui a faim ; mais il est bien plus beau encore de mêler, en donnant, ses larmes à celles du malheureux, et de prodiguer à son âme, plus encore qu'à son corps, les secours et les consolations de la religion, qui est comme Dieu, charité. *Deus charitas est, Dieu est charité*². Mais que dire des larmes versées sur les égarements des pécheurs et sur les

¹ Matt. V, 5.

² Ep. Jo. I.

souffrances de l'Église ? Que dire des larmes versées pendant dix-huit ans par sainte Monique, pour la conversion de son fils Augustin ?

2^o *Les larmes du divin amour.* Bienheureux ceux qui pleurent sous l'influence du divin amour ! O douces, ô ineffables larmes ! mais elles sont un mystère caché pour celui dont le cœur n'a jamais tenu qu'à la terre. *L'homme animal*, l'homme terrestre, l'homme des sens *ne perçoit même pas ce qui est de l'Esprit de Dieu ; animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* ¹. Ce n'est que lorsque l'âme se donne sincèrement à Dieu, qu'elle sait pleurer ainsi ; alors, si ces larmes sont une consolation venant vraiment de Dieu, elle sent s'enflammer en elle l'amour de Dieu, et ne peut plus rien aimer de créé pour lui-même ; car, que sont pour elle des charmes de boue, en présence de la beauté infinie qui rayonne sur elle ? Elle sent succéder en elle aux misérables et vaines joies du monde *une paix* si douce, que, selon l'expression de l'Écriture, *elle surpasse tout sentiment ; pax quæ exsuperat omnem sensum* ², une paix que le monde ne donnera jamais, et qu'il ne connaît même pas. Le cœur qui la sent, la connaît, lui, et une onction toute divine le pénètre avec une ineffable suavité ; il ne peut plus goûter autre chose, et il s'écrie avec François d'Assise embrassant le crucifix : « *Mon Dieu et mon tout ! Deus meus et omnia !* »

Ces larmes si précieuses peuvent être produites

¹ Cor. II, 14.

² Phil. IV, 7.

par le sentiment des perfections infinies de Dieu et de ses bienfaits, de l'ineffable amour de Jésus-Christ et de ses douleurs, de notre ingratitude et de nos iniquités envers un Dieu si aimant et si peu aimé. Les larmes du repentir sont les seules amères au service de Dieu. Eh bien ! Dieu les remplit d'une céleste douceur ; et plus elles sont amères, plus cette douceur est profonde. Des flots de suavité divine ne se mêlaient-ils pas aux larmes de repentir que l'amour faisait couler tous les jours sur les joues de saint Pierre, au chant du coq, et qui finirent par y creuser des sillons ? Qu'elles étaient délicieuses les larmes dont saint Ignace arrosait l'autel du saint Sacrifice, à la vue de l'Agnéau s'immolant par ses mains ; ou, quand pénétré de l'amour ineffable de Dieu pour les hommes, il s'écriait dans l'extase de l'amour : « *O mon Dieu ! ô mon Dieu ! si les hommes vous connaissaient, ils ne vous offenseraient jamais !* » Mais de toutes les larmes, les plus désirées de Jésus-Christ sont celles que l'on répand au souvenir de ce bon Sauveur souffrant, rassasié d'opprobres, flagellé, crucifié, mourant pour nous. Ces larmes, les Anges eux-mêmes les recueillent comme celles de Jésus lui-même au jardin des Oliviers, et les portent dans le ciel, comme autant de perles d'un prix inestimable et dont l'éclat sera éternel. Une larme, dit un Saint, une seule larme versée sur la Passion de Jésus-Christ, est d'une valeur plus grande aux yeux de Dieu que de grandes macérations corporelles. Ah ! quel tableau que celui d'un saint Louis de Gonzague, cet ange de la terre, tenant dans ses mains son crucifix devenu sa seule richesse, et l'arrosant de ses larmes !

Mais que dire des larmes qui coulèrent silencieuses des yeux de Marie au pied de la croix et de celles qu'elle laissa couler par torrents sur le corps inanimé de son divin Fils ?

Ah ! combien les chrétiens s'adonneraient à la dévotion envers la Passion ; avec quelle assiduité ils feraient le chemin de la Croix, s'ils savaient combien Jésus consolera un jour ceux qui l'auront tant de fois consolé en lui rappelant, à la sainte Messe et à la sainte Communion, ses opprobres et ses souffrances, ou en s'efforçant d'arroser de leurs larmes le chemin qu'il a arrosé de son sang ! *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*¹.

3^o *Les larmes de l'affliction résignée.* Bienheureux enfin ceux-là même qui pleurent accablés sous le poids des souffrances de la vie, pourvu qu'ils s'abandonnent avec résignation, et mieux encore avec amour, à la sainte volonté de Dieu ! Le bon Dieu, qui nous a donné un cœur si sensible, qui a placé lui-même dans nos yeux deux sources de larmes, ne nous interdit pas de pleurer, quand des coups terribles viennent nous frapper ; il ne défend pas à un fils de pleurer sur le corps inanimé d'un père ou d'une mère qu'il chérissait ; il ne défend pas à une pauvre mère de pleurer la mort d'un enfant qui était la douceur de sa vie ; il ne défend pas à une âme lassée par de terribles tentations, ou éprouvée par les duretés de la Croix, de venir pleurer à ses pieds. Sainte Monique avait longtemps pleuré sur son fils

¹ Matt. V, 5.

Augustin. Quand cette sainte mère eut expiré entre les bras de son enfant devenu, après tant de larmes, un Évêque, un Docteur et un Saint, n'était-il pas permis à ce fils bien-aimé de répandre à son tour des pleurs sur cette bonne et tendre mère? Écoutez-le lui-même : « Je ne croyais pas convenable, dit-il, « d'éclater en sanglots et en cris de douleur à la « mort d'une mère si sainte; cependant, au souvenir « de votre servante, ô mon Dieu, au souvenir de sa « vie si pleine d'amour filial pour vous et si sainte, « au souvenir de cette mère si bonne et si douce « pour moi, saisi tout à coup du vide que sa mort si « subite venait de faire dans mon cœur, j'ai laissé « couler mes larmes, et j'ai pleuré sur elle et pour « elle; et si quelqu'un juge que j'ai fait une faute, « en pleurant quelque temps une mère morte sous « mes yeux, une mère qui, pendant tant d'années, « avait pleuré sur moi pour me ramener à la vie, « qu'il ne raille pas cette faiblesse de mon cœur; « mais que plutôt, s'il est animé d'une grande charité, il répande à vos pieds des larmes pour mes « péchés, ô mon Dieu, vous qui êtes le Père de tous « les frères de Jésus-Christ. »

4° *Les larmes de Jésus.* Le Cœur de Jésus-Christ a-t-il été sans émotion, et ses yeux sans larmes? Qu'on aime à voir les yeux de Jésus se fixer avec attendrissement sur les larmes de Marthe et de Magdeleine, quand elles lui annoncèrent la mort de leur frère! Qu'on aime à voir Jésus, en présence du tombeau de Lazare, frémir en lui-même, sentir ses entrailles s'émouvoir, et se mettre à pleurer! Qu'on aime à voir Jésus le visage tout couvert de larmes,

annoncer à l'ingrate Jérusalem, les châtiments qu'elle allait attirer sur elle! Qu'on aime à voir Jésus, en présence de la veuve de Naïm, lorsqu'elle accompagnait jusqu'à sa dernière demeure le corps de son fils unique, s'émouvoir de la douleur de cette pauvre mère et lui rendre son fils ressuscité : *Ne pleurez plus, voici votre Fils* ¹!

L'Apôtre saint Paul, dans son épître aux Hébreux, nous montre Jésus répandant sur la Croix, non-seulement son sang, mais encore des larmes, au moment où il poussa le cri qui précéda sa mort, « *offrant, dit-il, à Celui qui pouvait le sauver de la mort, ses prières et ses supplications avec un grand cri et avec des larmes* ². » Les larmes de Jésus mourant sur la croix n'émurent-elles pas son divin Père? Mais ne sommes-nous pas aussi, par adoption, les enfants de Dieu? Et quand Dieu nous voit, nous ses images et les frères de Jésus-Christ pleurant sur la croix, souffrir et pleurer sur la croix avec Jésus, et, comme Jésus, nous résigner et rester soumis jusqu'à la mort, peut-il être insensible à nos larmes? Non, non, la religion qui, pour nous consoler dans cette vallée de larmes, nous a donné le Cœur de Jésus, le plus sensible et le plus affligé des cœurs, ne condamne pas l'émotion et les larmes; seulement elle les ennoblit et les sanctifie par un héroïque et filial abandon à la volonté divine; elle les divinise pour ainsi dire, en les unissant aux larmes et aux douleurs de Jésus crucifié, elle les adoucit en nous présentant le cru-

¹ Ev. Luc. VII, 11.

² Hébr. V, 7.

cifix. La croix seule, sans Jésus, voilà le partage de ceux qui n'ont plus de Dieu ; la croix seule fait couler des larmes païennes, et arrache des cris de désespoir. Malheur à ceux qui n'ont pas, avec la croix, le divin crucifié ! Avec le crucifix, on peut tout supporter ; sous la croix de Jésus, les larmes se changent en consolation, parce qu'elles touchent le Cœur de Jésus, et lui rappellent les larmes que répandit sur son corps inanimé Marie, sa sainte Mère et notre Mère, et plus encore celles qu'il lui voyait répandre pendant sa divine agonie sur la croix, larmes qui furent une de ses douleurs les plus pénétrantes.

PRIÈRE.

O Marie, ô ma bonne Mère, à la vue de vos larmes et de celles de votre divin Fils, je ne me plains plus de mes souffrances trop méritées, hélas ! par mes péchés ; je les reçois avec résignation et avec amour ; mais daignez, avec Jésus, sanctifier les larmes de mon exil, et obtenez-moi du Cœur très affligé et très résigné de votre divin Fils, de m'abandonner toujours, au pied de sa croix, à la très sainte, très juste et très aimable volonté de Dieu. Ainsi soit-il. —
Ave Maria.





Vingt-troisième méditation.

AVEUGLEMENT DE CEUX QUI DEMANDENT LE BON-
HEUR A LA VALLÉE DES LARMES.

*Ad te suspiramus gementes et flentes
in hac lacrymarum valle.*

Nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes.

I

C'est le péché qui nous a chassés du paradis terrestre pour nous jeter dans la vallée de larmes

Détournons aujourd'hui les yeux de la Mère des douleurs pour les abaisser sur nous-mêmes ; ou plutôt, voyons comment nous sommes, par notre aveuglement et nos illusions, un sujet de larmes pour Marie, notre Mère.

La terre est une vallée de larmes ; nous l'avons compris. Mais est-ce donc pour en faire une vallée de larmes que Dieu l'a créée ? N'a-t-il voulu préparer à l'homme, ce chef-d'œuvre de ses mains et de son cœur, qu'un palais destiné à recevoir des

pleurs? Non; mais l'homme a gâté lui-même l'œuvre de Dieu. Dieu, avant de créer l'homme, lui avait préparé un palais, image des cieux; et l'homme y serait resté heureux, s'il s'était conservé tel que Dieu l'avait fait. Toujours il aurait habité le paradis terrestre, dont l'issue donnait sur le ciel et qui faisait présager les beautés du paradis éternel; c'était un jardin de volupté, comme l'appelle la sainte Écriture. Mais l'homme, en perdant par le péché la justice originelle, effaça de son âme, autant qu'il était en lui, l'image de Dieu. Dès lors déchu de tous ses droits, il ne pouvait continuer d'habiter le paradis terrestre, image et avenue de la maison de Dieu, dont il n'était plus le fils. Chassé de ce séjour de délices, révolté contre Dieu, et devenu homme animal, il fut jeté au milieu des animaux révoltés à leur tour contre lui, sur une terre qui allait être pour lui une vallée de larmes. Les larmes n'étaient pas connues dans le paradis terrestre; l'hôte innocent de ce charmant séjour ignorait cette triste concupiscence, source de presque toutes les larmes; là, ne régnaient ni les intempéries de l'air, ni les maladies, ni aucun de ces autres fléaux qui désolent maintenant l'humanité. Le corps de l'homme, sans être essentiellement et par nature immortel, devait, par la bonté et la volonté divines, être à l'abri de la mort; car le fruit de l'arbre de vie planté dans le paradis par l'Auteur de la vie entretenait dans l'homme une inaltérable jeunesse et éloignait la mort. Mais ayant voulu, sur l'instigation de l'esprit mauvais, connaître le bien et le mal, il mangea du fruit défendu de l'arbre de la science du bien et du

mal, et il trouva le mal et la mort. Jeté dans l'exil, il fut condamné à y souffrir et à y mourir; heureux, grâce à la promesse d'un Rédempteur, de ne pas être précipité dans le puits de l'abîme, où l'on verse aussi des larmes, mais des larmes de feu, éternellement stériles.

L'homme arrosa longtemps de ses pleurs la triste terre, où l'avait jeté son péché; longtemps il poussa des cris vers le ciel, appelant le Libérateur promis. Le divin Libérateur descendit enfin des cieux, et les hommes virent ce Dieu, fait homme comme eux, fils comme eux d'une fille d'Eve, pleurant avec eux, mourant comme eux, enseveli avec eux dans la vallée de larmes. Ils virent sa sainte Mère pleurer avec lui, mourir comme lui, être comme lui enseveli dans la vallée de larmes. Dès cet heureux instant, les larmes devinrent une consolation, souvent même une joie, et le don des larmes devint un des plus beaux présents du ciel.

II

Aveuglement des chrétiens.

Mais hélas ! combien n'en est-il pas, même parmi ceux qui se disent chrétiens, à qui il faudrait encore apprendre, après qu'un Dieu est mort en pleurant sur la croix, que cette terre est une vallée de larmes. Tout en sentant et en déplorant les misères de ce monde, ils se persuadent, comme si le péché n'avait pas tout changé, qu'il leur est possible de faire de cette terre un jardin de délices. Inutile espé-

rance ! Le paradis terrestre a disparu, depuis qu'un Chérubin armé d'un glaive de feu en a défendu l'entrée. La vie humaine n'est plus pour l'homme déchu qu'un temps d'expiation ; la terre, quoi qu'on fasse, n'est plus, pour le juste comme pour le méchant, qu'une vallée de larmes, baignée par les flots des tribulations. L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ a parfaitement exprimé cette condition inévitable de notre nature, quand il a dit : « La croix est toujours
« là ; elle vous attend partout. Quelque part que
« vous alliez, vous ne pourrez lui échapper, parce
« que vous la portez partout avec vous, et que vous
« vous trouverez toujours vous-même. Regardez en
« haut, regardez en bas ; sortez de vous-même, ren-
« trez en vous-même, et toujours vous trouverez la
« croix..... Vous vous trompez, vous vous trompez,
« si vous cherchez autre chose que d'endurer des
« tribulations ; car toute cette vie mortelle est pleine
« de misères et toute parsemée de croix. »

Le chrétien le sait, car les saintes Écritures, la sainte Église, les Docteurs le lui répètent sans cesse, et malgré tout, il s'obstine à chercher ici-bas le plaisir, et il fuit l'expiation. Étrange aberration de l'esprit humain, et conséquence du péché ! L'homme aveuglé par la concupiscence ferme les yeux à la lumière de la parole divine ; il persiste à vouloir trouver le bonheur là, où Dieu lui assure qu'il ne rencontrera que sujets de larmes ; et ce qui lui donnerait le seul vrai bonheur possible ici-bas, la croix de Jésus-Christ, il la fuit, comme un mal. C'est pour cela que Notre-Seigneur voulant éclairer une Sainte, qui lui était chère, lui donna cette règle pra-

tique : « Que ce qui est doux soit amer pour toi ; et que ce qui est amer, te soit doux. »

III

Bonheur de ceux qui se renoncent.

En effet, l'homme qui vit de la vie des sens ne trouve, en poursuivant ce qui plaît à la nature corrompue, que vide, ennui, déception, remords et parfois désespoir. Le juste, au contraire, qui vit de la vie de l'esprit ; le juste, ennemi en apparence de lui-même, mais docile à la voix de Dieu par esprit de foi, trouve la paix et le vrai bonheur, en mortifiant sa chair et ses sens, pour ne suivre que les lumières de la raison et de la foi. Pourrait-il en être autrement ? Est-ce le démon, ou est-ce Dieu qui nous veut du bien ? Quel est celui qui cherche à captiver nos sens par les séductions du monde ? Il n'est autre que celui qui nous a tous perdus dans notre premier père, et qui est plus acharné encore à nous perdre une seconde fois, après que Jésus-Christ nous a rachetés ; il est notre capital et implacable ennemi, et s'il nous flatte par d'apparents plaisirs, ce n'est que pour pouvoir en traître nous plonger le poignard dans le cœur. Ceux-là seuls échappent à sa perfidie qui ferment l'oreille à ses séductions, et font la guerre à leurs sens ; et tandis qu'ils paraissent ainsi se résigner à ne plus trouver ici-bas qu'une vallée de larmes, et sont regardés par les mondains comme des insensés, ils trouvent avec une délicieuse sur-

prise, une joie cachée et très douce, parce qu'ils trouvent un cœur qui change les amertumes en douceurs : ils trouvent le Cœur de Jésus, le plus aimant des cœurs, et la source de toute félicité sur la terre comme au ciel. N'est-ce pas ce divin Cœur que trouva Marie, au jour de la Résurrection ? Mère, de toutes les mères la plus affligée et la plus crucifiée avec son divin Fils, elle avait passé trois jours, le cœur transpercé, les yeux gonflés de larmes, refusant toute consolation pour prendre part aux douleurs et s'abîmer dans les plaies de Jésus ; mais qu'éprouvait-elle, quand le Cœur de Jésus ressuscité vint se poser encore et battre brûlant d'amour sur son cœur maternel ? « *Selon la multitude de mes douleurs, les consolations ont abondé dans mon âme* ¹. » Ainsi Jésus console les victorieux enfants de la croix ; mais que sera-ce au moment qui suivra la mort ?

IV

Malheur et folie des chrétiens épris des choses du temps.

Malheureux, au contraire, ceux qui demandent le bonheur à la vallée de l'exil et des larmes !

Ils espèrent trouver le bonheur en satisfaisant leur ambition et leur orgueil : ils se fatiguent à se procurer des honneurs et des dignités ; à peine ont-ils réussi, que ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient, ils s'efforcent de s'élever encore, de s'élever toujours,

¹ Ps. 93, 19.

jusqu'à ce qu'ils tombent dans un cercueil, où tout est englouti à jamais. *Vanité des vanités, et tout est vanité*, excepté aimer et servir Dieu.

Ils espèrent trouver le bonheur en accumulant richesses sur richesses; ils travaillent, ils se fatiguent, ils s'épuisent, jusqu'à ce que laissant à des héritiers avides et enfin satisfaits une fortune amassée au prix de tant de sueurs et peut-être de leur éternité, ils descendent dans la tombe avec le linceul des morts. *Vanité des vanités, et tout est vanité*, excepté aimer et servir Dieu.

Ils espèrent trouver le bonheur, en s'entourant des aises et du luxe de la vie, ils courent après les plaisirs et se plongent dans toutes les fanges de la volupté : mais leurs loisirs sont saturés de noirs ennuis; livrés aux étreintes des plus poignants remords, ils sont en proie aux hontes et aux désespoirs de la dégradation, jusqu'au moment, où cette chair si flattée descend dans les horreurs du tombeau, pour devenir la pâture des vers d'abord, et puis des flammes éternelles. *Vanité des vanités, et tout est vanité*¹, excepté aimer et servir Dieu.

Et parfois, ces aveugles, ces dupes infortunées pensent s'appeler encore chrétiens, c'est-à-dire disciples de Jésus-Christ crucifié ! Ignorent-ils donc que Jésus n'a rien voulu de ce qu'ils désirent, et qu'il n'a pas goûté un seul instant, qu'il a condamné ce faux bonheur qu'ils poursuivent sans cesse ? Ignorent-ils que ce Dieu né dans une étable, et qui plus tard n'eut pas où reposer sa tête, a dit : « *Mal-*

¹ Eccl. 1. 2.

heur, et non bonheur, à vous riches, *Væ vobis divitibus*¹ ; que Jésus voué à la croix, de Bethléem au Calvaire, a dit aux voluptueux du monde : « *Malheur à vous qui riez, vœ vobis qui ridetis*², et qu'à ses disciples il a dit : « *Vous pleurerez, vous, et le monde se réjouira ; vous au contraire vous serez contristés ; mais votre tristesse se changera en joie ; plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra convertetur in gaudium*³ ; que Jésus humilié et rassasié d'opprobres a dit à ceux qui voulaient le suivre : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, discite a me, quia mitis sum et humilis corde... et vous trouverez le repos de vos âmes, et invenietis requiem animabus vestris*⁴.

Voilà la doctrine du Maître. Or, n'appelle-t-on pas disciple, celui qui entend, qui connaît et pratique la doctrine de son Maître ? Le chrétien n'est-il pas un homme qui pense, qui aime, qui veut, comme Jésus-Christ ? Ne faut-il pas, pour suivre en vérité Jésus-Christ, renoncer à tout ce que le monde estime et recherche, s'attacher aux livrées du Sauveur, qui sont l'humiliation et la souffrance, porter sa croix, et n'être aux yeux du monde qu'un crucifié ? Comme on oublie la parole du Dieu fait homme ! *Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem*

¹ Luc. VI, 24.

² Luc. VI, 26.

³ Ev. Jo. XVI, 20.

⁴ Matt. XI, 29.

suam, et sequatur me ¹ ! Le monde appelle heureux ceux à qui tout sourit ici-bas, ceux qui sont les favoris de la fortune, ceux que l'on comble à l'envi de louanges et d'honneur, ceux qui, libres de souffrance et à l'abri des revers, passent des jours sans ennuis et semés de plaisirs. Voici maintenant le jugement de Jésus-Christ, qui ne peut se tromper, et qui nous éclaire, parce qu'il nous aime : *Bienheureux les pauvres de cœur... Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice..... Vous serez bienheureux, du moment que les hommes vous maudiront et vous persécuteront, et diront, à cause de moi, toute espèce de mal contre vous. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les cieux* ².

Remarquez la parole de Jésus. Il ne dit pas : Bienheureux tous ceux qui souffrent et tous ceux qui sont persécutés, mais ceux qui portent leur croix après moi et qui souffrent toute sorte d'outrages *pour moi, propter me*. En effet, tous souffrent, et ceux-là plus que tous les autres, qui fuient la croix. L'homme a beau faire en cette vie, il faut qu'il souffre ; la souffrance est aussi inévitable que la mort ; elle est une conséquence nécessaire de nos péchés et de la justice de Dieu. Le juste le sait et il se soumet ; en face de son Dieu expiant les péchés du monde dans les horribles tourments du crucifiement,

¹ Matt. XVI, 24.

² Matt. V, 3, sq.

en face du glaive de douleur qui perce le Cœur de la plus innocente et de la plus aimante des mères, en face de millions de Martyrs qui sont entrés dans les cieux, en passant par les eaux des plus cruelles tribulations, il accepte la loi de la souffrance en esprit d'expiation et en esprit d'amour ; et voilà que l'onction de la grâce et les consolations d'en haut viennent adoucir, et quelquefois charmer ses douleurs ; il marche avec courage portant sa croix, jusqu'au moment où Dieu, séchant pour toujours ses larmes, l'introduira dans l'éternel séjour, où *il n'y a plus ni deuil, ni cri de douleur, ni sentiment de souffrance*¹. Le pécheur, au contraire, qui aura préféré le monde au ciel, et qui se sera préféré lui-même à Dieu, souffrira, malgré lui ; il souffrira beaucoup, mais, sans consolation, comme sans mérite et sans expiation ; il n'aura que l'amertume toute pure de la souffrance. Ainsi souffrent les damnés en enfer. L'Esprit-Saint nous trace lui-même, au livre de la Sagesse, d'un côté le tableau de la folie, en ce monde, des futurs damnés, et de l'autre, celui de leur désespoir dans les enfers. « Venez, disent-ils, couronnons-nous de roses, avant qu'elles soient fanées ; en tout lieu livrons-nous à la luxure ; laissons partout des traces de notre joie ; parce que c'est là notre sort et notre partage »². Mais le jour viendra, où voyant le triomphe des justes et des enfants de la croix, ils s'écrieront dans un tardif et inutile repentir : « Voilà ceux qui ont été

¹ Apoc. XXI, 1.

² Sag. II, 8, sq.

« autrefois l'objet de nos railleries, et que nous avons
« poursuivis de nos mépris! Insensés que nous étions,
« nous regardions leur vie comme une folie; les
« voilà au rang des enfants de Dieu, et leur part est
« d'être avec les Saints. Nous nous sommes donc
« trompés, et la lumière de la justice n'a pas lui
« pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas
« levé pour nous. Nous nous sommes lassés dans la
« voie de l'iniquité et de la perdition; nous avons tra-
« versé des chemins difficiles: la voie qui était celle
« du Seigneur, nous l'avons ignorée¹. »

Jésus-Christ n'a parlé que de deux voies, et elles vont en sens opposé; l'une conduit à la vie, l'autre conduit à la mort; la première est étroite et crucifiante, la seconde est large et facile. Il nous a dit aussi que nous ne pouvons servir deux maîtres à la fois, et que nous ne pouvons, par conséquent, attendre notre récompense de l'un et de l'autre. Ces deux maîtres, ennemis l'un de l'autre et irréconciliables, sont Dieu et le monde. Ceux qui servent le monde servent un traître qui les damne éternellement, après les avoir trompés et rendus malheureux ici-bas. Ceux qui renoncent au monde, pour servir Dieu, ont un Maître qui les console dans leur exil et les rend éternellement heureux. Les Saints ont tous souffert. « Oh! combien les Saints ont souffert, s'écrie l'Eglise, pour parvenir à la palme de la gloire²! » Mais que leurs larmes étaient douces! Souvent elles étaient comme un avant-goût du ciel. Le pécheur

¹ Sap. V, 3, sq.

² Off. Martyrum.

même, quand, après avoir passé sa vie dans des crimes qu'il appelait plaisirs, il revient à Dieu, touché par la grâce et gagné par la divine miséricorde ; quand, dans sa filiale douleur, il fond en larmes, n'éprouve-t-il pas plus de bonheur en pleurant aux pieds du prêtre, qu'il n'en a goûté dans tout le cours de son libertinage ?

Oh ! que Dieu est bon, qu'il est vraiment le bon Dieu, lui qui change en ineffables douceurs les amertumes elles-mêmes du repentir !

Une jeune bergère de notre siècle va nous apprendre à fouler aux pieds tous les biens de ce monde pour acquérir ceux du ciel, et nous montrer que le sang des Agnès, des Agathe et des Lucie n'a pas cessé de couler dans les veines de l'Église.

Il y a quelques années, dans un de ces charmants vallons qui bordent la route d'Innsbruck à Milan, une jeune bergère gardait un troupeau de chèvres. Tout en s'occupant d'un ouvrage d'aiguille, elle chantait un cantique à la Sainte Vierge, sa patronne ; car elle se nommait Marie.

Vis-à-vis d'elle, une voiture, roulant sur la route, s'était brusquement arrêtée. La portière s'ouvrit, et un visage s'y montra donnant tous les signes du plus grand étonnement. Puis un Monsieur décoré descendit du véhicule avec une dame. Tous deux s'avancèrent lentement du côté de la chanteuse. Cachés derrière des arbrisseaux ils s'arrêtèrent, écoutant en silence un chant qui les ravissait. Quand le cantique fut terminé, ils allèrent droit à la jeune fille.

— Mademoiselle, dit le Monsieur décoré, ne voudriez-vous pas nous accompagner chez vos parents ?

— Je le ferais volontiers, Monsieur, si j'avais quelqu'un pour garder mon troupeau.

— Laissez-là votre troupeau, Mademoiselle ; avec la fortune que je vous destine, vous pourrez vous en passer.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? répondit Marie en reculant de quelques pas.

— Ne vous effrayez pas, mon enfant, vous avez une voix des plus riches. Je vous ferai première cantatrice du théâtre de Milan, que je dirige, et cette position, peut-être l'ignorez-vous, c'est la fortune et la splendeur pour le reste de votre vie.

— Cantatrice, dit Marie, je devine ce que c'est. Mais sachez que je ne veux pas de votre théâtre. Je sais qu'on s'y damne et qu'on y damne les autres. Je vous remercie de votre offre, monsieur, et j'espère que ma sainte patronne m'obtiendra toujours le courage de préférer le salut de mon âme à tous les biens de la terre.

En entendant cette réponse, le directeur était stupéfait, lui qui s'était attendu à des transports de joie. Il n'imaginait pas qu'on pût refuser une fortune tombant ainsi tout à coup du ciel. Quant au motif allégué par la jeune fille, il ne le comprenait même pas.

— Réfléchissez un instant, Mademoiselle, reprit-il ; ce que je vous propose en vaut la peine. C'est une position brillante et enviée. Vous aurez des diamants, des voitures ; tout le monde s'empressera autour de vous. Et vous refuseriez ?

— Oui, dit Marie, je refuse tout cela. Mon âme vaut davantage. Je ne veux ni offenser Dieu, ni dé-

plaire à la Vierge Marie. C'est mon dernier mot, monsieur.

— Mais savez-vous quel magnifique talent vous enfouissez ici ?

— Je sais que j'ai une belle voix, on me l'a dit souvent. Mais c'est Dieu qui m'a fait ce don, et je ne veux pas le tourner contre lui. Je ne chanterai que ses louanges et celles de ma Mère du ciel.

Le directeur se retira, furieux et désappointé. Il ne se tint pas cependant pour vaincu. Il y avait une fortune pour lui dans cette voix.

Il s'informa des parents de la Tyrolienne, et alla les trouver dans leur chaumière. Ces gens simples se laissèrent éblouir, et quand leur enfant revint des champs, le traité qui la livrait était conclu.

On le lui signifia, et l'on fut insensible à ses larmes et à ses supplications. Sa mère lui déclara que si elle persistait dans son refus, elle userait de son autorité et l'emmènerait de force. On lui accorda deux heures pour réfléchir et s'habiller.

Marie se retira dans sa chambre, s'agenouilla au pied d'une statue de la sainte Vierge, et se mit à prier. Bientôt elle se releva, calme et presque joyeuse. Elle venait de prendre une résolution.

Elle avait ouï dire que la perte des dents incisives gâte entièrement la voix. Il lui devenait donc possible d'échapper à son persécuteur. Elle s'approche de la fenêtre, et se brise ces deux dents contre l'angle de la pierre ; puis elle rentre dans la place commune, et s'approchant du directeur :

— Maintenant, Monsieur, dit-elle, voulez-vous encore de moi?...

Le directeur n'avait plus qu'à regagner sa voiture. C'est ce qu'il fit, non sans murmurer quelques mots d'admiration.

Les yeux des parents s'étaient aussi subitement ouverts. La pensée de Dieu, écartée un instant par l'attrait si puissant de l'or, leur était revenue au cœur, à la vue d'un tel héroïsme. Ils embrassèrent leur enfant avec repentir et respect.

Marie, restée bergère, continue de chanter des cantiques à sa Patronne chérie ; et sa voix, pour être un peu moins gracieuse, n'en est que plus agréable aux Saints Anges et à la Vierge Marie ¹.

PRIÈRE.

O Marie, vous qui avez traversé la vie en Mère de douleur, ayez pitié de mon aveuglement. Vous n'aviez pas péché, vous étiez l'Immaculée et la bien-aimée de la très sainte Trinité ; et néanmoins vous avez bu jusqu'à la lie le calice des amertumes et des souffrances. Nul n'a souffert plus que vous, si ce n'est votre divin Fils. Et moi, indigne et dégoûtant pécheur, qui ai tant de fois mérité l'enfer, j'évite les peines qui m'aideraient à expier mes fautes. Je cherche en tout mes aises, je ne veux qu'amusements et plaisirs ; et je me crée ainsi, par ma mollesse, de nouvelles sources de péchés. O bonne Mère, ne me laissez pas dans ce funeste aveuglement ; éclairez-moi, pour que je ne me laisse pas

¹ Guirl. de Marie.

séduire par les attraites des sens et les artifices du monde. Fortifiez mon pauvre cœur, afin que, combattant avec courage, et triomphant des tentations, j'aie le bonheur de me trouver éternellement avec vous dans le royaume du ciel. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*





Vingt-quatrième méditation.

JÉSUS EST NOTRE GRAND AVOCAT AUPRÈS
DE SON PÈRE.

*Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos
misericordes oculos ad nos converte.*

Ah ! laissez-vous donc toucher, vous
notre Avocate, et tournez vers nous
vos regards miséricordieux.

« **E**ia ergo » : comment rendre dans notre langue ces deux mots, qui expriment à la fois et la conséquence du raisonnement et la plus vive manifestation du sentiment ? C'est comme si nous disions à Marie : « O bonne Vierge, le cri de notre affliction monte jusqu'à vous. Vous ne pouvez résister ni à notre douleur, ni à votre maternelle bonté ; vous ne pouvez oublier ni ce que nous sommes par rapport à vous, ni ce que vous êtes par rapport à nous. N'êtes-vous pas la Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance ? Ne nous avez-vous pas été donnée comme médiatrice et comme mère, pour nous consoler et nous soutenir dans notre exil ? Comment pourriez-vous refuser de tourner

vers nous vos regards miséricordieux, tandis que vous nous voyez remplis au-dedans d'angoisses et de luttes cruelles, assiégés au dehors par de puissants ennemis, et de toutes parts accablés de misères que nous avons contractées, hélas ! par nos péchés, misères que nous supportons avec tant de peine, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes ? Faites-le donc ; *Eia ergo*. O Marie, ne tardez pas à nous venir en aide ; et si nos péchés provoquent contre nous la justice de Dieu, défendez notre cause, vous qui êtes notre Avocate auprès de votre Fils ; *Eia ergo, Advocata nostra*.

Marie est notre Avocate, voici un nouvel argument pour triompher de son cœur. Mais avant de l'exposer, remontons plus haut et considérons comment le titre d'Avocat appartient avant tout et éminemment à Jésus-Christ. Ainsi nous étudierons d'une manière plus complète une doctrine des plus consolantes et des plus propres à ranimer plus profondément en nous une vertu qui nous est si nécessaire, et qui souvent nous manque le plus, la confiance.

L'office d'un avocat, comme l'enseigne le P. Lejeune en traitant notre sujet, est de prendre en mains la cause de son client, et de le défendre devant la justice. Mais quelque renommés que soient les avocats de ce monde, ils n'ont d'autre moyen de sauver leur client, que la parole, et trop souvent ils perdent leur procès. Un avocat qui répondrait à l'idéal de sa profession serait celui qui, joignant au triomphe de l'éloquence la puissance de désarmer la haine et les efforts de ses adversaires, serait assuré

de ne jamais plaider une cause sans la gagner. Un avocat pareil ne se rencontrera jamais dans les barreaux de ce monde, tandis que le ciel est tout rempli d'avocats de cette force.

Celui qui exerce le premier les fonctions d'avocat en paradis devant la barre de la justice divine, en attendant qu'il exerce un jour celles de Juge suprême des vivants et des morts, c'est Jésus-Christ. Quel génie, quelle science dans Celui qui est la Sagesse infinie ! Quelle éloquence que celle du Verbe éternel de Dieu ! Quel amour en lui pour ses clients ! Il a versé pour eux jusqu'à la dernière goutte de son sang. Quel cœur plus capable que le Cœur de Jésus, de toucher Dieu et de désarmer sa juste vengeance ? *« Si quelqu'un a péché, dit saint Jean, nous avons auprès du Père un Avocat, le juste Jésus-Christ, qui sert lui-même de propitiation pour nos péchés. Sed et si quis peccaverit, Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris »*¹.

Considérons maintenant comment Jésus remplit pour nous auprès de son Père son office d'avocat.

1. Il rédige lui-même nos suppliques, c'est-à-dire, les prières que nous devons offrir à son Père, pour que nous soyons certainement exaucés ; ou bien son divin Esprit les inspire pour nous à notre Mère, la sainte Église. Quand il nous a donné le *Pater*, n'a-t-il pas mis sur nos lèvres une admirable supplique, qu'il savait être toute puissante sur le cœur de Dieu. Dès le premier mot, cette prière rappelle à

¹ I. Jo. II, 1.

Dieu tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus sensible en lui vis-à-vis de nous, et réveille en nous le sentiment qui touche le plus son cœur, la confiance. Les demandes que nous lui adressons sont les plus parfaites, et sont placées dans l'ordre le plus parfait, celui que réclament l'honneur et l'amour que nous devons à Dieu : les intérêts de la gloire de Dieu d'abord, et puis les nôtres, dans leurs rapports avec ceux de Dieu. Mais cette auguste et divine prière, il faut savoir la dire, avec un profond respect, avec l'humilité d'un pauvre, avec l'amour et la confiance d'un fils.

2. Pour que nos prières soient agréables à Dieu, et sûrement acceptées, il se charge de les présenter lui-même à son Père éternel, qui l'aime d'un amour infini. Quel beau spectacle saint Jean nous offre dans l'Apocalypse ! « *J'ai vu, dit-il, sept Anges devant le trône de Dieu. Un Ange vint et se tint debout devant l'autel, ayant en main un encensoir d'or ; on lui donna de grands trésors d'encens, qui sont les prières des Saints, pour qu'il les offrît sur l'autel d'or, qui est devant le trône de Dieu* ¹. Or quel est cet autel d'or duquel s'élève l'encens des prières des Saints reçues d'abord par les Anges dans l'encensoir d'or ? C'est Jésus-Christ, notre Prêtre, notre victime et notre autel ; et c'est parce que notre autel dans le lieu saint est l'image de Jésus-Christ, que le prêtre le baise plusieurs fois dans la célébration des saints Mystères. Il suit de là que nos prières recueillies par les Anges n'arrivent pas immédiate-

¹ Apoc. VIII, 3.

ment par leurs mains jusqu'au trône de Dieu, mais que ce précieux encens est déposé sur l'autel divin, qui est devant le trône de Dieu, et que du Cœur de Jésus, qui est comme la pierre consacrée de ce divin autel, il monte vers le trône du Très-Haut.

Mais Jésus ne se contente pas d'offrir nos prières à Dieu.

3. Il les appuie, et les fait valoir, non comme le font les protecteurs de ce monde, qui intercèdent avec crainte en même temps qu'avec espérance, mais avec une assurance infaillible ; car il est saint, il est Sauveur, il est Fils de Dieu ; par conséquent, il plaît infiniment à Dieu, il est infiniment aimé de Dieu ; et son sang, qui est d'un prix infini, lui donne des droits infinis. S'avançant vers son Père, il lui montre les plaies de ses mains et de ses pieds ; il lui montre la plaie de son Cœur, et c'est dans ces plaies si touchantes qu'il lui présente ses clients.

Et ce n'est pas au ciel seulement qu'il se présente *toujours vivant*, comme dit saint Paul, *pour plaider notre cause devant son Père, semper vivens ad interpellandum pro nobis* ; mais à chaque instant du jour et de la nuit, il est dans cette attitude, en présence de son divin Père, sur tous les autels du monde, renouvelant sans cesse le sacrifice du Calvaire. O Avocat infiniment aimable, qui nous défend avec un si irrésistible amour ; qui expie lui-même la peine due à nos péchés, et qui paie nos dettes au prix de son sang, de ses plaies, de sa mort ! Si nous savions, ah ! si nous savions ce que c'est que la sainte Messe ! avec quelle ardeur nous nous empresserions de courir aux autels où elle se célèbre, afin d'aller

nous mettre auprès de la bénie Vierge Mère, sous la croix, en présence de Jésus ! Si nous réfléchissions qu'il n'est pas de moment où, vu la conformation de notre terre et sa relation avec le soleil, la consécration du Corps et du Sang de Jésus-Christ ne se fasse en quelque endroit du monde ; que de fois, durant le jour et la nuit, nous nous unirions avec Jésus s'offrant alors sur quelque autel ! C'est la magnifique pratique que le Vicaire de Jésus-Christ, Léon XIII, nous a suggérée dans les derniers Statuts de l'Apostolat du Cœur de Jésus.

4. S'emparant du peu de bien que nous faisons, Jésus l'unit à ses propres mérites, et lui donne ainsi une inappréciable valeur. Il unit nos prières à ses prières, nos jeûnes à ses jeûnes, nos bonnes œuvres à ses actions divines, nos persécutions et nos souffrances à ses persécutions, à ses souffrances et à sa mort. Ainsi, nos œuvres revêtues d'un éclat divin, rehaussées et embaumées par les mérites infinis de Jésus-Christ, sont comme un encens de très agréable odeur pour la Majesté divine.

5. Si, après avoir péché, nous recourons à lui, il amoindrit, il excuse nos fautes aux yeux de Dieu, il plaide les circonstances atténuantes, notre faiblesse, nos dangers, notre ignorance. C'est ainsi que cet Avocat bien-aimé, siégeant sur le trône même de la croix, excusa jusqu'à ses bourreaux, au moment où ils enfonçaient à coups de marteau les clous dans ses mains et ses pieds : *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font* ¹. Quand Dieu est sur le point

¹ Luc, XXIII, 34.

de condamner au feu le figuier stérile, Jésus dit : *Seigneur, laissez-le encore un an, jusqu'à ce que, ayant creusé alentour, je l'aie fécondé par l'engrais*¹. Si Moïse, tenant les bras en croix, arrêta la colère de Dieu et appelait la victoire, que ne pourra pas Jésus-Christ cloué à la croix ?

6. Enfin, notre Avocat divin protège et défend, non-seulement chacun des fidèles qui se confient à lui, mais encore l'Église tout entière, cette Épouse bien-aimée sans cesse en butte aux artifices et aux fureurs de l'enfer. Que les hérésies lèvent la tête, que les schismes déchirent et désolent la religion, que les impies trament des complots sataniques, ou organisent les plus perfides et les plus cruelles persécutions, pour faire périr la foi dans les âmes des chrétiens ; qu'aux attaques du dehors viennent se joindre au dedans les défaillances et les apostasies ; jamais, en Époux très fidèle et tout-puissant, Jésus ne permettra que les portes de l'enfer prévalent contre son Église : *non prævalebunt*² ; jamais personne ne périra, si ce n'est ceux qui veulent périr³. « Père saint... ceux que vous m'avez donnés, je les ai gardés, et nul d'entre eux n'a péri, si ce n'est le fils de perdition. *Pater sancte... quos dedisti mihi, custodivi, et nemo ex eis periit, nisi filius perditionis*³.

¹ Luc. XVII, 8.

² Marc. XVI, 18.

³ Ev. S. Jean, XVII, 12.

PRIÈRE.

O Marie, ô ma Mère, puisque Jésus est un avocat tout-puissant auprès de son Père, et puisque, en vertu de l'amour qu'il vous porte, vous êtes toute-puissante sur lui, intercédez pour moi auprès de ce Fils si aimant et si aimé; afin que, dans la miséricorde infinie de son Cœur, il prenne ma défense auprès de son divin Père; et si mes péchés et mes ingrattitudes méritent que Jésus soit pour moi un juge irrité, plutôt qu'un avocat, couvrez mes iniquités du manteau de votre maternelle miséricorde, et faites entendre à son Cœur de Fils la voix de votre Cœur maternel et immaculé. Ainsi-soit-il.
Ave Maria.





Vingt-cinquième méditation.

MARIE EST NOTRE AVOCATE AUPRÈS DE JÉSUS.

Eia ergo, advocata nostra.

Ah ! ne nous abandonnez pas, vous qui êtes notre Avocate. .

I

Marie est notre Avocate auprès de Jésus.

C'est comme homme, comme Fils de l'homme que Jésus-Christ est notre Médiateur et notre avocat ; car étant Dieu, il ne peut comme Dieu, ni intercéder, ni plaider auprès de lui-même. Mais, s'il est Médiateur, en tant qu'il est Fils de l'homme, et comme tel mystiquement un avec nous par son union hypostatique avec la nature humaine, sa médiation est toute-puissante, parce qu'il est en même temps Fils de Dieu, et un par sa nature divine avec le Père et le Saint-Esprit. Par cette unité en Dieu et par son union avec nous, il est donc l'anneau divin qui rattache Dieu à l'homme et l'homme à Dieu. Il nous

saisit par son côté humain, qui lui est commun avec nous, et nous relie à Dieu par son côté divin, qui par l'union hypostatique de sa nature divine avec la nature humaine dans sa Personne adorable, est à jamais inséparable de l'humanité. C'est pour cela que l'Apôtre appelle Jésus-Christ *l'unique Médiateur de Dieu et des hommes, le Christ-Jésus homme. Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus* ¹.

Mais à quel point s'est attaché l'anneau divin Jésus-Christ, pour prendre, soulever et relier à Dieu l'humanité ? A un point humain sans doute, mais au seul point virginal et immaculé, c'est-à-dire, à la bienheureuse et très glorieuse Vierge Marie ; en sorte que l'humanité s'attache à Marie, Marie à Jésus, et Jésus à Dieu. Nous comprenons après cela, pourquoi Marie est appelée notre Médiatrice auprès de son divin Fils, et pourquoi la sainte Église lui donne le nom d'Avocate dans le *Salve Regina*. Seule de tous les Saints, la Reine des Saints mérite le titre d'Avocate proprement dit ; et s'il se rencontre dans la liturgie un endroit où les Saints sont appelés nos avocats auprès de Dieu, l'Église réserve à la très Sainte Vierge ce privilège pris dans sa complète acception. En effet, si les Saints sont pour nous de puissants intercesseurs auprès de Dieu, s'ils nous obtiennent des grâces et nous protègent contre nos ennemis, la Sainte Vierge seule, à cause de la haute et unique influence que lui donne sa maternité divine, semble, en quelque sorte, plaider, comme Avo-

¹ 1 Tim. II, 5.

cate, auprès de la divine miséricordé. Et, en effet, elle le fait si bien qu'elle ne perd jamais aucune de ses causes. Il suit de là que notre confiance en elle doit être sans bornes, et qu'il est de la plus haute importance pour notre salut, de nous conserver toujours dans ses bonnes grâces.

Il nous reste à considérer maintenant comment s'y prend notre Avocate pour ne remporter que des triomphes.

Un avocat est toujours sûr de gagner sa cause, quand, d'un côté, il possède tous les moyens de persuader et d'entraîner son juge, et que, de l'autre, il est tellement dévoué à son client, qu'il veut à tout prix le sauver. Or, voilà les deux avantages que possède au plus haut degré, après son divin Fils, notre Avocate bien-aimée.

II

Puissance de notre Avocate.

Marie est puissante parce qu'elle a en mains tous les moyens de persuasion. Pour bien plaider, il faut que l'avocat connaisse à fond sa cause, et qu'il soit en état de faire valoir victorieusement ses avantages et de réduire à néant les difficultés de la partie adverse. Or, Marie réunit tous ces éléments de succès à un degré éminent. Mieux que tous les Saints, elle voit en Dieu les causes de tous les hommes; mais ce en quoi excelle éminemment la sagesse, la puissance et l'éloquence de notre grande Avocate du

paradis, c'est à trouver des droits dans son client, mais des droits véritables, et à les faire valoir victorieusement.

En effet (et ne vous étonnez pas de l'étrangeté et de l'apparente contradiction de ce raisonnement), elle est tellement habile, que ce qui devrait nous faire condamner devient par elle un moyen de nous faire trouver grâce ; ensuite elle nous approprie des droits qui ne sont pas à nous : et à l'aide de ces deux moyens, qui feraient perdre leurs causes à tous les avocats du monde, elle ne plaide jamais sans gagner son procès.

1^o Elle se sert, pour nous faire acquitter, précisément de ce qui doit en justice nous faire condamner, c'est-à-dire, de notre misère et de notre indignité¹. Quel est, dans les tribunaux de ce monde, l'avocat qui oserait baser sa plaidoirie sur le mauvais état de la cause de son client ? C'est cependant ainsi que procède la Reine des avocats. Seulement elle réclame de son client, ce qui dans nos tribunaux, serait la condamnation inévitable de tous les accusés, qu'il avoue lui-même avec elle le misérable état de sa cause. Cela posé, elle commence, et elle est assurée de la victoire. Quel est donc son secret ? Le voici : tandis que les avocats de la terre ne peuvent jamais plaider que devant la justice, Marie triomphe de tous les droits de la justice en appelant, en sa qualité de Mère de miséricorde, du tribunal de la justice au trône de la divine miséricorde. Elle connaît trop bien notre misère pour réclamer justice en notre faveur ; elle sait que ce serait se

¹ P. Lejeune.

donner une peine inutile et faire injure à Dieu ; mais au tribunal de la miséricorde, il faut essentiellement des misères dans la matière du procès ; sans cela, il n'y aurait pas lieu de prononcer, et la cause ne serait plus du ressort du tribunal.

Le démon, qui est la partie adverse, *adversarius vester diabolus*, s'efforce d'entraîner toujours le pécheur au seul tribunal de la justice, où il ne peut qu'être condamné. Il veut le désespérer et lui faire dire avec Caïn : *Mon iniquité est trop grande pour que je puisse en obtenir le pardon*¹. Que fait, au contraire, la Sainte Vierge, quand le pécheur lève les yeux vers elle et implore son secours ? Elle le prend, pour ainsi dire, par la main, et comme ferait la bonne mère d'un enfant malheureux, elle lui dit : Garde-toi, pauvre pécheur, d'aller réclamer au tribunal de la justice, tu y serais infailliblement condamné ; viens avec moi au tribunal de la miséricorde ; là tes misères, qui seraient ta condamnation au tribunal de la justice, deviendront, si tu les avoues humblement, et si tu demandes avec moi ton pardon, un droit assuré à la divine miséricorde.

C'est le procédé qu'avait parfaitement compris le publicain de l'Évangile. Tandis que le pharisien tranquille et sûr de ses droits se présente à la justice divine et se voit condamner, le publicain se regardant de droit condamné d'avance par le tribunal de la justice, s'en va en appel, à la cour de la miséricorde de Dieu. Là, il se fait de ses péchés condamnés en toute justice, un titre à l'absolution, et reconnais-

¹ Gen. IV, 13.

sant avec humilité l'iniquité de sa vie, il dit en se frappant la poitrine : *Mon Dieu, soyez-moi propice, parce que je suis un pécheur. Deus propitius esto mihi peccatori* ¹. Il s'en retourne absous et justifié. Ah ! la belle chose que l'humilité dans le pécheur et la miséricorde dans le bon Dieu !

2° Le second moyen qu'emploie notre céleste Avocate, après qu'elle a fait sentir et avouer à son client toute sa misère, et qu'elle l'a amené au tribunal de miséricorde, c'est que, au vu et au su du juge, elle approprie à son client des titres et des droits qui ne lui appartiennent pas, mais dont le juge lui a remis le plein et entier usage. Or, comme ces titres sont de la plus rigoureuse justice et du droit le plus incontestable ; et comme ils fournissent à la justice elle-même une satisfaction infiniment abondante, Marie a bientôt emporté la plus belle sentence d'absolution pour son client ; et c'est surtout ici qu'elle devient strictement Avocate, qu'elle plaide en forme et réussit à faire casser tous les arrêts de la justice. Et quels sont ces titres mystérieux, par lesquels triomphe notre toute-puissante Avocate ? Ce sont les titres mêmes de Jésus-Christ, dont elle est maîtresse de par la volonté de son Fils, et qu'elle applique à qui il lui plaît ; ce sont les mérites infinis de Jésus, son amour infini pour Dieu, ses prières, ses travaux, ses fatigues, ses opprobres, ses souffrances et sa mort. Représentez-vous donc Marie trésorière et dispensatrice de ces mérites infinis, qui ne diminuent jamais, quelques richesses qu'on y puise ; puis, rappelez-vous que Marie est Mère de miséricorde ;

¹ Luc. XVIII, 13.

après cela jugez de l'usage qu'elle fait de ce fonds inépuisable, et avec quelle royale magnificence, avec quelle libéralité maternelle, elle applique ces mérites divins à ses pauvres enfants de la terre. Tandis que les Saints intercèdent pour que Dieu tire des grâces de ce trésor divin, Marie puise à pleines mains dans ce trésor infini, et paie comptant toutes les dettes du malheureux pécheur, qui implore sa bonté; et la justice divine elle-même élargit le coupable.

Ah ! quand on pense que Marie est si pure, si aimable et si aimante aux yeux de Dieu ; quand on pense qu'elle a été si bonne pour Jésus, Fils de Dieu et son Fils, y a-t-il encore moyen de soupçonner qu'elle puisse jamais essayer un refus de la part de Dieu ? Non, non : jamais elle n'en a essuyé et elle n'en essuiera jamais. Dès qu'elle se présente à Dieu, tout est dit.

Quand elle voit un pécheur recourir à elle, elle plaide pour lui auprès de son Fils : Mon Seigneur et mon Fils, voyez ce pauvre pécheur abîmé depuis tant d'années dans un océan d'iniquités ; il a mérité des milliers d'enfers, je le sais ; mais il reconnaît ses fautes ; et n'osant pas s'approcher de vous, après vous avoir si souvent crucifié, il m'invoque et il m'appelle Mère de miséricorde ; c'est vous, mon Fils, qui êtes la miséricorde même, pardonnez-lui pour votre Mère, je vous paierai plus qu'il ne doit à votre justice ; je vous offre pour lui vos plaies, votre sang, votre divin Cœur. Et Jésus désarmé pardonne, par amour pour sa Mère bien-aimée.

Ainsi s'explique la conversion de tant de pécheurs, dont le salut était comme désespéré. Heureux, heu-

reux mille fois le pécheur, même le plus abominable, qui consent à s'humilier, à prier Marie, et à la suivre au tribunal de la miséricorde!

Combien le nom de Marie est béni dans le purgatoire, où, comme une bonne Avocate, elle fait sans cesse sentir son pouvoir et son cœur, soit en soulageant les âmes qui y souffrent, soit en abrégant le temps de leurs souffrances? « Obienheureuse Vierge, « s'écrie saint Bernardin de Sienne, vous exercez « un haut domaine dans le royaume du purgatoire. « *O beata Virgo, in regno purgatorii dominium « habes* ¹. » Et voici selon le même Saint, comment elle exerce son domaine : « Je les visite, dit Marie, « et je subviens à ceux qui m'ont été dévoués, et qui « pour cela sont mes enfants, les soulageant dans « leurs besoins et leurs tourments. » Écoutez comment Denys-le-Chartreux fait dire à Marie sa puissance en purgatoire : « Rien qu'en entendant mon « nom, les âmes du purgatoire sentent de la joie, « comme un malade couché sur son lit, est soulagé « par une parole consolante ². » Marie va plus loin, elle abrège le temps des souffrances. Saint Bernardin de Sienne ne dit-il pas que la Sainte Vierge a le pouvoir de délivrer par ses prières et par l'application des mérites de Jésus, les âmes du purgatoire, et surtout celles de ses serviteurs? « *Ab his tormentis « liberat Beata Virgo, maxime devotos suos* ³. » Gerson dit qu'elle eut ce privilège dès le jour de son Assomption ; et Novarin, s'appuyant sur de graves

¹ Serm. III, de Nom. Mariæ.

² B. Dion. Cart. L. III, de laud. V.

³ Serm. III, de Nom. Mariæ.

auteurs, dit que ce jour-là, sur le point de monter au ciel, elle plaïda si bien auprès de son divin Fils, qu'elle conduisit avec elle en paradis toutes les âmes qui étaient en purgatoire ¹.

III

Bonté de notre Avocate.

Nous pouvons compter sur la bonté de Marie, car elle est disposée à employer tous ses moyens pour sauver ses clients. Ici, deux mots seulement. Ne faisons pas au Cœur si bon et si compatissant de la plus aimable des mères le trop sensible affront de regarder comme nécessaires les preuves de cette proposition. Celui qui douterait de la miséricorde de la Sainte Vierge ressemblerait aux protestants qui ont renié Marie, ou bien il montrerait qu'elle est pour lui une étrangère qu'il ne connaît pas, et ignorerait qu'elle est Mère et Mère de miséricorde, le refuge des pécheurs et l'Espérance des désespérés ; qu'elle n'est devenue Mère de Jésus que pour sauver les perdus ; il ferait à Marie l'injure de croire qu'elle ne ressemble pas à son Fils, qui a pitié des pécheurs, jusqu'à verser pour eux tout son sang. Mais c'en est assez ; on ne prouve pas que le soleil éclaire ; tout le monde le voit. Eh bien, on ne prouve pas non plus que la Sainte Vierge est bonne ; tout le monde le sait, tout le monde le dit et le dira toujours, parce

¹ Nov. Virg. Umb. c. 15, exc. 86.

que la bonté de Marie brille comme le soleil sur toute la terre.

Citons plutôt un exemple touchant de cette bonté maternelle de Marie. Le fait s'est passé le 6 avril 1854, dans la petite chapelle bâtie en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, près de Tourcoing, par un fermier, excellent chrétien et fervent zéléteur du culte de la Sainte Vierge. Une jeune fille avait été en proie à une longue et cruelle maladie, pendant laquelle elle avait reçu les derniers Sacrements; durant près d'un an, elle n'avait pu, à sa grande douleur, assister à la sainte Messe; à peine pouvait-elle se remuer, et pendant longtemps elle s'était trouvée tellement faible qu'on ne pouvait qu'avec grande peine la transporter d'un lit à un autre. Bien que dans un état très misérable encore, comme nous allons le voir, elle tenta d'aller à l'église la plus voisine pour y entendre la messe. Laissons-la parler elle-même dans sa candide simplicité; car elle a voulu laisser dans sa famille le récit de sa guérison, pour perpétuer le souvenir des bontés de Marie.

« J'avais toujours eu une grande confiance en la
« Sainte Vierge, et j'espérais que cette bonne Mère
« me guérirait. Ma confiance s'accrut beaucoup
« quand j'appris qu'on avait bâti à un quart de lieue
« de chez moi une chapelle en l'honneur de Notre-
« Dame de la Salette. Je désirais ardemment aller
« y prier Marie. Mais comment faire un quart de
« lieue avec mes infirmités? La Sainte Vierge me
« ménagea ce bonheur, tandis que je faisais un
« suprême effort pour aller entendre la sainte Messe
« à l'église de la paroisse Saint-Christophe. Je partis

« de grand matin pour arriver à temps, m'appuyant
« comme je pouvais sur mon parapluie. Mon père
« m'aperçut de loin, et voyant que je chancelais à
« chaque pas, il dit au domestique : elle n'arrivera
« pas à temps ; la messe sera finie. Il lui avait déjà
« donné l'ordre d'aller chercher le chariot pour me
« ramener à la maison. Mais changeant tout à coup
« d'idée, il lui dit de venir directement à moi pour
« me soutenir et me conduire où je voulais. Il y
« avait déjà une heure et demie que je me traînais
« pour faire un si court trajet. Le domestique étant
« arrivé, je lui demandai s'il connaissait le chemin
« qui conduisait à la chapelle de Notre-Dame de la
« Salette, et sur sa réponse affirmative, je lui
« demandai de m'y conduire. Je n'en pouvais plus
« de fatigue, mais le bonheur d'aller auprès de la
« Vierge me ranimait et me remplissait de joie.
« Quand j'arrivai à la chapelle bénie, j'étais à
« bout ; elle n'était cependant éloignée que d'un
« quart de lieue de ma maison et j'avais mis trois
« heures pour y arriver. J'avais dû m'arrêter trois
« fois pour me reposer. Enfin je me prosterne sur
« le seuil du petit sanctuaire, pendant que le
« domestique va chercher la clef chez le con-
« cierge. Une fille de quatorze ans vient ouvrir,
« j'entre, et le domestique avec moi, ainsi que la
« petite fille. Je m'agenouille de mon mieux, m'ap-
« puyant sur le dossier d'une chaise. A mesure que
« je priaï, je sentais s'accroître la confiance que la
« bonne Mère m'inspirait ; je fixai les yeux sur
« elle, et il me sembla remarquer un sourire sur
« son image bien-aimée ; ma confiance grandit

« encore. Bientôt après, je crus voir un second sou-
« rire ; en ce moment, j'étais en oraison, et le
« domestique apercevant un changement sur mon
« visage, crut que j'allais tomber en défaillance. La
« Vierge alors me parut sourire une troisième fois,
« en voyant ma confiance, et tout à coup je me sen-
« tis soulevée du pavement, je me trouvai debout
« sans aucun effort, mes bras s'ouvrirent, mon cha-
« pelet tomba de mes mains, et je criai à haute voix :
« Notre-Dame de la Salette, vous m'avez guérie.
« Et moi, qui jusqu'alors avais de la peine à me
« faire entendre à l'ouïe la plus fine, je chantais des
« hymnes en l'honneur de la plus aimée et de la
« plus aimante des mères. En un instant, j'avais
« retrouvé, avec la parole, des forces parfaites. Au
« moment où j'ai été soulevée, le domestique fut au
« comble de l'émotion et la petite poussa un cri de
« saisissement. Sortie de la chapelle, je me mis à
« courir, ou plutôt je volais ; le premier que je ren-
« contrai, fut le bon vieillard qui avait bâti la cha-
« pelle ; je me jetai dans ses bras. La bonne Vierge
« avait voulu lui donner la joie de voir le premier la
« merveilleuse guérison opérée dans le petit monu-
« ment qu'il avait élevé en son honneur. »

Ajoutons une autre faveur que la Sainte Vierge réservait à cette personne en la guérissant, la vocation religieuse. Cette bonne enfant de Marie se consacra à Dieu, après sa guérison, et entra chez les Dames de la Sainte-Union, où elle vit encore.

PRIÈRE.

Oui, ô glorieuse Vierge et divine Mère, vous êtes bonne au-dessus de toutes les mères ; comme Jésus, vous voulez le salut de tous les hommes ; et si votre main maternelle n'ouvre pas le ciel, même aux plus grands pécheurs, c'est qu'ils se détournent obstinément de vous. La sainte Église, qui vous connaît, proclame que ressuscitée vous êtes montée au ciel pour y remplir l'office d'Avocate. C'est, dit-elle, afin que vous intercédiez pour nous avec plus de confiance auprès de la divine clémence, que Dieu vous a séparée des pécheurs et vous a élevée au-dessus des Anges et des Saints. Puisqu'il en est ainsi, soyez donc mon Avocate, ô Mère de miséricorde ; du haut du ciel, où vous pouvez tout, vous me voyez prosterné à vos pieds, indigne et misérable pécheur, dans cette vallée de larmes ; plaidez ma cause auprès de votre divin Fils et sauvez-moi. Ainsi soit-il. *Ave Maria.*





Vingt-sixième méditation.

LE REGARD MISÉRICORDIEUX DE MARIE.

*Illos tuos misericordes
oculos ad nos converte.*

Tournez vers nous vos
regards miséricordieux.

Nous demandons ici à Marie une grâce, qui semble bien peu importante au premier aspect : *qu'elle tourne ses yeux vers nous* ; et cependant, si nous l'obtenons, notre salut est assuré. En effet, ce regard de Marie exprimera qu'elle est bienveillante à notre égard, qu'elle nous prend en affection, et que, par conséquent, elle veut nous sauver. Or, la volonté de Marie se fait toujours au ciel.

Ici, le texte latin du *Salve Regina* nous donne deux mots pour qualifier le regard de Marie : *illos tuos*, que tous les efforts de notre langue ne peuvent traduire autrement que par une périphrase. C'est comme si l'on disait à la Vierge bénie : Tournez vers nous vos yeux, ces yeux doués d'un charme unique propre à vous seule, et dont aucune autre créature ne peut retracer l'image ; ces yeux, où vient

se peindre, et d'où semble se répandre la plus pure, la plus belle, la plus aimante et la plus aimée de toutes les âmes que Dieu ait faites et qu'il fera jamais, après celle de Jésus; et ce n'est pas un simple regard ordinaire que nous vous demandons, mais un de ces regards si connus, *illos*, qui, semblables à ceux de Jésus, subjuguent les cœurs les plus rebelles; qui soulagent et consolent en un moment les âmes dans leurs plus grandes afflictions; qui répandent le bonheur dans les cœurs de tous vos enfants et font de vous la cause de notre joie, *Causa nostræ lætitiæ*. L'enfant sourit de bonheur quand il rencontre le regard aimant de sa mère; mais qu'est-ce que le regard de toutes nos mères ici-bas comparé à celui de notre bien-aimée et ravissante Mère du paradis? O bonne et glorieuse Mère, les délices de mon cœur, jetez en ce moment sur moi-même un seul de vos regards.

Par une admirable merveille de sa puissance, Dieu a voulu que dans les yeux de l'homme se peignît, pour ainsi dire, son âme tout entière, et qu'on vit, d'un côté, le feu du génie, la vivacité de l'esprit, l'énergie du courage, la douleur compatissante, la bonté, la tendresse; de l'autre, pour la honte et le châtiment du crime, la corruption, l'hypocrisie, la colère et la haine, que l'âme voudrait cacher dans son sein. Les yeux sont, quoi qu'on fasse, le miroir de l'âme, mais un miroir souvent si révélateur et si expressif, que le méchant, pour ne pas se trahir, se hâte d'abaisser sa paupière et n'ose regarder en face.

Or, si le regard est le miroir de l'âme, l'Église

n'a-t-elle pas raison de soupirer après les regards de la plus belle âme de Vierge et de Mère qu'il y ait en paradis? Le Saint-Esprit lui-même n'a-t-il pas été épris des regards si purs de la Vierge Immaculée, quand, au livre des Cantiques, il appelait les yeux de Marie des *yeux de colombe*, afin d'en exprimer la ravissante beauté et l'incomparable bonté? *Oculi tui columbarum*¹? et dans le même livre, il ajoute: *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, par un seul de vos regards*².

Et comment ne raviraient-ils pas tout le ciel ces yeux si purs, dans lesquels, comme dans le plus pur cristal, viennent se réfléchir les rayons de la Divinité; ces yeux qui contemplèrent si longtemps le Verbe incarné, et qui pénétrèrent jusque dans les charmes les plus cachés de son divin Cœur; ces yeux fortunés, dans lesquels venait sans cesse se reproduire Jésus, le Père des miséricordes? Ces yeux, vrai miroir de justice, *speculum justitiæ*, puisque Jésus, le Soleil de justice, s'y réfléchissait toujours? Jésus et Marie se reproduisant sans cesse avec toute leur âme dans les yeux l'un de l'autre, se rencontraient toujours dans un miroir vivant, et s'embraient s'unir et se confondre dans un mutuel et ineffable amour.

Mais Dieu ne s'est pas contenté de faire des yeux humains le miroir de l'âme; il y a créé deux sources mystérieuses de larmes, pour nous soulager nous-mêmes dans nos propres douleurs, mais surtout pour compatir aux douleurs de nos frères. Les larmes,

¹ Cant. I, 15.

² Cant. IV, 9.

ces perles précieuses de la charité, ne manquèrent pas aux yeux de Marie, qui devait être Mère de miséricorde. Que de fois, au souvenir de la parole du Prophète : *Ils ont percé mes mains et mes pieds*¹, ne pleura-t-elle pas, en contemplant les mains de l'Enfant Jésus ! Que de fois ne pleura-t-elle pas, en se souvenant de ce qu'il avait dit lui-même par la bouche d'Isaïe : *Je n'ai pas détourné ma face de ceux qui me frappaient, et me couvraient de crachats*² ! Mais, que de larmes surtout elle versa, quand elle se tint debout au pied de la croix, pendant les trois heures d'agonie de Jésus, quand elle reçut inanimé sur ses genoux le Corps sacré, quand elle retourna à Jérusalem, après la sépulture de son Fils bien-aimé !

Malheur à ceux qui ne rencontrent autour d'eux que des yeux sans larmes, surtout si ces yeux sont ceux d'une mère ! car ils ne trouveront ni cœur ni miséricorde. Ce sort est loin d'être à craindre pour ceux qui sont en rapport avec la douce et aimante Reine du ciel : « *O vous, tous, qui passez*, disait-elle au Calvaire, *considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne*³. » — « *La douleur m'a oppressée, mon visage s'est gonflé, et mes paupières se sont obscurcies par l'abondance de mes pleurs*⁴. » Ainsi devait pleurer celle qui devait être à jamais la Mère de miséricorde et la consolatrice de tous les affligés.

¹ Ps. XXI, 17.

² Is. IV, 6.

³ Thren. I, 12.

⁴ Job. XV, 8, 17.

Comprenons maintenant, comment tous, justes ou pécheurs, nous devons dire à Marie, avec notre Mère la sainte Église : *Tournez vers nous vos regards miséricordieux.*

Si quelqu'un est juste et ami de Dieu, combien le regard de Marie est désirable et ravissant pour lui ! Par cela même qu'il vit dans la grâce, il est enfant adoptif de Dieu, il est frère adoptif de Jésus-Christ, il est membre mystique de Jésus ; il vit, par la grâce, de la vie que lui communique Jésus ; Jésus demeure en lui, et il demeure en Jésus : *Si quelqu'un mange ma chair, et boit mon sang, il demeure en moi et moi en lui*¹. Voyez maintenant la belle conclusion qui découle de là pour notre sujet. Si Jésus est en nous, Marie, Mère de Jésus et notre Mère, ne peut nous regarder, sans voir avec un ineffable amour Jésus qui est en nous, et par conséquent, sans nous regarder nous-mêmes du regard aimant et maternel qu'elle porte sur Jésus.

Mais les pécheurs surtout ont besoin des regards de Marie ; et la Mère de miséricorde ne les détourne pas de ces infortunés. Si elle regarde avec une ineffable complaisance ceux en qui elle voit son divin Fils, et qui sont les temples du Saint-Esprit, elle n'oublie pas que sur le Calvaire elle est devenue Mère de miséricorde pour les pauvres pécheurs. Aussi, quand elle voit établi dans une âme le règne de Satan accompagné de l'abomination de la désolation, son Cœur maternel s'émue, et ses regards si pleins de bonté et d'amour se changent en regards

¹ Ev. Jo. VI.

de compassion, regards d'autant plus miséricordieux qu'ils rencontrent plus de misères. Jamais vous ne vous ferez une idée de ce qu'éprouve Marie, quand elle voit un malheureux pécheur lever les yeux vers elle et lui dire avec un cœur humilié : Tournez vers moi, ô Marie, vos regards miséricordieux. Vers qui les tourneriez-vous, ô bonne Mère, si vous ne les tourniez pas vers un infortuné pécheur qui vous implore ? N'est-ce pas pour que vous soyez notre Mère, que vous êtes devenue Mère de Dieu ? Or ; que sommes-nous tous, si ce n'est de misérables pécheurs ? Et votre divin Fils, en vous faisant notre Mère, au moment même où il lavait nos péchés dans les flots de son sang et mourait pour nos iniquités, ne vous a-t-il pas faite le refuge des pécheurs ? Nous sommes criminels, il est vrai, mais n'êtes-vous plus notre Mère ? ne sommes-nous plus vos enfants ? Malgré nos crimes, nous vous aimons encore, et nous espérons en vous, notre Souveraine, notre Avocate, notre Espérance et notre Mère.

Si vous étiez à la place de Marie, vous qui lisez ces lignes, pourriez-vous rester insensible à cette effusion d'un cœur malheureux ? Eh bien, la bénie Vierge le pourra bien moins que vous ; avec son cœur de Mère, elle ne le pourra jamais.

Nous disons que Marie est touchée à la vue de nos péchés et de nos misères ; mais n'allez pas croire que sa tendre compassion porte quelque atteinte à sa félicité. Une compassion qui imprimerait dans l'âme un pénible sentiment de douleur, serait une compassion imparfaite, et par conséquent incompatible avec l'état de la gloire. Nous éprouvons tous, comme

Jésus lui-même l'a éprouvé dans sa vie mortelle en tant que voyageur et expiateur, une altération dans notre bonheur, quand nous prenons une part sensible au malheur des autres : il n'en est pas ainsi des Saints qui sont maintenant avec Jésus-Christ dans l'état glorieux et parfait. Les Saints dans le ciel, et par-dessus tous la bienheureuse Vierge Marie, n'ont plus rien d'imparfait, ni dans leurs impressions, ni dans leurs vertus. Les obscurités de la foi ont fait place pour eux à la claire vision des objets de leur croyance ; l'espérance à la possession des biens éternels. Bien que les Saints se plongent dans des abîmes de soumission et d'anéantissement devant la Majesté divine, les anéantissemens des humiliations ne peuvent plus les atteindre ; ils obéissent, mais sans travail et sans peine, dans les délices du plus doux et du plus entier abandon. Ils compatissent avec une admirable perfection, mais ils ne souffrent pas. Ainsi compatit la grande et aimable Reine du ciel ; elle compatit plus tendrement qu'aucune mère de la terre, mais cette compassion n'altère en rien son inaltérable bonheur ; et c'est pour cela que nous l'appelons par excellence Bienheureuse. Elle a prédit elle-même, dans le *Magnificat*, que toutes les générations l'appelleraient ainsi : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Mais, d'un autre côté, son bonheur n'altère en rien sa compassion pour nous. Car d'abord, elle a goûté elle-même pendant sa vie mortelle toutes les amertumes de la souffrance ; et par conséquent elle peut apprécier nos peines ; de plus elle voit en Dieu tout ce qui nous arrive de pénible en cette vie ; et comme

*

cette connaissance est profonde et plus parfaite en elle que dans les hommes et dans les Saints, il n'y a pas de compassion plus tendre que celle de Marie, dont le Cœur est tout charité, et dont les yeux sont comme deux sources délicieuses, d'où découle sans cesse la miséricorde.

Un vicaire de Douai eut, il y a quelques années, une aventure étrange, qu'il aimait à raconter à ses amis, comme une marque bien frappante de la bonté de la Mère de Dieu envers les âmes qui ont conservé quelque confiance en elle.

Un soir d'hiver, après une journée consacrée à la visite des pauvres et aux soins de son ministère, le bon vicaire était occupé à réciter son Office, lorsqu'un coup de sonnette retentit à sa porte. C'était un commissionnaire qui venait lui demander de porter les derniers Sacrements à une pauvre dame très malade. L'abbé voulait partir à l'instant, mais sur l'observation que lui fit le messenger, que le danger n'était pas imminent, il se décida à achever son bréviaire, après avoir pris l'adresse de la personne qui réclamait sa présence. On lui désigna rue N***, numéro 28. Il écrivit ce renseignement sur son calepin, et se remit à son Office.

Quand il eut fini, il songea à sa malade, quoique son souper fût prêt. C'est toujours ainsi : après Dieu, le prochain ; après le prochain, Dieu. Le temps était affreux, mais cela ne pouvait arrêter ni faire hésiter Monsieur B*** ; peut-être même ne s'en aperçut-il pas. Le voilà donc en route, se dirigeant, à la lueur des réverbères, vers la rue qu'on lui avait indiquée. Il s'arrêta au numéro 18 et pénétra dans une sombre

allée. C'était une de ces maisons habitées par de nombreuses familles de pauvres et d'ouvriers, et où il est parfois assez difficile de s'orienter et de trouver ce que l'on cherche.

Ne voyant personne, l'abbé monta un escalier et arriva dans un corridor à peine éclairé par une lampe fumeuse. Comme il lui fallait des renseignements, il se décida à frapper à la première porte qui s'offrit à lui. Il s'adressait mal. L'homme qui vint lui ouvrir était un personnage impie et grossier. Au lieu de répondre au prêtre qui lui demandait poliment où se trouvait la femme malade pour laquelle on l'avait fait appeler, il lui lança quelques injures pour l'avoir dérangé, et referma brutalement sa porte. Ces choses-là ne déconcertent pas un prêtre. Il les estime, au contraire, parce que ce sont des fleurons pour sa couronne. Il sait que toutes les avanies qu'il aura souffertes pour Jésus-Christ seront comptées, et resplendiront un jour, comme des pierres précieuses, aux yeux du monde entier. Comme si rien n'était, Monsieur B*** se dirigea plus loin et monta un second escalier, au haut duquel il trouva un jeune garçon.

— Mon enfant, lui dit-il, pourriez-vous m'indiquer l'appartement d'une pauvre femme malade ? Elle s'appelle madame G***.

— C'est là-bas, Monsieur le curé, répondit l'enfant, au bout du corridor ; il est vrai qu'elle est bien malade, mais on ne l'appelle pas madame G***.

Le prêtre remercia l'enfant, et se dirigea vers la porte indiquée.

Il frappe et entre, bien convaincu que c'est là qu'on le demande.

C'était un taudis bas et étroit, où la misère suintait partout. Dans le fond, sur une pailleasse placée à terre, gisait une femme qui paraissait être à l'extrémité. A ses côtés était assis un homme d'une quarantaine d'années. Cet homme, à la vue du prêtre, s'était levé brusquement, et d'un ton qui marquait autant de colère que de surprise :

— Que venez-vous faire ici ? s'écria-t-il.

— Mon ami, répondit avec calme monsieur B***, on m'a fait appeler pour votre femme qui paraît bien mal, et je viens lui apporter les secours de la religion.

— Ni ma femme ni moi n'avons besoin de vous. Personne ne vous a fait appeler. Sortez d'ici et laissez-nous tranquilles.

— Alors, reprit doucement le prêtre, je me serai trompé de porte ; mais, dans tous les cas, continua-t-il avec fermeté, il y a ici une personne qui va mourir, et avant de sortir, je veux savoir si elle désire me parler.

Et passant devant l'homme stupéfait, il s'approche du grabat :

— Madame, dit-il, si vous avez quelque besoin de moi, je suis à votre service.

— Oh oui ! Monsieur l'abbé, répondit la malade d'une voix faible, j'ai besoin de vous ! voilà trois jours que je conjure mon mari de faire venir un prêtre, et il me refuse impitoyablement. C'est Dieu qui vous amène. Je voudrais me confesser.

— Vous l'entendez, mon ami, dit Monsieur B***, en se tournant vers le mari, c'est sa volonté, sa volonté suprême. Vous n'avez pas le droit de vous y opposer.

Veillez donc nous laisser seuls quelques instants.

Ces paroles furent prononcées avec tant d'autorité, le regard qui les accompagnait était empreint d'une si imposante fermeté, que l'individu, comme fasciné, prit la direction que lui montrait le prêtre et sortit en grommelant.

Le prêtre confessa la moribonde.

Quand il eut fini, la pauvre femme ne savait comment exprimer son bonheur et sa reconnaissance.

— C'est la Sainte Vierge, lui dit-elle en pleurant et en lui montrant son chapelet, c'est la Sainte Vierge qui vous a conduit ici. Depuis que je me sens en danger, je récite mon rosaire chaque jour, suppliant la bonne Mère de ne pas me laisser mourir sans Sacrements. Et voilà que vous arrivez tout juste à temps ; car je sens bien que je vais mourir.

— Mais qui donc m'a fait appeler ? dit le prêtre.

— Hélas ! ce n'est pas moi, ni lui non plus, sûrement.

— N'êtes-vous donc pas Madame G*** ?

— Non, ce n'est pas mon nom.

Monsieur B*** ouvrit alors son calepin, et vit qu'on l'avait demandé, non pour le numéro 18, mais pour le numéro 28. Sa mémoire l'avait trompé. Saisi d'admiration, il dit à la malade :

— Oui, bonne femme, il n'y a pas à en douter, c'est la Sainte Vierge qui m'a conduit ici, et d'une manière bien merveilleuse. Rendez-lui grâce et soyez pleine de confiance ; car il est évident qu'elle a voulu vous sauver.

Le bon abbé ajouta quelques paroles encore, puis il se retira, ému jusqu'aux larmes et bénissant Marie.

Il se hâta d'aller au numéro 28, où il trouva sa malade qui l'attendait.

Son ministère terminé, il rentra chez lui, heureux de ce bonheur qui inonde le cœur du prêtre, quand il s'est vu choisi de Dieu pour être l'instrument du salut d'une âme ¹.

PRIÈRE.

O Marie, ô miséricordieuse Vierge, abaissez vos regards sur moi, pauvre pécheur. Vous voyez en Dieu toute l'étendue de ma misère. Je reconnais mon iniquité, et je m'accuse devant vous, avec repentir, des grands et nombreux péchés de ma vie. Je sais que, loin de mériter les consolations et les faveurs de Dieu, je ne mérite que l'enfer. Dieu a été pour moi le plus tendre des pères, et je n'ai répondu à tant de bienfaits que par de continuelles ingrattitudes. Aussi, Vierge très sainte, je ne demande pas que vous abaissiez sur moi ces regards qui enivrent de joie les cœurs de vos enfants innocents et fidèles. Tournez vers moi, ô vous qui n'abandonnez aucun de ceux qui vous implorent, vos regards miséricordieux. Demandez pour moi pardon à Jésus; et faites que je ne l'offense plus. Veillez sur moi, gardez-moi au milieu des assauts de la tentation; obtenez-moi du Cœur adorable de votre divin Fils la grâce de mourir plutôt que de retomber encore dans le péché. Ainsi soit-il. — *Ave Maria*.

¹ Guirl. de Marie.



Vingt-septième méditation.

LE DÉSIR DE VOIR JÉSUS.

*Et Jesum benedictum fructum
ventris tui nobis post hoc exilium
ostende.*

Et après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles.

Voilà le couronnement de nos demandes à Marie ; c'est la dernière grâce, la grâce par excellence : la délivrance de notre exil et notre entrée dans la gloire ; et cette grâce, nous la demandons à celle qui est la porte du ciel, *Janua Cæli*.

Jusqu'ici nous avons demandé à Marie de nous consoler et de nous soutenir dans notre exil ; maintenant, c'est la patrie que nous voulons, c'est le ciel, c'est la vue et la possession de notre Père qui est au ciel. C'est là, en effet, le terme bienheureux auquel tout doit aboutir : notre création, notre rédemption, nos prières, nos travaux, nos combats. Mais considérez avec quelle grâce et quel charme nous exprimons et nous demandons le ciel à Marie : *et mon-*

trez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Elle est sa Mère, il est le fruit de ses entrailles ; ne semble-t-il pas qu'à ce titre il lui appartient de nous montrer Jésus ? Mais voir Jésus, c'est voir Dieu, c'est être au ciel.

Montrez-nous Jésus ; arrêtons-nous aujourd'hui à méditer, à savourer cette délicieuse parole. La pensée « Un jour je verrai Jésus », si elle pénétrait bien avant dans notre cœur, ne serait-elle pas capable à elle seule de répandre des charmes sur notre exil ? Le patriarche Jacob avait pleuré, jusque dans sa vieillesse, Joseph, son fils le plus aimé, qu'il croyait mort. Figurez-vous, s'il est possible, ce qu'il éprouva, au moment où ses fils lui annoncèrent que Joseph vivait, que Joseph était Vice-roi d'Égypte. Jacob pleurait de joie : « Quoi ! mon fils Joseph vit encore, et mes yeux le verront, avant que j'aie rejoint mes pères ! » Mais quelle autre joie pour nous un jour, que celle de voir Jésus, Jésus vivant, Jésus dans sa gloire ! Qu'était Joseph pour Jacob, en comparaison de ce qu'est Jésus pour nous ? Jésus est le Fils de Dieu, il est notre Sauveur et notre Frère. Pour nous arracher au démon et à l'enfer, *il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo*¹. Quelle joie, quel transport, quelle extase pour ceux qui l'auront aimé, qui auront tout fait pour lui, qui seront morts pour lui, de voir cet ami éperdu des âmes ; de le voir inondé des splendeurs de sa divine gloire ; de le voir avec ses plaies éclatantes de beauté, ces monuments éternels de

¹ Apoc. I, 5.

son amour et ses sources d'enivrantes délices pour les élus ! Alors, alors seulement, nous verrons, avec un inexprimable amour, l'amour dont il a brûlé pour nous ; alors, dans un divin ravissement, nous comprendrons le mot de saint Paul : *Il m'a aimé et s'est livré pour moi. Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*¹ ; alors nous apparaîtra le Cœur de Jésus avec son brasier de flammes d'amour, avec l'aimable trophée de la croix, avec sa couronne d'épines ; alors nous comprendrons ce que c'est qu'un Dieu incarné pour sa créature, un Dieu abreuvé d'humiliations et d'outrages pour des ingrats, mourant pour ceux qui le crucifient ; demandant grâce à son Père pour ses bourreaux, perpétuant son sacrifice jusqu'à la consommation des siècles sur tous les autels, nourrissant à perpétuité ses enfants de sa chair et de son sang ; persévérant dans cet amour malgré de continuelles offenses ; toujours outragé et pardonnant toujours. Et quand je le verrai, il aura à jamais oublié mes péchés et mes ingratitude ; tout aura été anéanti dans la miséricorde de son Cœur, et il n'aura pour moi qu'un visage respirant la douceur, qu'un visage ravissant de divin amour, comme la sainte Église me l'annoncera, en me disant à ma dernière agonie : « *Que le visage si doux, que la face si radieuse de joie du Christ Jésus apparaisse à tes yeux. Mitis atque festivus Christi Jesu tibi aspectus appareat* »². Une fois que j'aurai vu Jésus, je le verrai éternellement. Ah ! mon Dieu, quel moment enivrant, inénarrable que celui où l'âme, sauvée et

¹ Gal, II, 20.

² Ord. comm. animæ.

pure, brisant les liens du corps, se trouve tout à coup en face de Jésus, dans les bras de Jésus, sur le Cœur de Jésus ! Si un seul regard de Jésus, tombant sur Pierre infidèle au bon Maître, a fait fondre d'amour et de douleur le cœur du malheureux Apôtre, et a changé pour le reste de ses jours ses yeux en deux sources de larmes, qui pourra, si ce n'est les Anges, se faire une idée du regard que jettera pour la première fois Jésus sur l'âme bienheureuse, au moment où quittant la terre, elle paraîtra devant lui ? Que lui dira-t-il, Celui qui a dit avec tant de douceur et d'amour, même au traître Judas : « *Mon ami, pourquoi es-tu venu ?* »

Voilà les pensées qui devraient dominer en nous, et absorber toutes les autres pendant cette vie, qui n'est qu'un court pèlerinage. Quelles lumières, quelle force, quelles consolations elles répandraient dans notre âme ! Mais hélas ! on fait pratiquement plus de cas de ce monde que du ciel ; et cependant, qu'est-ce que ce petit grain de sable que nous appelons la terre, avec ses riens créés, avec ses fangeux plaisirs, avec ses honneurs enfantins, à côté de ce premier instant de paradis, où pour la première fois nous verrons Jésus ?

Ah ! quelle chose donc nous demandons à Marie, en lui disant : *Montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles !* Et pouvons-nous être plus éloquents dans notre prière, qu'en lui rappelant qu'il est le fruit de ses entrailles, et en bénissant ce Fruit divin ?

Jésus est *béni*, comme Fils de Dieu et comme Fils de l'homme.

Il est *béni* comme Fils de Dieu, non seulement parce qu'il est, comme le dit sainte Élisabeth à Marie, la Bénédiction divine promise dès l'origine du monde; mais parce que, comme Dieu, il est inondé des bénédictions éternelles et de la gloire infinie de la Divinité; il est béni, non comme les Saints qui sont de pures créatures de Dieu, mais comme est béni le Fils de Dieu; et c'est lui qui répand sur toute la Jérusalem céleste ses bénédictions et sa gloire.

Il est *béni* comme Fils de l'homme, comme Fils de Marie; béni sur la terre, où la sainte Église lui élève partout des temples et des autels, où des millions de Martyrs ont versé leur sang pour lui, où des millions de cœurs brûlent pour lui du plus ardent amour, où tant d'âmes héroïques abandonnent pour lui leur fortune et leur nom, afin de vivre dans l'holocauste de la charité et d'aller porter sur les plages les plus lointaines et les plus barbares la connaissance et l'amour de son Nom. Ce Nom divin est loué, béni, aimé, adoré à tout moment par des milliers de bouches qui redisent: *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre Nom soit sanctifié*. Il est béni sans cesse par tous les prêtres sur les autels pendant le saint Sacrifice: *Béni est celui qui vient au Nom du Seigneur*. Il est béni dans les cieux et nous l'y bénirons éternellement. Là, nous verrons Jésus assis dans la gloire à la droite de son Père, nous le verrons dans sa chair divinisée, homme comme nous et notre frère; nous le verrons béni comme nul des Saints et des Anges; des yeux de l'âme nous contemplerons son âme divine, le chef-d'œuvre de la puissance et de la

gloire de Dieu ; des yeux du corps nous contemplerons son corps sacré, ce soleil de divine clarté qui éblouira délicieusement tout le ciel par son ineffable splendeur. *La cité céleste n'a besoin ni du soleil ni de la lune ; car la gloire de Dieu l'illumine ; et sa lumière, c'est l'Agneau. Et civitas non eget sole, neque luna, ut luceant in ea : nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus* ¹. En voyant la gloire et la bonté infinie de l'Agneau de Dieu, nous le bénirons avec les Anges et les Saints dans d'ineffables transports de joie : *Vous avez été immolé, et par votre sang vous nous avez rachetés et rendus à Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Occisus es, et redemisti nos Deo ex omni tribu, et lingua et populo et natione* ².

Alors Dieu jettera pour nous une divine lumière sur tous les mystères qui auront été l'objet de notre foi et de notre amour. Les voiles de la foi seront déchirés pour toujours. En contemplant l'Agneau, nous verrons l'ineffable mystère de l'Incarnation, l'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine dans la Personne adorable du Verbe ; nous verrons avec ravissement comment dans la maison de Nazareth la Vertu du Très-Haut a couvert Marie de son ombre, et comment Marie a divinement conçu le Saint des Saints. Et la Sainte Vierge elle-même, la glorieuse Mère de l'Agneau de Dieu, quelle joie nous éprouverons, en la voyant auprès de son Fils tout inondée de sa gloire !

¹ Apoc. XXI, 23.

² Apoc. V, 9.

En présence de si divins, de si ravissants spectacles, quels cantiques de bénédiction retentiront à jamais dans la céleste Jérusalem ! Ne faut-il pas que les hommes aient perdu l'esprit pour se contenter de métaux arrachés aux entrailles de la terre, d'une chair qui peut à tout moment être vouée à la pourriture, du feu-follet des vains honneurs du monde, et sacrifier à ces bagatelles éphémères la félicité et les gloires éternelles du paradis ? Mon Dieu !. Que faisons-nous, insensés que nous sommes ? Comme Ésaü, nous vendons notre droit d'aînesse ; mais notre regret ne sera pas temporel comme le sien ; il sera déchirant et éternel ; pauvres aveugles, nous donnons comme autrefois les sauvages du Nouveau Monde, des lingots d'or pour de misérables verroteries.

Ah ! encore une fois, si nous savions ce que nous demandons à Marie, en lui disant : *Montrez-nous Jésus !* Elle le sait, elle, et dans sa miséricorde, elle entendra le vœu que nous lui adressons ; et nous réjouirons son cœur, en répétant après sa cousine Élisabeth : *Béni est le fruit de vos entrailles !* Quand elle entendit pour la première fois ces paroles, elle tressaillit dans un transport de reconnaissance et d'amour ; le Saint-Esprit s'empara de son âme et elle s'écria : *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit a tressailli en Dieu, mon Sauveur. Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Pourrions-nous aller plus délicieusement au Cœur de Marie, qu'en lui rappelant que *Jésus est le fruit de ses entrailles ?* Ne dit-elle pas alors : *Oui, Celui qui est puissant a fait en moi de grandes*

choses...et voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. Fecit mihi magna qui potens est. Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes? Le nom seul de Jésus que nous proférons, *Jesum*, ne touche-t-il pas d'une manière ineffable l'âme si aimante de Marie, en même temps qu'il lui rappelle sa maternité divine, la source de toutes ses grandeurs ? Et quel vœu plus capable de ravir son cœur, que celui que nous faisons de voir son Fils Jésus ? Mais qui pourra dire la joie qu'elle éprouve, la reconnaissance qui déborde de son Cœur de Mère quand elle entend l'amour bénir Jésus, le fruit de ses entrailles, *benedictum Fructum ventris tui* ? Pour cela, il faudrait avoir mesuré l'étendue et la profondeur de l'amour dont elle brûle pour son divin Fils.

Nous bénissons Jésus : *benedictum Fructum* ; voilà le vœu le plus ardent du Cœur de Marie, voilà le comble de ses vœux. Jésus ne mérite-t-il pas d'être à jamais béni, lui qui a remplacé par la bénédiction la malédiction de notre premier Père ? Mais bénie aussi est entre toutes les femmes Celle qui l'a enfanté ; car, si Jésus est pour nous l'auteur de la bénédiction, Marie est sa Mère, et c'est par ses mains qu'il aime à répandre ses grâces. Oh ! combien Marie est heureuse, quand elle peut changer dans un cœur égaré la malédiction en bénédiction ! quand elle peut y enfanter encore par la grâce le Fruit béni de ses entrailles ! quand elle peut transformer un ennemi, un blasphémateur de son Fils en un serviteur fidèle, et surtout en un vase d'élection et un apôtre, qui ira répandre au loin la connaissance et l'amour de Jésus, et le faire bénir par des milliers de cœurs !

Un enfant avait été consacré à Marie dès sa naissance par sa pieuse mère ; il le fut de nouveau à l'époque de sa première communion ; mais cette fois la bonne mère composa pour son fils un acte de consécration très touchant, afin que, chaque fois qu'il communierait, il l'adressât lui-même à sa Mère du ciel. Elle y demandait pour son enfant le sacerdoce et l'apostolat dans la vie religieuse. Elle l'avait, autant qu'il était en elle, préparé à cette sublime vocation, en lui donnant des convictions religieuses très profondes, et elle nourrissait dans son cœur les plus douces espérances. Ces espérances hélas ! allaient bientôt faire place à bien des larmes. Devenu adolescent, cet enfant si saintement aimé eut le malheur de tomber entre les mains de mauvais compagnons qui lui ravirent en peu de temps son innocence et le jetèrent dans la corruption. Amassant iniquités sur iniquités, il en vint à haïr la religion elle-même. La seule vue du prêtre lui était odieuse, et il blasphémait de sang-froid. Il aurait voulu ne plus croire, mais grâce aux lumières de son enfance il ne parvenait qu'à douter. Aussi quand après une journée plus criminelle il allait se coucher, le remords venait au sein des ténèbres assaillir son âme et ses sens ; il le bouleversait, l'épouvantait et semblait lancer sur lui cette parole menaçante : Malheureux, si tu meurs cette nuit, tu te réveilleras dans les feux de l'enfer. Mais il finissait par s'endormir et ne se repentait pas. Ces remords et ces saisissements pleins d'effroi étaient, on n'en peut douter, un miséricordieux effet de la bonté de Marie. Jeune encore cet enfant perdu avait lu les *Gloires de Marie*, et les exemples cités dans

ce saint ouvrage l'avaient profondément impressionné. Dès lors il s'était dit : Quoi qu'il m'arrive dans l'avenir, je dirai tous les jours de ma vie avant de me coucher, trois *Ave Maria*; et si j'ai le malheur de vivre mal, je serai d'autant plus fidèle à cette pratique, que je serai tombé plus bas. Et de fait, il n'y manqua jamais; souvent il récitait l'acte de consécration fait par sa mère. Aussi au milieu même de ses désordres, il avait un secret pressentiment qu'il ne pourrait continuer à vivre mal, en continuant à invoquer Marie. Néanmoins il entretenait en lui une double obstination; celle du mal, parce qu'il aimait le vice, et celle de la dévotion à Marie, parce qu'il redoutait l'enfer. Après de malheureuses vacances, où il s'était souillé en particulier par de mauvaises lectures, il rentre au collège plus obstiné que jamais; mais plus que jamais aussi il se sent en proie aux plus cuisants et aux plus terribles remords; mais il résiste à la grâce et ne cède pas. Un jour cependant il va à confesse. A ce moment, que se passa-t-il dans son cœur? Il ne le sait pas lui-même. Tout à coup il se sentit terrassé par la grâce; un bandeau semblait tomber de ses yeux; jamais le péché ne lui avait apparu sous des couleurs aussi horribles; la miséricorde divine triomphait et brisait cette nature rebelle. Le pauvre jeune homme se mit à sangloter, et au milieu de ses larmes, un cri énergique partit de son cœur : « C'est fini, je ne pécherai plus. » Ce cri était accompagné cette fois d'une conviction si ferme et d'une si intime assurance qu'il en était étonné lui-même et ne pouvait, pour ainsi dire, s'en rendre compte. La veille encore, il détestait les prêtres; la

vue seule d'une soutane l'irritait ; et voici qu'é, sortant de l'église, un quart d'heure après sa confession, il prend son parti : « Oui, je le sens, le coup est porté, je serai prêtre, et missionnaire peut-être. » Sauf sa mère, personne, pas même son confesseur, ne crut à sa sérieuse conversion, et moins encore à sa persévérance ; mais il se disait lui, avec toute l'énergie de son âme : « Non jamais, plutôt mourir. J'invoquerai tellement Marie, qu'il me sera impossible de pécher. » Il l'invoqua ainsi, en effet ; chaque jour il récitait son chapelet et adressa de longues et ferventes prières à la Reine du ciel qui l'avait sauvé. Les tentations revinrent sans doute, mais elles ne purent lui inspirer que du dégoût. Ainsi celui qui auparavant n'avait pas le courage de lutter, se sentait tellement soutenu par la grâce qu'après sa conversion il aurait dû faire un effort de volonté pour consentir au mal.

L'acte de consécration qu'il n'avait jamais abandonné, les trois *Ave Maria* qu'il avait fidèlement récitées, même aux plus mauvais jours, le pressentiment constant que le salut lui viendrait par Marie, l'impossibilité d'assigner une autre cause à sa conversion que la miséricorde de Marie, la plus intime conviction après coup que tout venait d'elle, sa profonde reconnaissance envers la Mère de miséricorde, le don enfin de la persévérance et le bonheur de n'avoir plus depuis commis de péché mortel, tout prouve que cette conversion fut l'œuvre de la Vierge bénie, qui ne sait qu'aimer, compatir et appeler le pardon.

La bonne Mère du ciel a couronné son œuvre en conduisant son protégé dans une Congrégation

religieuse qui lui est spécialement consacrée. Il y bénit actuellement et y bénira à jamais sa céleste Libératrice¹.

PRIÈRE.

O Marie, Mère de Dieu et très glorieuse Vierge, je me prosterne à vos pieds pour implorer la grâce la plus chère à l'exilé de la terre. Après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Vous voyez combien j'ai besoin de votre secours, assailli sans cesse comme je le suis, par des ennemis qui sont aussi les vôtres. Protégez-moi, comme une tendre Mère, au milieu de tant de périls. Mais surtout, quand viendra le moment solennel et redoutable, où j'aurai à soutenir le dernier et décisif combat de l'agonie, soyez alors, ah ! je vous en supplie par le Cœur de Jésus, soyez auprès de mon lit de mort, pour m'assurer la persévérance finale ; recevez mon dernier soupir, montrez-moi Jésus, le fruit béni de vos entrailles, afin que, uni à sa Mère et à ma Mère, je glorifie éternellement la divine miséricorde. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*

¹ Ex ore ipsius.





Vingt-huitième méditation.

LES DISPOSITIONS REQUISES POUR QUE MARIE
NOUS MONTRE JÉSUS.

*Et Jesum benedictum fructum
ventris tui nobis post hoc exilium
ostende.*

Et après cet exil, montrez-nous
Jésus, le fruit béni de vos en-
traîles.

I

Pour voir Jésus, il faut vivre en exilé ici-bas.

Nous demandons à Marie de nous montrer Jésus, mais seulement après que nous aurons subi l'épreuve et l'expiation de l'exil, *post hoc exilium* : il faut donc que nous vivions en exilés ici-bas. Malheur à celui qui prend la terre pour sa patrie, et ne la regarde pas comme un lieu d'exil. Car il sera de ceux dont il est écrit, que leurs noms seront gravés sur la terre : *Ceux qui se retirent de vous, Seigneur, auront leurs noms écrits sur la terre : recedentes a te in terra scribentur* ¹. Quels sont, au contraire,

¹ Jer. XXII, 13.

ceux à qui Jésus a dit de se réjouir ? Ce sont ceux qui, non seulement séjournent dans le lieu de l'exil, mais en subissent volontairement les douleurs avec Jésus-Christ. En effet, ceux à qui Jésus a dit de se réjouir ainsi, ce sont ses Apôtres ; et voici comment il définit la cause de leur joie et de leur inscription au ciel : *Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous haïront, et vous séquestreront, et vous injurieront, et proscrireont votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme. En ce jour-là, réjouissez-vous, et tressaillez de bonheur ; car voilà que votre récompense est grande dans le ciel* ¹. La joie, la vraie joie promise par le Sauveur, ne peut exister que conjointement avec la tristesse et les larmes occasionnées par le monde. *En vérité*, dit encore Jésus à ses Apôtres, avant de les quitter, *en vérité, je vous le dis, vous pleurerez, vous, et vous verserez bien des larmes : le monde, au contraire, se livrera à la joie; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie* ². La joie du monde est donc incompatible avec la joie de Jésus-Christ, et tous, nous nous trouvons dans cette alternative inévitable : ou joie du monde, et puis l'enfer ; ou tristesse selon le monde, et puis, joie éternelle dans les cieux.

Celui donc qui veut voir Jésus après sa mort, doit avant tout se renoncer lui-même et dédaigner ce qu'aime et recherche ici bas le monde maudit par Jésus-Christ. Il faut pour cela, qu'il lutte contre les mauvais penchants qui le portent vers le monde ; il faut qu'avec Jésus il porte sa croix : *Que celui qui*

¹ Luc. VI, 22, 23.

² Ev. J. XVI, 20.

veut venir après moi, dit le Sauveur, se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. Il faut que, loin de s'attacher à son exil et au monde, il soupire sans cesse avec le Psalmiste après Dieu et la patrie : *Mon Dieu, mon Dieu, dès l'aurore je suis réveillé et je pense à vous. Mon âme a soif de vous, ô mon Dieu, et ma chair tressaille vers vous.* Et voici comme il doit envisager la terre : *La terre, sur laquelle j'apparais devant vous, est une terre déserte. et sans voies et sans eau* ¹.

Elle est *déserte*. Oui, pour qui a des yeux, la terre n'offre qu'un vrai désert à l'homme qui est fait pour Dieu ; car tout, tout est désert pour lui, là où l'on ne voit pas Dieu ; or, on ne voit Dieu que dans la patrie, au ciel. L'homme qui est esprit, l'homme spirituel comprend ce langage ; mais *l'homme animal*, selon le mot de saint Paul, c'est-à-dire, l'homme qui vit de la vie des sens, *ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* ².

La terre est *sans chemin frayé, in terra invia*. Il y a bien la voie large, battue par une grande multitude ; mais elle aboutit au précipice éternel. Pour aller à Dieu, il faut gravir des sentiers hélas ! peu battus et semés de ronces et d'épines.

La terre est *sans eau, et inaquosa*. Il y a bien encore les eaux bourbeuses de la volupté ; mais elles empoisonnent les âmes sans les désaltérer. Il y a bien aussi parfois des sources pures, des sources

¹ Ps. LXII, 1 sq.

² I Cor. II, 14.

délicieuses de consolation divine : mais combien est petit le nombre de ceux qui les découvrent !

Ainsi est la terre ; mais ces peines ne sont rien, si nous avons le bonheur de voir éternellement Jésus. *Un moment de légère tribulation, dit l'Apôtre, opère en nous un poids de gloire immense, que rien ne peut mesurer. Momentaneum et leve tribulationis immensum supra modum gloriæ pondus operatur in nobis*¹.

Mais il ne suffit pas de regarder la terre comme un exil ; il faut agir en conséquence. Ne nous faisons pas illusion. Nous ne parviendrons pas au terme désiré, si, loin d'y tendre, nous prenons un chemin tout opposé. En vain vous vous flattez que la Sainte Vierge, vu sa grande bonté, vous sauvera malgré vous et vous montrera Jésus, si vous vous obstinez à tenir la voie qui vous éloigne d'elle et de son divin Fils. Marie, sans doute, est la Mère de miséricorde ; souvent même elle opère des miracles de conversion à la mort, surtout en faveur de ceux qui l'ont honorée par quelque pratique constante ; mais bien malheureux et bien insensé est celui qui compte sur de pareils prodiges, dans une affaire où est engagée une éternité tout entière ! On peut risquer sa fortune, on peut risquer son bonheur temporel ; car là on ne perdra rien qu'on ne doive perdre un jour avec la vie ; mais risquer de perdre le ciel, ce bien infini et sans fin, risquer de tomber dans le feu éternel, c'est le comble de la folie ; car c'est s'exposer au seul malheur qu'il importe infiniment d'éviter. Or,

¹ II Cor. IV, 17.

rester une heure et moins encore en état de péché mortel, c'est risquer son éternité ; car la mort peut nous surprendre en cet état. *Le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. Qua hora non putatis, Filius hominis veniet.* Il faut donc être toujours prêt : Jésus nous le dit : *Estote parati.* Soyez toujours prêts.

II

***Pour voir Jésus au ciel, il faut être ami
de Jésus ici-bas.***

Voulez-vous voir Jésus dans l'autre vie ? Voulez-vous que Marie vous le montre à la fin de votre exil ? Conciliez-vous Jésus, conciliez-vous les bonnes grâces de sa sainte Mère ; et tous deux vous seront favorables à l'heure de la mort.

Conciliez-vous donc d'abord l'amitié de Jésus, le Fils de Marie. Il désire, plus que vous ne le désirez vous-même, de se montrer à vous éternellement ; et ce qu'il a fait pour cela, c'est-à-dire, endurer pour vous sa Passion, vous ne le ferez jamais pour vous-même ; mais au moins il demande que vous soyez à lui pendant les courtes années de votre vie. Un Dieu, un Sauveur peut-il moins demander ? Donnez-vous, et il se donnera. Or, comment vous donnerez-vous à lui ? Comment serez-vous à lui ? En vivant dans sa grâce et dans son amour, en luttant contre ce qui peut rompre cette amitié, en cher-

chant sa compagnie, en professant hautement votre amitié pour lui, en le défendant.

Premièrement, en vivant dans son amitié. Pour voir éternellement Jésus, il faut mourir ami de Jésus ; mais quelle confiance peut-on avoir de mourir ami de Jésus, quand on s'aliène sans cesse son divin Cœur, en ne faisant aucun cas de le transpercer par le péché mortel ? Loin de nous de dire que le pécheur qui tombe par faiblesse et pleure son péché, qui retombe encore pour se relever encore, ne sera pas à la mort l'ami de Jésus ; car Jésus est le Père des miséricordes et il connaît trop bien le fonds inépuisable des misères de notre pauvre cœur, pour ne pas avoir pitié de nous. Mais l'offenser toujours, vivre dans une impénitence décidée, et peut-être sans remords, et compter après cela que s'étant confessé à la fin, on le verra, on en sera éternellement aimé ; n'est-ce pas le comble de la présomption et de la vilenie ? Nous savons qu'un semblable pécheur est obligé lui-même, jusque dans les bras de la mort, d'espérer son pardon et qu'il peut l'obtenir, pourvu qu'il implore la divine miséricorde et corresponde à la grâce ; mais quelle félonie et quelle imprudence de compter sur ce dernier moment, quand il s'agit d'une affaire qui doit nous faire trembler, de l'affaire de notre salut ! *Opérez votre salut avec crainte et tremblement*, dit saint Paul. *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* ¹. Après avoir tardé jusqu'à la mort, pour implorer son pardon, en aura-t-on le temps ? Aura-t-on la grâce et le courage

¹ Phil. II, 12.

d'aimer tout d'un coup ce qu'on aura haï pendant toute sa vie, et de haïr ce que l'on aura toujours aimé? Ce sont là des pensées sérieuses et bien dignes d'être pesées par ceux qui s'occupent beaucoup de la terre et peu du ciel.

Deuxièmement, pour être à Jésus, il faut prendre son esprit, aimer ce qu'il a aimé, haïr ce qu'il a haï, aimer la croix et haïr le monde. C'est la doctrine de saint Paul, qui nous fait connaître ainsi la note caractéristique de ceux qui sont à Jésus-Christ : *Ceux qui sont au Christ, ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs mauvais penchants. Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis suis*¹. Or, crucifier sa chair, c'est mater la nature corrompue, c'est combattre vaillamment tout ce qui est du monde, le désir déréglé des biens de la terre, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie. Mais trop souvent on entretient en soi des sentiments d'indépendance et d'ambition ; on ne songe qu'à s'enrichir ; et surtout, au lieu de crucifier sa chair, on la flatte, on vit pour le plaisir, et l'on ne s'étudie qu'à chercher ses aises. Quelle est la conséquence de cette mollesse ? C'est que, n'ayant aucune énergie contre soi-même, on n'a pas le courage de résister à l'attrait des plaisirs défendus, on devient le jouet des vices, et on tombe dans une multitude de péchés, dans lesquels on passe et on termine sa vie.

Troisièmement, il faut aimer de se trouver avec Jésus ; ce qui est le signe d'une vraie amitié. C'est

¹ Gal. V, 24.

au pied des autels, où Jésus est présent, qu'il faut former et resserrer les nœuds d'un mutuel amour. Voilà pourquoi Jésus nous y invite : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*¹. Si vous êtes insensible et indifférent à cet amour si prodigieux d'un Dieu; si Jésus est pour vous dans les tabernacles, comme s'il n'y était pas, ne pourra-t-il pas vous dire, quand vous paraîtrez devant lui : Je ne vous ai jamais connus, *nunquam novi vos*² ? Mérite-t-on de jouir de Jésus dans le ciel, quand on a fui sa présence dans nos temples, quand on a regardé comme une charge ennuyeuse de s'y entretenir avec Celui qui nous a aimés jusqu'à mourir crucifié pour nous ? quand, invité si souvent par ce divin Sauveur à le recevoir dans la sainte communion, on ne s'est pas soucié de s'asseoir à ce banquet sacré ? N'est-ce pas ainsi qu'on éloigne de soi ces grâces puissantes, avec lesquelles on se serait sauvé ?

Quatrièmement, il faut se déclarer hautement pour lui et prendre la défense de la sainte Église, qui est son épouse. Mérite-t-on de jouir éternellement de la vision béatifique de Jésus, quand on a rougi de paraître l'adorer et l'aimer sur la terre ; quand on lui a préféré la prétendue estime de ceux qui ne l'aiment pas, ou qui le persécutent ; quand, pour obtenir une place ou des avantages temporels, on a voulu paraître se ranger du côté de ses ennemis, ou qu'on a feint d'être froid pour lui ou pour sa sainte Église ; quand, par crainte de paraître pieux envers le très

¹ Matth. XI, 28.

² Matth. VII, 23.

saint Sacrement, on a évité de le saluer, de faire la génuflexion devant lui et de se tenir en sa présence dans une attitude humble et respectueuse ? Est-ce là l'adoration, l'amour, la déférence que l'on doit à un Dieu si grand, à un Dieu si bon, qui a versé pour nous tout son sang ? Combien tout ce que nous disons doit donner à penser à tant de lâches chrétiens ! *Celui qui me confessera devant les hommes, dit Jésus-Christ, je le confesserai aussi devant mon Père ; et celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père*¹. Que dirait-il de ceux qui non-seulement rougissent de lui devant les hommes, mais achètent et lisent des écrits composés contre lui et contre son Église, qui favorisent ses ennemis mortels et les élèvent au pouvoir, sachant bien que ces parvenus travailleront à la perte des âmes ? Jésus a prononcé leur arrêt : *Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi*².

III

Il faut aimer Marie ici-bas, pour qu'elle nous montre Jésus au ciel.

Pour que Marie, Mère de Jésus, nous montre son divin Fils après notre exil, nous devons nous concilier ici-bas l'affection de cette bonne Mère. Si nous y parvenons, nous serons sauvés ; on l'a dit

¹ Matth. X, 32, 33.

² Matth., XII, 30.

mille fois : *Un serviteur de Marie ne périra pas*, et la sainte Église donne comme signe de prédestination la dévotion envers la Sainte Vierge.

Marie fera-t-elle donc entrer au ciel des pécheurs et des indignes ? Non ; car rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Mais si nous sommes de vrais serviteurs de Marie, Marie viendra à notre secours par sa toute-puissante intercession ; elle fera de ses serviteurs des serviteurs de Dieu et pourvoira ainsi à ce qu'ils soient à Jésus. C'est là une occupation constante de notre bien-aimée Vierge. « Elle « est le refuge par excellence des pécheurs, dit le « pieux Louis de Blois ¹ ; elle est toute douceur et « suavité, non seulement pour les justes, mais « encore pour les pécheurs et les désespérés. Elle ne « dédaigne personne et ne se refuse à personne... « Elle a été faite telle par le bon Dieu, que personne « n'a peur de l'approcher. Dans sa bonté, elle attire « à son culte par ses caresses maternelles ceux-là « mêmes qui sont mal disposés envers Dieu ; elle « agit alors si puissamment sur eux, que par ses « soins ils se disposent à rentrer en grâce avec Dieu, « et sont rendus propres au royaume du ciel. Il ne « peut se faire que celui-là périsse, qui se sera montré fidèle et humble serviteur de Marie.

Mais que faut-il faire pour vous concilier à l'heure dernière le Cœur de Marie ? Il faut qu'à votre mort, Marie trouve en vous, pour ainsi parler, une connaissance que de longues et aimables relations lui ont rendue chère. Il en sera ainsi, si vous aimez à communiquer souvent avec elle : car on est en intime

¹ Cant. vit. spir. C. 18.

connaissance avec quelqu'un quand on le voit souvent, quand on s'entretient souvent avec lui dans l'épanchement du cœur, quand on s'empresse de lui rendre service. Cette intimité une fois établie, on ne se sépare plus. Eh bien, moins que personne, la Sainte Vierge, la Vierge fidèle ne se sépare pas, à la mort, de ceux qui ont été ses serviteurs pendant leur vie.

Vous devez comprendre maintenant pourquoi les ministres de Dieu vous recommandent si instamment d'invoquer souvent tous les jours la très Sainte Vierge, et de rester fidèle à des pratiques assidues et constantes en son honneur. Vous devez comprendre pourquoi ils vous engagent à porter dévotement le saint Scapulaire, à réciter le chapelet, et surtout à le faire en famille ; car ainsi vous nouerez une intime connaissance et une profonde amitié avec la Reine du ciel ; et ce ne sera pas elle qui rompra, à votre mort, ces liens qui lui sont si chers.

Mais que dire du bonheur et de l'assurance de ceux qui ne se contentent pas de pratiques régulières et ferventes en l'honneur de Marie ; mais se mettent, pour ainsi dire, dans un état de vie qu'on peut appeler un service permanent de la divine Mère, en entrant dans la Congrégation de la Sainte Vierge ? Qu'on est heureux à sa mort d'avoir été vrai et fidèle congréganiste ! Qu'on meurt tranquille, en répétant cet acte de consécration qu'on a fait au pied de l'autel, et par lequel on s'est donné pour toujours au culte et à l'amour de Marie ! L'illustre Juste-Lipse, professeur à l'Université de Louvain, qui quittait tout, convives et amis pour les réunions

de la Congrégation, disait avant de mourir : « Ce
« qui me donne le plus de contentement et de joie, à
« cette heure, c'est de m'être fait recevoir dans la
« Congrégation de la Sainte Vierge. »

PRIÈRE.

O Marie, montrez-moi que vous êtes ma bonne Mère; faites-moi sentir profondément, par la lumière et l'onction du Saint-Esprit, que la seule chose importante de ma vie est de glorifier Dieu et de me préparer une heureuse éternité. Prémunissez-moi contre les illusions et les charmes d'un monde qui ne cherche qu'à me perdre. Attachez-moi à Jésus, qui est le seul vrai bien de cette vie et de l'éternité; conservez-moi dans une inébranlable fidélité à son amour; que mon plus grand bonheur soit de le visiter, de le recevoir dans le Sacrement de l'autel; que jamais, même devant les mépris, les revers et la mort, je ne cesse de confesser hautement ma foi et mon amour pour lui et pour son Église; que loin de rougir de mon Sauveur et de mon Dieu, je prenne partout sa défense, même au prix de mes biens. Et vous, Mère aimable, obtenez-moi la grande grâce de vous aimer tendrement, de vous servir toujours, et de mériter ainsi que vous me montriez, après ma mort, Jésus, le fruit béni de vos entrailles. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*





Vingt-neuvième méditation.

CLÉMENCE DE MARIE.

O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !
O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge
Marie !

Quelle douceur, quel charme dans cette invocation finale du *Salve Regina*, pour un cœur qui sait le savourer, et qui se plaît à la redire à la Reine du ciel, comme s'il la voyait devant lui ! Répétée fréquemment avec amour et confiance, combien elle soulage, console, ranime l'âme si souvent affligée du pauvre exilé de la terre !

O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie ! Ces trois titres, par un admirable rapport, répondent aux trois dignités les plus augustes de Marie. Marie est Souveraine, elle est Mère, elle est Vierge immaculée. Comme Souveraine, elle est clémente ; comme Mère, elle est remplie de pitié maternelle ; comme Vierge immaculée, elle est inondée de douceur. Elle est clémente envers ses sujets, aimante envers ses enfants, douce pour tous. La clémence est l'apanage de sa gloire et de sa majesté dans le ciel, où elle

règne avec son divin Fils sur toute créature ; la piété maternelle est le fruit de cette faveur personnelle, éminente, divine, gratuite, par laquelle elle a été choisie pour être la Mère du Fils de Dieu. La douceur est le charme de cette grâce qui lui a été donnée pour le bonheur des autres, et qui a rendu toutes ses vertus si aimables, qu'elle ravit et ravira à jamais le cœur de Dieu et tous les cœurs.

Mais quel nouveau, quel délicieux rapport nous découvrons, si nous envisageons la clémence, la piété, la douceur de la Vierge bien-aimée en regard de la très sainte Trinité ! A quel abîme de gloire pour Marie ceci nous conduit ! O sublime élévation de la Vierge, qui contracte une si ineffable alliance, une alliance si indissoluble et si étroite avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Marie est la fille du Père céleste, elle est la Mère du Fils et l'Épouse du Saint-Esprit. Le Père donne à sa Fille, comme gage de son affection paternelle, la puissance souveraine, et le plus bel attribut de la puissance, la clémence. Le Fils donne à sa Mère, comme gage de son filial amour, une divine piété maternelle ; le Saint-Esprit donne à son Épouse virginale et immaculée, comme l'anneau de leur sainte alliance, la douceur, qui doit gagner à son Cœur maternel tous les cœurs, au ciel et sur la terre. Ces mystères, l'Ange les révéla à Marie, quand il lui annonça ce que ces trois Personnes divines allaient opérer en elle : *Le Saint-Esprit surviendra en vous. Spiritus Sanctus superveniet in te ; et la vertu du Très-Haut, c'est-à-dire du Père, vous couvrira de son ombre, et virtus Altissimi obumbrabit tibi ;* voilà le Saint-Esprit et le

Père ; voici maintenant le Fils : *Aussi, celui qui naîtra de vous, le Saint, sera appelé le Fils de Dieu, ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei* ¹.

Qu'on demande après cela, pourquoi la Sainte Vierge est à une si inexprimable distance au-dessus des Anges et des Saints ; comment elle vaut plus elle seule que tous les Bienheureux du ciel ensemble ; pourquoi enfin on lui rend un culte propre à elle seule, un culte intermédiaire entre le culte dû à Dieu et le culte dû aux Saints. Un culte dû à Dieu seul, celui de *latrie* ! un culte commun aux Anges et aux Saints, celui de *dulie* ! un culte dû à Marie seule, celui d'*hyperdulie* ! Comme le cœur jouit à méditer de si belles choses, quand il sait ce que c'est qu'aimer Marie et en être aimé !

Après ces considérations générales, reprenons successivement chacun des trois titres qui terminent notre céleste cantique, et arrêtons-nous aujourd'hui au premier :

O clemens Virgo Maria, O clémente Vierge Marie ! La clémence est le plus bel apanage de la royauté. Mais si elle convient aux rois, elle semble appartenir spécialement aux reines ; et à quelle reine appartient-elle mieux qu'à la Reine du ciel ? La clémence s'exerce exclusivement sur les coupables, et s'il n'y avait pas de coupables, le nom même de clémence n'existerait pas, et la Reine du Paradis perdrait un des plus beaux joyaux de sa couronne. Quelle confiance ceci doit inspirer au pauvre pécheur !

¹ Luc. I, 35.

La clémence, d'un autre côté, suppose deux choses dans la personne qui l'exerce : la puissance souveraine et une magnificence de bonté vraiment royale. Or, nous avons vu, pendant tout le cours de ce petit ouvrage, que ces deux prérogatives appartiennent éminemment à Marie.

Elle a une souveraine puissance. Quand Dieu le Père a mis sur la tête de son Fils la couronne royale, et lui a donné toute puissance au ciel et sur la terre, le Fils, à son tour, a posé sur la tête de sa divine Mère la couronne de Reine du ciel et de la terre, et il a mis à son service sa toute-puissance, dans l'ordre de la bonté, de la clémence et de la miséricorde. Quant à sa puissance de justice et de divine vengeance, il ne la lui a donnée que contre les puissances de l'enfer, ces ennemies acharnées de l'humanité. Aussi, tandis que les Anges du ciel contemplent, dans un ravissement d'admiration et d'amour, leur Reine chérie, rayonnante de l'éclat même de la Divinité et miroir fidèle de la bonté divine; les anges maudits, sentant le pied virginal qui leur écrase la tête, tremblent et frémissent dans leurs affreux cachots, brisés par la puissance de Marie, qui est la terreur des enfers; et nous, pauvres pécheurs, infortunés exilés, nous respirons à la vue de Celle qui prend notre défense, de Celle qui est toute-puissante sur le Cœur de Jésus, et nous implorons sa clémence.

A la puissance Marie unit la bonté, qui devient clémence, lorsqu'elle s'exerce sur les criminels. Cette clémentie bonté, elle a appris à l'exercer dans le lieu de l'exil, et elle l'exercera à jamais dans les cieux. Que n'a-t-elle pas eu à souffrir elle-même ici-bas de

la part des hommes? De combien de crimes n'a-t-elle pas été le témoin et la victime dès sa maternité? Que d'occasions, par conséquent, n'a-t-elle pas eues de montrer sa clémence? Tous les coups qui ont atteint Jésus ne sont-ils pas allés frapper en même temps son Cœur de mère? Et cependant, jamais une invective, jamais un reproche, jamais une plainte ne sortirent de la bouche de Marie. Cruellement, ignominieusement repoussée de toutes les hôtelleries de Bethléem, elle prie pour ces cœurs sans pitié, et va, sans se plaindre, à l'étable où doit naître le Fils de Dieu. Hérode a résolu de faire massacrer Jésus, et, pour l'atteindre, il fait une affreuse boucherie de pauvres petits innocents. L'Ange apparaît à Joseph et lui ordonne de fuir; Marie, sans dire une parole, prend l'Enfant, et fuit; sa seule vengeance est une prière pour ses barbares et aveugles ennemis. Jésus est trahi, livré à des tribunaux iniques et possédés de la rage de l'enfer; il est flagellé, couronné d'épines, traîné sur la voie du Calvaire; elle le rencontre en cet état, et s'avance vers lui; on la repousse, on la rejette cruellement dans la foule, comme la mère d'un malfaiteur; et elle se tait, elle pleure, et elle prie encore avec son Fils pour les hommes ingrats : elle est clément. Elle entend les coups de marteau qui percent les mains et les pieds de Jésus, et clément. Elle dit : Mon Dieu, *pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font.* Jésus mourant donne pour fils à Marie les hommes ingrats, et jusqu'à ses bourreaux; et clément, elle accepte pour ses enfants les bourreaux de son Fils, elle consent à les aimer comme la plus aimante des mères, et à aimer à jamais

les pécheurs, futurs bourreaux de son Fils. O clémence, ô royalement clémence Vierge Marie!

Après avoir été clémence au pied de la croix, elle est clémence au ciel. Elle voit tous les outrages dont nous accablons son Fils, et dont nous l'accablons elle-même; et du moment où nous l'invoquons, elle tourne vers nous ses regards pleins de clémence, et se présentant à son divin Fils, elle implore notre pardon. Pour tout résumer en un mot, il faut dire que comme le démon, cet ennemi capital de Marie, damne tous ceux qu'il peut damner, tant est grande sa haine pour les hommes; ainsi Marie, *terrible* pour l'enfer *comme une armée rangée en bataille*, sauve et met au ciel tous ceux qui consentent à se laisser sauver et recourent à elle, fussent-ils couverts de tous les crimes; tant est grande sa bonté, sa miséricorde, sa clémence. En voici un mémorable exemple :

Eustache, patriarche de Constantinople, raconte le trait suivant, dont il a été le témoin oculaire. Théophile, archidiacre de l'église d'Adanas, jouissait d'une si grande estime, que le peuple voulait l'avoir pour évêque; son humilité lui fit décliner cet honneur. Mais quelques malveillants l'accusèrent fausement. Théophile, déposé de sa charge par suite de ces infâmes calomnies, en conçut une si grande douleur que, dans l'aveuglement de la passion, il se mit en rapport avec le démon, par le moyen d'un magicien juif, pour sortir de sa disgrâce. Voilà à quel abîme un calomniateur peut conduire sa victime! Le démon répondit que s'il voulait obtenir son secours, il devait renoncer à Jésus et à Marie, et lui remettre

l'acte de ce renoncement écrit de sa propre main. Théophile lui livra cet affreux écrit. Dès le lendemain, l'évêque reconnaît la calomnie, demande pardon à Théophile, et le rétablit dans sa charge. Le malheureux archidiacre ne jouit pas de ce retour de fortune. Dès ce moment, déchiré par les plus cuisants remords, il ne fait plus que pleurer. Un jour, oppressé de chagrin, il se rend à l'église, et là fondant en larmes, il se jette aux pieds d'une image de Marie : « O Mère de mon Dieu, dit-il à la Sainte Vierge, je ne veux pas me livrer au désespoir, tant que je vous aurai, vous qui êtes si compatissante, et qui pouvez me secourir. » Il passe ainsi quarante jours à pleurer son crime et à prier la Sainte Vierge. La Vierge clémentine touchée de ses larmes lui apparaît enfin pendant la nuit, et lui dit : « Théophile, qu'as-tu fait ? tu as renoncé à mon amitié et à celle de mon Fils ; et pour qui ? Pour ton ennemi et le mien. » — « O Marie, répondit le coupable, ne pensez plus qu'à me pardonner et à me faire pardonner par votre Fils. » Alors Marie, voyant sa confiance filiale, lui dit : « Reprends courage, car je vais prier Dieu pour toi. » Après cela, elle disparut, et le pénitent, sans quitter sa place, continua de pleurer et de prier. Enfin la bonne Vierge reparut, et lui dit d'un visage serein : « Courage, Théophile, j'ai présenté à Dieu tes larmes et tes prières ; il les a reçues et il t'a pardonné ; mais dorénavant sois-lui reconnaissant et fidèle. » — « Vierge Sainte, reprit le pauvre pécheur, ce n'est pas assez pour me consoler pleinement ; l'ennemi conserve mon écrit impie ; il est en votre pouvoir de me le faire rendre. »

*

Trois jours après, Théophile s'éveilla au milieu de la nuit, et trouva l'écrit fatal sur sa poitrine. Le lendemain, il alla à l'église, et en présence d'une foule de fidèles, il se jeta aux pieds de l'évêque, lui raconta son histoire en versant des torrents de larmes, et lui remit l'écrit arraché par Marie au démon. L'évêque fit aussitôt jeter au feu cet infâme contrat, en présence de tout le peuple, qui pleurait de joie et exaltait la bonté de Dieu et la miséricorde de Marie. De là, Théophile se rendit à l'église de la Vierge, et se prosterna devant cette même image qui avait vu couler ses larmes ; il y demeura trois jours entiers et mourut peu de temps après en bénissant Marie.

PRIÈRE.

O Vierge clément, voilà comme vous vous montrez toujours à l'égard même des plus grands pécheurs, quand ils ne s'obstinent pas à vouloir offenser encore votre divin Fils, et qu'ils implorent votre clémence. Eh bien, me voici à vos pieds ; je suis aussi un pauvre pécheur ; ayez pitié de moi, implorez mon pardon auprès de votre miséricordieux Jésus. Oh ! ne permettez pas que je me contente d'une pénitence insuffisante, qui ne me donne qu'un calme trompeur, sans effacer mes iniquités. Obtenez-moi de ne jamais me confesser sans un vrai et profond repentir, afin que je n'aie pas, après ma mort, le malheur d'être à jamais séparé de vous : mais que je puisse bénir éternellement dans le ciel la miséricorde et la clémence de votre Cœur maternel. Ainsi soit-il. — *Ave Maria.*



Trentième méditation.

PIÉTÉ MATERNELLE DE MARIE.

O pia Virgo Maria !

O pieuse Vierge Marie !

O pieuse Vierge Marie ! *O pia !* La piété, en tant que vertu naturelle, est cet amour que donnent les liens de la parenté. Ainsi la piété filiale est l'amour que la nature inspire à un enfant pour ses parents. Prise dans un sens plus large, elle exprime l'amour que l'on porte à ses proches, à ses concitoyens, à sa patrie. La piété, en tant que vertu surnaturelle et chrétienne, c'est l'amour que nous portons à Dieu considéré, non-seulement comme principe de toutes choses, mais encore comme notre Père dans l'ordre de la grâce. *Vous avez reçu*, dit l'Apôtre, *l'esprit d'adoption de fils*, esprit dans lequel nous crions vers Dieu, lui disant : Père. *Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus Abba, Pater*¹. Nous allons faire voir que si nous appelons Marie *pieuse* par excellence, c'est

¹ Rom. VIII, 15.

d'abord parce que toutes ses affections se rapportaient parfaitement et se rapporteront éternellement à Dieu.

I

Piété filiale de Marie envers Dieu.

On comprend, on sent infiniment mieux qu'on ne peut le dire, l'amour filial dont brûlait pour Dieu ce Cœur de Vierge tout immaculé ; et lors même que l'on pourrait exprimer ce que l'on sent, tout ce que l'on dirait, ne serait auprès de l'amour de Marie pour son Dieu, qu'une goutte d'eau comparée à l'océan. Saint Philippe de Néri était si consumé du divin amour, que les ardeurs de son cœur soulevèrent une de ses côtes. Saint Stanislas était obligé parfois, pour tempérer le feu de son amour, de jeter de l'eau glacée sur sa poitrine. Eh bien, tout cela comparé à l'amour de Marie, c'est la goutte d'eau comparée à l'océan. L'amour de saint Ignace de Loyola fut si ardent, que sa vie ressembla à une continuelle extase. Cet amour fut si généreux, que dès le premier instant de sa conversion, ce Saint résolut de ne plus chercher, durant toute sa vie, que la plus grande gloire de Dieu, résolution héroïque dont il ne se départit jamais jusqu'à son dernier soupir, et qu'il réalisa avec un amour toujours croissant. Eh bien, cet amour de sacrifice en présence de celui de Marie, c'est la goutte d'eau comparée à l'océan.

Ignace était un fils de Marie, engendré par son Cœur maternel à l'amour de Dieu ; mais Marie est la Mère du bel amour, *Mater pulchræ dilectionis* ; elle est la Mère du divin amour, comme elle est la Mère du Fils de Dieu.

Pour vous faire une idée de l'amour de Marie, élevez, dans votre pensée, cette maternité du divin amour, de manière à la proportionner à la hauteur de la maternité divine. Oui, c'est bien là la plus juste idée que vous puissiez vous faire de l'amour divin de Marie. Vous sentirez alors que comme la Mère de Dieu est à une distance inexplicable au-dessus des plus hauts Séraphins par sa dignité, ainsi l'amour des Séraphins, quelque grand qu'il soit, n'est qu'une flamme, si on le compare à l'immense incendie qui consume le Cœur de la Mère de Dieu.

Allons plus haut encore, s'il est possible. Le Saint-Esprit est l'amour mutuel et infini du Père et du Fils. Or, ce divin Esprit est descendu en Marie, pour y opérer le mystère adorable de l'Incarnation du Verbe : *Spiritus Sanctus superveniet in te, l'Esprit-Saint surviendra en vous*. D'où il suit que, comme le Saint-Esprit est, dans l'ordre incommunicable des Personnes divines, le lien qui unit le Père et le Fils ; ainsi, dans l'ordre créé de la grâce, il unit la Bienheureuse Vierge à l'auguste Trinité par le lien de cet amour ineffable dont il est par essence la source infinie. Par les abondantes lumières de cet Esprit divin, elle connaît Dieu d'une connaissance surnaturelle que nulle créature ne pourra jamais atteindre ; par les feux du Saint-Esprit, elle aime Dieu avec une compréhension qui dépasse incompa-

ramblement la capacité de toutes les autres créatures ; enfin elle se sacrifie à lui par un holocauste qui n'est inférieur qu'à celui de Jésus crucifié.

II

Piété maternelle de Marie envers Jésus-Christ.

Voilà la piété filiale de Marie envers Dieu, son Seigneur et son Père ; voyons maintenant sa piété maternelle envers son divin Fils. A son amour filial vint se joindre l'amour maternel, du moment où elle devint Mère de Dieu. Or, ces deux amours se concentraient dans la Personne adorable de Jésus-Christ, son Dieu et son Fils ; l'amour filial se portait sur la Personne divine du Verbe, son Créateur et son Dieu, *par qui tout a été fait, per quem omnia facta sunt*¹ ; et l'amour maternel se portait sur la même Personne encore de Jésus, en tant que Jésus était vrai homme et vrai fils de Marie. Comme la Personne divine était unique en Jésus-Christ, il s'ensuit que l'amour filial et l'amour maternel en Marie portaient l'un et l'autre sur la Personne adorable de Jésus, et que s'unissant, sans se confondre, ils subsistaient dans l'amour divin, avec un charme qui ravissait le Ciel. Quel brûlant amour à la fois, et quel profond respect ! Quelle tendresse maternelle et quel anéantissement dans le sacrifice d'elle-même ! Jésus dans les bras de Marie, ah ! quel idéal de l'humain uni au divin !

Symb. Nic.

Voilà bien *la Mère du bel amour : Ego Mater pulchræ dilectionis*. Au dehors, c'est une Mère qui aime son enfant ; mais si des yeux de la foi on pénètre jusqu'à la divinité qui habite corporellement dans le plus beau des enfants des hommes ; si l'on pense que cet Enfant était Dieu, et que l'âme de sa Mère contemplait en lui le Dieu caché dans le tabernacle vivant d'un corps humain, comment se faire une idée de ce qu'était le Cœur maternel de Marie à la fois anéanti dans l'adoration et enflammé d'un indicible amour ?

Quel ne fut pas ce divin et éternel amour, quand Marie vit son Enfant-Dieu couché dans sa pauvre crèche et grelottant de froid ; quand le portant dans ses bras, sur le chemin d'Égypte, et n'ayant pas de quoi le nourrir, elle mendiait pour lui le pain de la charité ; quand surtout elle le vit en proie aux douleurs et aux opprobres de sa passion ! Pauvre Mère ! où en était son cœur, quand elle le vit sortir du prétoire, la tête percée par la couronne d'épines, et le corps déchiré jusqu'aux os par les fouets de la flagellation ? Où en était son cœur, quand elle vit poser sur les épaules tout en plaies de ce Fils bien-aimé la pesante croix sur laquelle il allait mourir ? Où en était son cœur, quand elle le vit défaillant sur la voie du Calvaire, et recevant sans se plaindre les coups que lui donnaient ses cruels bourreaux pour le relever ? Où en était son cœur, quand elle entendit les coups de marteau qui transperçaient les mains et les pieds de Jésus ? Où en était son cœur quand, debout au pied de la Croix, elle recevait goutte à goutte sur elle le sang du plus innocent et du plus

aimant des fils ? Où en était son cœur, quand elle reçut sur ses genoux le corps inanimé, le corps tout déchiré de Jésus ? Et quand elle pressa ses lèvres sur les mains transpercées et sur la plaie de son divin Cœur, où en était son cœur de mère ? Cette piété douloureuse interrompue par les mystères glorieux, reprit le Cœur de Marie après l'Ascension, et l'accompagna jusqu'au moment de sa sainte mort. Tant qu'elle fut à Jérusalem, tous les jours, dit saint Ildephonse, elle allait visiter le Calvaire ; elle arrosait de ses larmes les saintes stations du Chemin de la Croix, et couvrait de ses baisers maternels les vestiges sanglants du Sauveur.

Mais il est en Marie une autre piété maternelle encore : c'est celle qu'elle a pour les hommes, depuis qu'ils sont devenus ses enfants. En effet, c'est au Calvaire, c'est dans la méditation de la Passion de Jésus, qu'elle a puisé son tendre amour pour les hommes et son ardeur insatiable de les sauver. Devenue notre Mère auprès de la Croix, elle a transporté sur nous l'amour qu'elle avait pour son divin Fils. Et comment n'aimerait-elle pas cette pauvre humanité, arrosée du sang de son Jésus ? Comment n'aurait-elle pas pitié des plaies que nous fait le péché, et dont les plaies de son Fils expirant étaient à la fois l'expiation et la sanglante image ? Comment ne se serait-elle pas dévouée, à l'exemple de Jésus, au salut des âmes, après avoir vu couler pour elles tout le sang de son Fils ? Elle avait vu ce Fils bien-aimé se fatiguer, s'épuiser à courir après les brebis égarées ; elle l'avait vu dévorer tous les tourments et tous les opprobres pour les arracher à

l'enfer : elle le voyait nourrir à jamais les pauvres âmes de sa chair et de son sang, pour les soutenir et les fortifier sur le chemin du ciel. Aussi son cœur s'est-il changé pour elles en miséricorde et en amour.

Mais c'est surtout depuis son élévation à la gloire qu'éclate la maternelle pitié de Marie envers les enfants des hommes. Plongée dans l'océan des lumières divines, embrasée d'amour pour Dieu et pour son divin Fils, elle voit, elle aime d'un amour qui se mesure sur celui qu'elle porte à Dieu, l'image vivante de Dieu dans les hommes et les membres mystiques de Jésus-Christ. Aussi elle s'intéresse, comme une mère, à tout ce qui regarde le salut éternel des âmes. Elle voit tout en Dieu et dans son divin Fils ; elle voit la pauvreté des hommes et leur indigence dans la pauvreté de l'Enfant Jésus à Bethléem, leurs souffrances dans celles de Jésus mourant. Tendre et compatissante Mère, elle mettrait un terme à toutes nos douleurs corporelles et spirituelles, si ces afflictions n'étaient pas pour nous des conditions d'expiation, de mérite et de gloire. Mais s'agit-il du péché, qui est le seul vrai mal de l'homme et de Dieu, du péché qui renouvelle la Passion de Jésus et voue l'homme à un enfer éternel ? Jamais elle ne rejettera la prière du pécheur même le plus criminel qui recourra à elle, comme à la Mère de miséricorde ; jamais elle ne laissera tomber dans le péché celui qu'il invoquera avec une confiance filiale, comme le *Secours des Chrétiens, Auxilium Christianorum*.

PRIÈRE.

O Marie, Mère de miséricorde, souvenez-vous de moi, pauvre pécheur, jeté dans cette vallée de larmes et sujet à tant de misères. Puisque Jésus mourant a voulu que vous soyez notre Mère et que vous reportiez sur nous la tendresse maternelle que vous avez eue pour lui, montrez-moi un cœur de Mère. Misérable que je suis, que deviendrai-je, si vous m'abandonnez ? Ah ! Mère très aimante de Jésus, soyez-moi Mère très miséricordieuse. Vierge très pieuse, Vase insigne de la dévotion filiale envers Dieu et envers Jésus-Christ, formez-moi, dirigez-moi comme vous avez formé et dirigé la Bienheureuse Marguerite Marie, la confidente du divin Cœur, et tant d'autres Saints ; faites que je me laisse conduire en tout par cette charité dévouée, et qu'ici-bas ma dernière affection et ma dernière parole soient un acte de très pur amour pour Jésus-Christ. Ainsi soit-il.
Ave Maria.





Trente-et-unième méditation.

DOUCEUR DE MARIE.

O dulcis Virgo Maria !
O douce Vierge Marie !

Nous terminons le *Salve Regina*, en nous laissant aller délicieusement dans l'océan des suavités et des douceurs de la bien-aimée Vierge des vierges, pour nous laisser porter par lui dans l'océan infini des suavités et des douceurs du Cœur adorable de Jésus.

O douce Vierge Marie ! Un cœur qui connaît la Sainte Vierge, peut-il prononcer ces paroles, sans être attendri ? L'âme la plus affligée ne se sent-elle pas consolée, ne sent-elle pas rentrer en elle l'espérance et comme un rayon de joie céleste, quand elle répète cette invocation, la plus suave qu'une langue humaine puisse adresser à la plus tendre des mères ?

O douce Vierge Marie ! Il y a dans ces mots trois choses pleines de charme, que nous allons méditer : La Reine du ciel est Vierge, elle est douce et son nom est Marie.

I

Marie est Vierge.

Marie est Vierge. Avant elle, les gloires de la virginité étaient inconnues à la terre. Après elle, il y a eu des phalanges innombrables de vierges appelées à *suivre l'Agneau partout où il ira*, et à *chanter un cantique que nul autre ne pourra chanter* ¹. Mais Marie est la Vierge des vierges, la Reine des vierges, et elle l'emporte autant sur les autres vierges, que celles-ci l'emportent sur ceux qui n'ont pas gardé l'auréole de la virginité.

On appelle vierges ces âmes privilégiées qui pour l'amour de Jésus-Christ ont gardé leur corps intact. Cette séquestration des corps, fruit du pur amour, est d'une beauté qui ravit le ciel. Une virginité plus sublime et bien plus glorieuse encore est la virginité parfaite des âmes. Pour concevoir cette perfection de la pureté des âmes, il suffit d'exclure par la pensée, non-seulement les taches quelconques de la luxure, mais encore la souillure de toute espèce de péchés. Si donc on se représente une âme pure, je ne dis pas de tout péché actuel, véniel ou mortel, mais encore de toute imperfection même la plus légère, on arrive à un degré de perfection tel, qu'il ne s'est pas rencontré même parmi ceux qui ont quitté la terre pour entrer au ciel ; car le Saint-

¹ Apoc. XIV, 4.

Esprit a dit : *Le juste tombera sept fois, septies enim cadet justus* ¹. Allons plus haut encore : ajoutons à toutes ces perfections de virginité l'absence de la tache originelle elle-même, la Conception immaculée ; et nous voici en face de la Vierge des vierges, en face de Marie toujours immaculée, de laquelle seule le Saint-Esprit a pu dire : *O toi, Vierge chérie, tu es toute belle, et il n'y a point de tache en toi. Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*. Voilà pourquoi on appelle, par excellence, Marie, *la Sainte Vierge*. Toutes les vierges sont saintes dans le ciel ; mais dire la Sainte Vierge, c'est dire un nom qui n'appartient qu'à elle, qui la distingue et l'élève au-dessus de toutes les autres ; car seule, elle a été sainte et toujours immaculée ; et sa virginité toujours exempte de toute souillure n'a fait, jusqu'à sa glorieuse mort, que croître en sainteté, et a brillé, par conséquent, d'un éclat toujours plus ravissant de pureté.

Et puisque ce prodige et ce chef-d'œuvre créé était possible à la sagesse, à la puissance et à la bonté divines, Dieu ne devait-il pas le produire pour honorer l'Incarnation de son Fils et la maternité de Marie ? Une Vierge moins parfaite eût-elle été digne d'être la Mère de Dieu ? Ne fallait-il pas qu'elle fût Vierge dans toute la perfection possible, pour enfanter Celui qui est la pureté infinie ? Aussi, après avoir dit que Marie plut à Dieu par son humilité, saint Bernard ajoute qu'elle conçut Jésus par sa virginité : *humilitate placuit, virginitate concepit*.

¹ Prov. XXIV, 16.

C'est à cette condition seulement que la très Sainte Trinité consentit à coopérer au Mystère de la divine Incarnation, où Dieu le Père, comme le dit saint Anselme dans l'office de l'Eglise, allait donner à Marie le Fils unique, qu'il a engendré de toute éternité, ce Fils semblable à Lui, consubstantiel avec Lui et aimé d'un amour infini, de sorte que Jésus fût naturellement le Fils unique du Père céleste et le Fils de Marie ; où Dieu le Fils allait prendre Marie pour Mère ; où enfin le Saint-Esprit allait former corporellement de Marie et en Marie Celui dont il procède lui-même.

Est-il possible de porter plus haut les gloires de la virginité, mais les gloires surtout de la virginité unique de Marie ? Après cela on comprend la parole si connue de saint Bernard : « *Il convenait à un Dieu de ne naître que de la Vierge, et il convenait à la Vierge de n'enfanter qu'un Dieu. Deum hujusmodi decebat nativitas, qua nonnisi de Virgine nasceretur. Talis congruebat Virgini partus ut non pareret nisi Deum.* »

II

Marie est douce.

O douce Vierge ! O dulcis Virgo ! La douceur, cette aimable vertu, sœur de la charité, est le fruit délicieux de deux autres vertus : l'innocence et l'humilité. L'innocence, comme nous le voyons ordinairement dans les enfants religieusement élevés,

engendre la bonté : et quand l'innocence est consacrée à Dieu par le vœu de virginité, la bonté enfante ces anges terrestres, qu'on appelle sœurs de charité, petites sœurs des pauvres : contre elles ne tiennent pas les êtres même les plus abrutis et les plus intraitables. Mais cette douce bonté ne se soutiendra pas devant l'épreuve de l'injustice et de la dureté, si elle ne repose pas sur le fondement d'une vraie humilité. Et c'est pour cela que Jésus, en nous apprenant à être doux, nous a appris en même temps à être humbles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

Or, la Bienheureuse Vierge a été, après son Fils Jésus-Christ, la plus innocente et la plus humble des créatures sorties des mains de Dieu. Nous avons dit jusqu'où elle a porté l'innocence et la virginité. Quant à l'humilité, la Sainte Vierge a surpassé par cette vertu tous les Saints en grandeur et en grâce. Mère de Dieu, elle ne s'appelle que *la servante du Seigneur, ecce ancilla Domini* ; et quand elle célèbre les magnificences de la bonté divine envers elle, elle dit : *Le Seigneur a daigné abaisser ses regards sur la bassesse de sa servante, respexit humilitatem ancillæ suæ*. Comme si elle avait été souillée, elle s'est soumise à la loi de purification ; pendant la Passion, elle s'est laissé traiter comme la mère d'un malfaiteur, dévorant tous les opprobres au pied de la croix, sans justifier son Fils et sans se justifier elle-même. Cette ineffable humilité unie en Marie à une ineffable bonté virginale, produit en elle comme un océan délicieux de douceur toute céleste, qui fera

éternellement le charme de la Jérusalem des cieux, après avoir réjoui la Jérusalem de la terre.

O douce Vierge ! O dulcis Virgo ! Eh ! si elle n'était pas si douce, courrait-on de toute part vers elle ? L'enfant et l'adolescent, qui cherchent la douceur, se sentiraient-ils ainsi portés à aimer comme d'instinct la douce et bénigne Vierge ? Et lorsque l'homme devenu coupable n'ose plus, pour ainsi dire, lever les yeux vers le trône de Dieu, parce qu'il craint de rencontrer le regard foudroyant de la justice divine, se tournerait-il avec confiance vers la Vierge bénie, s'il ne savait pas qu'il ne rencontrera en elle que clémentine douceur ? Les affligés se rendraient-ils, se feraient-ils porter en foule aux sanctuaires de Marie, si la douceur compatissante de la bonne Vierge n'était pas connue de tout l'univers et de tous les siècles ? Demandez à ces milliers de pèlerins, qui de tous les pays du monde vont à la grotte de Lourdes, ce qu'ils cherchent et ce qu'ils trouvent sur les bords du Gave ; et tous vous diront : la douce et bienfaisante Vierge immaculée. Et des foules de malades guéris et des pécheurs convertis vous répondront par des larmes d'attendrissement, de reconnaissance et d'amour.

III

Le nom de la Vierge est Marie.

Et nomen Virginis Maria, et le nom de la Vierge était Marie. Jusqu'ici, dans le *Salve Regina*, nous avons vu la Mère bénie désignée par des attributs

bien propres à la glorifier, et à ranimer notre confiance en elle ; nous l'avons appelée Reine, Mère de miséricorde, notre Avocate, la douce, la pieuse, la clément Vierge ; mais son nom, le plus doux des noms, après celui de Jésus, n'a pas encore été prononcé dans le *Salve Regina*. Ce nom, qui résume tout, devait être le mot final de notre céleste antienne. C'est comme l'apparition de Marie elle-même à l'issue de cette délicieuse prière. *O douce Vierge Marie*. Ainsi l'Esprit-Saint dans l'Évangile différa de dire le nom de Marie, et ne l'énonça qu'après avoir fait connaître la Vierge et nous l'avoir dépeinte. En effet, mettant en relief ce nom béni, il dit : *L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une Vierge, épouse d'un homme de la maison de David, qui s'appelait Joseph, et le nom de la Vierge était Marie. Et nomen Virginis Maria* ¹.

Marie ! ce nom sacré, ce nom céleste, béni du ciel et de la terre, résume toutes les gloires et tous les charmes de la Mère de Dieu. *Marie*, c'est-à-dire, *Souveraine*, mais Souveraine telle, que sa souveraineté soit à la hauteur qui convient à la Mère du Seigneur de toutes choses. *Marie*, c'est-à-dire, *Étoile de la mer*, étoile de laquelle est sorti le Soleil même de justice, Jésus-Christ ; étoile qui dirige, qui sauve, qui réjouit les pauvres navigateurs luttant sur la mer orageuse du monde.

Marie ! O le plus doux des noms humains, aux termes même du Saint-Esprit : *Votre nom*, dit-il au

¹ Luc. I, 26, 27.

livre des Cantiques, est comme une huile répandue, *oleum effusum nomen tuum*¹. « En effet, dit le Bien-
« heureux Alain, de même que l'huile guérit les
« malades, répand un doux parfum et entretient la
« flamme, ainsi le nom de Marie guérit les pécheurs,
« récrée les âmes et les embrase du divin amour. »
C'est par millions qu'il faudrait compter les pécheurs
que Marie a convertis et mis en paradis. Quant aux
âmes consolées affermies, soutenues par le nom de
Marie, leur nombre est celui de tous ceux qui l'ont
invocé. De toutes les âmes qui sont embrasées du
divin amour, en est-il qui brûlent d'une si heureuse
flamme, sans que cette flamme y ait été allumée ou
entretenu et accrue par la *Mère du bel amour* ?

Oh ! comme cette aimante et aimable Mère alluma
délicieusement ce beau feu dans le cœur de ce tout
petit enfant, qui devait s'appeler un jour l'Ange de
l'école, saint Thomas d'Aquin ! Cet enfant du ciel,
porté sur les bras de sa nourrice, venait d'entrer
dans un appartement avec sa mère. La nourrice
s'aperçut, après l'avoir fait asseoir, qu'il tenait serré
dans sa main un morceau de papier. Elle ne pouvait
s'imaginer comment ni où il avait trouvé cet objet.
Elle essaya d'abord d'ouvrir la main du jeune enfant
pour saisir le billet ; mais Thomas se défendit avec
larmes. Il fallut bien le laisser en possession de son
étrange trésor, et le rapporter à la maison sans qu'il
eût un instant desserré la main. Cette résistance
inaccoutumée ayant excité la curiosité de la comtesse
sa mère, elle ouvrit de force la main de son petit

¹ Cant. I, 2.

ange, malgré ses cris et ses pleurs. Le billet ne contenait que deux mots : *Ave Maria*. Heureux enfant, qui connaissait déjà sa Mère du ciel et les charmes de son nom ! Heureux tous ceux qui connaissent, qui aiment, qui implorent le saint nom de Marie ! Habitué à invoquer ce nom si doux et si puissant, ils mériteront de l'invoquer à leur dernière heure, et de mourir en appelant la Sainte Vierge à leur secours ; c'est-à-dire, qu'ils seront assurés de leur salut, comme nous le sommes de la bonté de Marie.

Le Père Théodoric Canisius, frère du Bienheureux Pierre Canisius et membre comme lui de la Compagnie de Jésus, a mérité d'être appelé *le Père Jésus-Marie*, non-seulement parce qu'il invoquait très souvent ces saints Noms, mais aussi à cause de la miraculeuse faveur que lui valut cette filiale et fréquente invocation, comme nous le voyons dans un auteur de la Compagnie. Un jour qu'il était venu voir à Fribourg son frère, le Bienheureux Pierre, celui-ci, instruit de l'heure de sa mort prochaine, dit à Théodoric en le quittant : « Vous vous attendez « bien peu à l'effet que la nouvelle de ma mort fera « sur vous. » Théodoric retourna à Lucerne, lieu de sa résidence. Or, un jour qu'il était à table avec ses frères, le lecteur annonça la mort du Bienheureux Pierre Canisius, afin qu'on fit pour lui les suffrages accoutumés. Au même instant, le Père Théodoric fut frappé d'un coup d'apoplexie. Cette attaque lui fit perdre pour toujours la mémoire, et il ne sut plus ni lire, ni parler. Mais, quoiqu'il ne se rappelât plus aucun nom, pas même le sien, et qu'il lui fût impossible d'articuler aucun mot, il conserva le souvenir

de deux noms, de deux seulement : ceux de Jésus et de Marie, les seuls qu'il pût lire encore et prononcer. Ayant fait d'inutiles efforts pour rapprendre à lire autre chose, il se fit écrire sur une feuille, en grands caractères, ses deux noms chéris : *Jésus, Marie*; il les lisait, il les prononçait sans cesse, avec une ineffable consolation. Pendant cinq à six ans, il put encore saisir le sens des lectures qu'on lui faisait; mais les deux années qui suivirent, il ne fut plus capable de rien comprendre à ce qu'on lui lisait, si ce n'est aux noms de Jésus et de Marie, qu'il voulait toujours entendre et qu'il répétait toujours. Son bras paralysé ne lui était plus, pour ainsi dire d'aucun usage, et cependant il s'en servait très bien pour former sur lui le signe de la croix. Le pauvre Père n'avait donc plus que Jésus, Marie, et le signe de la croix. Hors de là, plus un souvenir de sa vie passée. Quand on lui eut administré l'Extrême-Onction, le malade, qui depuis près de huit ans ne savait plus répéter que *Jésus* et *Marie*, s'écria avec une indescriptible joie : *Au ciel ! au ciel !* après quoi il se remit à répéter : *Jésus, Marie, Jésus, Marie*, selon son habitude. Bientôt sa main défaillante se refusa à tracer encore le signe de la croix : sa langue ne réussit plus à prononcer qu'un seul des deux noms, l'un d'abord, et après une pause, l'autre. Par un grand effort il réussit à dire une dernière fois *Jésus*; un peu après, il commença le nom de Marie, mais la mort le prit après la première syllabe, et il alla voir Jésus et Marie en paradis. Après sa mort, on remarqua sur son front la figure d'une croix, qu'on n'y avait jamais vue. Heureuse mort entourée si visiblement des gages de la protection de Marie.

PRIÈRE.

O Marie, la plus aimante des mères et la plus douce des vierges, je vous demande en terminant cet ouvrage que je vous ai consacré, la grâce d'une sainte mort. Faites que je ne vous abandonne jamais ; et ma demande sera infailliblement exaucée ; car jamais aucun de vos serviteurs ne périra. Que je sois donc à jamais votre enfant ; et vous soyez à jamais ma Mère. Et pourrais-je vous abandonner jamais, vous qui m'avez tant aimé, et qui, malgré mes péchés et mes ingrattitudes, m'avez comblé de tant de bienfaits ? Ah ! si jamais je devais vous oublier, que ma droite se dessèche ; et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais j'allais cesser de vous invoquer et de vous aimer.

O clément, ô pieuse, ô douce Vierge Marie.

A LA GLOIRE DU CŒUR DE JÉSUS,
ET DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE, MÈRE
DE DIEU.





LA SAINTE MESSE.

Manière de l'entendre en mémoire de Jésus souffrant, et en union avec la Mère de douleur.

INTENTION AVANT LA SAINTE MESSE.

Mon Seigneur et mon Dieu, en union avec le Cœur très aimant de Jésus immolé sur nos autels comme sur le Calvaire, et avec sa bénie et douloureuse Mère, je vous offre ce saint Sacrifice, digne de votre divine Majesté, comme un hommage infini d'adoration, d'amour et de gloire; comme un hommage infini d'action de grâces pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur vos créatures, et en particulier sur moi; comme un hommage infini d'expiation pour tous les péchés du monde, pour les miens surtout, et comme une satisfaction infinie pour les âmes du purgatoire; enfin comme un hommage infini d'impétration pour le salut de tous les hommes, pour le mien en particulier et pour

ma perfection ; pour la conservation et l'exaltation de notre Foi en Jésus-Christ.

Je veux, ô Jésus, en union avec tous les Saints qui vous ont aimé sur le Calvaire et dans le saint Sacrifice de l'autel, mais surtout avec votre très tendre, très aimante et très affligée Mère, compatir à toutes les douleurs que vous avez endurées pour moi dans votre sainte Passion. Faites-moi cette grâce, ô Jésus, par votre divin Cœur ; et vous, Vierge bénie, Mère de douleur, obtenez-moi de votre Fils et Seigneur bien-aimé de sentir profondément ses douleurs, d'avoir l'âme brisée de compassion avec Jésus brisé par ses souffrances.

O Mère, dont le Cœur est amour et fait jaillir l'amour, faites-moi sentir la violence des tourments de Jésus, afin que je m'afflige avec vous. Faites que mon cœur s'enflamme et s'embrace dans l'amour du Christ, mon Dieu, afin que je console son Cœur. Transpercez profondément mon cœur, ô sainte Mère, par les clous et la lance de Jésus. Puisque votre Fils bien-aimé a été si cruellement blessé pour moi, puisque pour moi il a daigné tant souffrir, faites-moi partager ses peines. Faites-moi pleurer avec vous, pauvre Mère, et garder pendant toute ma vie imprimées dans mon âme les plaies de Jésus crucifié. C'est au pied de sa croix, c'est auprès de vous, que je veux m'unir à votre maternelle compassion.

AU COMMENCEMENT DE LA MESSE.

O bon Jésus, Dieu éternel et infini, Seigneur universel de toutes choses ! M'aimant d'un éternel

amour, vous avez voulu, pour descendre jusqu'à moi, vous faire homme semblable à moi. Pour moi, vous avez accepté une vie toute d'humiliations et de souffrances; vous êtes né dans une étable, vous avez pris une crèche pour berceau; vous avez versé votre sang dans la circoncision; vous avez fui en Égypte, voué aux douleurs de la pauvreté et de l'exil. Vous avez daigné vous humilier et vous sacrifier pour moi, en vous faisant baptiser comme un pécheur, et en permettant que le démon vous tentât au désert; vous vous êtes fatigué à veiller, à enseigner, à prêcher et à soulager tous les malheureux. Pendant trente-trois ans vous avez supporté tous les travaux, toutes les peines et toutes les persécutions, jusqu'au moment où vous êtes enfin venu à Jérusalem, afin d'y mourir pour moi. Je m'unis à votre sainte Mère, l'inséparable compagne de toutes vos souffrances; je veux avec elle compatir à tant de douleurs. Puisse le glaive que lui a prédit Siméon, percer aussi mon cœur! Hélas! que de fois j'ai blessé son Cœur maternel, en perçant le vôtre, ô Jésus, par le glaive de mes péchés! Pardon, ô bon Sauveur; pardon, ô bonne Mère! Que ne m'est-il donné au moins de laver dans mes larmes mes péchés, que Jésus va encore une fois noyer dans son sang sur le saint autel! Seigneur, ayez pitié de moi. Christ, ayez pitié de moi. Seigneur, ayez pitié de moi. Après avoir mangé la Pâque légale avec vos disciples, ô bon Jésus, vous leur avez à genoux lavé les pieds, que vous essuyiez doucement avec le linge dont vous étiez ceint. Lavez-moi aussi, bon Sauveur, non-seulement les pieds, mais encore et surtout mon

cœur et mon âme, afin que je sois pur pour assister à vos saints Mystères. Marie, tournez vers moi les regards si miséricordieux de Jésus ; que ces regards remplissent toute ma vie de cette filiale douleur dont ils inondèrent le cœur de Pierre pénitent.

A L'ÉPITRE.

O bon Jésus, avant d'aller aux tourments et à la mort, vous avez laissé à vos disciples et à nous le plus riche de vos présents et le plus grand de tous les signes de votre amour : votre très saint Corps donné en nourriture, et votre très précieux Sang, donné en breuvage. O abîme infini d'amour, que comprit si bien le disciple bien-aimé, votre remplaçant auprès de votre très affligée Mère, celui qui pendant l'institution de ce divin Mystère, reposa sa tête sur votre divin Cœur. Car, voulant raconter un si ineffable amour, il sembla laisser tomber la plume de ses mains, dès qu'il eut dit ces paroles préliminaires : *Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.* Et moi, Jésus, que de fois j'ai été de glace, en assistant au renouvellement de cette scène d'amour, en mangeant votre chair, en buvant votre sang, en vous visitant dans le tabernacle, ô divin Prisonnier d'amour.

A L'ÉVANGILE.

O bon Jésus, après avoir institué le très saint Sacrement, le plus grand de tous les témoignages de votre amour, et après avoir chanté l'hymne d'action

de grâces, vous êtes allé incontinent à votre Passion, tombant d'un abîme d'amour dans un nouvel abîme d'amour. Vous êtes allé, à l'entrée de cette affreuse nuit, au jardin des Oliviers. Là vous avez permis à toutes les douleurs d'arriver jusqu'à vous et de pénétrer jusque dans le fond le plus intime de votre Cœur. Alors a commencé ce scandale que vous veniez d'annoncer à vos disciples ; car votre divinité sembla cacher sa présence et son action, afin que votre sainte humanité parût seule, couverte de toutes les iniquités du monde et écrasée sous le poids de la colère et de la justice divines. Alors, ô bon Sauveur de mon âme, saisi d'épouvante à la vue des crimes du monde qui pesaient sur vous, ô Saint des Saints, vous êtes entré en agonie, et accablé d'ennui et broyé de douleur, vous avez dit à vos disciples : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Ne recevant d'eux aucune parole de consolation, vous êtes allé seul à l'entrée de la grotte, et là, prosterné à terre, plein de respect et d'effroi, vous avez pendant plus de deux heures prié votre Père céleste : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ; mais que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.* Vos douleurs allaient toujours croissant, et par l'oppression de votre Cœur, votre sang divin s'échappant de tous les pores de votre Corps sacré, inondait vos vêtements et coulait sur la terre. O Marie, Vierge immaculée, seule vous n'avez point fait couler les larmes et le sang de Jésus ; car votre âme toujours pure n'a jamais contristé par aucune infidélité le Cœur de votre divin Fils ; mais moi, ingrat et cruel que je suis envers un Dieu qui m'a tant aimé, j'ai

abreuvé son âme de douleur par mes péchés. Obtenez-moi, ô Mère de miséricorde, un vrai repentir d'amour et le pardon de mes iniquités.

AU CREDO.

O bon Jésus, brûlant de l'ineffable désir de me racheter par votre sang, vous êtes allé vous-même au-devant de vos ennemis, et vous avez souffert l'infâme baiser du traître Judas, baiser qui était le prélude de tant de communions sacrilèges dans la suite des siècles ; vous vous êtes ensuite laissé enchaîner par une horde impie et barbare, qui vous traînant du mont des Oliviers dans la vallée de Josaphat, vous a bafoué, hué, blasphémé, conspué, frappé, renversé plusieurs fois sur la voie de la captivité ; et en proie à de si ignominieux et de si barbares traitements, vous n'avez pas ouvert la bouche pour vous plaindre, ô Agneau de Dieu ; vous avez souffert qu'on vous attachât au pilori dans la cour d'Anne, pour mieux vous accabler d'outrages ; en présence de l'infâme grand prêtre, vous avez reçu, sans vous venger, le soufflet cruel que vous infligea ce vil valet dont vous veniez de guérir le parent par un miracle. Après avoir ensuite comparu devant Caïphe, garrotté comme un malfaiteur et jugé digne de mort, vous avez passé la nuit dans un affreux cachot. Là les Juifs ont épuisé sur vous leur rage infernale. Ils ont couvert de crachats, ils ont meurtri de coups, ils ont voilé votre face adorable ; et vous frappant tour à tour, ils vous ont dit : *Prophétise-nous, Christ, quel est celui qui t'a frappé ;*

ajoutant mille autres outrages que le Saint-Esprit ne nous a pas exprimés, mais qui seront révélés au jugement dernier. Voilà, ô Jésus, ce que vous avez souffert pour moi ; voilà ce que vous font souffrir encore, non plus des Juifs, mais des chrétiens rachetés par votre sang, en se livrant aux infamies mêmes du paganisme, en vous blasphémant, en vous souffletant dans leurs entretiens et leurs publications impies, et en vous persécutant sans relâche dans vos ministres, qui sont vos membres sacrés.

A L'OFFERTOIRE.

O bon Jésus, conduit le matin une fois encore au tribunal des grands prêtres juifs et condamné à mort, vous avez été traîné ensuite au prétoire. Là, les yeux baissés, le visage plein de douceur et de bonté, vous êtes resté debout, attendant comme un criminel votre sentence dernière. Accablé de fausses accusations et d'injures, vous vous êtes tu, et buvant volontairement le calice des opprobres, vous n'avez pas dit une parole pour votre justification.

Ce n'est pas assez, ô Jésus ; vous voulez descendre jusque dans l'abîme des humiliations, et passer, non-seulement pour un criminel, mais pour un insensé, vous qui êtes le Verbe de Dieu et la Sagesse infinie ; Pilate vous envoie à Hérode. Hérode curieux de vous voir opérer quelque prodige, vous interroge, tandis que les Juifs ne cessent de vous accuser fausement ; et vous ne dites pas un mot devant ce roi impudique. Pour s'épargner l'humiliation d'une défaite, il vous humilie et vous fait passer pour un

fou, vous, mon Seigneur et mon Dieu ; et vous ayant fait revêtir de la robe blanche des aliénés, il se moque de vous avec toute sa troupe, et vous renvoie ainsi à Pilate. O abîme d'humilité et de soumission ! Vous alliez, vous reveniez, au gré de vos barbares gardiens, sans aucune opposition, recevant sur votre passage les insultes et les huées de la populace. O mystère de la folie de la croix !

A LA PRÉFACE.

O bon Jésus, je vous vois au prétoire, dans la salle où l'on flagellait les esclaves. On vous dépouille de vos habits, on vous lie cruellement à la colonne ; et l'on commence à vous accabler de milliers de coups de fouets, de lanières et de chaînes. Votre chair virginale et si délicate vole en lambeaux, et le sang découlant de toutes les plaies de votre Corps sacré, va inonder la terre. Alors s'est accomplie la prophétie : *Ils ont compté tous mes os*. Après cette cruelle flagellation qui n'a fait de tout votre corps divin qu'une plaie, les soldats vous revêtent d'un vil manteau de pourpre ; et allant chercher de longues et dures épines, ils en font une couronne, qu'ils enfoncent à coups de roseaux dans votre chef sacré. Vos cheveux, votre visage adorable sont baignés de sang : et pour achever leurs outrages, ils vous mettent dans la main un roseau, en guise de sceptre royal. Alors, par une dérision féroce, ils fléchissent le genou devant vous en disant : *Salut, Roi des Juifs* ; bientôt, vous enlevant le roseau, ils s'en servent pour frapper à coups redoublés sur votre couronne,

vous donnent des soufflets et vous crachent au visage. C'est dans cet état, ô Jésus, que vous avez été montré par Pilate au peuple qui couvrait la place ; c'est dans cet état que vous a vu enfin votre sainte Mère. Elle était là ; elle entendit *l'Ecce Homo, voilà l'homme* ; elle entendit aussi les vociférations d'un peuple barbare criant : *Crucifiez-le, crucifiez-le*. O bonne, ô pauvre Mère, vous n'abandonnerez plus votre divin Fils jusqu'au Calvaire, et au saint sépulcre ; et moi, je ne vous abandonnerai pas dans cette voie douloureuse ; toujours près de vous et avec vous, je compatirai aux douleurs du plus aimable des fils.

AU CANON.

O bon Jésus, le moment de l'immolation approche : vous rentrez dans le prétoire pour recevoir la sentence définitive de mort. Le juge lâche et déicide est assis sur son siège ; et vous, couronné d'épines et les mains liées, vous êtes debout devant lui. Il se lave les mains, en disant : *Je suis innocent du sang de ce juste* ; et néanmoins il vous condamne à mort et vous livre à toutes les fureurs des Juifs. Les Juifs vous entraînent sur la place, au milieu des vociférations triomphantes de vos ennemis. Marie vous revoit alors ; elle voit l'énorme croix sur laquelle vous allez mourir et qu'on met sur votre épaule décharnée et meurtrie, pour que vous la portiez jusqu'au sommet du Calvaire. O Marie, la Bénie entre toutes les femmes et la plus désolée des mères, c'est avec vous que je veux suivre Jésus ; faites-moi compatir au martyre de la Mère et du Fils.

Trois fois, ô Jésus, vous tombez sous le poids de la croix; Marie parvient à s'approcher de vous : ses yeux se rencontrent avec les vôtres. Quel glaive de douleur que ce regard, et pour le Fils et pour la Mère ! O Marie, je m'unis au Cœur de Jésus pour compatir à vos douleurs ; ô bon Jésus, je m'unis au Cœur de votre sainte Mère pour compatir à vos douleurs. Jetez tous deux un regard de miséricorde sur moi, attirez-moi, et faites que je ne vive plus que pour vous.

A LA CONSÉCRATION.

O bon Jésus, vous voilà arrivé au sommet du Calvaire, de cette montagne d'ignominie, déshonorée et par les immondes débris de Jérusalem et par le supplice de tant de malfaiteurs. La croix est là, déposée à terre, et vous debout auprès d'elle. On vous arrache tous vos vêtements, et l'on rouvre toutes vos plaies, auxquelles ils étaient collés ; le sang ruisselle encore une fois de tout votre Corps sacré. Où en est le cœur de votre très affligée Mère, quand elle vous voit en cet état, frappé comme un lépreux et devenu méconnaissable, le haut de la tête ne formant avec les épines qu'une mare de sang, le visage souillé de crachats et de poussière ? Où en est son cœur, quand elle vous voit, sur l'ordre de vos bourreaux, vous étendre sur la croix, présentant vos mains et vos pieds ? Où en est son cœur, quand elle entend les coups de marteau qui enfoncent successivement les clous dans ces mains bénies qu'elle a tant de fois couvertes de ses baisers, et dans ces pieds qui se sont fatigués à la recherche des malheureux ?

O bon Jésus, voilà qu'on élève la croix, qu'on la laisse tomber dans le creux préparé pour la recevoir; vous voilà montré au ciel et à la terre. Le ciel est en pleurs, et la terre arrosée et sauvée par votre sang, vous maudit. Et vous, ô Jésus, vous pardonnez; *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* Le malfaiteur crucifié à vos côtés, et qui tout à l'heure vous blasphémait, se convertit, en voyant la douceur de votre Cœur, et vous lui dites: *En vérité, tu seras aujourd'hui avec moi en paradis.* Auprès de votre croix, vous voyez debout, pâle de douleur, et le cœur broyé par les souffrances, votre divine Mère; vous lui faites vos derniers adieux, et vous lui donnez pour fils Jean, le disciple bien-aimé de votre Cœur: *Femme, voici votre Fils. — Voici votre Mère.* Après ce déchirant adieu, le Calvaire, Jérusalem, le monde se couvrent de lugubres ténèbres. Et vous, bon Jésus, vous demeurez pendant trois heures vivant sur la croix, pendu par les mains que les clous déchirent, vous appuyant sur vos pieds transpercés, et laissant couler de vos plaies votre sang sur la terre et sur votre pauvre Mère. O Mère la plus aimante et la plus affligée, combien est cruel le glaive qui perce votre cœur, tandis que debout vous contemplez votre Fils bien-aimé agonisant sur la croix! O la bénie entre les femmes, quelle fut la tristesse et l'affliction de votre cœur de mère, en voyant mourir ainsi votre Fils unique! Quel est celui qui aurait le cœur assez dur pour retenir ses larmes, en voyant la Mère du Christ Jésus dans un si cruel supplice? Qui pourrait rester insensible, en vous voyant, vous la plus tendre des mères, souffrir avec votre divin Fils?

O Mère, ô vous dont le cœur est une fournaise d'amour, percez mon cœur du dard divin, pour que je pleure avec vous. Faites que mon cœur brûle d'amour pour le Christ, mon Dieu, qui m'a ainsi aimé. O admirable Vierge des vierges, ne détournez pas de moi vos regards miséricordieux, et faites que je m'afflige avec vous. Faites que je porte toujours la mort de Jésus dans mon cœur ; que je prenne part à ses souffrances, et que ses plaies soient toujours imprimées dans mon âme. Je veux être blessé par ses blessures , et par amour pour votre Fils Jésus , abreuvé des tourments qu'il endure sur sa croix.

AU PATER.

O bon Jésus, après trois heures d'agonie sur la croix, vous dissipez les ténèbres qui avaient envahi la terre ; et voilà que de nouveau vous apparaissez aux yeux des hommes. O Jésus, quel changement s'est opéré en vous ! Épuisé de sang, votre Corps adorable est couvert des pâleurs de la mort ; vos lèvres mourantes sont desséchées ; vous dites : *J'ai soif* ; et voilà que les barbares n'ont à vous présenter qu'une éponge pleine de vinaigre. Abandonné des hommes qui vous font mourir, quittant une Mère, que vous nous avez donnée ; livré par votre Père à tous les coups de sa justice, vous vous plaignez au ciel : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* O Marie, ô bonne et tendre Mère, quel coup ce mot fut pour votre cœur ! Vous avez accompli, ô Jésus, toutes les volontés de votre Père et tout ce qu'ont prédit de vous les Prophètes :

Tout est consommé. Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Et voilà, ô Marie, que votre Jésus pousse un grand cri et expire. Pleurez maintenant ô pauvre Mère, pleurez librement ; car vous n'avez plus à craindre d'augmenter par vos larmes les douleurs de votre divin Fils.

A LA COMMUNION.

O bon Jésus, ô tendre Pasteur, qui avez donné votre sang pour vos brebis, vous avez permis qu'on vous outrageât encore après votre mort, et qu'on vous blessât au Cœur. Le Centurion approche, et enfonçant sa lance dans votre côté sacré, il va percer votre Cœur bien-aimé. La source de la divine miséricorde s'est ouverte : la fontaine coule avec abondance, et l'eau et le sang qui sortent de votre Cœur divin, purifient et rendent saint celui-là avant tous qui nous a ouvert le trésor et la joie du ciel et de la terre. O Cœur si tendre, si aimant, si miséricordieux de Jésus, ayez aussi pitié de moi, lavez-moi dans l'eau qui a coulé de votre côté sacré, enivrez-moi de ce sang divin qui sort de la fournaise même de l'amour, afin que je sois à mon tour embrasé d'amour pour vous. Et vous, ô Mère de douleur, souvenez-vous de ce que vous avez éprouvé, quand vous avez vu percer le Cœur qui vous avait tant aimée, et que vous aviez tant aimé ; le glaive ne put faire souffrir Jésus mort, mais il transperça cruellement votre cœur maternel. O bonne Mère, cachez-moi dans la plus douce des plaies, dans la plaie du divin Cœur, afin que plus jamais je n'aie le malheur de l'offenser, après qu'il m'a tant aimé.

APRÈS LA COMMUNION.

O Marie, ô Mère très affligée, quels furent les sentiments de votre Cœur maternel, quand vous vîtes Joseph, Nicodème et Jean tout en pleurs arracher les clous des mains et des pieds de Jésus, et descendre de la croix le Mort divin et bien aimé ! Assise et mourant de douleur, vous demandiez qu'on le déposât sur vos genoux : Jésus, mon Fils ! Donnez-moi mon Fils Jésus ! Et quand vous l'eûtes reçu dans vos bras, inanimé et tout sanglant, avec quel amour vous couvrites de baisers son visage meurtri, les plaies de ses mains et surtout la plaie de son Cœur !

O Vierge-Mère très affligée, je compatis aux torrents de larmes que vous avez versées, quand vous avez suivi le Corps de Jésus qu'on portait au saint Sépulcre ; quand vous l'avez contemplé dans sa dernière demeure ici-bas, glacé par la mort ; quand vous êtes retournée à Jérusalem, accompagnée de saint Jean et des saintes femmes. Oh ! soyez toujours ma Mère, et apprenez-moi à connaître, à aimer, à imiter par amour le bon Maître qui m'a aimé jusqu'à mourir pour moi.

PRIÈRE FINALE.

O doux, ô innocent Agneau de Dieu, c'est donc ainsi que vous m'avez aimé ! C'est là ce qu'avec tant d'abaissements, tant de patience et tant de bénignité vous avez fait et souffert pour moi ! Et moi, après cela, que dois-je faire et souffrir pour vous ? Que

vous rendrai-je, ô bon Jésus, pour tant d'amour ? Je vous adore, je vous loue, je vous glorifie, en union avec votre Mère bénie et avec toute la cour céleste : je vous bénis et je vous rends grâces selon toute la puissance de mon pauvre cœur. Je vous salue, doux Jésus, Fils du Dieu vivant, Roi des rois, Roi de gloire. Je vous salue, perle vivante de la noblesse divine. O très aimant Rédempteur, avez donc pitié de moi, à cause de votre bonté. Effacez tous mes péchés. Anéantissez en moi tout ce qui vous déplaît. Façonnez en moi l'homme intérieur selon votre Cœur, imprimant en lui l'image de votre sainte Humanité. Accordez-moi, ô mon bon Maître, de vous suivre et de vous imiter dans toute la mesure de mes pauvres forces.

O Père céleste, pour mon salut et pour le salut de tous les hommes, pour notre amendement et pour l'expiation de nos péchés, je vous offre la très sainte Incarnation, la Vie et la Passion de votre Fils bien-aimé. Par ce même Fils unique, ô Père très clément, donnez aux vivants le pardon et votre sainte grâce ; donnez aux fidèles défunts le repos et la lumière éternelle. Ainsi soit-il.

LE SOUVENEZ-VOUS.

Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, qui ont imploré votre secours ou réclamé vos suffrages, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges, Marie, Mère de Jésus-Christ, je me réfugie

auprès de vous, je viens à vous, je cours vers vous, gémissant sous le poids de mes péchés. O Mère du Verbe divin, non, ne dédaignez pas ma prière, mais écoutez-la favorablement et exaucez-moi, ô clémence, ô pieuse, ô douce Vierge Marie ! Ainsi soit-il.

PRIÈRE EFFICACE A MARIE, NOTRE MÈRE.

O ma Souveraine ! ô ma Mère ! je m'offre tout à vous ; et pour vous témoigner mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même ; ainsi, puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre propriété et votre possession.

Par un décret *Urbi et Orbi* (du 5 août 1851), le Pape Pie IX a accordé : 1° une indulgence de 100 jours, une fois le jour, pour cette prière récitée le matin et le soir, après la Salutation angélique ; 2° une indulgence plénière une fois le mois, aux conditions ordinaires.

ASPIRATION DANS LES TENTATIONS.

O ma Souveraine ! ô ma Mère ! souvenez-vous que je vous appartiens ; gardez-moi, défendez-moi comme votre propriété et votre possession. Indulg. de 40 j. c. f. (Pie IX).



LITANIES

DE LA SAINTE VIERGE.

Indulgence de 300 jours.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous.

Sainte Mère de Dieu,

Sainte Vierge des Vierges,

Mère du Christ,

Mère de la divine grâce,

Mère très pure,

Mère très chaste,

Mère toujours Vierge,

Mère sans tache,

Mère aimable,

Priez pour nous.

Mère admirable,
Mère du Créateur,
Mère du Sauveur,
Vierge très prudente,
Vierge vénérable,
Vierge digne de louange,
Vierge puissante,
Vierge clémente,
Vierge fidèle,
Miroir de justice,
Trône de sagesse,
Cause de notre joie,
Vase spirituel,
Vase honorable,
Vase insigne de dévotion,
Rose mystérieuse,
Tour de David,
Tour d'ivoire,
Maison d'or,
Arche d'alliance,
Porte du ciel,
Étoile du matin,
Santé des infirmes,
Refuge des pécheurs,
Consolatrice des affligés,
Secours des Chrétiens,
Reine des Anges,
Reine des Patriarches,
Reine des Prophètes,
Reine des Apôtres,
Reine des Martyrs,
Reine des Confesseurs,

Priez pour nous.

Reine des Vierges, priez pour nous.

Reine de tous les Saints, priez pour nous.

Reine conçue sans péché, priez pour nous.

Reine du très saint Rosaire, priez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
ayez pitié de nous.

Christ, écoutez-nous.

Christ, exaucez-nous.

Priez pour nous, sainte Mère de Dieu !

Afin que nous devenions dignes des promesses de
Jésus-Christ.

Prions. Nous vous supplions, Seigneur, de nous
accorder, à nous qui sommes vos serviteurs, de jouir
d'une perpétuelle santé de corps et d'âme, et, par la
glorieuse intercession de la bienheureuse Marie tou-
jours Vierge, d'être délivrés des afflictions pré-
sentes, et mis en possession du bonheur éternel. Par
Jésus-Christ, notre Seigneur, qui vit et règne avec
vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.





OUVERTURE

Pour la veille du mois de Marie.

*Jam hiems transiit, imber abiit et recessit ;
surge, amica mea, et veni.*

Voilà que l'hiver est passé ; les pluies ont
cessé ; levez-vous, vous que j'aime, et venez.

Cant. II, 11.

Ainsi Dieu parle à Marie, la Vierge immaculée,
sa fille bien-aimée, la Mère de son Fils, et
l'Épouse du divin Esprit. Les longs siècles d'hiver
sont passés, avec leurs ténèbres et leurs sombres tris-
tesses ; le Soleil de justice va apparaître à la terre.
Que la divine aurore, que Celle qui doit enfanter ce
Soleil si longtemps désiré, que Celle qui doit nous
donner Jésus se montre enfin à la terre ! Levez-
vous, Vierge sans tache, la bien-aimée de mon cœur,
et venez.

Ces mêmes paroles, Jésus les adresse à toute âme
fidèle qui va quitter la terre. L'hiver est passé, lui
dit-il ; les sombres jours de cette triste vie finissent
enfin pour vous. Levez-vous, âme éprouvée et
chérie ; au ciel ! au ciel !

Mais, à l'entrée de ce beau mois, Marie ne sem-

ble-t-elle pas vous dire à vous aussi, son fidèle enfant : La saison du sombre hiver est passée ; les froides pluies et les frimas glacés ont disparu ; levez-vous, enfant de Marie, et venez au pied de son autel. Voici le mois qui rend la vie à la nature et fait naître les fleurs ; venez offrir à votre Mère des fleurs, symboles de votre amour et de ses vertus.

Pourquoi consacrons-nous un mois tout entier à Marie ? Pourquoi choisissons-nous de préférence le mois de mai ? Que ferons-nous pour bien célébrer le mois de Marie ? La réponse à ces trois questions préparera notre âme à une dévotion si agréable à la Sainte Vierge et si douce aux enfants de l'Église.

I. Pourquoi consacrons-nous un mois entier à Marie ?

Pour imprimer plus profondément dans nos cœurs la dévotion envers la Sainte Vierge.

La sainte Église, qui ne consacre qu'un jour ou une octave à ses fêtes, a jugé nécessaire de donner un temps beaucoup plus considérable aux grands mystères, qui sont comme les fondements de notre foi. Ainsi elle consacre quatre semaines au mystère de l'Incarnation, et un temps notable aux joies de la Nativité de Jésus-Christ. Elle donne plus de temps encore à la méditation de la Passion du Sauveur ; et elle consacre tout le temps pascal à la contemplation de la Résurrection ; parce que sur ce mystère reposent toute la religion et toutes nos espérances.

C'est pour un motif semblable que, sans faire de cette dévotion une partie de sa liturgie, l'Église nous encourage à consacrer le mois de mai au culte

de Marie, et nous ouvre, à cette fin, le trésor de ses indulgences. Elle sait que le culte de Marie tient à l'essence même de la religion, et que la Vierge-Mère entre d'une manière ineffable dans l'économie de la Rédemption et de notre salut éternel. En effet, si Jésus est notre médiateur auprès de son Père, *unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus*¹ ; si c'est par conséquent de lui et par lui que descendent toutes les grâces, Jésus néanmoins a voulu nous donner une médiatrice auprès de sa Personne adorable. Il est notre Sauveur ; mais il sera aussi un jour notre juge ; et comme sa qualité de juge futur des vivants et des morts pourrait faire naître en nous une crainte préjudiciable à la confiance que nous lui devons, il nous a donné sa Mère ; il l'a faite notre Mère et notre refuge assuré contre les foudres de sa justice. En elle, nous ne trouvons que bonté et miséricorde, avec un pouvoir irrésistible sur le Cœur de son Fils. Sans doute, Jésus pouvait nous sauver sans Marie ; mais, par respect pour elle et par amour pour nous, il a fait de Marie la dépositaire de ses trésors, et il veut que toutes les grâces passent par ses mains maternelles. « Dieu, dit S. Bernard, a voulu que tout nous vînt par Marie. *Totum nos habere voluit per Mariam*². » Aussi, il n'est pas moins dangereux pour nous de nous soustraire à Marie, qu'à un enfant de se soustraire à sa mère. Un serviteur de Marie ne périra pas ; mais personne ne se sauvera sans être serviteur de Marie.

¹ Tim. II, 5.

² Serm. 3 in vig. Nat.

Écoutez saint Anselme : « Comme il est impossible
« que celui dont Marie détourne sa vue arrive au
« salut, ainsi il est impossible à un homme de se
« damner, si Marie abaisse sur lui son regard mater-
« nel ¹. »

Si la dévotion envers la Sainte Vierge est un signe, et un signe nécessaire de prédestination, il est par cela même essentiel que nous imprimions si profondément cette dévotion dans nos âmes, qu'elle ne s'en efface jamais. Voilà pourquoi, durant un mois entier, nous nous livrons spécialement au culte de Marie.

Mais n'est-ce pas trop donner à une pure créature? En donnant tant à la Mère, ne déroge-t-on pas à l'amour infiniment plus grand que l'on doit à son divin Fils? Ah! si par impossible, Dieu nous faisait un pareil reproche, que nous serions à l'aise, et que nous aurions de belles choses à lui répondre! « Et vous, mon Seigneur et mon Dieu, lui dirions-nous, que n'avez-vous pas fait pour Marie? Vous l'avez choisie, aimée, chérie de toute éternité; vous l'avez créée immaculée, plus pure mille fois et plus belle que tous vos Anges ensemble; vous l'avez faite Mère de Dieu, et vous avez voulu que votre Fils unique fût aussi son Fils. Votre Fils Jésus, avec votre agrément et par votre volonté, n'a-t-il pas consacré, non trente et un jours, mais trente-trois ans à la vénérer ici-bas, à l'aimer et à lui obéir? Et quand Marie eut passé, comme Jésus, trois jours dans le tombeau, ne l'avez-vous pas ressuscitée aussi? et n'avez-vous pas envoyé des millions d'Anges pour venir la pren-

¹ De excell. Virg. c. 11.

dre et la porter en triomphe au ciel? Que sont nos fleurs et nos ornements, à côté des diamants qui étincellent sur sa ravissante couronne? Et de quel manteau l'avez-vous revêtue? des splendeurs mêmes de Jésus, le soleil de Justice; afin qu'on ne vît presque plus rien en elle de la créature, et qu'elle fût comme perdue dans la gloire de son Fils: *Mulier amicta sole*. Et qu'est-ce que notre mois de trente et un jours comparé à cette interminable éternité, pendant laquelle vous ne cessez de la fêter et de la glorifier, en présence de tous vos Saints et de tous vos Anges, à leur grande joie, à l'ineffable joie de Jésus votre Fils et son Fils? »

Non, non, Dieu ne regarde pas comme exagéré le culte que nous rendons à Marie. Ce culte est loin de nuire à celui que nous devons à Dieu. Pourquoi, en effet, honorons-nous la Sainte Vierge? N'est-ce pas parce qu'elle est la Mère de Jésus? et tous les hommages de vénération et d'amour que nous lui offrons n'arrivent-ils pas définitivement au Roi immortel de gloire? Quel que soit le culte que l'on rend à Marie dans l'Eglise de Dieu, il se termine toujours à celui que l'on doit à la plus élevée des pures créatures, et aboutit à la gloire même de Dieu. A Jésus, Roi immortel des siècles, à Jésus, notre Dieu Sauveur, l'adoration; à Marie, sa sainte Mère, respect, amour et confiance.

II. Pourquoi, de préférence, consacrons-nous à Marie le mois de mai?

Premièrement, parce que ce mois nous offre une image du bonheur qu'apporta au monde l'apparition

de Marie. Quand le mois de mai apparaît, l'hiver est passé, *Jam hiems transiit*. Or l'hiver, avec ses longues nuits, ses tristesses, ses glaces et sa stérilité, ne nous rappelle-t-il pas les longs siècles écoulés avant la naissance de Marie? ces siècles pendant lesquels la semence des promesses divines a été recouverte des glaces de l'incrédulité et privée de la chaleur vivifiante du Soleil de justice? Cette semence n'a-t-elle pas commencé à germer, lorsqu'apparut Marie, cette divine aurore, qui allait porter dans son sein et enfanter au monde le Soleil de justice, le Sauveur du monde? Au retour du printemps tout renaît, et l'on voit la nature reprendre tous ses charmes. Elle ne produit alors que des fleurs; mais ces fleurs fécondées et mûries par le soleil d'été nous donneront des fruits. De même, quand Marie se montra au monde, tout revint à la vie, à la joie, à la grâce, dans l'ordre surnaturel des âmes, et les Anges ravis, à ce divin spectacle, s'écrièrent : *Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore à son lever? Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens*¹?

Deuxièmement, la Bienheureuse Vierge est gracieuse, et elle est aussi Mère de la divine grâce. On va chercher des fleurs pour fêter une mère; le mois de mai fait éclore les fleurs; or, à qui peut-on mieux offrir ces riantes prémices de la nature qu'à la plus gracieuse des mères, à la Mère de Jésus, à notre Mère? D'ailleurs les fleurs ne sont-elles pas les ai-

¹ Cant. VI, 9.

mables symboles des vertus de Marie ? Offrons donc à Marie : le lis, symbole de sa pureté immaculée ; la rose, symbole de sa charité ; la violette, symbole de son humilité.

Troisièmement, nous imitons les Apôtres et l'Église naissante. Tandis que Jésus ressuscité ne se montrait plus, avant son ascension, que dans des apparitions de courte durée, les Apôtres et les nouveaux fidèles se groupaient autour de la sainte Mère. Jésus, en effet, allait la leur laisser longtemps encore, afin qu'elle remplît son office de Mère envers l'Église alors au berceau. Nous imitons l'Église naissante en célébrant le mois de Marie après les fêtes de la Résurrection.

Quatrièmement enfin, le mois de Marie, à cette saison de l'année, devient une sauvegarde pour l'innocence de nos âmes. Les attraites du printemps ne réveillent que trop ceux des plaisirs des sens, en exposant notre cœur au péché. Le mois de Marie vient fixer nos affections sur le Cœur virginal de la plus aimante des mères, et nous préserve du malheur d'offenser son divin Fils.

III. *Que ferons-nous pour célébrer dignement le mois de Marie ?*

Premièrement, nous veillerons, avant tout, à ne rien faire qui puisse déplaire à Marie ; nous nous efforcerons d'éviter les fautes même les plus légères ; mais surtout nous ne transpercerons pas son Cœur maternel, en crucifiant son divin Fils par le

péché mortel. Si quelqu'un a le malheur de n'être pas en état de grâce, qu'il se hâte, en entrant dans ce beau mois, de se réconcilier avec Dieu par une bonne confession. Plus nous serons purs, plus nous plairons à Marie ; elle se plaît au milieu des lis.

Deuxièmement, pour attirer les fidèles et augmenter leur piété dans les églises, nous concourrons par amour pour Marie, à l'ornementation de ses autels et à la splendeur de son culte ; nous mêlerons nos voix aux cantiques chantés en son honneur. Au sein même de la famille, Marie trouvera son sanctuaire et son petit autel ; son image au moins y sera ornée de fleurs, et c'est en sa présence que, tous les soirs, la famille réunie fera la dernière prière du jour.

Troisièmement, jusqu'au dernier jour, malgré le temps et les difficultés, nous aurons à cœur d'assister aux réunions publiques du mois de Marie, et nous témoignerons de notre zèle, en engageant les autres à y venir avec nous.

Quatrièmement, nous ne laisserons passer aucun jour, sans assister à la sainte Messe, et nous ferons une fois au moins la sainte Communion, en l'honneur de Marie.

Cinquièmement enfin, nous nous proposerons une grâce importante à obtenir par le mois de Marie, une grâce que nous chercherons sans cesse au prix de tous les sacrifices.

Une fin bien naturelle ici, ce serait d'arriver à une solide, à une très tendre, à une profonde dévotion envers la Sainte Vierge. Disons avec le bienheureux Berchmans : « Non, je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que je sois parvenu à une très tendre dévotion envers la Sainte Vierge. »

On peut se proposer d'autres fins encore, soit dans l'ordre spirituel, comme l'acquisition d'une vertu, ou une conversion, soit même dans l'ordre temporel, mais dans les limites de la volonté divine.

Quelle consolation ce sera pour nous, à l'heure de la mort, d'avoir fait avec ferveur et avec constance pendant notre vie, le mois de Marie ! Alors nous comprendrons la parole de la Mère de Dieu : « *Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut aux sources du Sauveur. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino* ¹. »

¹ Prov. VIII, 35.





TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	V
PREMIÈRE MÉDITATION. — Le <i>Salve Regina</i> , ou salutation adressée à Marie par la Sainte Eglise.	5
I. Origine et excellence du <i>Salve Regina</i>	6
II. <i>Salve</i> : Salutation à Marie.	9
2 ^e MÉDITATION. — Marie est la Reine du ciel	15
I. Marie est Reine	15
II. La royauté de Jésus et la royauté de ses membres.	17
III. La royauté de Marie et la royauté des Bienheureux	20
3 ^e MÉDITATION. — Le secret de la puissance de Marie, ou Notre-Dame du Sacré-Cœur	29
I. Origine du titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur.	30
II. Sens du titre de Notre Dame du Sacré-Cœur	33
III. Fondements du pouvoir de Marie sur le Cœur de Jésus	35
4 ^e MÉDITATION. — Marie, Reine du monde	43
I. Marie tient sa royauté de Jésus	43
II. Nature de la royauté de Marie	47
5 ^e MÉDITATION. — Marie est la terreur de l'enfer	53
I. Marie terrasse les puissances de l'enfer	53
II. Marie donne à l'Eglise sa puissance sur l'enfer.	55
III. Marie fait triompher ses serviteurs de l'enfer	56
IV. Marie arrache au démon les pécheurs.	60
6 ^e MÉDITATION. — Marie, Mère de miséricorde.	63
I. Gloires et charmes du titre de Mère de miséricorde	63
II. Titres de Marie au nom de Mère de miséricorde	66

7e MÉDITATION. — Les accroissements de la miséricorde en Marie dans la société de Jésus.	71
I. Le Verbe incarné a rempli de miséricorde sa divine Mère.	71
II. Accroissement de la miséricorde en Marie par la compagnie de Jésus	73
III. Le Cœur de Marie inondé de miséricorde sur le Calvaire	76
IV. Progrès de l'âme qui vit aussi en esprit avec Jésus	77
8e MÉDITATION. — L'ineffable miséricorde de Dieu, qui nous a donné Marie pour Mère.	81
I. Marie est Mère de miséricorde, parce qu'elle est notre Mère	81
II. Dieu nous a donné Marie pour Mère, afin de mieux répandre sur nous ses miséricordes.	83
III. Tendresse de Marie pour les pécheurs et les malheureux qui l'implorent.	86
9e MÉDITATION. — Marie est notre vie.	91
I. De la vie surnaturelle des âmes.	91
II. Jésus est l'auteur et la source de la vie surnaturelle des âmes	93
III. Concours de Marie dans l'effusion de la vie surnaturelle.	96
10e MÉDITATION. — Manière dont Marie intervient dans la communication de la vie surnaturelle.	103
I. Essence de la vie divine qui nous vient de Jésus	105
II. Marie nous donne la vie, en concourant à faire naître Jésus en nous	108
11e MÉDITATION. — Marie conserve et fait croître la vie de la grâce dans ses enfants.	115
I. Marie est notre vie, parce qu'elle nous aide à conserver en nous la vie de Jésus	115
II. Marie est notre vie, parce qu'elle fait croître en nous la vie de Jésus	119
12e MÉDITATION. — Marie est notre douceur.	125
I. De la vertu de douceur.	125
II. Marie est notre douceur	127
13e MÉDITATION. — Marie modèle de notre espérance	133
I. De la vertu d'espérance.	133
II. Du premier degré d'espérance, degré essentiel au salut	135
III. Du deuxième degré d'espérance, fruit de la charité parfaite	135
IV. Exemples et fruits de l'espérance en Marie	138
14e MÉDITATION. — Marie fondement de notre espérance	140
	145

I. Conditions de l'espérance	145
II. Marie est notre espérance dans l'ordre spiri- tuel.	147
III. Marie est aussi notre espérance dans l'ordre temporel	151
15e MÉDITATION. — Efficacité du recours à Marie	157
I. Le cri d'un enfant de Marie.	157
II. Puissance du recours à Dieu par Marie.	159
III. Supériorité incomparable de l'intercession de Marie sur celle des autres Bienheureux	164
16e MÉDITATION. — Qualités requises dans nos prières à Marie	169
I. Celui qui prie la Reine du ciel se sauvera.	169
II. La prière, pour être efficace, doit être le cri du pauvre.	170
III. L'humilité, première condition de la prière effi- cace.	172
IV. La confiance, deuxième condition de la prière efficace	174
V. L'ardent désir, troisième condition de la prière efficace.	177
VI. Des longues prières.	181
17e MÉDITATION. — La terre est un lieu d'exil	187
I. Nous sommes insensibles aux maux et aux espé- rances de notre exil	187
II. Nous nous laissons séduire par les illusions de notre exil	191
18e MÉDITATION. — Notre réhabilitation dans l'exil.	197
I. Nous sommes réhabilités dans l'exil	198
II. Nos consolations dans l'exil.	202
III. Notre exil est devenu la voie du ciel	205
IV. La Sainte Vierge a conquis sa gloire dans l'exil	206
V. Nous devons à notre tour gagner le ciel par no- tre exil	209
19e MÉDITATION. — Marie est la nouvelle Eve	213
I. Eve et Marie	213
II. Marie nous donne en Jésus la vie divine qu'Eve nous avait ravie dans Adam	218
20e MÉDITATION. — Les soupirs des enfants de Marie	223
I. Les soupirs des Saints	223
II. Soupirs légitimes du chrétien.	228
21e MÉDITATION. — Les gémissements de notre divine Mère	233
22e MÉDITATION. — Cette terre est une vallée de lar- mes.	245
I. La terre est une vallée, et l'homme un pèlerin	246
II. La vallée de larmes.	248

23e MÉDITATION. — Aveuglement de ceux qui demandent le bonheur à la vallée de larmes	257
I. C'est le péché qui nous a chassés du paradis terrestre pour nous jeter dans la vallée de larmes.	257
II. Aveuglement des chrétiens	259
III. Bonheur de ceux qui se renoncent	261
IV. Malheur et folie des chrétiens épris des choses du temps.	262
24e MÉDITATION. — Jésus est notre grand avocat auprès de son Père	273
25e MÉDITATION. — Marie est notre Avocate auprès de Jésus	281
I. Marie est notre Avocate auprès de Jésus	281
II. Puissance de notre Avocate	283
III. Bonté de notre Avocate	289
26e MÉDITATION. — Le regard miséricordieux de Marie	295
27e MÉDITATION. — Le désir de voir Jésus.	307
28e MÉDITATION. — Les dispositions requises pour que Marie nous montre Jésus.	319
Pour voir Jésus, il faut vivre en exilé ici-bas	319
II. Pour voir Jésus au ciel, il faut être ami de Jésus ici-bas	323
III. Il faut aimer Marie ici-bas, pour qu'elle nous montre Jésus au ciel	327
29e MÉDITATION. — Clémence de Marie	331
30e MÉDITATION. — Piété maternelle de Marie	339
I. Piété filiale de Marie envers Dieu	340
II. Piété maternelle de Marie envers Jésus-Christ.	342
31e MÉDITATION. Douceur de Marie.	347
I. Marie est Vierge	348
II. Marie est douce	350
III. Le nom de la Vierge est Marie	352
La Sainte Messe	359
Litanies de la Sainte Vierge.	375
Ouverture pour la veille du mois de Marie	379

MÊME LIBRAIRIE

Mois de Marie d'après les grands prédicateurs contemporains, suivi d'une série de textes de l'Ecriture et des Pères sur chaque fête de la sainte Vierge, pour servir de matière à des instructions, sermons et discours sur ces fêtes.
1 vol. in-12. 3 fr.

Mois de Marie, extrait des œuvres de Mgr de LA BOUILLERIE, archevêque de Perga, par l'abbé ANT. RICARD, docteur en théologie, etc.
1 vol. in-12. 1 fr. 50

Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes, abrégé de *Notre-Dame de Lourdes*, divisé en trente et une lectures, avec une prière spéciale à la fin de chaque lecture, par HENRI LASSERRE ; ouvrage approuvé par Mgr l'Evêque de Tarbes, contenant le bref du Pape adressé à l'auteur, et suivi d'un deuxième bref accordant l'indulgence plénière aux visiteurs de Notre-Dame de Lourdes, avec des prières composées aux intentions de Sa Sainteté. 1 vol. in-12. 2 fr.

Le Mois de la Reine du Ciel ou le *Salve Regina*, médité pendant le mois de Marie, par le Rev. Père ANTOINE DENIS, S. J.
1 vol. in-12 de 408 p. 2 fr.

Mois de Marie des Madones de Pie IX, par l'abbé A. DURAND, orné du portrait de Sa Sainteté et de trente et une gravures représentant les madones que Pie IX a recommandé d'invoquer.
1 vol. in-12. 4 fr.

Mois de Marie des pèlerinages, par ALFRED DE PERROIS ; édition populaire. 1 vol. in-12. 2 fr.
LE MÊME, édition illustrée avec gravures. 4 fr.

BRUX. imp. A. VROMANT.